

NOUVELLES AVENTURES

LA GUERRE SOUS L'EAU



PAR

G LE FAURE

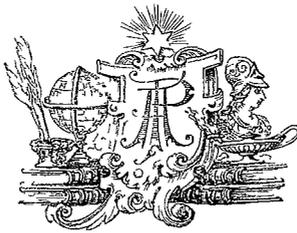
E. DENTU. EDITEUR

G. LE FAURE

LA

GUERRE SOUS L'EAU

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 120 DESSINS INÉDITS DE FERNAND FAU



PARIS

LIBRAIRIE CLASSIQUE ET D'ÉDUCATION

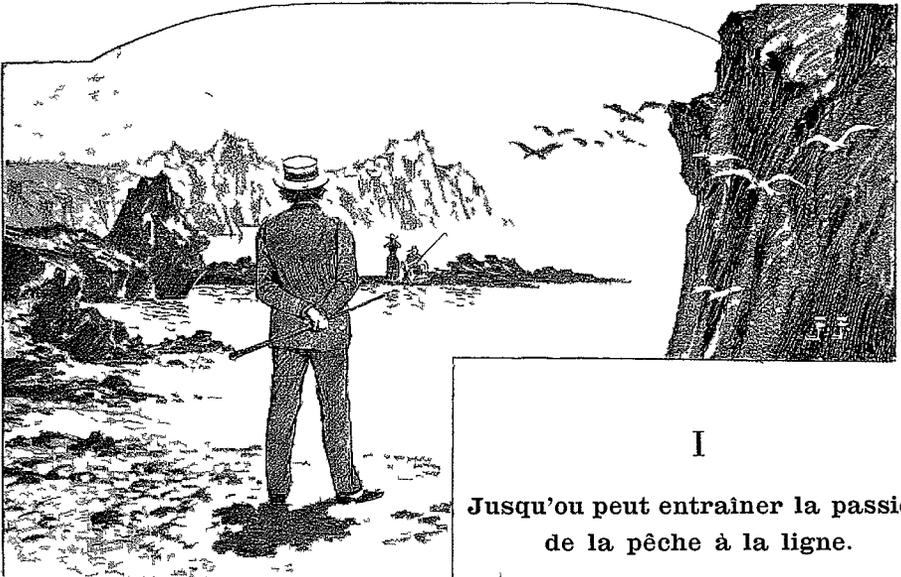
V^e MAIRE-NYON

A. FIGOREAU, SUCCESSEUR

13, QUAI DE CONTI, 13

(Entre la Monnaie et l'Institut)

LA GUERRE SOUS L'EAU



I

Jusqu'ou peut entraîner la passion
de la pêche à la ligne.

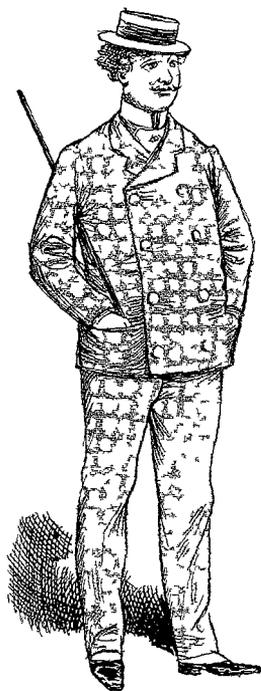
— Nom d'un pom-
ligne qui a le 'diable
Celui qui parlait
trentaine d'années,
complexion replète,

celui d'un enfant, avec une petite moustache blonde surmontant sa lèvre rieuse et, à fleur de tête, de gros yeux d'un bleu faence dans lesquels luisait un regard étonné et gouailleur.

Il était vêtu d'un complet en étoffe anglaise à carreaux noir et blanc, chaussé de souliers vernis à moitié cachés par des guêtres de toile blanche et coiffé d'un chapeau de paille à bords plats, trop petit pour

sa tête un peu forte dont le volume s'augmentait encore d'une épaisse toison de cheveux blonds, frisés naturellement.

Il tenait à la main une petite canne avec laquelle il s'amusa à pousser devant lui les galets qui couvraient le sol et il allait d'un pas nonchalant, suivant le rivage capricieusement découpé de l'île d'Amack dans laquelle se trouve, comme l'on sait, construit Christianshavn, l'un des trois quartiers de Copenhague.



Il faisait une superbe après-midi d'automne ; dans le ciel bleu et sans nuages, le soleil brillait ainsi qu'un louis d'or énorme, gigantesque et les flots émeraude du Sund faisaient, sur la plage, un clapotis joyeux, semblable à des rires de femmes.

Depuis une demi-heure, notre homme se promenait, aspirant à pleins poumons la brise marine, jouissant en véritable gourmet de la température délicieuse et du paysage admirable des flots verts qui scintillaient sous les rayons étincelants et sur lesquels les voiles, au loin, mettaient des faches blanches.

Tout à coup, il s'était arrêté et, campé sur ses deux jambes, les bras croisés, la tête un peu rejetée en arrière, il avait poussé l'exclamation par laquelle débute ce chapitre.

A vrai dire, l'étonnement de notre personnage ne paraissait guère justifié ; en suivant la direction de ses regards, on apercevait bien à l'extrémité d'une pointe rocheuse qui s'avancait dans la mer, un groupe de deux personnes dont l'une tenait en effet à la main une longue perche, tendue au-dessus des flots.

Mais la pêche à la ligne est un « sport » qui compte des adeptes dans le monde entier et, pour le pratiquer, il n'est nullement besoin d'avoir le diable au corps.

— Décidément, dit au bout de quelques instants notre homme avec un petit claquement de langue impatienté, il faut que j'en aie le cœur net;... il n'est pas possible que cet individu vienne pêcher tous les jours, s'il n'attrape pas quelque chose... Et moi qui reviens bredouille tout le temps!... il doit certainement appâter d'une façon spéciale... ou bien, Flageot, mon ami, tu n'es qu'une mazette...

Il eut un hochement de tête qui prouvait combien cette dernière supposition lui paraissait invraisemblable et ajouta :

— En se présentant poliment, on est toujours bien accueilli et il ne me refusera pas certainement de me renseigner;... et puis, nom d'un pompon! l'intendant de M. le comte Petersen n'est pas le premier venu...

Cette résolution une fois prise, notre homme se remit en marche; mais pour arriver au but qu'il se proposait, il dut faire un assez long détour, — la grève étant coupée par de nombreuses ravines — et il suivit un sentier qui, circulant dans le flanc des falaises, aboutissait à la presqu'île minuscule à l'extrémité de laquelle stationnait le pêcheur dont l'assiduité l'intriguait si fort.

Sans avoir été entendu, car le ressac, assez violent en cet endroit, couvrait le bruit de ses pas, il arriva jusqu'à quelques mètres du couple qu'il avait aperçu de loin et s'arrêta tout surpris.

— Oh! oh! fit-il à part lui, je ne m'étonne plus que cet homme soit si enragé pour la pêche à la ligne... pour un impotent, c'est le seul exercice qui soit permis.

Puis, presque aussitôt, il ajouta, mais avec un accent tout différent :

— Nom d'un pompon! voilà une belle personne.

Sur une roche plate, qui formait à l'extrémité de la presqu'île une sorte de terrasse, élevée de quelques centimètres à peine au-dessus de la mer, deux personnes étaient installées, immobiles, la face tournée vers les flots qu'elles semblaient surveiller avec une attention pleine d'anxiété.

Dans une de ces petites voitures à trois roues qui servent à véhi-

culer les gens auxquels l'usage des jambes est interdit, un homme était assis, présentant de profil son visage au teint pâle, maladif, qu'encadraient des cheveux blonds, retombant en mèches désordonnées sur le collet d'un vêtement misérable; nu-tête, en dépit des rayons du soleil, encore chauds, malgré la saison arriérée, le front apparaissait haut et large, tout blanc, sillonné de rides, avec cette protubérance de l'arcade sourcilière qui trahit le penseur; le nez, à l'arête légèrement



recourbée ,
avait, dans

la narine, un je
ne sais quoi de
fier et de hardi qui
jurait avec l'aspect

grêle des épaules et la maigreur
effrayante du cou. La bouche était
triste; quant à l'œil, à demi voilé sous la
paupière lourde, il n'avait, pour l'instant,
d'autre expression que l'anxiété du chasseur
à l'affût, qui attend le gibier.

Le buste était penché en avant et les deux mains, appuyées sur une planchette, soutenaient une perche longue d'environ 4 mètres

et à l'extrémité de laquelle un fil pendait, trempant dans les flots.

A côté de la voiture, debout et le visage collé à une sorte de lunette, dirigée elle aussi vers la mer, une jeune fille se tenait immobile.

Elle était blonde, de ce blond chaud et doré spécial aux femmes du Nord; ses cheveux massés sur la nuque en un énorme chignon, flambaient, allumés par un rayon de soleil et s'arrondissaient sur le front en deux bandeaux plats noyés d'ombre par le bord de son chapeau de paille; contraste rare et charmant, le sourcil délicat était noir comme noirs aussi les cils soyeux qui frangeaient sa paupière, le nez était petit, la lèvre rose et dans le menton se creusait une mignonne fossette.

Un humble corsage noir moulait un buste admirable, dessinant une taille fine au-dessous de laquelle les hanches s'évasaient, indice d'une constitution puissante

— Nom d'un pompon! répéta le promeneur en caressant sa moustache, voilà une bien belle personne!

Puis, presque aussitôt :

— Mais je veux être pendu si je sais ce qu'elle fait avec sa lunette, à moins qu'elle ne signale l'approche du poisson...

En ce moment, arriva jusqu'à lui, la voix douce de la femme qui disait, espaçant ses mots :

— Droite... gauche... en haut... toute vitesse... en arrière... bord pour bord...

Flageot eut un geste de la tête qui signifiait « nous allons voir » et fit quelques pas en avant, en toussant un peu, par discrétion, pour annoncer sa présence.

Le pêcheur fit aussitôt un brusque mouvement, détourna la tête et dit à sa compagne .

— Prenez garde, Ellen... voici quelqu'un.

La jeune fille, elle, ne se troubla pas, seulement d'un invisible mouvement des doigts, elle abaissa l'oculaire de sa lunette, si bien que lorsque le nouveau venu se fut avancé, l'instrument était braqué, non plus vers la mer, mais vers le ciel.

— Étais-je bête, pensa le promeneur, de supposer que cette belle personne regardait les poissons alors qu'elle contemple les étoiles.

Puis, portant la main à son chapeau, en s'adressant au compagnon de la jeune fille :

— Eh bien! ça mord-il, monsieur? demanda-t-il...

L'homme ne répondit pas tout de suite; son regard se porta vers sa compagne, semblant lui demander conseil et, sans doute le conseil, donné d'un imperceptible clignement des paupières, fut-il de répondre, car il répliqua en français avec un fort accent étranger.

— Je ne comprends pas votre question, monsieur...

Le questionneur parut surpris.

— Nom d'un pompon! — cette locution était décidément son juron favori — nom d'un pompon! fit-il à part lui, en voilà un qui n'a pas l'habitude de pêcher sous le Pont-Neuf ou sur les bords du canal Saint-Martin!

Puis, tout haut :

— Nous autres, en France, par « ça mord-il? » nous voulons dire : est-ce que le poisson se prend facilement à l'hameçon!

L'étranger courba un peu la tête sur sa poitrine comme s'il eût voulu dissimuler sa mauvaise humeur et répliqua :

— Est-ce que cela vous intéresse beaucoup?

— Nom d'un...!

Le promeneur s'arrêta net, par déférence sans doute pour la jeune fille, et, se reprenant :

— Sapristi! vous me demandez cela à moi, Flageot... Oscar Flageot, connu dans toute la banlieue parisienne comme un fanatique de la pêche à la ligne...

La jeune fille sourit et prenant la parole :

— Mon Dieu, monsieur, répondit-elle malicieusement, Copenhague n'est pas Paris, et l'île d'Amack n'est qu'une banlieue danoise.

Le Français partit d'un éclat de rire.

— Bien répondu, mademoiselle, s'écria-t-il, il est impossible de me

dire plus gentiment que je ne suis qu'un étourneau... Mais si vous saviez comme c'est terrible pour un pêcheur, de voir de l'eau de tous côtés, de se dire que cette eau est remplie de poissons et de ne pouvoir en attraper un seul.

Remarquant que la jeune fille le regardait curieusement, il poursuivit :

— Figurez-vous que, pendant six mois, je suis venu tous les jours, quel que fût le temps, m'asseoir pendant plusieurs heures, une ligne à la main.

Il fit claquer l'ongle de son pouce contre ses dents.

— Et rien... rien... rien de rien!... c'était à devenir fou ; aussi j'ai brisé ma canne à pêche, j'ai jeté mes lignes, j'ai semé mes hameçons sur les galets et je me suis juré que, de ma vie, je ne recommencerais ce métier de dupe.

L'homme à la gaule écoutait en donnant de visibles signes d'impatience.

— Jacobus ! dit doucement la jeune fille.

Oscar Flageot se méprit sur les causes de cette impatience.

— Je sais, dit-il, par expérience, que les pêcheurs n'aiment point les bavards, mais voilà un mois que je retiens ma langue, qui brûle d'envie de vous demander des renseignements ; et dame, aujourd'hui, je n'ai pas pu résister...

Il fit une pause et, sans remarquer les regards étranges que se lançaient ses deux interlocuteurs ;

— Bref, quelle sorte de poissons pêchez-vous, et — sans indiscretion — avec quoi amorcez-vous ?

Puis, sautant sans transition, d'une idée à une autre :

— Nom d'un pompon ! s'écria-t-il, voici une singulière canne à pêche... et d'une dimension peu commune!... mais avec un engin comme ça, vous devez attraper des cachalots.

Le pêcheur fit entendre un grognement en même temps que ses lèvres se pinçaient et que le teint de son visage verdissait — sous l'empire de la colère, sans doute.

Mais, en fanatique de la pêche, Flageot ne remarquait rien que l'objet qui attirait son attention

— Vous permettez ? dit-il.

Et sans attendre l'autorisation demandée, avec un sans-gêne merveilleux, il se pencha par-dessus l'épaule du pêcheur et voulut lui prendre des mains la gaule pour l'examiner de plus près.

Mais ses doigts étaient à peine entrés en contact avec l'objet en question, que l'indiscret reçut par tout le corps une commotion tellement brusque, qu'il fut projete de deux mètres en arriere et roula sur le galet.

— Jacobus ! fit d'un ton de reproche la jeune fille.

Le malade eut un geste violent de la tête et grommela entre ses dents quelques paroles danoises qui, probablement, envoyaient au diable l'importun.

Cependant Flageot, qui n'avait d'autre mal que quelques contusions sans importance, se relevait en frottant avec sa main les parties de son individu qui étaient entrées plus directement en rapport avec le sol.

La jeune fille s'avancait pour excuser le malade, sans doute ; mais au lieu du visage courroucé qu'elle s'attendait à lui voir, Flageot avait la mine souriante et, dans son gros œil bleu, un éclair malicieux brillait.

— Parbleu ! fit-il, c'est de l'électricité.

Le malade lui lança un regard terrible.

— Ah ! continua le Français, c'est là une idée que je n'aurais pas eue, ... je comprends qu'on ait pensé à utiliser l'électricité pour le telegraphe, le téléphone, l'éclairage, etc... mais pour la pêche à la ligne . ça c'est très fort !

Puis, le premier moment d'enthousiasme passé, il réfléchit.

— Par exemple, fit-il, je serais curieux de savoir comment fonctionne l'appareil . ; car que la secousse électrique remplace l'hameçon, je le comprends parfaitement . mais il faut toujours attirer le poisson . à moins que, par ici, les animaux à nageoires, ne soient friands d'électricité...



DEUX PERSONNES ÉTAIENT INSTALLÉES, IMMOBILES, LA FACE TOURNÉE VERS LES FLOTS (P 3).

Et il s'avancait vers le malade, avec l'évidente intention de se livrer à quelques perquisition nouvelle; mais la jeune fille lui barra le passage.

— Monsieur, dit-elle d'une voix suppliante, n'insistez pas, je vous en conjure... Les malades, vous le savez, sont irascibles... et je vous affirme que vous êtes indiscret.

Flageot demeura tout interloqué; au fond il ne comprenait pas bien que l'on fit autour d'un article de pêche un semblable mystère, mais la voix de la jeune fille était si douce et son attitude si touchante que, levant son chapeau :

— Pardonnez-moi mademoiselle, dit-il, de vous avoir dérangé; j'ai été importun, c'est vrai... mais entre pêcheurs à la ligne, ces choses-là se font... du moins sur les bords de la Seine.

Elle s'inclina, le remerciant d'un sourire et rejoignit la voiture dans laquelle le malade se trémoussait avec impatience.

Quant à Flageot, il tourna les talons et reprit le chemin par lequel il était venu, lentement, la tête basse et les regards fixés sur les galets; sa curiosité était vivement surexcitée et il se creusait la cervelle pour constituer par la pensée le mécanisme de cet appareil électrique qui l'intriguait si fort.

— Que je suis bête! s'exclama-t-il tout à coup.

Il s'arrêta, réfléchit encore et, souriant :

— Eh oui, nom d'un pompon! c'est cela... de la sorte, si je suis indiscret, personne ne s'en apercevra et, partant, ne me le reprochera.

Il se retourna pour jeter un regard vers ceux qu'il venait de quitter : l'homme était toujours penché sur sa gaule et la jeune fille avait de nouveau le visage collé à la lunette dont l'objectif s'inclinait vers les flots.

— C'est drôle! murmura Flageot, de loin elle paraît regarder la mer et de près, c'est le ciel qu'elle regarde. Effet d'optique sans doute.

Au lieu de continuer son chemin, il coupa droit à travers les rochers, sans souci des galets qui écorchaient le vernis de ses souliers,

ni des pointes qui ensanglantaient ses mains. Il alla ainsi jusqu'à ce qu'il eut atteint une anfractuosité de la côte qui descendait en pente douce vers la mer et au fond de laquelle il se trouva à l'abri de tous les regards.

Une fois là, il enleva sa jaquette et son gilet qu'il plia soigneusement et déposa sur le sable, à côté de son chapeau et de sa canne; ensuite il se d chaussa et retira son pantalon.

— L ! fit-il en jetant un regard satisfait sur le caleçon qu'il avait conservé, au moins si la jeune fille louche de mon côté, ses regards ne seront pas offusqués.

Il ajouta en entrant dans l'eau :

— Maintenant, Flageot, mon garçon, il s'agit de te rappeler les excellents principes que tu inculquais aux autres, lorsque tu étais moniteur de natation au régiment.

Tout en monologuant, il avançait sur la plage de sable fin qui tapis-
sait le fond de la mer, descendant en pente douce vers
le large. Bientôt il eut de l'eau jusqu'aux aisselles; alors,
il plongea.



— Brrr! fit-il en réapparaissant à la surface, quinze mètres plus loin, les bains froids ne sont plus de saison; il fait frisquet, dehors... mieux vaut rentrer dans l'élément.

Et il disparut de nouveau; mais cette fois au lieu de plonger profondément, il s'arrêta à quelques centimètres au-dessous de la surface, se retourna et, une fois sur le dos, se laissa remonter jusqu'au moment où l'extrémité seule de son nez émergea au-dessus des flots.

— Bon! pensa-t-il, maintenant que la ventilation est assurée, on peut se mettre en route.

Ramenant la paume de ses mains sous sa nuque pour s'exhausser un peu la tête, il se mit à jouer des jambes, tranquillement, sans hâte, avec une méthode qui dénotait le nageur émérite.

Et il avançait rapidement, ne trahissant sa présence par aucun faux mouvement; la nappe d'eau qui le couvrait demeurait aussi calme, aussi limpide que si aucun corps ne se fût agité au-dessous d'elle.

De temps en temps il tournait légèrement la tête pour s'assurer qu'il était dans la bonne direction, puis apercevant son groupe toujours immobile sur la pointe des roches, il reprenait sa position et continuait d'avancer.

Tout à coup, une ombre qui lui parut gigantesque s'abattit sur lui, il sentit au nez une violente douleur qui instantanément le fit plonger : l'eau autour de lui se teintait de sang.

— Nom d'un pompon! grommela-t-il en portant la main à son visage. qu'est-ce que cela veut dire? est-ce que cet olibrius, en lançant sa ligne, m'aurait enlevé le nez avec son hameçon?

Doucement, il se laissa remonter à la surface, sortit un peu la tête de l'eau et aperçut à l'endroit même où il venait de plonger, une grande mouette qui planait à la surface, les serres en arrêt, le bec grand ouvert, prête à ressaisir la proie disparue.

— Cette satanée bête a pris mon nez pour un merlan! gronda-t-il en constatant que son appendice nasal était en effet quelque peu endommagé par un coup de bec.

Mais aussitôt il se laissa couler car l'objectif de sa baignade, un moment oublié, lui était revenu à l'esprit et il apercevait, à une dizaine de mètres de lui, l'extrémité de la ligne de l'impotent, toujours immobile dans sa petite voiture.

Une fois sous l'eau il vit une raie noire qui tranchait sur le vert clair et transparent de la mer; il s'approcha et constata que c'était un câble extrêmement ténu qui servait de ligne au pêcheur.

— En suivant cette ligne, pensa notre curieux, j'arriverai fatalement à l'appareil dont il se sert pour attirer le poisson et alors...

La respiration commençant à lui manquer, il donna un coup de talon et lorsque ses narines furent hors de l'eau, il fit une ample provision d'air, tout en examinant, à travers la mince nappe liquide, Jacobus et sa compagne; celle-ci avait toujours son visage collé à l'objectif de la lunette qui continuait d'être braquée sur les flots.

— Diable! pensa Flageot, si ce truc-là lui sert à voir le poisson, il lui servira à me voir également... il est vrai qu'elle pourra me prendre pour un cétacé.

Sur cette réflexion, il se laissa couler et s'apprêtait à reprendre ses investigations sous-marines, lorsque soudain une masse noire apparut entre les flots, se dirigeant sur lui avec une telle rapidité qu'il n'eut même pas le temps, tellement sa surprise était grande, de se garer; il reçut dans les côtes un choc violent qui le fit basculer et la masse noire passa comme une flèche, laissant derrière elle un petit bouillonnement semblable à celui que produit l'hélice d'un navire.

— Nom d'un pompon! pensa Flageot, lorsque tout étourdi encore de cette aventure, il remonta à la surface pour respirer, moi qui parlais d'un cachalot tout à l'heure, en voilà un qui a le crâne joliment dur.

Et il se frottait les côtes où il ressentait une douleur semblable à celle que produit une volée de coups de bâton.

Néanmoins, comme la passion de la pêche à la ligne comporte en même temps un caractère fort entêté, Flageot replongea pour savoir ce qu'il était advenu du cétacé et voir par quel moyen il était harponné à la ligne de Jacobus.

Mais cette fois, il s'accroupit au fond de l'eau afin de donner moins de prise à l'ennemi et, levant la tête, regarda.

Au-dessus de lui, la masse noirâtre qui l'avait renversé tout à l'heure, passait et repassait, tantôt rapidement, tantôt lentement, montant, descendant, soit perpendiculairement, soit en suivant un plan horizontal, battant l'eau de sa queue et manœuvrant deux sortes de nageoires brunes ajustées à ses flancs.

Ce qui surprit surtout Flageot ce fut d'avoir été si violemment renversé par cet animal qui, à vue d'œil, ne mesurait pas plus de cinquante centimètres de la tête à la queue avec une épaisseur de vingt centimètres au milieu du corps.

— Mais, pensa tout à coup notre homme, la bête est prise!... pourquoi cet imbécile ne tire-t-il pas sa ligne?... oui, elle est prise!... Ah! mais... c'est fort singulier, elle est prise par la queue!...

Puis, voyant que l'animal continuait d'évoluer dans l'eau, sans que le pêcheur semblât le moins du monde s'en apercevoir, Flageot ajouta :

— Décidément, quand on est aussi jobard que cela, on ne mérite pas que ça morde.

Et poussé, non seulement par le désir de jouer un tour à ce pêcheur novice, mais encore par l'ardente curiosité de connaître l'appât particulier dont il se servait, notre homme profitant d'un instant où la bête était à peu près immobile, donna un coup de talon léger qui l'éleva doucement près de l'animal qu'il saisit à deux mains.

Mais la même secousse qui l'avait jeté par terre lorsqu'il avait voulu s'emparer de la canne à pêche, le bouscula cette fois-ci encore, à peine eût-il touché la bête qui, s'élançant sur lui, le frappa violemment en pleine poitrine.

L'infortuné Flageot, suffoqué, ouvrit la bouche pour lâcher son juron favori ; mais, l'eau s'engouffrant dans son gosier, il perdit connaissance.

Quant il revint à lui, il était étendu sur le sable, dans une anfractuosité de la côte où les lames l'avaient déposé doucement.

Son premier mouvement fut de regarder dans la direction où se trouvait le pêcheur ; lui et sa compagne avaient disparu.

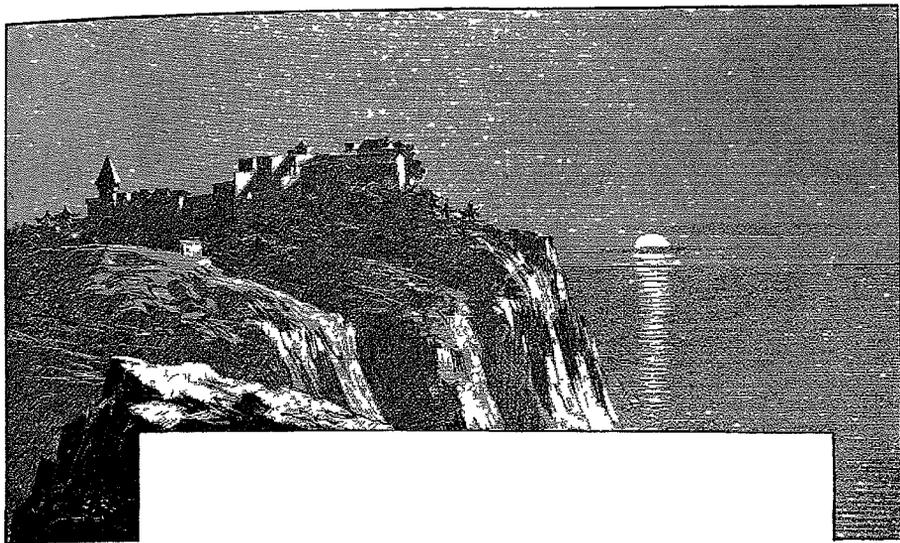
— Nom d'un pompon ! grommela-t-il tout furieux de sa mésaventure, ils ont bien fait de partir!.. tout estropié qu'il est, je lui aurais prouvé à ce pêcheur de carton qu'il ne fait pas bon de se moquer d'Oscar Flageot...

Il se leva et tout en se dirigeant vers l'endroit où il avait déposé ses vêtements :

— Faut-il que je sois bête pour avoir confondu l'appât avec la proie... Car c'est un poisson en fer auquel je me suis attaqué... Aussi, que diable peut-il pêcher avec un appât métallique de cinquante centimètres? A moins que ce ne soit la baleine... Mais c'est bien invraisemblable.

Tout pensif, il se rhabilla et prit sans flâner le chemin du château, décidé à conter à son maître la singulière aventure qui lui était survenue.





II

Dans lequel on fait connaissance avec le comte André Petersen.

Oscar Flageot avait passé une très mauvaise nuit.

La veille, comme il marchait hâtivement dans l'unique rue du faubourg de Christianshavn, le boulanger l'avait arrêté.

— Monsieur Flageot, est-il vrai que M. le comte se marie?

— Quel comte?

— Eh! le comte André Petersen, votre maître!... de quel comte voulez-vous que je vous parle, sinon de celui que vous servez?

Flageot haussa les épaules.

— Il faut, répondit-il, que vous soyez joliment naïf pour croire de semblables balivernes.

Et il tourna les talons.

Un peu plus loin, ce fut le boucher qui l'interpella.

— Ah! monsieur Flageot, fit-il en le menaçant du doigt, cachotier de M. Flageot.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que nous l'avons appris tout de même.

Flageot eut un haussement de sourcils interrogateur.

— Quoi! grommela-t-il impatienté, qu'avez-vous appris?

— Le mariage de M. le comte,

— Encore! mais c'est une scie que vous me montez! De qui tenez-vous cette blague-là?



— Mais, c'est le boulanger qui...

Flageot l'interrompit et le regardant d'un air plein de commisération.

— Le boulanger s'est moqué de vous.

— Vous en êtes bien sûr?

L'autre se redressa.

— Voyons, demanda-t-il, croyez-vous que si le comte Petersen devait se marier, je ne serais pas le premier à le savoir?

Et laissant son interlocuteur fortement ébranlé par cette réplique victorieuse, Flageot continua sa route vers le château.

Cependant il était inquiet; cette double question avait jeté dans son âme, non pas un soupçon mais un trouble, qui, loin de se dissiper, ne faisait que croître à chaque pas.

La boutique du sellier se trouvant sur son chemin, il y entra.

— Parbleu! s'écria le patron qui, adossé à son comptoir causait avec quelques personnes, voilà M. Flageot qui va nous donner des détails.

— Et sur quoi donc? interrogea le pauvre garçon.

— Mais sur le mariage de M. le comte Petersen.

Le visage de Flageot exprima la stupéfaction la plus grande.

— C'est donc sérieux ce mariage? balbutia-t-il.

Toute l'assistance éclata de rire et ce fut à qui qualifierait Flageot.

— Ce farceur de monsieur Flageot!

— Ce loustic de Flageot!

— Les Parisiens, il n'y a qu'eux pour savoir plaisanter!...

— Alors, répéta le Français, le comte André se marie?

Aucun de ceux qui étaient là ne croyait à cet étonnement; néanmoins le sellier, pour jouer son rôle dans ce qu'il croyait être une comédie de la part de Flageot, lui dit d'un ton mystérieux :

— Oui, mon cher monsieur Flageot, le comte Petersen se marie, et non seulement il se marie, mais encore il se rallie.

— Il se rallie!... comprends pas... il se rallie, à quoi?

— A l'état de choses, existant, parbleu... il devient germanophile.

Les sourcils de Flageot se contractèrent, un flot de sang lui enflamma les joues, et il s'écria :

— Tant que vous vous êtes contenté de plaisanter, je n'ai rien dit... Mais ce que vous venez de dire là est un mensonge, une diffamation, une insulte!... le comte André Petersen est un patriote!... et je vous défends de répéter...

Le sellier et les autres le regardaient avec stupéfaction, ne comprenant rien à sa colère.

— Mais c'est donc vrai que vous ne saviez rien? balbutia le boutiqueur.

Et il ajouta d'un air narquois :

— Alors du moment que vous ne savez pas que le comte se marie,

vous ne savez pas non plus qu'il épouse mademoiselle Tochter, la fille du consul d'Allemagne?...

Flageot devint subitement tout pâle, promenant ses gros yeux bleus sur ceux qui l'entouraient, il leur cria :

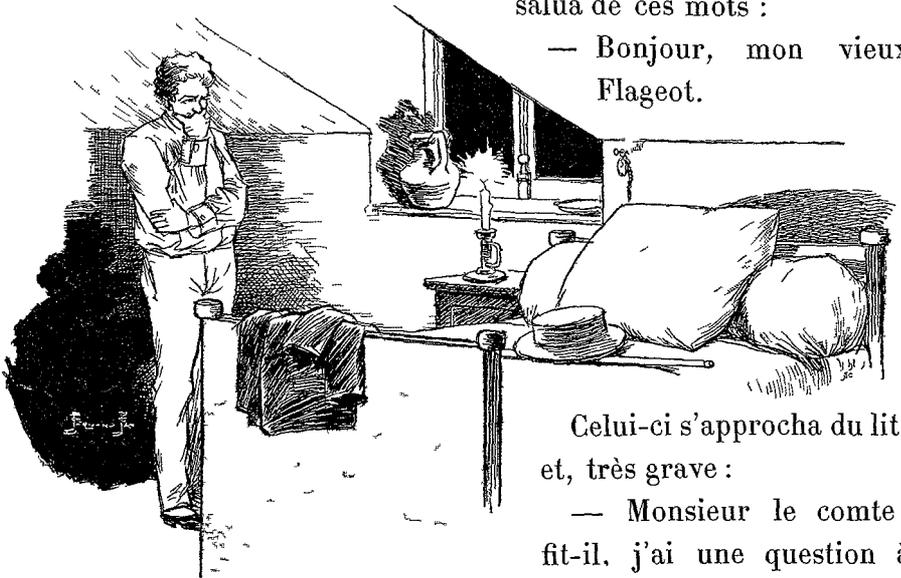
— Vous êtes tous des menteurs et des lâches ! ou bien le comte Petersen est un fourbe !

Et il sortit de la boutique comme un fou.

Rentré au château, il s'enferma dans le petit logement qui lui avait été ménagé dans les combles ; là, face à face avec son oreiller, il réfléchit, et le résultat de ses réflexions fut que le lendemain matin il interrogerait le comte.

A l'aube, suivant son habitude, il entra dans l'appartement de M. Petersen, lequel, avec l'accent amical qui lui était familier, le salua de ces mots :

— Bonjour, mon vieux Flageot.



Celui-ci s'approcha du lit, et, très grave :

— Monsieur le comte, fit-il, j'ai une question à vous poser.

— Parle, mon vieux camarade, répondit André Petersen assez surpris de cette gravité dont son domestique était si peu coutumier.

— Est-il vrai, monsieur le comte, que vous vous mariez ?

André Petersen tressaillit, les muscles de son visage se contractèrent, et il répliqua avec un embarras visible :

— Je me marie.

Flageot pâlit et demanda d'une voix rauque, hésitante :

— Et est-il vrai que vous épousez mademoiselle Tochter, la fille du consul allemand?

Le comte courba la tête et répliqua d'une façon presque inintelligible :

— C'est vrai.

— Monsieur le comte, dit alors Flageot, je vous prie de ne plus me considérer comme à votre service...

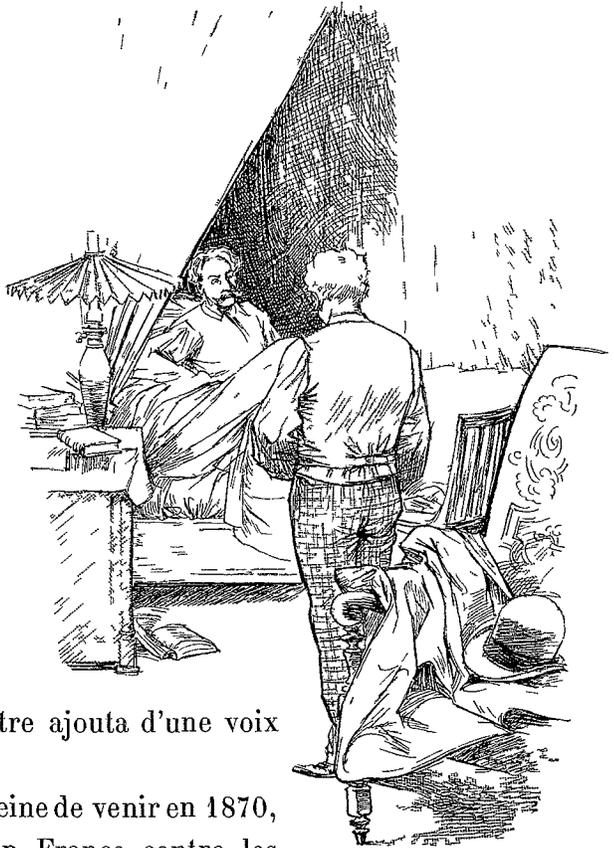
Et comme André Petersen le regardait avec stupéfaction, l'autre ajouta d'une voix vibrante :

— Était-ce donc la peine de venir en 1870, faire le coup de feu en France contre les Allemands, pour mettre aujourd'hui votre main dans la leur? était-ce donc la peine de fonder cette association internationale de revanche, pour désertier aujourd'hui les rangs en tête desquels vous marchiez?...

Le comte se dressa et fixant sur Flageot un regard flamboyant :

— Quoi! s'écria-t-il, tu sais!...

— Oui, je sais, répliqua l'autre. D'abord parce que je suis au nombre des patriotes français qui font partie de votre franc-maçonnerie et



ensuite... ; croyez-vous donc que je sois aveugle et que je ne me sois point aperçu de ce qui se passe dans la Tour du Nord ?

André Petersen lui saisit la main et livide d'anxiété :

— Est-ce que d'autres que toi, interrogea-t-il, se douteraient?...

Il s'interrompit, grommela quelques paroles inintelligibles et ajouta d'une voix suppliante :

— N'as-tu remarqué personne rôdant aux environs du château avec des allures singulières ? n'as-tu aucun soupçon sur quelques-uns qui auraient pu surprendre... ce secret que tu as découvert, toi, et qui auraient... ?

— Qui auraient ?... répéta interrogativement Flageot.

Le comte pinça les lèvres et répondit d'une voix sourde :

— Rien... tu ne peux pas savoir...

Flageot fit un pas en arrière.

— Dans huit jours, je quitterai monsieur le comte.

André Petersen tendit la main vers lui, murmurant :

— Flageot... mon vieux camarade...

L'autre secoua la tête douloureusement.

— Non, monsieur le comte, je ne puis vous serrer la main que vous me faites le grand honneur de me tendre ;... entre nous, désormais, il ne peut plus rien y avoir de commun... Cependant, pour vous prouver que je ne suis pas un ingrat et que je n'oublie pas que nous avons fait le coup de feu ensemble, je resterai jusqu'à ce que vous ayez trouvé un autre intendant.

Cela dit d'une voix ferme, Oscar Flageot s'inclina et tournant militairement sur ses talons, il sortit de la pièce.

Le comte demeura quelques instants, les regards attachés sur la tenture qui venait de retomber derrière Flageot, puis il fronça les sourcils, poussa un profond soupir et murmura :

— Ce n'est que le commencement du supplice...

Les habitants de Christianshavn, ce quartier désert qu'habitait le comte, n'étaient pas les seuls à s'étonner de son prochain mariage ;

dès que la nouvelle s'en était répandue, ç'avait été par toute la ville une surprise proche de la stupeur.

Fils d'un général illustré sur les champs de bataille du Sleswig (1), le comte André avait quinze ans seulement lorsque, deux ans après la guerre de 1864, son père mourut des suites de ses blessures, en lui faisant jurer sur le grand crucifix d'ivoire pendu à la tête de son lit, que jamais il n'oublierait la trahison allemande.

L'enfant, dans l'âme duquel vibraient tous les sentiments patriotiques qui avaient fait de son père un héros, trouva dans sa mère la digne continuatrice de l'éducation virile et anti-allemande du général.

A l'âge auquel les jeunes gens, surtout ceux que la fortune favorise, ne rêvent que leurs plaisirs, il ne songeait qu'à la vengeance et à la revanche; sa bibliothèque n'était composée que des livres d'histoire dans lesquels sont cités les hauts faits des patriotes de tous les pays du monde, luttant pour l'affranchissement de leur patrie.

Chaque jour, sa mère lui en lisait quelques pages à haute voix pour affermir son âme; ensuite, pendant qu'elle travaillait à quelque broderie, le jeune garçon étudiait les ouvrages récemment parus, traitant des découvertes mises par la science au service de l'art militaire, ou bien des rapports techniques sur les changements apportés dans l'armement des différentes nations européennes.

Aussi, à dix-huit ans, savait-il déjà tout ce qu'un vieux général eût pu savoir : il lui manquait l'expérience que peuvent seuls donner les champs de bataille, et cette expérience, Dieu seul sait avec quelle âme fervente il la désirait.

Mais hélas ! il avait beau regarder autour de lui, tous, même ceux qu'avait remplis d'indignation la trahison de l'Allemagne, semblaient accepter, sinon de gaieté de cœur, du moins avec une certaine philosophie les faits accomplis; et, si leurs souvenirs se reportaient parfois vers le Sleswig et le Holstein, les deux provinces arrachées à la mère patrie et sur lesquelles la traîtresse Germanie avait posé sa lourde

griffe, il ne semblait pas que leurs regards se tournassent jamais vers l'avenir.

Lorsqu'en 1870, éclata la guerre franco-allemande, le comte Andre suivit avec un intérêt plein d'anxiété, que l'on peut deviner, les debuts de la lutte. Les premiers succès des armes françaises lui causerent une joie ineffable; il lui semblait que chaque coup porte a l'Allemagne vengeait les deux provinces danoises prussianisées

L'écho du desastre de Sedan retentit douloureusement dans son cœur et, pour cette défaite, comme pour les victoires, son âme de patriote gémit; car chaque avantage remporté par l'Allemagne rendait plus large et plus profond le ravin qui séparait du Danemark les deux provinces perdues.

Puis vinrent les nouvelles du « sursum corda » de la patrie française, debout contre l'envahisseur et un soir qu'après la lecture des dernières dépêches, il enveloppait sa mère d'un regard dans lequel passait son âme tout entière, la noble femme, en communion patriotique avec son fils, l'attira dans ses bras, le baisa au front et lui dit simplement

— Va !

Huit jours après, le comte André débarquait à Anvers, traversait la Belgique et, franchissant la frontière, s'enrôlait dans un de ces corps de franc-tireurs qui firent tant de mal aux Allemands, autour du corps de Bourbaki.

Quand il revint cinq mois plus tard, ayant lutté jusqu'à la dernière heure, avec les débris des corps francs réfugiés dans les environs de Paris, sa mère eut de la peine a le reconnaître, tellement il était change.

Presque enfant il l'avait laissée; aujourd'hui c'était un homme qu'elle voyait, un homme au visage bronzé, à l'œil dur, a la levre amère : les victoires allemandes le désespéraient car elles lui faisaient entrevoir, plus éloigné et plus problématique encore, cet avenir de revanche, le seul but de sa vie; et puis l'époque de la conscription approchait et la perspective de passer trois ans à l'ombre du drapeau allemand lui faisait monter au front le rouge de la honte.



ANDRÉ! MON ENFANT! DIT LE VIEILLARD D'UNE VOIX ÉMUE (P 30).

Épuisé par la campagne de France, l'âme déchirée par ses multiples angoisses, le comte André se mit au lit, quelques semaines après son retour.

Une forte fièvre se déclara, une blessure reçue là-bas et mal fermée se rouvrit dans laquelle la gangrène se mit presque aussitôt et le mal fit de si rapides progrès qu'au bout de huit jours, les médecins jugèrent l'amputation indispensable.

— Ne pleurez point, ma mère, disait-il en souriant à la comtesse durant que le chirurgien, après l'opération, faisait les ligatures du moignon sanglant, bénissez Dieu au contraire, qui, par cette souffrance physique, veut bien m'épargner la douleur cuisante de servir le drapeau prussien.

Et, comme par miracle, le jeune homme revint à la santé avec une rapidité qui surprit la Faculté elle-même.

Un bras articulé, merveille de la mécanique moderne, remplaça le membre perdu au service de la nation amie et, sauf ceux qui avaient connaissance de l'opération, nul ne se fut douté que le jeune homme était amputé.

Dès lors, commença pour le comte André une existence singulière ; pendant des semaines, pendant des mois même il disparaissait : les uns prétendaient qu'il vivait enfermé avec sa mère dans le vieux château de l'île d'Amack, l'un des



quartiers ou pour mieux dire, la banlieue de Copenhague; d'autres disaient qu'il cherchait dans de longs voyages une diversion au chagrin qui le minait.

Puis, brusquement, on le revoyait passant dans les rues, silhouette sombre et impressionnante, le torse moulé militairement dans une redingote noire sur les revers de laquelle le ruban de la Légion d'honneur, mettait un point sanglant, la main droite appuyée sur sa canne dont il martelait nerveusement le pavé. La tête, penchée sur la poitrine comme pliant sous le poids des pensées, tournait vers le sol le visage impassible à l'œil vague et froid, à la lèvre sévère, que surmontait une moustache blonde coupée de quelques fils d'argent.

Et tout le monde le saluait respectueusement, hommes du peuple comme gens du monde, car pour tous il incarnait l'idée de la patrie et l'espoir de la revanche.

A tous, sans paraître les reconnaître, même les voir, il rendait leur salut et poursuivait son chemin, rêveur.

Sa mère étant morte, le bruit avait déjà couru par la ville que le comte ne serait peut-être pas hostile à l'idée de mariage; on donnait comme raison que la solitude l'effrayait, puis qu'avec le temps, son ardeur patriotique s'était un peu apaisée et que, voyant l'inanité de ses espérances, il était résolu à donner à son existence un but plus tangible et moins chimérique que la reconstitution de l'intégralité danoise.

Beaucoup, cependant, tout en accueillant ces bruits, en les colportant même, n'avaient pas prêté grand crédit aux intentions matrimoniales du comte Petersen, étant donné surtout que la fiancée appartenait par sa famille au parti germanophile de l'aristocratie de Copenhague.

Pourtant, lorsqu'on reçut les cartes d'invitation convoquant le ban et l'arrière-ban de la noblesse de la ville à la grande soirée que donnait le comte pour célébrer ses fiançailles, on avait commencé à considérer comme sérieux le bruit qui courait jusqu'alors et lorsque, huit jours

après la conversation qui commence ce chapitre, chaque invité penché à la portière de sa voiture aperçut au loin la façade tout illuminée du vieux burg, force fut bien de croire tout à fait que le comte André Petersen allait se marier.

Lui-même, à la porte du grand salon, tout étincelant de lumières et embaumé de fleurs, recevait chaque arrivant, saluant les dames, serrant la main des hommes, mais gravement, impassiblement, le regard vague et la lèvre muette.

Tout à coup cependant il tressaillit, les muscles de sa face se crispèrent dans un presque imperceptible rictus et sa main, qu'il avançait tendue, retomba le long de son corps.

Devant lui, un homme venait de s'arrêter, petit de taille, mais l'air noble dans son habit noir émaillé de décorations, la tête fière sur le faux col droit, cravaté de blanc ; son œil brun, sous le sourcil contracté s'attachait flamboyant sur le comte avec une expression de reproche hautain, en même temps que la lèvre se plissait dans une moue de mépris.

— Richard ! implora le comte d'une voix sourde en se penchant vers le nouvel arrivant.

Celui-ci se renversa un peu en arrière et dit avec un accent plein de moquerie :

— Tous mes compliments, monsieur le comte ; jusqu'au dernier moment j'hésitais à croire à l'étonnante nouvelle de votre futur bonheur ; mais la réalité me crève les yeux et, nouveau saint Thomas, je m'incline.

— Richard... murmura le comte... je vous en supplie...

Puis, voyant que l'autre allait poursuivre son chemin :

— Monsieur Mauris, ajouta-t-il, je vous adjure de m'écouter..

Il y avait dans l'accent avec lequel ces mots venaient d'être prononcés une telle douleur et, en même temps, une telle prière que M. Mauris s'arrêta :

— Je vous écoute, fit-il laconiquement.

— Ce que j'ai à vous dire, répondit le comte André, ne peut être dit ici, au milieu de cette foule. — Avant de faire ce que j'ai résolu de faire, je veux, je dois vous donner des explications...

Il consulta sa montre et ajouta :

— Quand toute cette foule sera partie je vous attendrai où vous savez ;... si ces messieurs viennent ici... je compte sur votre obligeance pour les prier de vous accompagner.

Cela dit, il salua gravement M. Mauris qui s'éloigna et se perdit bientôt au milieu de la foule.

Cependant, bien qu'il fût déjà onze heures, on continuait d'arriver ; la surprise avait été si profonde, la curiosité était si grande que nul ne se serait avisé de ne pas se rendre à l'invitation du comte André Petersen.

Et celui-ci continuait de faire des saluts et d'échanger des poignées de main.

Soudain, montant l'escalier quatre à quatre, bousculant de droite et de gauche, écrasant les pieds, déchirant les traînes de robe, sans se soucier des observations malsonnantes des hommes, non plus que des récriminations aigres des femmes, un homme courut jusqu'à André Petersen.

C'était un vieillard de haute taille, bâti en hercule, avec une auréole de cheveux blancs et une grande barbe grise lui descendant jusqu'au milieu de la poitrine ; il était vêtu d'une longue redingote noire bordée de fourrures et boutonnant à l'aide de brandebourgs.

— André... mon enfant, fit-il d'une voix émue, en pressant dans ses mains la main que le comte lui abandonnait, ce n'est pas possible ! ce n'est pas vrai !...

André Petersen eut dans la prunelle un éclair de joie.

— Merci... Stanislas Pososki, dit-il d'une voix profonde, merci de n'avoir pas douté de moi.

— Alors ce mariage ?...

— Après le bal... où vous savez... je vous causerai !...

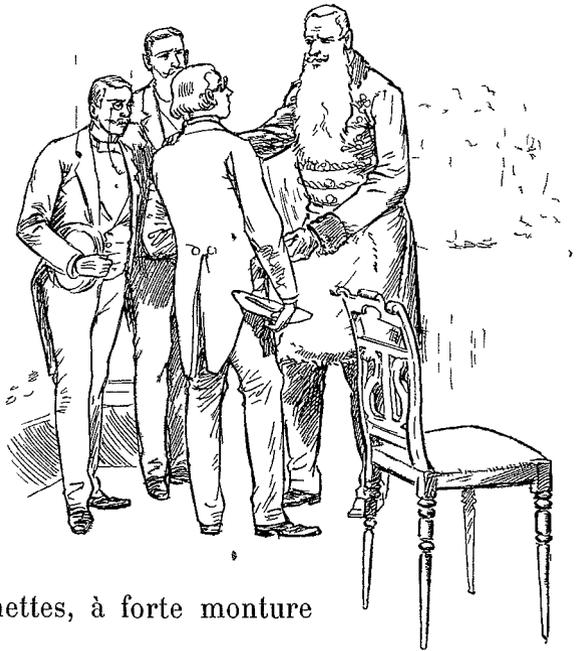
Et, reprenant son masque impassible, le comte se remit à distribuer saluts et poignées de mains.

Le grand vieillard le quitta à regret, circulant avec difficulté à travers les groupes qui, d'instant en instant plus compacts, s'étouffaient dans les salons ; puis, il fit soudain un brusque mouvement, et se dirigea vers l'embrasure d'une fenêtre où trois hommes causaient, indifférents à l'éclat de la fête.

— Un peu de patience, mes amis, disait Richard Mauris, le comte m'a chargé de vous convoquer pour écouter ses explications.

— Il n'est pas besoin d'explication, répliqua d'une voix sombre l'un des deux autres personnages, un homme de haute taille, avec un visage placide encadré dans une barbe blonde soigneusement séparée par le milieu.

— Son mariage n'est-il point la meilleure des preuves de sa trahison ? reprit avec une forte prononciation tudesque le second, un petit homme aux cheveux du roux le plus ardent, rasé complètement et les yeux abrités derrière les verres bleutés de ses lunettes, à forte monture d'acier.



Stanislas Pososki laissa tomber lourdement sa main sur l'épaule de celui qui venait de parler.

— Celui qui accuse de trahison André Petersen, ne connaît pas André Petersen, entendez-vous, Hans Scheiffer !

Le petit homme voulut répliquer ; Richard Mauris lui coupa la parole.

— Je pense comme Pososki, déclara-t-il. Au surplus, le mieux est de ne plus parler de cela jusqu'à l'heure fixée pour le rendez-vous ; cela nous évitera de prononcer des paroles que nous pourrions regretter.

— Pensez-vous donc que j'aie peur ? demanda l'homme à la barbe blonde, vivement.

Pososki se récria.

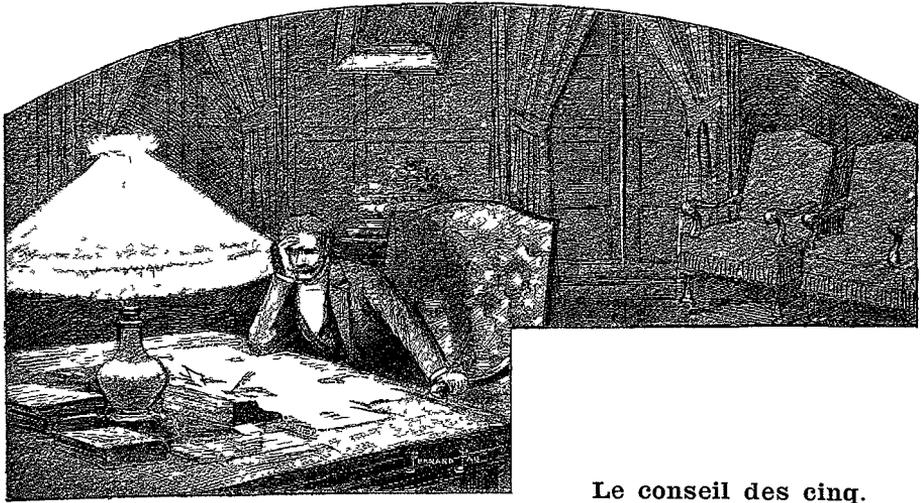
— Henry Graff, tous ceux qui vous connaissent vous tiennent pour l'homme le plus courageux qui soit ; aussi avez-vous mal interprété les paroles de Mauris ; il voulait dire que, devant les explications de Petersen, vous rougiriez sans doute de l'avoir soupçonné.

Richard Mauris approuva de la tête.

Puis, presque aussitôt :

— Mes amis, dit-il, il serait prudent, je crois, de ne pas demeurer plus longtemps ensemble ; déjà plusieurs personnes nous ont regardés, les unes avec curiosité, les autres avec méfiance... Il n'est pas toujours bon de paraître ce que l'on est... Si donc vous m'en croyez, nous nous séparerons... pour nous réunir tout à l'heure.





Le conseil des cinq.

La pièce dans laquelle, quelques heures plus tard, nous retrouvons le comte André Petersen était un cabinet de travail à l'aspect sombre et solennel : les trois fenêtres, donnant sur la mer, étaient masquées par de lourds rideaux noirs que garnissait une merveilleuse tapisserie due aux doigts de la mère du comte ; les murs, revêtus jusqu'au plafond de panneaux de bois sculptés qui attestaient de l'habileté des anciens artistes danois, disparaissaient sous les trophées d'armes magnifiques et sous les cartes géographiques les plus exactes qu'aient construites les états-majors des différentes nations européennes.

Sur le parquet, un épais tapis assourdissait le bruit des pas ; aux portes, de lourdes tentures empêchaient l'écho des conversations qui se tenaient dans cette pièce de transpirer au dehors.

Une énorme lampe de cuivre montée sur un trépied de bronze projetait sur un vaste bureau de chêne, encombré de paperasses et de livres, une lumière éclatante qui, retenue par un grand abat-jour de dentelles, laissait le reste de la pièce dans une pénombre mystérieuse.

Assis dans un grand fauteuil de vieille tapisserie, surmonté des armes de sa famille, le coude appuyé sur la table et le front caché

dans sa main, le comte était absorbé dans une profonde rêverie.

Soudain, d'une antique horloge qui dressait dans une encoignure sa boîte d'écaille merveilleusement incrustée, s'échappa une sonnerie grave et lente qui troubla le silence.

— Quatre heures déjà, murmura le comte en se redressant, il est temps.

Il sortit d'un tiroir de la table une large enveloppe non cachetée qu'il posa sur la table, à sa gauche, puis un bâton de cire rouge et un cachet armorié.

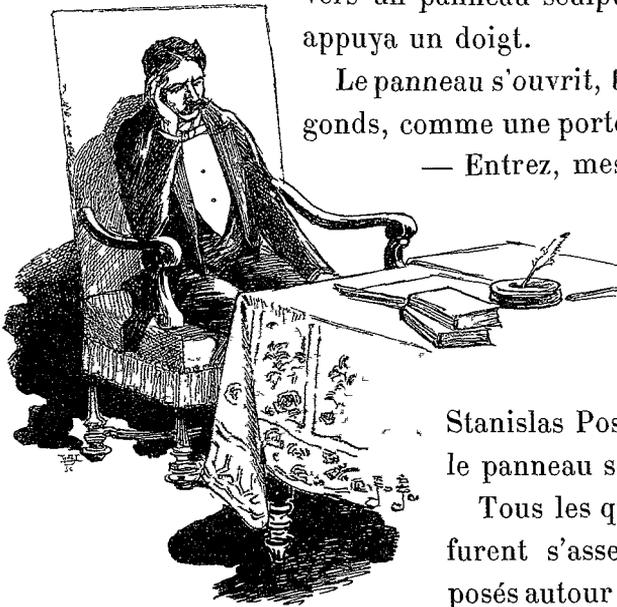
Cela fait, il prit dans un autre tiroir une boîte longue et plate et la plaça à sa droite avec un singulier sourire.

Comme il achevait ses préparatifs, un petit coup sec se fit entendre.

Le comte eut, par toute la face, un tressaillement nerveux, passa d'un geste fébrile sa main sur son front ; puis, se levant, se dirigea vers un panneau sculpté sur le haut duquel il appuya un doigt.

Le panneau s'ouvrit, tournant sur d'invisibles gonds, comme une porte.

— Entrez, messieurs, dit le comte.



Richard Mauris parut le premier, puis l'Alsacien Hans Scheiffer et, après lui, l'Autrichien Henry Graff ;

Stanislas Pososki venait le dernier ; le panneau se referma derrière lui.

Tous les quatre, silencieusement, furent s'asseoir sur des sièges disposés autour de la table.

— André Petersen, dit alors Richard Mauris, vous m'avez tout à l'heure supplié de suspendre la malédiction, qui allait s'échapper de mes lèvres, jusqu'à ce que vous m'eussiez fourni des explications... Me

voici, prêt à vous écouter et à vous juger, au nom des patriotes français...

— Parlez, dit à son tour Henry Graff, les vaincus de Sadowa, que je représente, vous écoutent.

— Parlez, dit encore Hans Scheiffer, et songez aux misères des annexés d'Alsace-Lorraine.

— Parlez, dit enfin Stanislas Pososky, la Pologne, déchirée et écartelée, vous entend.

Le comte était demeuré debout, s'inclinant successivement devant chacun de ceux qui lui adressaient la parole. Lorsque Stanislas Pososki se fut tu, André Petersen se tourna vers une haute tapisserie qui pendait à la muraille, juste derrière son fauteuil et, d'un geste brusque la fit glisser sur une tringle; puis il enleva l'abat-jour de la lampe dont la lumière éclaira alors un singulier trophée.

C'était d'abord un drapeau aux couleurs danoises flanqué des oriflammes de Holstein et de Schleswig, tous les trois en berne et cravatés de crêpe; leurs hampes se réunissaient derrière l'écusson de Danemark voilé également d'un crêpe sur lequel était brodés ces chiffres : 1864-189...

A droite, le drapeau tricolore auquel étaient accolées les couleurs alsaciennes et lorraines, tous trois voilés de crêpe avec cette légende : 1870-189...

A gauche, le drapeau autrichien et l'étendard polonais, en deuil également et portant cette mention : le premier 1866-189..., le second : 1842-189...

— Messieurs, dit le comte en étendant la main vers ce trophée, je jure...

Stanislas Pososki s'écria :

— Pas un mot de plus, comte André, avec des hommes tels que vous les serments sont inutiles, la parole suffit.

— Messieurs, dit alors Petersen, nous avons été trahis.

D'un même mouvement les autres se levèrent et la mine livide, l'œil

étincelant, la lèvre frémissante, demeurèrent figés de stupeur

— J'ai eu, il y a deux mois, avec le ministre d'Allemagne un entretien dans lequel j'ai acquis la preuve que, sinon dans tous ses détails, du moins dans ses lignes générales, notre association est connue de l'ennemi qu'elle s'est donné pour mission de combattre.



— Mais qui nous a vendus? s'écria d'une voix sourde Stanislas Pososki.

— Oui, qui nous a vendus? répétèrent les autres, en se jetant mutuellement un regard de défiance.

Le comte étendit la main.

— Qu'importe! dit-il d'une voix douce; nulle vengeance humaine ne saurait égaler en souffrances le remords qu'éprouvera le traître d'avoir vendu lâchement près de sept cent mille patriotes.

— Sept cent mille!... s'exclama Richard Mauris.

— Seulement... oui, mon ami, reprit André Petersen: deux cent mille en Danemark, cinquante mille dans le Holstein, soixante-quinze

mille dans le Sleswig, vingt-deux mille en Alsace-Lorraine, cent trente-cinq mille en France, quarante-cinq mille en Pologne et cent soixante-treize mille en Autriche..., vous voyez que je sais les chiffres par cœur.

— Mais il fut un temps où nous étions un million ! s'écria Hans Scheiffer.

André Petersen hocha la tête.

— Ce temps est loin..., dit-il tristement, chaque année, écoulée depuis notre fondation, a vu diminuer le nombre de nos adhérents, lassés par notre inactivité, par l'apparence platonique de nos efforts... Organiser des comités directeurs, des sous-comités, des sections, faire des souscriptions, prononcer des discours, tout cela n'est qu'un trompe-l'œil et ne saurait suffire à ceux dans l'âme desquels le souvenir de la patrie perdue ou vaincue n'est point incrusté profondément ; quant aux vrais patriotes, ils sont fidèles à ces paroles prononcées par un homme d'État français :

« Y penser toujours, n'en parler jamais. »

Le comte se tut un moment et reprit :

— La dissolution de notre Société ne sera donc pas une grande perte, car le temps eût fait dans quelques années ce que la diplomatie fait aujourd'hui... C'est une victoire de plus à l'actif de l'Allemagne.

Après ces derniers mots prononcés avec une indicible amertume, André Petersen laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et garda le silence.

— Double victoire, alors... ! s'écria impétueusement Hans Scheiffer, car non seulement l'Allemagne dissout la Société qui pouvait la dompter plus tard, mais elle attache à son char le grand patriote danois, l'un de ses plus mortels ennemis...

André Petersen se redressa.

— C'est à mon mariage que vous faites allusion, n'est-ce pas, Scheiffer, dit-il avec calme ; en deux mots vous allez tout savoir..., l'Allemagne m'a proposé un marché qui me permet de racheter les sept cent mille patriotes qu'un traître a vendus.

— A quel prix, ce rachat ? demanda Richard Mauris avec ironie.

— En me vendant moi-même, répondit froidement André Petersen ; contre mon serment de déposer les armes et d'épouser cette femme qui, le jour même de mon mariage, fait de moi l'allié de l'Allemagne, l'ambassadeur m'a donné sa parole que nul ne serait inquiété.

Il eut un rire terrible.

— Par le ciel ! ajouta-t-il, voilà un marché qui me rend fier, puisque aux yeux des Teutons, le comte André Petersen pèse plus à lui seul dans la balance que sept cent mille patriotes danois, français, autrichiens, alsaciens et polonais.

Il tomba sur son fauteuil et se cacha le visage dans ses mains.

— Pardon, ami, fit Richard Mauris en se levant et en venant lui tendre la main, pardon des paroles que j'ai prononcées tout à l'heure !

— Pardon de vous avoir soupçonné ! dit à son tour Henry Graff.

— Pardon de vous avoir méconnu ! fit Hans Scheiffer.

Le comte se leva.

— Ah ! mes amis..., mes amis, balbutia-t-il.

Stanislas Pososki l'attira sur sa poitrine et paternellement l'embrassa.

— Mon pauvre enfant ! murmura-t-il.

Et sur la barbe du vieillard deux larmes roulèrent silencieusement.

Le comte prit sur la table la large enveloppe qu'il avait sortie du tiroir et, approchant de la lampe le bâton de cire rouge, il en forma sur l'enveloppe cinq cachets sur lesquels il apposa ses armes.

— Mes amis, dit-il, en tendant le pli ainsi scellé à Pososki, ceci est mon testament. Stanislas, que je nomme mon exécuteur testamentaire, vous en donnera lecture.

Ils eurent tous les quatre un moment de surprise.

— Eh quoi ! reprit-il, vous figuriez-vous donc que le comte André Petersen consentirait jamais à vivre l'allié de l'Allemagne ? pour sauvegarder l'avenir, pour épargner l'exil et une peine plus grave peut-être à sept cent mille patriotes, pour vous permettre de reprendre mon

œuvre au moment opportun, j'ai consenti à ce honteux marché..., je me suis vendu, c'est bien..., mais ils ne prendront livraison que de mon cadavre.

Il ouvrit la boîte qui se trouvait à sa droite et aux yeux des complices terrifiés un grand pistolet d'arçon apparut, avec sa crosse d'ébène incrustée d'argent et son long canon d'acier bruni.

— Voici mon libérateur, dit tranquillement le comte; j'ai juré d'épouser cette femme, je tiendrai mon serment. Mais je ne quitterai l'autel que pour descendre dans la tombe.

Comme il achevait ces mots, une légère sonnerie retentit, qui détourna l'attention des quatre auditeurs dont les regards se dirigèrent interrogativement vers André Petersen.

Celui-ci appuya la main sur un angle de son bureau et la sonnerie cessa aussitôt.

— Messieurs, dit-il alors à ses amis, je vous demande la permission de m'absenter pendant cinq minutes.

Il se leva, alla droit à son coffre-fort placé dans un angle de la pièce, et lorsqu'il eut fait jouer les combinaisons multiples qui en fermaient la serrure, la lourde porte s'ouvrit, démasquant les premières marches d'un escalier plein d'ombre dans lequel il s'engagea.

L'escalier montait, étroit et rapide, ainsi qu'une échelle dans la muraille; puis, brusquement, il débouchait dans une vieille tour féodale, accolée à l'aile droite du château et dont les assises creusées dans le roc même, étaient continuellement battues des vagues.

Pour conserver cet antique souvenir du passé féodal de sa famille, le comte André avait dû faire établir, à l'intérieur de la tour, une carcasse de fortes charpentes en bois sur laquelle s'appuyait le revêtement de pierres, tout rongé par le lierre et la mousse.

C'est à l'aide de ces poutres que Petersen arriva jusqu'au sommet, où une logette de pierres, celle dans laquelle veillait autrefois l'archer de garde, était demeurée debout, miraculeusement conservée, en dépit du temps et des ouragans qui avaient ébranlé et miné la vieille tour.

Le comte s'approcha d'une petite porte qu'il ouvrit avec précaution et sous laquelle il lui fallut se baisser pour pénétrer à l'intérieur de la logette. Aussitôt ce fut dans l'ombre un murmure confus de bruits singuliers, comme des vols timides d'oiseaux auxquels se mêlaient de petits cris joyeux.

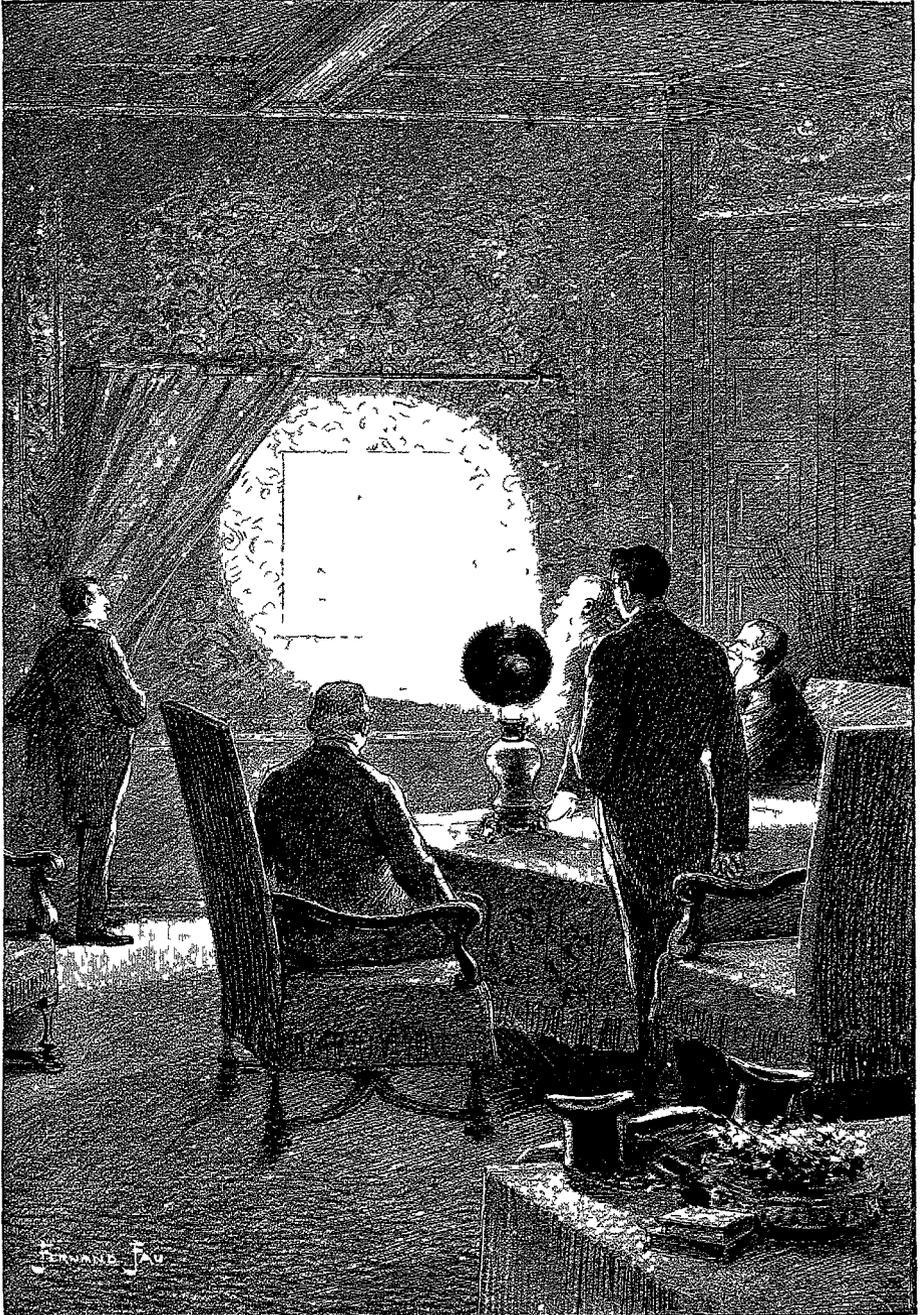
— Bonjour..., petites..., bonjour!



ditle comte
d'une voix
câline.

Ensuite, avec une connaissance parfaite des atres, il allongea la main, poussa un ressort, prit dans une sorte de niche un objet qu'il mit dans la poche de son vêtement et ressortit en fermant la porte derrière lui.

— Vous m'excuserez, n'est-ce pas? dit-il en rentrant dans la pièce



SEUL, UN ROND LUMINEUX SE DÉCOUPAIT SUR LE MUR (P. 47)

où ses amis l'attendaient. Mais une dépêche est chose pressée et, autant que faire se peut, il faut en prendre possession aussitôt.

Les autres le regardaient curieusement.

— Une dépêche ! fit Richard Mauris ; cette sonnerie que nous avons entendue est donc ?...

— ... Un avertisseur, tout simplement, et tenez, voici le messager.

Ce disant, le comte plongeait la main dans sa poche et la retirait les doigts refermés avec précaution sur un oiseau dont la tête noire, au bec effilé, au petit œil brillant, fit pousser aux assistants une exclamation de surprise.

— Une hirondelle ! dit Henry Graff.

— Ce n'est pas possible, fit à son tour Hans Scheiffer, vous ne vous servez pas d'hirondelles pour porter vos messages.

André Petersen inclina plusieurs fois la tête affirmativement.

— Je vous demande pardon, mes amis ; l'oiseau que vous voyez là est bien celui qui, depuis cinq ans, me tient en communication constante avec tous les comités de notre association.

— Mais vous ne nous aviez jamais dit...

— A quoi bon ?... un secret n'est jamais mieux gardé que par celui qui le possède seul, et les intérêts en jeu étaient trop grands pour que je pusse laisser au hasard d'une indiscretion...

Quelques murmures de protestation se firent entendre.

— D'ailleurs, messieurs, ajouta le comte, lorsque j'ai accepté le grand honneur que vous me faisiez en me choisissant pour chef, ç'a été à la condition expresse que je vous devrais tenir au courant des résultats acquis et n'agir que d'après vos conseils, — sans toutefois vous initier à mes moyens d'exécution.

Après ces paroles prononcées d'une voix ferme, le comte se tut et, écartant avec précaution les plumes de la queue du volatile qu'il tenait à la main, il détacha de l'une d'elles un petit étui métallique et le posa sur la table.

Ses amis le regardaient avec une stupéfaction visible.

— Mon cher Pososki, dit alors Petersen en s'adressant au vieux Polonais, je n'ai pu, dans le pli que je vous ai remis et qui constitue mon testament, vous expliquer plusieurs détails importants qu'il est cependant nécessaire que vous connaissiez ; le premier d'entre eux est relatif aux dépêches... Comme je vous le disais, en mourant j'emporte la ferme conviction que vous continuerez l'œuvre commencée par moi, avec l'espérance que les circonstances vous serviront mieux qu'elles ne m'ont servi...

Il se tut un moment et reprit :

— La vue de cet oiseau a paru vous surprendre..., vous vous attendiez assurément à me voir exhiber un pigeon... et cependant la vitesse de l'hirondelle est bien plus considérable que la sienne! tout le monde sait qu'en trois jours, les hirondelles franchissent des distances énormes et arrivent du Sénégal en France... On a fait, en 1854, une expérience des plus intéressantes : six hirondelles furent transportées de Paris à Vienne, en Autriche, où elles furent lâchées à huit heures du matin ; deux étaient de retour à Paris à une heure de l'après-midi ; la troisième arriva à deux heures vingt minutes, la quatrième à quatre heures..., on ne revit pas les deux dernières, qui, sans doute, se perdirent en route (2).

— Pardieu ! exclama Henri Graff, trois cents lieues en cinq heures, cela fait, si je ne me trompe, une vitesse de 240 kilomètres à l'heure..., c'est-à-dire plus de 50 mètres à la seconde.

— Parfaitement juste, mon cher ami, répliqua le comte, vous voyez que le vol du pigeon est de beaucoup dépassé..., sans compter que l'hirondelle offre moins de prise aux projectiles... Ce sont ces deux raisons qui me l'ont fait adopter.

— Mais, objecta Richard Mauris, je croyais que l'hirondelle ne pouvait supporter le froid ?

André Petersen hocha la tête en souriant.

— Vous partagez la croyance populaire créée par la migration annuelle de ces oiseaux vers la fin d'octobre..., Or, ce qui chasse les

hirondelles, ce n'est pas la rigueur du climat, mais l'impossibilité de trouver leur nourriture qui se compose, comme vous le savez, des insectes dont est rempli l'espace... Après avoir acclimaté les hirondelles à un nid, garnissez ce nid de tous les moucheron dont elles font leur pâture et elles n'iront pas chercher à des centaines de lieues ce qu'elles trouveront tout préparé chez vous.

— Cependant, murmura Pososki, le climat de Danemark est bien froid et bien brumeux en hiver.

— Aussi, pendant la mauvaise saison, une conduite cachée habilement amène jusqu'à l'hirondelier la chaleur du calorifère que vous voyez dans ce coin... Quant à la sonnerie que vous avez entendue tout à l'heure, c'est l'oiseau lui-même qui la fait fonctionner ; pour rentrer au nid, il est obligé de se poser sur une planchette qui bascule sous son poids et rétablit ainsi le courant électrique dans le fil correspondant au signal.

Le comte Petersen parlait, renversé dans son fauteuil regardant ses amis, jouissant de leur surprise et tenant appuyée sur ses genoux la main qui enfermait l'oiseau.

Ses explications terminées, ses yeux se reportèrent machinalement sur l'hirondelle et il poussa un cri de surprise en constatant qu'elle était morte.

Il desserra les doigts ; sa main était pleine de sang.

— Vous êtes blessé ! firent ses amis.

— Mieux vaudrait que ce fût moi..., gronda le comte d'une voix sourde..., mais voyez.

Il écartait délicatement le plumage de l'oiseau et, dans la chair blanche, un trou noir, sanguinolent, apparut.



— Brave petite bête ! murmura-t-il, blessée à mort, elle a eu le courage de remplir sa mission jusqu'au bout.

Et muet, avec un grand attendrissement dans le regard, il considérait l'oiseau mort, les ailes étendues, le bec entr'ouvert, l'œil vitreux déjà.

— Vous le voyez, dit-il enfin, malgré l'armistice, on m'espionne. Et il ajouta.

— Je n'ai qu'une crainte, c'est que d'ici ce mariage maudit, il ne tombe entre les mains de ces gens, des preuves par trop compromettantes...

Il jeta les yeux vers la grande horloge d'écaille et murmura.

— Cinq heures déjà... le courrier de Trieste devrait être ici...

— Peut-être, insinua Richard Mauris en désignant l'étui laissé par le comte sur la table, peut-être cette dépêche vous donne-t-elle quelques renseignements à ce sujet...

André Petersen hocha la tête.

— J'en doute... ceci vient de Pologne.

— Prenez-en toujours connaissance...

Silencieusement, le comte prit dans son bureau une petite plaque métallique qu'il posa à côté de lui ; puis il retira de l'étui une pellicule de collodion ayant tout au plus 2 centimètres carrés, et l'étendit sur la plaque.

— J'ai appliqué à ma correspondance, dit-il, le système photographique employé par M. Dagron (3), pendant le siège de Paris, pour la transmission des dépêches par pigeon voyageur... Vous allez voir que le système est fort simple.

Il se leva, marcha droit à un panneau de la boiserie qui bascula sous une pression de la main, découvrant une cavité peu profonde dans laquelle il prit deux objets qu'il rapporta ; l'un était un tube de cuivre qu'il montra à ses amis, disant :

— Un tuyau optique de lanterne magique... ; d'un côté un réflecteur..., de l'autre deux verres grossissants...

Par une ouverture pratiquée dans les parois du tube, il le glissa sur le verre de la lampe et, subitement, l'obscurité se fit dans la pièce ; seul un rond lumineux se découpait sur le mur, dans le prolongement du tube.

— Richard, dit alors le comte, soyez donc assez bon pour aller tirer la tapisserie..., là..., juste en face.

M. Mauris ayant obéi, découvrit une pièce d'étoffe blanche, carrée, d'à peu près un mètre de superficie, sur laquelle apparurent aussitôt, avec une grande netteté, les caractères de la dépêche que le comte avait, pendant ce temps, glissée dans le tuyau optique.

— Par Dieu ! grommela le Français, voilà un joli galimatias !

— Écriture cryptographique (4), déclara laconiquement Hans Scheiffer.

C'était, en effet, un assemblage de lettres, séparées les unes des autres, dans un ordre régulier, quant à leur disposition naturelle, mais n'ayant ensemble aucune corrélation, quant aux mots qu'elles devaient former.

Dans quel sens fallait-il les prendre pour les assembler normalement ? devait-on commencer par la droite en suivant les colonnes de haut en bas?... devait-on, au contraire, commencer par la gauche, et prendre les colonnes de bas en haut?... ou bien fallait-il procéder par rangées horizontales et non par colonnes verticales ?

Tel un écheveau de fil embrouillé dont il s'agit de saisir un bout pour dévider tout le reste.

En langage secret, le bout de fil s'appelle la « clef ».

Le comte attendit un moment pour laisser à chacun des affiliés le temps de juger lui-même de l'impossibilité dans laquelle il se trouvait de déchiffrer cet imbroglio.

Puis, il prit sur la table le rouleau qu'il y avait déposé et, le dépliant, montra à ses amis un carré de toile de même dimension que le panneau blanc cloué au mur et qui était étrangement découpé.

— Pososki, dit-il en se tournant vers le Polonais, voici la clef qui

rend parfaitement clair et compréhensible cet assemblage, obscur pour quiconque ne possède pas ceci...

Et, pour rendre la démonstration plus sensible, il s'approcha du panneau lumineux.

— Vous remarquerez, dit-il que le premier caractère de la dépêche..., là en tête de la colonne est un 2...; eh bien, ce chiffre indique...

Il s'arrêta net, et d'un mouvement brusque, se tourna vers la porte. Ses amis avaient fait de même.

On venait de frapper.

Le premier moment de surprise passé, le comte murmura :

— C'est Flageot.

Et comme les autres le regardaient maintenant avec inquiété.

— Tranquillisez-vous, mes amis..., ajouta-t-il, il n'y a rien à craindre de lui.

Néanmoins, il tira la draperie pour masquer le panneau lumineux, enleva le tuyau optique qu'il remplaça par l'abat-jour, et après avoir resserré dans leur cachette le rouleau de toile et le tube grossissant, alla ouvrir.

— Ah! c'est toi, Flageot!... fit-il à haute voix pour prouver qu'il ne s'était pas trompé, qu'arrive-t-il donc que te voilà de si bonne heure?

— Monsieur le comte ne sait sans doute pas que sept heures viennent de sonner..., je suis allé comme de coutume frapper à la chambre de monsieur le comte, et ne recevant pas de réponse, j'ai supposé que monsieur le comte travaillait.

Et il ajouta, répondant à une interrogation muette de son maître.

— Si je me suis permis de déranger monsieur le comte, c'est qu'il y a là quelqu'un qui demande à parler à monsieur.

— Quelqu'un? répéta Petersen en fronçant le sourcil, pris aussitôt d'une inquiétude.

— Une jeune dame...; elle n'a pas voulu dire son nom, prétendant

que monsieur le comte ne la connaissait pas... ; elle a insisté pour être reçue, affirmant avoir quelque chose de fort important à communiquer sur l'heure.

André Petersen consulta ses amis du regard et ceux-ci, mus par le même pressentiment, lui répondirent affirmativement.

— Fais entrer cette personne, fit alors le comte.

Quelques minutes plus tard, la porte s'ouvrait de nouveau et Flageot, après s'être effacé respectueusement pour livrer passage à une femme, toute vêtue de noir et la tête coiffée d'une mantille qui lui voilait presque entièrement le visage, tournait les talons en murmurant :

— Je ne suis pas curieux, mais je voudrais bien être souris pour me cacher dans un petit coin et savoir ce que la jolie pêcheuse à la ligne de l'autre jour peut avoir à dire de si urgent à monsieur le comte.

Cependant André Petersen, qui était demeuré debout, avait indiqué de la main un siège à la visiteuse

Celle-ci remercia et, d'un geste plein d'élégance, laissa couler sur ses épaules la dentelle qui la masquait.

A la vue d'une beauté si parfaite qu'augmentait encore une allure pleine de noblesse, le gentilhomme tressaillit et pâlit un peu comme si une commotion électrique l'eût atteint en plein cœur.

— Monsieur le comte, dit enfin la jeune fille après un court silence employé par elle à promener son regard sur les personnes présentes, ce que j'ai à vous dire est chose grave, très grave, vous concernant seul, et je ne sais si je dois...

Richard Mauris et ses deux compagnons firent mine de se lever ; d'un geste André Petersen les pria de demeurer.

— Mademoiselle, répondit-il d'une voix ferme. rien de ce qui me concerne n'est étranger à ces messieurs, qui, pour moi sont plus que des amis..., des frères.

La jeune fille s'inclina.

— Vous m'excuserez de ne m'être pas nommée à votre domestique..., mon nom ne vous eût rien appris ; je m'appelle Ellen Delborg et j'ha-

bite avec un de mes cousins une petite maison adossée au mur de clôture de votre parc.

S'étant ainsi présentée, d'une voix calme, sans aucune apparence d'embarras, la jeune fille ajouta :

— Une chose à vous adressée, monsieur le comte, n'a pu arriver jusqu'à destination..., et je viens vous la rapporter.

Ce disant, la jeune fille retirait de son corsage une hirondelle inanimée qu'elle tendit au comte.

André Petersen ne put retenir un cri de stupeur, tandis que ses amis attachaient sur lui des regards anxieux.

Mais le premier moment passé, le comte reconquit son sang-froid et tandis

que ses doigts cherchaient dans le plumage de l'oiseau le message qui devait s'y trouver, il demanda avec calme :

— Qui vous a dit, mademoiselle, que cette hirondelle m'appartint ? Ellen Delborg fixa sur lui un regard étincelant.

— Monsieur le comte André Petersen, dit-elle d'une voix vibrante, vous n'avez pas besoin de dissimuler avec moi... ; comme vous, je suis Danoise ! comme vous j'appartiens à ce duché de Sleswig d'où m'a chassée l'Allemagne ! mon cœur bat à l'unisson du vôtre, et comme le vôtre, son plus ardent désir est cette revanche à laquelle vous et tant de patriotes travaillez depuis si longtemps !

Le comte, pâle, tremblant, muet, s'était dressé et, comme lui, ses amis debout en même temps, avaient fait un pas vers la jeune fille.



— Ah ! poursuivit celle-ci en prenant l'hirondelle morte, et en l'embrassant sur sa petite tête ensanglantée, bénis sois-tu, pauvre oiseau, pour être venue chercher un refuge dans notre humble maison, puisque tu as fait renaître en nos âmes l'espoir du grand jour prochain.

André Petersen et ses amis regardaient la jeune fille, impressionnés par cet accent plein de chaleur qui faisait vibrer toutes les fibres de leur être.

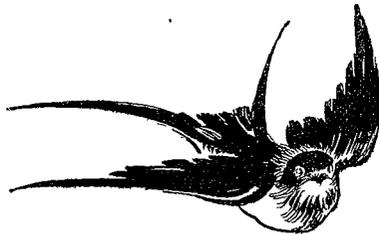
— Monsieur le comte, ajouta-t-elle, cet oiseau portait sur lui une dépêche au sujet de laquelle mon cousin Jacobus aurait une communication grave à vous faire.

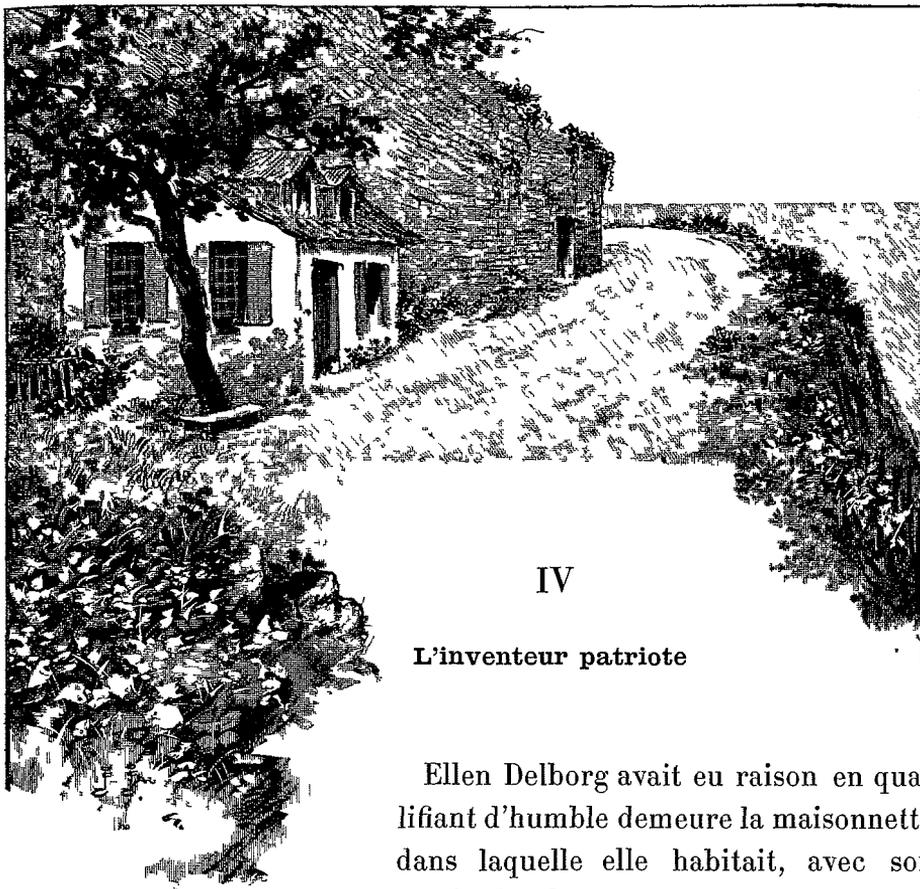
— Nous sommes tout prêts à l'entendre, s'écria André Petersen, conquis déjà par le charme de la jeune fille.

— Hélas ! ajouta celle-ci avec un accent attristé, force vous sera, messieurs, de vouloir bien lui rendre visite, car Jacobus est infirme et...

Le comte ne la laissa pas achever :

— Veuillez nous guider, mademoiselle, dit-il sans même consulter ses amis... nous vous suivons.





IV

L'inventeur patriote

Ellen Delborg avait eu raison en qualifiant d'humble demeure la maisonnette dans laquelle elle habitait, avec son cousin Jacobus.

C'était un petit pavillon, élevé d'un étage mansardé au-dessus d'un rez-de-chaussée posé à même sur le sol, et adossé contre le mur qui servait d'enceinte au parc du comte Petersen.

Ce mur devait, en même temps, lui servir de soutien, car la demeure semblait en si pitoyable état que le premier vent un peu fort, soufflant de la mer, l'eût jetée à bas si elle ne se fût abritée derrière les solides moellons de la propriété du comte.

Chose singulière, étant donné l'aspect misérable de cette mesure, la porte en bon chêne tout neuf était ornementée de clous énormes et de boulons de grosseur respectable, tandis que les fenêtres étaient garnies de barreaux en fer auxquels s'adjoignait en sus un grillage

aux mailles si étroites que c'est à peine si le regard lui-même eût pu plonger dans l'intérieur.

C'était la première fois, depuis qu'il habitait le burg, que le comte sortait du parc par cette porte de derrière ; aussi n'y avait-il rien d'étonnant qu'il ignorât jusqu'à l'existence même de cette habitation.

La jeune fille surprit le regard de commisération profonde jeté par Petersen sur la pauvre demeure et elle murmura avec un sourire énigmatique :

— Depuis que nous avons foi en l'avenir, monsieur le comte, cette misérable maison nous paraît aussi somptueuse qu'un palais.

Ce disant, elle tira une clef de sa poche et l'introduisit dans la serrure qui grinça avec ce bruit particulier aux fermetures de cachot ; puis elle entra, disant :

— Donnez-vous la peine de me suivre, messieurs.

Le sentiment de pitié qu'avait fait naître dans l'âme du comte l'aspect extérieur de la maison, s'accrut davantage encore quand il vit cette première pièce au sol carrelé de carreaux rouges, aux murs simplement blanchis à la chaux, au plafond garni de poutres apparentes, équarries à la hache et noircies par la fumée de l'âtre, dans laquelle quelques tisons achevaient de se consumer.

Pour tous meubles, une grande table de bois blanc occupant le milieu de la pièce et contre le mur, un banc, quelques chaises de paille ; dans un coin, un grand bahut.

— Vous m'excuserez, messieurs, dit Ellen d'une voix sombre, de vous recevoir dans un semblable intérieur ;... cette pauvreté, c'est l'Allemagne qui nous l'a faite... notre fortune est restée avec notre cœur au Sleswig.

Puis leur désignant des sièges :

— Messieurs, ajouta-t-elle, je vais prévenir mon cousin.

Elle ouvrit une porte qui se referma sur elle ; quelques minutes après, elle revenait, disant :

— Entrez, messieurs.

Interdits par le spectacle qui s'offrait à eux, le comte et ses compagnons s'arrêtèrent dès le seuil.

Dans la pièce, à l'entrée de laquelle ils se trouvaient, étaient réunis tous les engins dont se sert l'activité humaine pour avancer dans la voie du progrès : dans le fond, un fourneau de briques encombré par des cornues, des alambics, des éprouvettes, des fioles, des flacons, remplis de liquides multicolores ; à droite une haute bibliothèque dont les rayons pliaient sous le poids des volumes de toutes dimensions ; puis, c'étaient un établi de serrurier, des outils de fondeur ; sur une planche, des éléments de pile électrique ; dans un coin, une bobine énorme de fils de cuivre, et, de-ci, de-là, scintillant à la clarté d'une grosse lampe à réflecteur, les cuivres des instruments d'optique, les aciers des appareils.

A gauche, deux hautes fenêtres masquées par des rideaux épais.

Dans un grand fauteuil, devant une table surchargée de paperasses, de livres, d'instruments, Jacobus Delborg était assis.

— Excusez-moi, monsieur le comte, dit-il en saluant de la tête, si je ne vais point à votre rencontre... mes deux jambes paralysées m'interdisent tout mouvement.

André Petersen s'avança vivement.

— Vous avez demandé à me parler, monsieur, dit-il, j'accours à votre appel.

Et désignant ceux qui l'accompagnaient :

— Si le sujet dont vous avez à m'entretenir est vraiment celui dont mademoiselle m'a touché deux mots, vous pouvez parler devant ces messieurs ; ce sont mes amis... mes frères.

Jacobus fit un signe à Ellen qui avança des sièges.

— Asseyez-vous, messieurs, dit-il, ce que j'ai à vous dire sera long.

Puis, quand ils eurent pris place :

— Monsieur le comte, ajouta-t-il en tendant à André Petersen un petit tube métallique semblable à celui dont le comte avait fait la pro-

jection dans son cabinet de travail, voici la dépêche apportée par l'hirondelle que ma cousine vous a remise.

Et prenant sur son bureau un carré de papier couvert de caractères alphabétiques et de chiffres, il le tendit au comte en disant :

— Comme je suppose qu'il vous hâte de connaître le contenu de cette dépêche, en voici la projection que j'ai relevée soigneusement à votre intention.

Le comte se dressa et d'une voix pleine d'anxiété :

3	V	+	C	S	T	G	3	7	2	B	L	T	T	O	S
M	X	T	1	3	1	A	C	K	R	M	L	A	B	M	N
Q	A	N	U	X	R	R	O	I	L	D	U	I	V	Z	I
0	Q	E	1	A	A	R	P	O	M	A	A	N	O	T	T
7	I	C	2	B	T	U	X	B	E	A	C	O	R	M	S
2	B	R	3	8	T	Y	C	T	4	R	U	D	N	V	E
X	C	U	4	1	D	A	I	N	4	1	O	M	N	R	I
M	Z	000	9	A	R	B	O	E	A	Z	P	X	E	O	R
2	E	100	E	C	L	I	C	M	C	Y	B	U	T	R	T
0	S	E	O	N	B	C	O	O	E	C	Z	X	S	A	S
P	L	D	0	O	D	A	C	M	V	C	C	D	E	C	E
6	U	I	A	I	Q	R	A	E	A	V	L	B	I	8	T
M	O	V	L	I	O	3	D	N	E	D	5	B	D	B	O
L	M	E	C	P	A	D	R	G	C	Q	C	I	4	U	I
D	P	T	Q	L	O	M	N	A	N	I	O	X	9	Q	R
3	R	I	B	D	I	R	R	Q	A	A	L	M	M	C	T
X	N	M	C	M	N	U	M	O	I	C	E	B	I	D	A
P	X	O	S	I	I	O	U	3	B	D	R	C	T	P	P
P	U	U	I	N	O	C	I	L	Q	L	Z	A	S	4	Y
E	A	M	3	O	A	8	O	R	A	E	O	P	X	B	U
U	C	I	M	R	L	I	7	M	U	I	L	M	O	5	C

— Par le ciel, monsieur, votre conduite me donne des soupçons terribles... et...

La jeune fille poussa un cri et toute pâle, se précipita entre le comte et l'infirmes, comme pour protéger celui-ci.

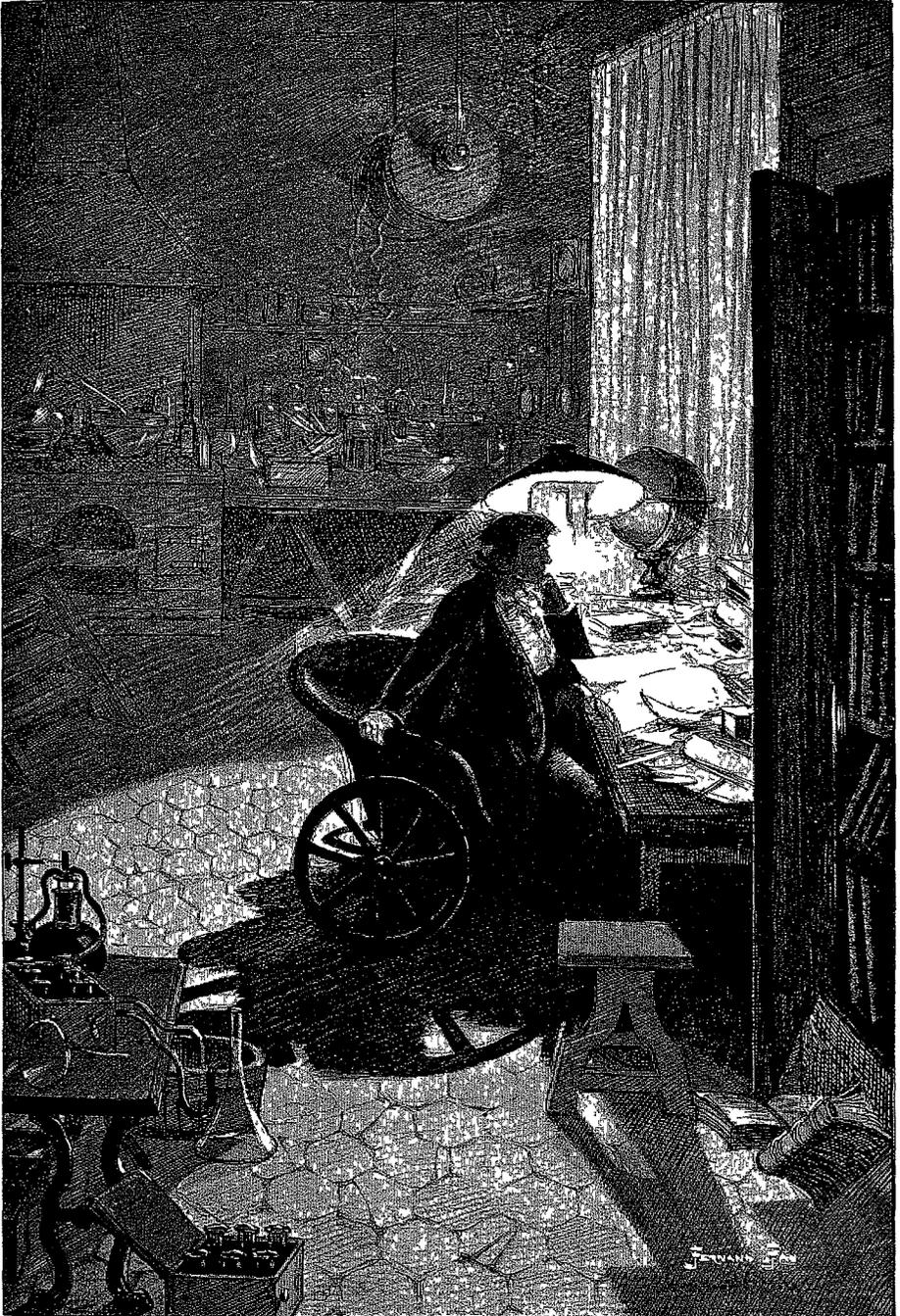
Jacobus étendit la main et avec un calme imperturbable :

— Laissez-moi, Ellen, dit-il ; le langage et l'attitude de M. le comte André Petersen sont légitimes et naturels ; je le prie seulement de vouloir bien me per-

mettre de parler, avant qu'il ait prononcé aucune parole qu'il pourrait regretter dans quelques instants...

Le comte, qui avait déjà repris possession de lui-même, inclina la tête en signe d'acquiescement.

— Monsieur le comte, dit alors Jacobus, Ellen et moi sommes nés dans le Sleswig... Ellen avait deux ans lors de la funeste guerre de 1864... moi j'en avais dix... J'ai donc aujourd'hui trente-cinq ans... ; je n'ai jamais oublié l'année terrible où notre pays natal a été par la trahison allemande, arraché à la mère patrie et, depuis que j'ai l'âge de raison, j'ai juré que je vengerais le Danemark...



DANS UN FAUTEUIL JACOBUS ÉTAIT ASSIS (P. 55).

Il avait prononcé ces mots d'une voix lente, grave et qui n'en résonnait que plus profondément au cœur des patriotes qui l'écoutaient.

Jacobus poursuivit :

— Voici près de vingt ans, messieurs, que j'ai eu le pressentiment des changements considérables qu'apporterait la science dans l'art de la guerre ; aussi est-ce vers la science que j'ai dirigé tous mes efforts. . Depuis vingt ans, pas un jour ne s'est passé, pas une heure ne s'est



écoulée que je n'aie travaillé en vue de cette revanche terrible que je rêve.

Son visage, à ces mots, s'était comme transfiguré et dans son grand œil bleu, un éclair fulgurant avait lui.

— Un moment, poursuivit-il, je craignis d'être interrompu dans la tâche patriotique que j'avais entreprise ; au cours d'une expérience que je faisais sur des appareils électriques d'un nouveau modèle, je commis une imprudence, un câble s'enroula autour de mes jambes et un courant d'une force considérable, me traversant de part en part, m'immobilisa pour le reste de mes jours...

Un murmure de compassion courut parmi les assistants.

— Il a failli en mourir, dit alors Ellen d'une voix vibrante de pitié, et mourir non pas tant de la souffrance physique que de la douleur morale de laisser son œuvre inachevée ; mais lorsqu'il eut acquis la persuasion que cette mort qui le frappait prématurément se localiserait, que le cerveau et les bras demeureraient intacts, le premier pour penser et commander, les autres pour obéir et travailler, il revint à la santé et se mit au travail avec plus d'acharnement encore.

L'infirmes attacha sur la jeune fille un regard plein d'affection.

— Vous oubliez de dire, Ellen, déclara-t-il d'une voix émue, que sans vous, sans votre inaltérable affection, sans votre dévouement de tous les instants, sans votre intelligence, bien souvent j'eusse perdu courage et me fusse laissé mourir.

— Vous n'en avez pas le droit, Jacobus..., articula-t-elle nettement, la patrie compte sur vous...

La voix de cette nouvelle Jeanne d'Arc vibra dans l'âme d'André Petersen qui regarda la jeune fille, mais d'une si singulière façon qu'elle baissa les yeux.

— C'est sur le conseil d'Ellen, poursuivit Jacobus, que nous nous sommes installés, il y a quelques années, dans cet ancien pavillon délabré ; elle avait le pressentiment qu'un jour viendrait où le comte André Petersen passerait du rêve à l'action et que, alors ce jour-là, ayant atteint



le but de mes efforts, je pourrais lui dire : « Me voici ! »... Donc, depuis six ans, monsieur le comte, nous écoutons ce qu'on dit de vous, nous vous surveillons et le bruit public qui vous représente comme le grand Patriote danois, celui dans lequel se trouve incarné l'espoir de la revanche, ce bruit s'est trouvé confirmé par les dépêches que le hasard a fait tomber entre mes mains...

— Les dépêches ! répéta le comte.

— Hélas ! répondit Jacobus, ma conduite n'a peut-être pas été celle que la franchise et la loyauté eussent commandée ;... mais le patriotisme excuse bien des choses... ; pour mes plans, il fallait que je connusse vos sentiments bien exacts... et, pour les connaître, peu m'importaient les moyens.

Il fit une pose et poursuivit.

— De notre jardin, on aperçoit la Tour du Nord, qui flanque l'aile droite de votre château, si bien que tout naturellement nous avons constaté que le faite de la tour semblait être un séjour de prédilection pour les hirondelles ;...

puis, nous remarquâmes que, bien que l'époque de leur migration annuelle fût passée depuis longtemps, les hirondelles continuaient à fréquenter la tour... Alors un soupçon me vint et je résolus d'éclaircir ce mystère... Moi

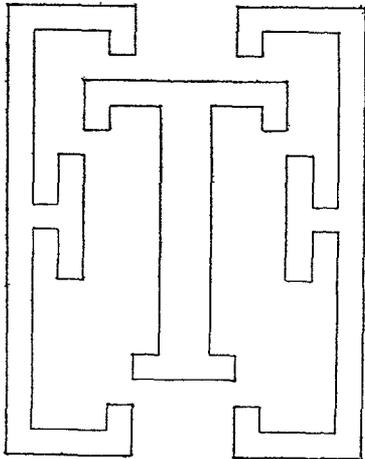


aussi, je construisis un hirondeiller et, après plusieurs semaines d'attente, j'eus le bonheur de m'emparer d'un oiseau ; bien entendu, le tube métallique me tomba sous les doigts et après avoir agrandi la photographie et en avoir pris la copie, je remis le tout en l'état et rendis l'oiseau à la liberté.

Le comte et ses amis écoutaient, la face grave, les regards attachés sur celui qui parlait.

— Durant six mois, monsieur le comte, je fis ainsi, arrêtant les dé-

pêches, en prenant copie pour les comparer aux autres et arriver à en surprendre la clef. Enfin, il y a huit jours seulement, j'y suis parvenu



et alors, m'apparut avec netteté, tout ce que vous avez fait, tout ce que vous faites encore, tout ce que vous voulez faire pour la patrie... et ce jour-là je me suis dit : « Celui-là est l'homme qu'il faut pour abattre l'Allemagne... Ellen avait eu raison dans ses pressentiments, c'est à celui-là que je dois aller offrir mon concours ».

Pour la première fois, Richard Mauris prit la parole.

— Pardon, monsieur, dit-il, êtes-vous

bien certain..?

Jacobus ouvrit un tiroir et y prit une carte de toile qu'il déplia et qui présenta alors le même aspect que le rouleau métallique que le comte avait sorti de la cachette pratiquée dans la boiserie de son cabinet.

André Petersen ouvrit des yeux pleins de surprise.

— Cette clef, dit alors l'infirmé, est formée de la lettre E double et disposée de façon à se regarder et de la lettre T; ces trois lettres, découpées, s'appliquent sur la dépêche agrandie, de façon à ne laisser apparaître par les découpures qu'un petit nombre de lettres, lesquelles assemblées dans un ordre donné, permettent d'obtenir le texte exact...

+	E	S	T	G				L	T	T	O	S
				A				L				N
N												I
E		A	R	P	O	M	A	A	N			T
C		T			B	E		O				S
R					T	L						E
U	I				N	L			N			I
100	A				E	A			E			R
100	E	C			M	C			T	R	T	
E	N				O	E			S		S	
D	O				M	V			E		E	
I					E	A						T
V					N	E						O
E					G	C						I
T					N	A	N	I				R
I												T
M				U					E			A
O	S	I	I	O					R	C	T	P

Jacobus prenant la copie donnée par lui au comte, ajouta :

— Vous remarquerez, en tête de la première colonne, un chiffre :

ce chiffre indique que la clef doit être appliquée sur la deuxième colonne de la dépêche, comme ceci... alors qu'obtient-on?

Les assistants aperçurent alors à travers les découpures, des lettres bizarrement assemblées et présentant un aspect singulier.

Puis répondant à l'interrogation qu'il devinait dans leurs regards, Jacobus ajouta :

— Lisez les lettres, en partant de l'angle gauche et en remontant les colonnes de bas en haut; vous obtiendrez le résultat suivant : « Patriotes Triestins protestent contre alliance Italie avec Allemagne. — Moment bon pour agitation. — Caisse comité vide. — 100,000 urgent. »

Avant qu'aucun des assistants eût pu prendre la parole, Jacobus fit la déclaration suivante :

— D'après ce que m'ont appris les dépêches que j'ai eues entre les mains, vous êtes organisés...; vous avez fait appel à tous les patriotismes, à tous les courages, à toutes les bonnes volontés, mais ce n'est là que le commencement de la besogne; car ce n'est point avec des discours comme il s'en prononce dans vos comités secrets qu'on abat un peuple, c'est avec des fusils et des canons.

Et il s'écria d'une voix vibrante en frappant du poing sur la table.

— *Sursum corda!* messieurs... assez parlé; maintenant il faut agir.

Le comte courba la tête.

— Hélas!... murmura-t-il.

— Je sais ce que vous m'allez dire, André Petersen, fit alors Jacobus; pour acheter des fusils et fabriquer des canons, il faut de l'argent, beaucoup d'argent... des millions, n'est-ce pas...? eh bien! ce sont ces millions que je viens vous apporter.

Le comte se redressa et attacha sur l'infirmes des regards pleins d'incrédulité.

— Quand je dis que je vous apporte des millions, reprit Jacobus, j'exagère; je vous apporte simplement le moyen de les conquérir.

Après avoir prononcé ces mots, Jacobus fit une pose, s'accouda sur

son bureau et, après avoir regardé chacun de ses interlocuteurs, continua.

— Je ne sais, messieurs, si vous avez suivi comme moi les tentatives faites, depuis un demi-siècle, par les savants de toutes les nations pour arriver à résoudre le problème de la navigation sous-marine... ; en tout cas, du jour où l'idée de revanche est née dans mon cœur, c'est vers la solution de cette question que se sont dirigés tous mes efforts, car de cette solution dépendait, selon moi, la possibilité d'abattre l'ennemi européen.

Les autres écoutaient, se demandant si ce qu'ils entendaient là n'était pas le langage d'un illuminé.

Henry Graff observa :

— Tous les progrès accomplis jusqu'à ce jour dans l'hydrostatique et la dynamique n'ont permis d'arriver qu'à des résultats imparfaits :

le *Nautilus* de Fulton, le *Plongeur* du contre-amiral Bourgeois et le *bateau-poisson* de Villeroi...

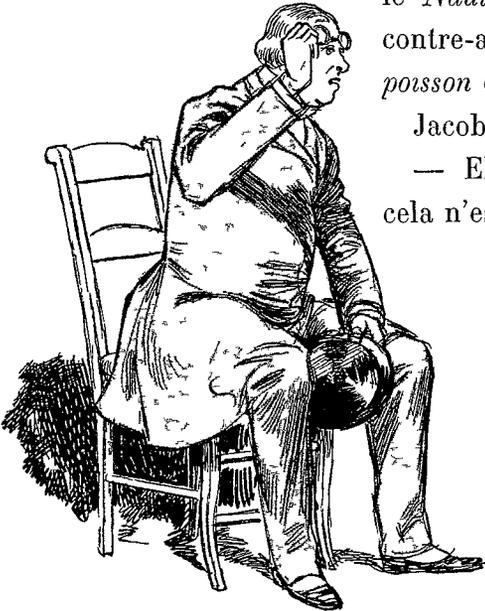
Jacobus l'interrompit d'un geste.

— Eh ! fit-il dédaigneusement, tout cela n'est que de l'enfantillage¹ et si je me suis permis, messieurs, de vous déranger, c'est parce que la chose dont il s'agit est sérieuse... c'est parce que j'estime avoir résolu la question de la navigation sous-marine...

L'Alsacien Scheffer releva ses lunettes sur son front, pour

mieux examiner son interlocuteur.

— Pardon, monsieur, demanda-t-il ; mais quel point commun peut avoir la navigation sous-marine avec la revanche à laquelle nous as-



pirons?... l'Allemagne n'est pas une puissance maritime et ce ne sont pas des navires qu'il nous faut combattre mais des bataillons et des escadrons.

Jacobus secoua la tête.

— Vous ne m'entendez pas, messieurs, dit-il : pour atteindre au but de vos efforts, il vous manque un levier qui est l'argent ; c'est à cette question d'argent que la question de navigation est intimement liée ; si vous aimez mieux, le bateau que j'ai inventé vous permettra de vous emparer de ces millions qui vous manquent et sans lesquels tout votre patriotisme est et demeurera à jamais frappé de stérilité.

Richard Mauris poussa une exclamation.

— Si je comprends bien, s'écria-t-il, ce que monsieur se propose, c'est de faire la course sous-marine... c'est-à-dire de détruire par l'éperon ou la torpille les navires et de les piller.

Les sourcils du comte Petersen se contractèrent.

— Mais c'est de la piraterie ! déclara-t-il.

— Votre jugement serait juste, monsieur le comte, répliqua vivement Jacobus, s'il s'agissait de s'attaquer à tous les bâtiments, quel que soit leur pavillon ; mais je ne sache pas que lutter par tous les moyens possibles contre l'ennemi avec lequel on est en guerre, se soit jamais appelé de la piraterie... Or, depuis 1864, je me considère en guerre avec l'Allemagne et je ne déposerai les armes que lorsque le Sleswig et le Holstein seront redevenus danois.

— Il faudra bien du sang pour effacer de ma mémoire le nom de Sadowa, dit à son tour, d'une voix sombre, l'Autrichien Henry Graff.

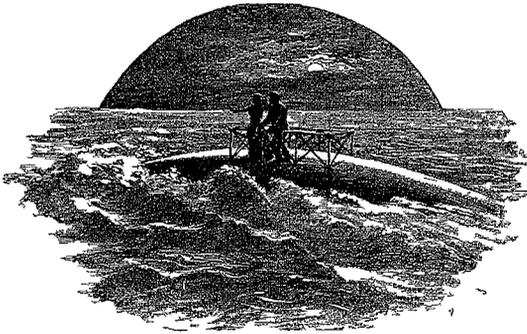
— Nous avons en France, ajouta Richard Mauris, une devise qui est celle-ci : 1870-189 ; c'est vous dire que la première de ces dates ne sera oubliée que lorsque la seconde, incertaine encore, l'aura annulée.

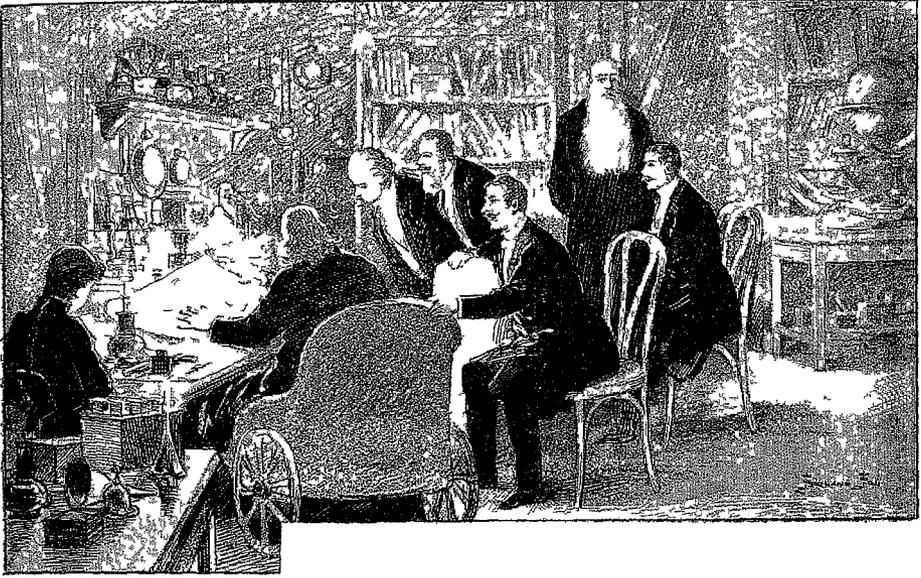
— L'Alsace-Lorraine à la France ! s'écria Scheffer.

— La Pologne à elle-même ! dit Pososki et jusque-là... guerre ! guerre à mort contre l'Allemagne.

D'un signe, André Petersen calma cet enthousiasme et dit

— Messieurs, le moment si longtemps attendu par chacun de nous est peut-être proche, et il doit vous tarder comme à moi d'entendre ce que Jacobus Delborg a à vous communiquer.





V

Du singulier bateau qu'avait imaginé le cousin Jacobus.

— Messieurs, le sous-marin que j'ai inventé devant, selon moi, parcourir non seulement la mer, mais encore les fleuves et même les rivières, j'ai dû lui donner de fort minimales dimensions; il ne mesure que 6^m,25 de bout en bout et sa largeur n'excède pas 2^m,50, quant à sa hauteur, elle varie de 2 mètres à 3^m,50.

— Mais c'est une coquille de noix! s'écria Mauris, dont la mer ne fera qu'une bouchée.

— Erreur, monsieur, répliqua l'ingénieur en souriant; car, en cas de tempête, mon sous-marin trouvera à moins de 30 mètres de profondeur le calme complet; d'autre part, outre la raison que je vous ai donnée tout à l'heure, la surface qui, ainsi que vous le savez, croît comme le carré des dimensions linéaires, m'empêchait d'excéder beaucoup ces dimensions.

— La surface? murmura Pososki... Je ne comprends pas bien

— Deux mots vont vous faire comprendre, répartit Jacobus · on a

calculé que la pression supportée par le corps immergé croît exactement d'une atmosphère par 10 mètres de profondeur, c'est-à-dire que chaque centimètre carré de la surface de l'objet plongeant supporte le poids d'un kilogramme;... or, mon sous-marin ne mesurant pas moins de 225,000 centimètres carrés de surface aura, à 10 mètres de profondeur, à subir sur toute sa superficie la pression d'une atmosphère ou 225,000 kilogrammes; à 100 mètres, la pression étant de dix atmosphères représentera un poids de 22 millions de kilos. Comme je veux atteindre au besoin 4,000 mètres de profondeur, ce qui représente comme poids 400 kilos par centimètre, il faut que mon navire résiste à cette effroyable pression.

Henry Graff fit entendre un petit ricanement.

— Est-ce que par hasard vous nieriez l'exactitude de ces chiffres? s'écria l'inventeur.

— Non pas, répondit flegmatiquement l'Autrichien, ce que je nie, c'est la possibilité de passer de la théorie à la pratique....

— ...A moins de fondre d'un seul jet la coque du navire, qui résistera alors comme un bloc absolument plein, et d'employer à cet effet le bronze d'aluminium; vous m'objecterez peut-être qu'établir un moule de 6 mètres et fondre d'un seul coup une pièce pareille, c'est une opération délicate, soit; je vous répondrai, moi, que bien des statues ont demandé des travaux plus difficiles pour que leur moulage et leur fonte fussent parfaits.

Après cette réplique, spécialement adressée à l'Autrichien, Jacobus poursuivit :

— Voici donc une coque de bronze d'aluminium de 25 millimètres d'épaisseur, cuivrée galvaniquement à l'extérieur et doublée intérieurement en bois de teck; elle pèse 1800 kilos, deux tonnes à peine, et pour augmenter sa solidité à l'infini, quatre colonnes en acier fondu et trempé, deux placées verticalement et deux placées horizontalement, maintiennent intérieurement l'écartement des parois; de cette façon, aucune déformation n'est à craindre et le bateau-plongeur

peut atteindre, sans risque d'être écrasé par la pression, les profondeurs les plus reculées de l'Océan.

L'Alsacien hochla la tête.

— Atteindre... grommela-t-il... vous voulez dire : demeurer... ; car pour y atteindre, c'est autre chose ; et je serais curieux de savoir comment vous ferez pour descendre à travers les couches d'eau et remonter ensuite.

— Pour cela, j'ai deux moyens : à l'avant, se trouve une cabine rectangulaire de 4 mètres de long sur 2 mètres de large ; or la coque étant d'une forme ellipsoïdale, il y a, entre les deux parois de la cabine et la coque même, des espaces affectés à des réservoirs pouvant contenir chacun 3 mètres cubes d'eau, c'est-à-dire plus de six tonnes. A la partie inférieure, au-dessous du plancher supportant les machines, se trouve le lest suffisant pour que le bateau ait sa flottaison normale et que sa convexité affleure le niveau de l'eau... Pour obtenir la descente, on laisse pénétrer l'eau dans les réservoirs, et le navire s'alourdissant descend, à la volonté du capitaine, jusqu'à ce que les récipients se trouvent remplis. On peut ainsi parvenir à 300 mètres.

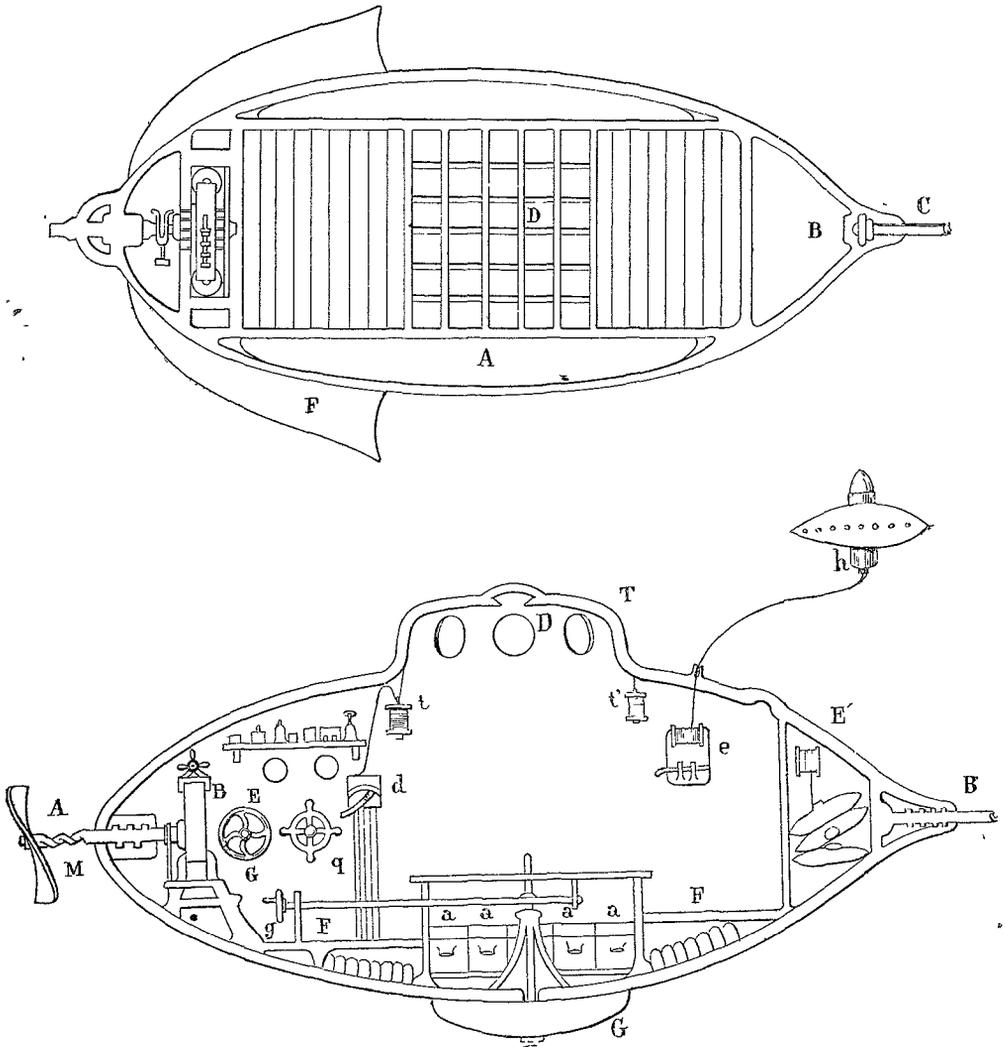
— Nous sommes loin des 4000 mètres dont vous parliez tout à l'heure.

— Laissez-moi achever, dit d'un ton sec Jacobus que toutes ces interruptions commençaient à impatienter ; pour atteindre des couches plus basses, on incline des gouvernails horizontaux placés à l'arrière et, sous la poussée du propulseur, l'appareil descend en suivant un plan incliné, jusqu'à ce que la pression l'empêche d'arriver plus profondément. Pour remonter, on peut exécuter la manœuvre inverse, redresser les gouvernails et se laisser ramener à la surface par la différence de densité du bateau et de l'eau : ensuite, des pompes mues par la machine chassent l'eau des réservoirs et allègent encore le navire qui revient à la surface.

Henry Graff, qui écoutait parler l'inventeur, un sourire railleur sur les lèvres, lui dit alors :

— Tout ce que vous venez de nous expliquer, monsieur, est fort

ingénieur et fort vraisemblable ; mais il est un point sur lequel je vous



Coupe du bateau torpille de Jacobus.

I. — A, réservoirs; B, soutes; C, proue; D, piles; E, pompe; F, plan incliné mobile. — II. — a, piles motrices; B, moteur électrique; E, roue de commande de l'hélice; d, commutateurs; E', soute aux torpilles et aux vivres; F, lest; G, contre-poids de l'équilibrage; g, volant pour manœuvrer ce contre-poids; h, torpille à flotteur; D, tourelle cuirassée observatoire; B, proue électrique; M, hélice-gouvernail; Q, volant de commande des plans d'arrière; tt', lampes à arc voltaïque; T, projecteur électrique de l'avant.

demanderais quelques explications, point qui est, si je ne me trompe,

le nœud même de la question de navigation sous-marine; je veux parler de la stabilité.

— Ce point, monsieur, répondit Jacobus, je l'ai résolu grâce à deux moyens déjà proposés d'ailleurs par des savants qui se sont occupés de la question. Le premier de ces moyens consiste en une énorme lentille de plomb, recouverte de laiton, suspendue dans l'eau et à la partie inférieure de la carène; un engrenage à crémaillère, se manœuvrant à la main, permet de descendre ou de remonter cette lentille et de déplacer ainsi le centre de gravité du bateau; le second moyen est une hélice horizontale, à pas très court, située à l'arrière du bateau et actionnée par une transmission de la machine, elle permet également d'obtenir l'horizontalité parfaite du bateau.

Cela dit, l'inventeur s'arrêta et fixa sur les assistants un regard interrogateur.

Le comte Petersen semblait transfiguré; le corps penché en avant, le cou tendu, il semblait — suivant l'expression vulgaire — boire chacune des paroles qui tombaient des lèvres de Jacobus.

Quant aux autres, en dépit de leurs objections, ils paraissaient émerveillés et gardaient le plus profond silence.

Alors l'inventeur reprit :

— Sans doute, messieurs, ne voulez-vous pas vous prononcer encore, car il ne suffit pas de construire un bateau, il faut le faire mouvoir; or, pour mon sous-marin, n'ayant pas besoin d'une force motrice énorme, j'ai pu employer l'électricité produite par des piles; j'ai donc imaginé une pile composée de plaques de magnésium et d'argent platiné, plongeant dans une dissolution d'acide chlorochromique; le magnésium se dissout en dégageant une quantité considérable d'électricité, que recueillent des lames d'argent platiné servant d'électrodes positives. Un élément se compose d'une cuve en bois, enduit intérieurement de poix, et renfermant quatre plaques de magnésium et quatre d'argent, associées ensemble par des tringles de laiton, le magnésium d'un côté, l'argent de l'autre. Un semblable élément développe

120 ampères (5) sous la tension de 2 volts (6), pendant six heures consécutives; or, j'en puis mettre 54 dans le bateau, de façon à obtenir 14,000 watts (7) ou 18 chevaux-vapeur...

— 18 chevaux-vapeur! répétèrent ensemble Graff et Scheffer.

— Quant au moteur, poursuivit Jacobus, c'est une machine dynamo-électrique, type Edison, à deux électro-aimants; il actionne, par l'intermédiaire d'un embrayage à joint universel, l'hélice propulsive: celle-ci est en bronze, porte quatre ailes d'un pas très allongé et son arbre, au sortir du presse-étoupe, circule sur un demi-cercle; cette disposition a pour but de supprimer le gouvernail, car la direction est obtenue par l'inclinaison de l'hélice à droite ou à gauche de l'axe.

— Très ingénieux, murmura approbativement l'Autrichien.

— Comment sont organisées vos piles? demanda Scheffer.

— Elles sont enfermées sur deux rangs, dans un coffre, au milieu du bateau, et sont associées en tension. Un ampèremètre (8) et un volt-mètre (9) permettent d'apprécier constamment leur débit et leur tension; grâce à un système de siphonnage très simple, on peut les vider très rapidement, quand le liquide est épuisé, et les remplir sans ouvrir le coffre ni les déranger. Enfin, un commutateur (10) permet d'employer le nombre de batteries voulu pour produire la force, nécessaire à la vitesse que doit avoir le bateau.

Ici, nouvelle pause de Jacobus pour permettre à ses auditeurs d'émettre leur avis.

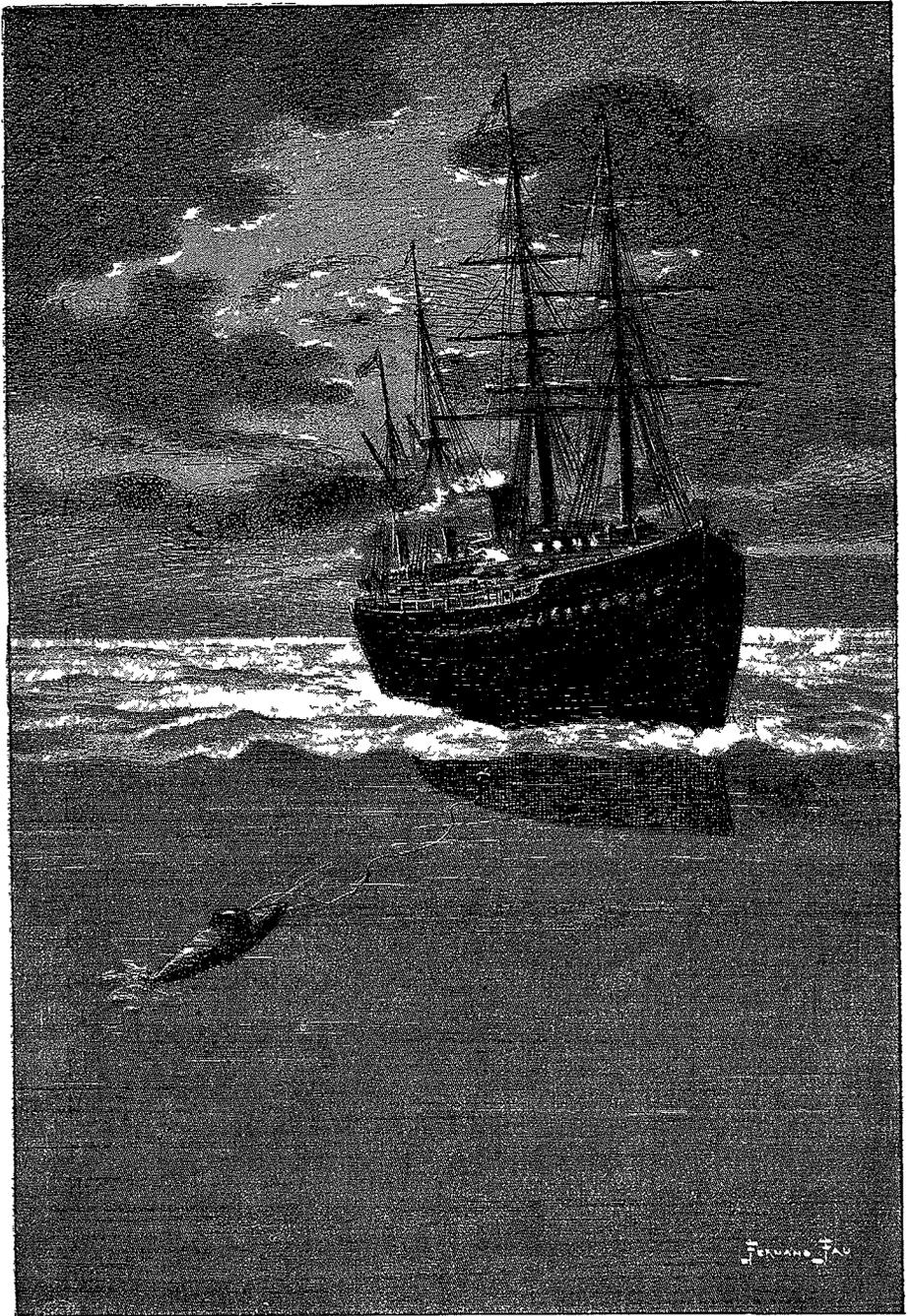
Le comte Petersen conseilla du regard l'Autrichien, qui répondit:

— Je n'hésite pas à déclarer que ce bateau me semble une véritable merveille à laquelle ont concouru tous les progrès réalisés dans la mécanique, l'hydrostatique, l'électricité.

— Et vous, messieurs? dit le comte en s'adressant aux deux autres.

— Je partage entièrement l'opinion de Graff, répondit Scheffer.

— Moi, dit à son tour Pososki, à toutes les explications de monsieur, je n'ai pas compris grand'chose, n'ayant point fait d'études spéciales...; seulement, j'ai constaté une lacune...



LA TORPILLE UNE FOIS FICHEE A L'ENDROIT VOULU, LE SOUS-MARIN FAIT MACHINE EN APRIERE (P. 75).

Jacobus haussa les sourcils interrogativement.

— Votre bateau, poursuit le Polonais, est bon pour des promenades sous-marines, pour des explorations scientifiques, mais le but que nous nous proposons est autre et...

L'inventeur eut un petit hochement de tête.

— Ce bateau, dit-il, deviendra un engin formidable de guerre et de destruction, lorsque vous lui aurez adjoint un système particulier de torpilles. Ces torpilles, entourées de flotteurs en tôle noircie de forme lenticulaire, sont cylindriques et chargées de picrate de potasse; une pointe en acier qui les termine leur permet d'adhérer à la coque des bâtiments attaqués et elles sont reliées au sous-marin par un câble électrique enroulé sur une bobine et passant à travers la coque par un trou à presse-étoupes (stuffing-box) (11). La torpille une fois fichée à l'endroit voulu, le sous-marin fait machine en arrière, en déroulant le câble électrique; lorsque le commandant juge l'éloignement suffisant, il rétablit le courant et l'étincelle électrique jaillissant au sein de l'amorce de la torpille provoque l'inflammation et la déflagration du picrate.

— Superbe!... magnifique!... s'écrièrent tous à la fois le comte et ses amis en se précipitant vers l'inventeur, dont ils se disputèrent la main.

— Messieurs!... messieurs!... balbutia le pauvre Jacobus, ému jusqu'aux larmes.

Ellen, les yeux brillants d'un fulgurant éclat, dit à Petersen :

— Pensez-vous, maintenant, monsieur le comte, que l'espoir puisse renaître dans l'âme des patriotes et que ceux qui depuis si longtemps se courbent sous le joug de l'Allemagne puissent relever la tête?

André Petersen s'inclina devant la jeune fille et, lui prenant la main, la baisa.

— Vous êtes une noble femme, mademoiselle, balbutia-t-il en proie à un trouble inexprimable, et le Danemark vous est reconnaissant d'avoir soutenu par vos soins affectueux ce grand esprit.

Et il désignait Jacobus.

Cependant un petit claquement de langue se fit entendre.

C'était Richard Mauris, qui, les sourcils légèrement contractés et la lèvre plissée, semblait soucieux.

— Vous venez de dire, fit-il, en parlant du fonctionnement des torpilles : « lorsque le capitaine juge l'éloignement suffisant »... Mais où est-il placé, le capitaine ?

Jacobus sourit.

— C'est vrai, murmura-t-il, j'ai oublié ce détail : à la partie supérieure de la coque de mon sous-marin, se trouve une coupole de même métal et dont la paroi cylindrique est percée de six hublots garnis d'épaisses vitres lenticulaires. Debout sur le coffre renfermant les

batteries électriques, le commandant voit ce qui se passe dans toutes les directions et commande de là la manœuvre à l'équipage... Un détail qui a son importance : la coupole

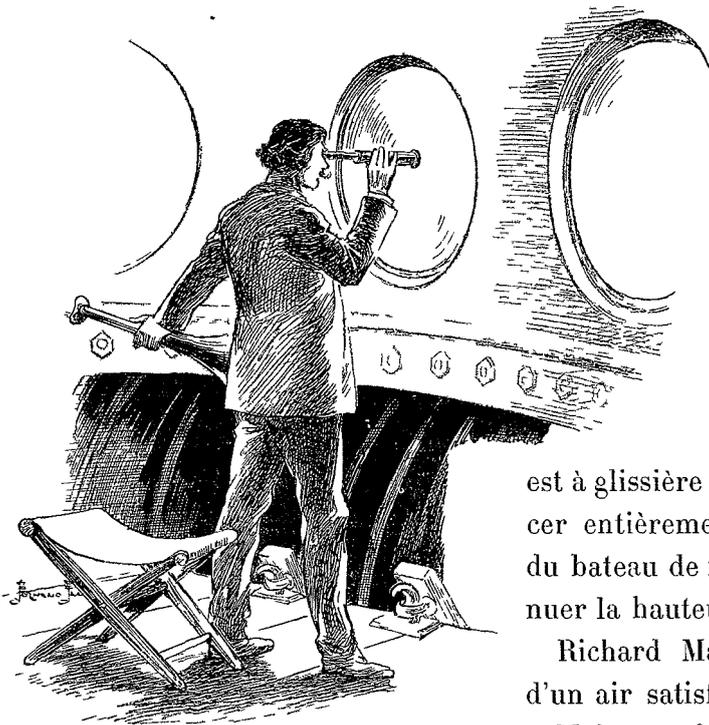
est à glissière et peut s'enfoncer entièrement à l'intérieur du bateau de manière à diminuer la hauteur de flottaison.

Richard Mauris approuva d'un air satisfait.

Mais ce fut au tour de

Scheffer à pousser un petit grognement.

— Il y a encore un détail qui a son importance, fit-il : vous avez parlé



d'équipage, tout à l'heure... de combien d'hommes se compose-t-il?

— De six hommes.

— Et ces six hommes, comment respireront-ils?

— Une force électrique de deux ou trois chevaux de puissance décomposera l'eau et en extraira l'oxygène nécessaire à la respiration de l'équipage, voilà pour les grandes profondeurs; pour les profondeurs moyennes, on se servira de tuyaux montant à la surface à l'aide de flotteurs et amenant dans le bateau l'air extérieur; à niveau d'eau, on ouvrira simplement les panneaux.

Ce fut au tour de l'Alsacien de s'incliner approbativement.

Mais le malheureux Jacobus n'en avait pas fini avec les objections.

— Tout cela, dit Pososki, est fort bien imaginé, mais il me semble que la chose dont vous vous êtes le moins préoccupé est la question d'argent : pour ne parler que de vos piles, par exemple, leur entretien sera difficile et coûteux, car le magnésium et l'argent sont des métaux précieux.

— Erreur, mon cher monsieur, riposta l'inventeur : le chlorure de magnésium existe dans une grande proportion, mélangé aux eaux de l'océan et simplement par voie électrolytique; sans charbon ni fourneau, nous pourrons fabriquer le métal nécessaire. Quant à l'argent platiné, il ne s'attaque pas et demeure inerte dans l'acide chlorochromique.

Jacobus se tut, puis après avoir regardé l'un après l'autre chacun des interlocuteurs.

— Messieurs, demanda-t-il, ai-je bien réfuté toutes vos objections?

— Toutes, répondirent-ils ensemble.

— En ce cas, si vous trouvez mon sous-marin digne de la grande tâche que vous poursuivez...

— C'est-à-dire, riposta Henry Graff, qu'en principe votre engin est merveilleux;... mais lorsqu'il s'agira de le construire, peut-être s'apercevra-t-on que ce qui semblait pratique sur le papier devient irréalisable dans la pratique, et nous ne sommes pas assez riches pour

engloutir dans un essai malheureux les maigres ressources dont nous disposons.

Et l'Autrichien, ayant parlé, consulta du regard ses compagnons pour leur demander leur approbation.

— A cette dernière objection, je répondrai encore, fit Jacobus, et d'une manière victorieuse; l'essai n'est point à faire, il est fait.

— Ce bateau existe ! s'écrièrent-ils tous à la fois.

— En réduction, oui ; je l'ai construit moi-même de toutes pièces, suivant les données que je viens de vous exposer, et à cette tentative ma cousine Ellen a voulu consacrer la médiocre fortune qui lui revenait de son père mort en 1864, sur les champs du Sleswig... Car c'est une patriote ! ma cousine Ellen..., et si tous les Danois avaient dans leur poitrine un cœur aussi vaillant que le sien...

— Jacobus, fit la jeune fille d'une voix suppliante...

Le comte s'était levé.

— Et ce modèle en réduction, demanda-t-il, vous l'avez fait fonctionner ?

— Oui, et il fonctionne à merveille.

Il ajouta d'une voix sourde :

— Il a déjà tué un homme...

Les autres poussèrent un cri de stupeur, et Jacobus allait donner des détails, lorsqu'Ellen, s'avançant, lui dit :

— Erreur, Jacobus, cet homme est vivant...

Le visage de l'inventeur exprima une angoisse profonde :

— En ce cas, murmura-t-il avec accablement, nous sommes perdus, cet homme est un espion, il nous dénoncera.

Tous s'étaient levés et entouraient l'inventeur.

— Quel est cet homme ? demanda d'une voix rauque Richard Mauris, désignez-le-nous, et quel qu'il soit, en quelque lieu qu'il se cache, nous le trouverons et...

Un geste violent exprima la fin de sa pensée.

— Il n'est pas besoin d'aller bien loin, dit en s'avançant Ellen, cet homme habite le château de M. le comte Petersen...

Celui-ci eut un brusque haut-le-corps.

— Que dites-vous, mademoiselle? s'exclama-t-il.

— Je dis, monsieur le comte, que l'individu qui rôde autour de nous depuis un mois, qui nous a interrogés l'autre jour mon frère et moi, et qui, ne recevant pas de réponse satisfaisante, a plongé dans la mer pour surprendre notre secret, je dis que cet homme-là est le domestique qui, ce matin, m'a introduite chez vous et que vous avez laissé en faction à la petite porte du parc.

- La stupéfaction du comte était telle que, tout d'abord, il demeura sans voix ; puis soudain il s'écria :

— Vous faites erreur, mademoiselle ; l'homme dont vous parlez est un Français aux côtés duquel j'ai combattu en France durant la terrible année 1870... ; celui-là est un patriote qui hait l'Allemagne autant que vous pouvez la haïr ; de celui-là je réponds comme de moi-même...

L'inventeur poussa un profond soupir de soulagement, puis, à la jeune fille :

— C'est heureux, en ce cas, que je ne l'aie pas tué...

Puis aussitôt s'adressant à André Petersen :

— Monsieur le comte, dit-il, puisque cet homme est près d'ici, je vous saurais un gré infini de le faire venir... Du moment qu'il est des vôtres, il n'y a aucun inconvénient à ce qu'il sache... et en vous racontant ce qu'il a vu, il dissipera vos dernières hésitations...

Déjà Richard Mauris s'était élancé au dehors.

Alors Jacobus poursuivit :

— Mon petit bateau construit, il s'agissait de l'expérimenter sans attirer l'attention ;... j'ai imaginé de relier le mécanisme du moteur à un double fil qui, attaché à une gaule jouant le rôle de canne à pêche, rejoignait une batterie électrique cachée dans ma petite voiture... et pendant un mois, tous les jours, quelque temps qu'il fit, je faisais manœuvrer mon bateau...

— Mais, objecta Pososki, comment pouviez-vous savoir s'il exécutait les mouvements prescrits sous l'eau ?

— J'avais adapté à une puissante lorgnette un réflecteur qui permettait à ma cousine de ne pas perdre de vue le petit bateau, même à travers une nappe liquide de 2 ou 3 mètres... Ellen me signalait les mouvements et je voyais s'ils étaient conformes à ma volonté. D'ailleurs, j'entends des pas... c'est votre homme, sans doute; vous allez l'interroger.

Richard Mauris, en ce moment, entra, suivi d'Oscar Flageot.

En reconnaissant son pêcheur à la ligne, le brave garçon ne put retenir une exclamation de surprise.

— Tu reconnais monsieur? demanda Petersen.

Flageot se frotta énergiquement le creux de l'estomac, en souvenir du choc qu'il avait reçu.

— J'ai de bonnes raisons pour cela, grommela-t-il... C'est monsieur qui pêche la baleine.

Un murmure de stupéfaction accueillit ces mots.

— Monsieur le comte sait, poursuivit Flageot, que je suis un fanatique de la pêche à la ligne. J'ai assez souvent ennuyé

monsieur le comte de mes doléances, depuis que je suis à son service...; jeter la ligne tous les jours pendant près d'un an, et tous les jours revenir bredouille, vous avouerez qu'il y a de quoi devenir enragé... Or, l'autre jour, j'avise monsieur qui pêchait... je m'approche, je lui demande des renseignements sur le poisson qu'il prenait, sur l'amorce dont il se servait, ah! nom d'un pompon, ce qu'il m'a envoyé promener!...

— Je comprends cela, murmura Richard Mauris.

Flageot lui lança un coup d'œil dédaigneux.



— Parce que vous n'êtes pas de la corporation, répliqua-t-il ; autrement, vous sauriez qu'entre pêcheurs cela se fait.

Après ces mots prononcés d'un ton sec qu'un léger haussement d'épaules accompagnait, Flageot poursuivit, s'adressant toujours à André Petersen :

— Mais monsieur le comte sait comme je suis entêté ; je suis allé un peu plus loin, je me suis déshabillé, décidé à aller voir sous l'eau quels appaux employait ce pêcheur mystérieux.

— Et alors ? demanda Petersen.

— Eh bien ! monsieur le comte ne se douterait jamais de ce que j'ai vu... s'exclama Flageot.

Et il répéta :

— Non, assurément, monsieur le comte ne pourrait pas se douter.

— Parle, mon brave ami, dit le comte vivement intéressé.

— J'ai vu une sorte de poisson métallique qui nageait tantôt doucement, tantôt avec une rapidité vertigineuse, tournant à droite, à gauche, montant, descendant, virant de bord... bref, que c'était vraiment merveilleux...

Le Parisien s'arrêta un moment pour reprendre haleine, car il avait prononcé cela tout d'une traite.

Puis il ajouta, un peu penaud :

— Malheureusement pour moi, j'ai voulu le saisir pour me rendre compte... ; la maudite bête m'a envoyé un coup de queue, ou de museau, je ne sais pas au juste... mais, non d'un pompon ! ce que je sais, c'est que j'en ai vu trente-six chandelles, tellement que j'ai fait la carpe et que peu s'en est fallu que je ne tourne de l'œil... C'est un vrai hasard que je m'en sois tiré.

Jacobus écoutait Flageot faire son récit et, à mesure qu'il parlait, son visage devenait de plus en plus rayonnant.

— Eh bien ! monsieur le comte ? demanda-t-il quand l'autre eut fini, qu'en dites-vous ?

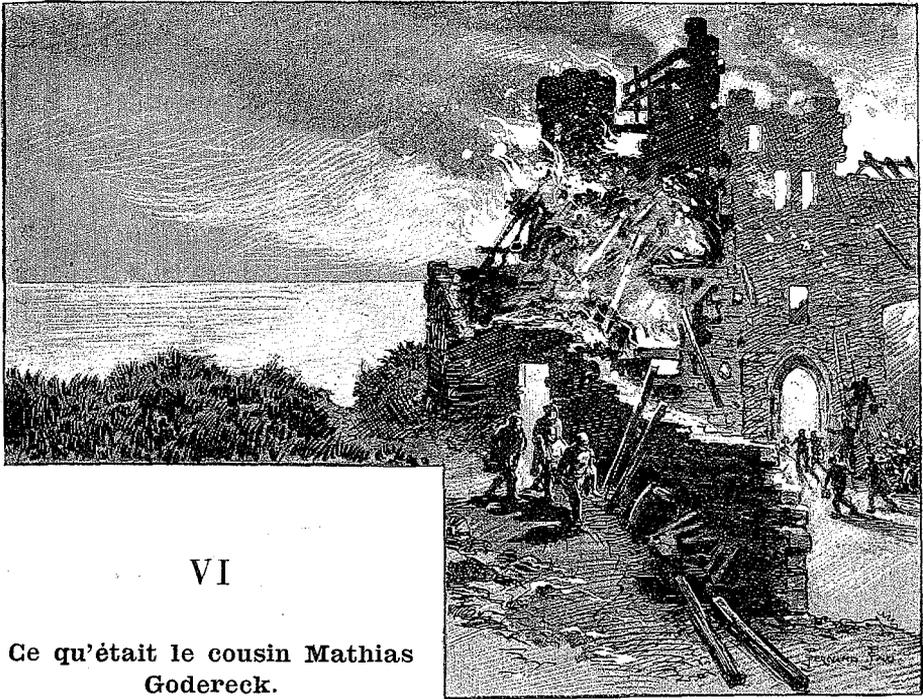
— Je dis, s'écria André Pétersen d'une voix vibrante, que vous êtes un grand homme, monsieur Jacobus.

Et il serra les mains de l'inventeur, avec effusion.

Puis se tournant vers Flageot, tout stupéfait, il l'attira sur sa poitrine, l'embrassa, disant

— Et toi, tu es un brave garçon!...





VI

Ce qu'était le cousin Mathias
Godereck.

C'était une semaine environ après les événements racontés au précédent chapitre.

Dans la salle du petit pavillon habité par Jacobus, Ellen, assise auprès de l'âtre, travaillait à quelque ouvrage d'aiguille.

Mais tandis que ses doigts allaient avec une légèreté pleine de grâce, sa pensée, elle aussi, allait... allait et, à chaque instant, ses mains s'abandonnaient sur ses genoux, tandis que sa tête se redressait dans la pose de quelqu'un qui écoute.

Puis la jeune fille se levait et, doucement, sans plus de bruit qu'un oiseau, elle s'approchait, sur la pointe du pied, d'une porte entr'ouverte, faisant face à la porte qui donnait accès au laboratoire de Jacobus.

Là, elle demeurait quelques secondes, immobile, attentive, semblant prêter l'oreille à un bruit léger, presque imperceptible, qui filtrait par l'entrebâillement de cette porte.

Peu à peu, son visage, ombré d'inquiétude, se rassérénait et, à reculons, écoutant toujours, elle regagnait son siège où, de nouveau, ses doigts reprenaient leur va et-vient régulier.

Comme, pour la dixième fois peut-être en l'espace d'une demi-heure, elle achevait ce petit manège, elle tomba sur sa chaise, comme

lassée, et ses mains, se joignant angoisseusement tandis que ses yeux s'attachaient sur une image de sainteté accrochée au mur, en face d'elle, elle murmura :

— Mon Dieu! faites qu'il revienne à la vie... Si vraiment vous secourez le faible contre le fort, l'opprimé contre son oppresseur, ne rappelez point à vous ce courageux, qui, seul, peut faire, un jour, triompher la justice contre l'iniquité!

Elle avait prononcé cette courte invocation d'une voix brève, ardente, comme enfiévrée..

Elle ajouta avec plus de calme et d'un ton admirable de confiance :

— Non, Dieu ne peut pas le laisser mourir.

En ce moment la porte d'entrée s'entrebâilla en grinçant légèrement sur ses gonds et se referma après avoir livré passage à Flageot.

La jeune fille eut un geste de la main qui le pria de ne pas faire de bruit et le brave garçon s'avança vers elle, en marchant sur l'extrémité de ses souliers vernis!

— Eh bien? interrogea-t-il.



— Il paraît y avoir, depuis cette nuit, un grand changement, répondit Ellen.

Le sourcil de Flageot se fronça et il murmura, tremblant :

— Le mal s'aggrave ?

— Au contraire. . la fièvre a disparu... Le visage est calme, la respiration régulière... il dort en ce moment.

Les traits de Flageot redevinrent radieux.

— Je savais bien, dit-il, qu'un homme comme M. le comte ne pouvait pas se laisser glisser ainsi, sans crier gare ! . nous en avons vu bien d'autres en 70...

Puis, changeant brusquement de ton, il ajouta .

— S'il fallait qu'il meure, voyez-vous, mademoiselle... eh bien ! je ne lui survivrais pas.

— Mais... puisqu'il va mieux, au contraire, répliqua la jeune fille touchée jusqu'aux larmes par l'attachement de ce brave garçon. .

Celui-ci poursuivit en hochant la tête :

— C'est que vous ne savez pas, mademoiselle... vous ne pouvez pas savoir... si M. le comte était mort... c'est moi qui l'aurais tué !

Elle regarda Flageot du même air qu'elle eût regardé un fou.

— Ah ça ! pensa-t-elle, est-ce que la crainte de perdre son maître lui aurait fait perdre la tête ?

Et, tout haut :

— Comment... c'est vous qui l'auriez tué ! répéta-t-elle . n'est-ce point vous qui l'avez sauvé, au contraire?... Sans vous, sans votre admirable courage, sans votre magnifique sang-froid, le comte Petersen serait mort, à l'heure qu'il est, enfoui sous les décombres de son château.

Flageot saisit par le bras mademoiselle Delborg, et s'approchant d'elle au point qu'elle sentit sur son visage le souffle pressé du Parisien :

— Ne devais-je pas le sauver des flammes... puisque c'était moi qui avais mis le feu ?

Les yeux d'Ellen s'agrandirent et ses traits exprimèrent un effroi réel : décidément Flageot devenait fou.

Le brave garçon comprit ce qui se passait dans l'esprit de la jeune fille et il lui dit en souriant :

— Rassurez-vous, mademoiselle, j'ai toute ma raison... et, si je vous dis que c'est moi qui ai mis le feu au château de M. le comte, c'est que je l'ai fait .. J'ai beau être Parisien... Je ne suis point un blagueur! ..

La jeune fille se recula d'un pas.

— Mais, c'est monstrueux! s'écria-t-elle à mi-voix.

— Monstrueux... soit, riposta Flageot... mais c'était le seul moyen de sauver mon maître!...

Et comme Ellen le regardait, avec un étonnement qui prouvait que les paroles prononcées par Flageot n'avaient pas pour elle de sens compréhensible, il reprit :

— Si le château n'avait pas brûlé, il y a cinq jours, M. le comte serait mort depuis quarante-huit heures.

Il y avait dans la voix du Parisien une telle assurance que la jeune fille frissonna.

— M. le comte avait décidé de se tuer le soir même de son mariage avec M^{lle} Tochter, la fille du consul d'Allemagne; donc, il fallait que ce mariage n'eût pas lieu.

— Mais il ne dépendait que de M. Petersen de...

— Non, interrompit Flageot, car M. le comte s'était engagé par serment à épouser cette demoiselle...

Et, en quelques mots, il la mit au courant du compromis consenti par Petersen pour sauver les patriotes affiliés à la société secrète à la tête de laquelle il se trouvait.

— Ces renseignements, ajouta-t-il en terminant, je les tiens de M. Pososki auquel j'ai — comme on dit vulgairement — tiré les vers du nez.

Ellen paraissait accablée.

— Mais ce serment, murmura-t-elle, le comte le tiendra... puisqu'il est vivant...

Un sourire plein de malice plissa les lèvres de Flageot

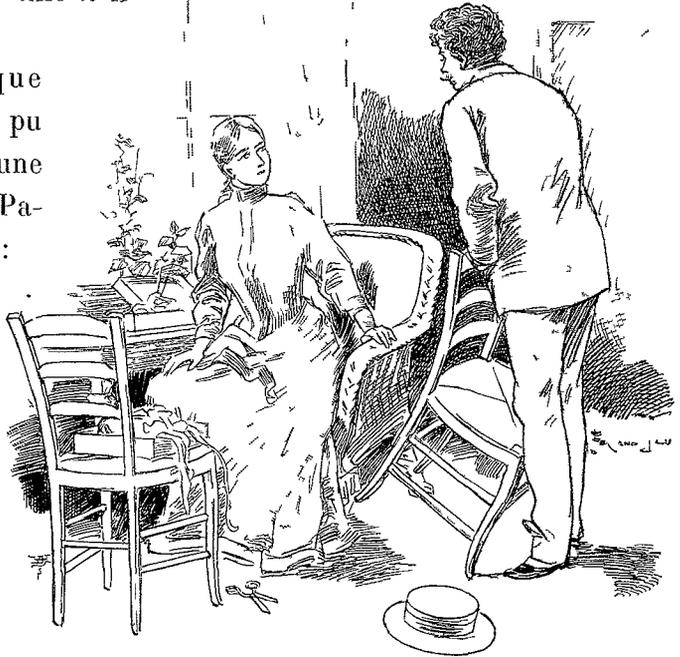
— M le comte est vivant... répliqua-t-il... sans l'être...

Et comme la jeune fille l'interrogeait du regard :

— Pour nous, ses amis, il est vivant;.. mais pour les autres... pour toute la ville, y compris le ministre d'Allemagne, M. Tochter et sa fille .. il est mort. .

Et, avant que M^{lle} Delborg eût pu pousser même une exclamation, le Parisien poursuivit :

— Vous comprenez bien que, si j'ai mis le feu au château, ce n'a pas été pour la seule satisfaction de réduire en cendres un échantillon admirable, pa-



rait-il, de l'architecture féodale et d'anéantir les collections d'armes, de meubles, de tapisseries que M. le comte affirmait être uniques au monde; si j'ai fait ça, c'est parce que je me suis rappelé tout à coup un vieux mélo de l'Ambigu — un théâtre de Paris — et que dans ce mélo le personnage principal, ayant besoin de passer pour mort, — mettait le feu à sa maison... de laquelle il s'enfuyait au bon moment. .

— Mais, interrompit la jeune fille, le comte risquait de périr dans les flammes !

— C'est vrai... mais j'étais là, moi, et je veillais ;.. et puis, mourir comme cela... ou d'une balle dans la tête... cela revient toujours au même... avec cette différence qu'en risquant de tuer mon maître, j'avais chance de le sauver... tandis qu'autrement... il y a trois jours qu'il ne serait plus...

— Mais ne pouviez-vous le prévenir ?

— C'est vous qui prétendez le connaître, mademoiselle, qui me posez cette question-là !... s'écria Flageot... mais le comte Petersen n'aurait pas voulu entendre parler d'un semblable subterfuge, lui l'homme d'honneur... esclave de ses engagements !

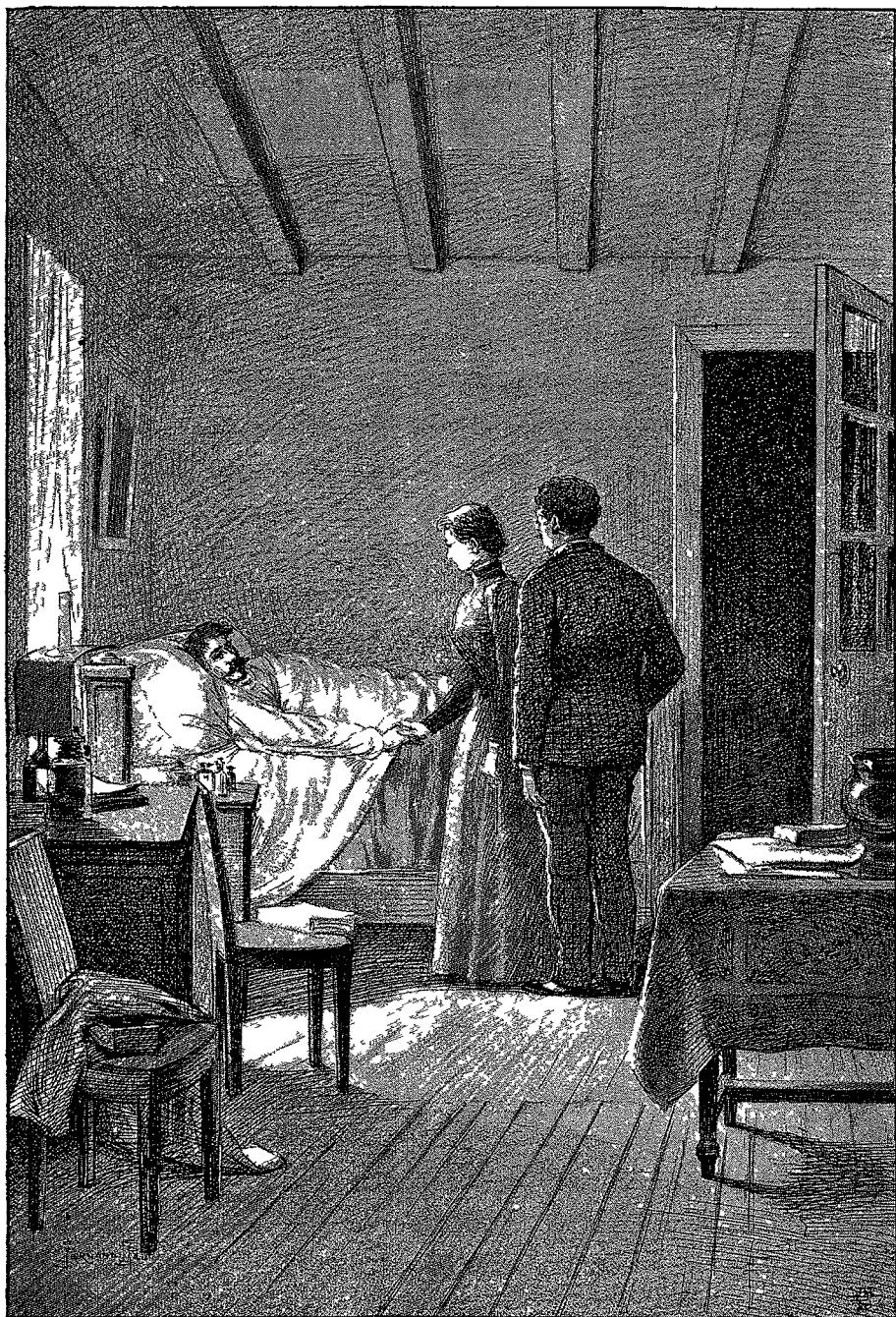
— Et c'est précisément parce que je le connais pour tel, riposta Mlle Delborg avec accablement, que je vous dis, mon pauvre Flageot, que votre ingéniosité est inutile comme aussi votre dévouement ;.. dès que le comte sera revenu à lui... il ira lui-même...

— Rappeler qu'il s'était engagé à épouser Mlle Tochter ! interrompit narquoisement Flageot... il sera trop tard... M. le comte André Petersen est mort, bien mort, son acte de décès est dressé, enregistré, et déjà, au nom des héritiers, le château est mis en vente... Or, lorsqu'on a été classé parmi les morts, ce n'est point une chose facile que de se faire matriculer de nouveau dans le bataillon des vivants... Des semaines..., des mois peut-être se passeront avant que l'on veuille admettre ses réclamations et d'ici là, Mlle Tochter aura épousé le nouveau fiancé qu'on lui désigne, un sien cousin, employé dans une maison de commerce, qu'elle aimait depuis son enfance et qu'elle n'avait consenti à oublier que sous la pression paternelle...

Ellen secoua la tête.

— C'est égal, murmura-t-elle, j'ai bien peur qu'en dépit de tout cela, le comte Petersen ne persiste à vouloir tenir son serment.

Flageot attachait sur la jeune fille ses regards naïfs et malins à la fois.



— Cependant, mademoiselle, dit-il, si l'on s'opposait à ce qu'il agit ainsi... au nom de la patrie... et si c'était vous, mademoiselle, qui vous chargiez de faire valoir tous les arguments que l'on peut tirer de la situation...

Il s'interrompt, jugeant inutile d'achever sa phrase.

Le visage de la jeune fille s'était empourpré soudainement et, sous le regard de Flageot, ses paupières s'étaient abaissées.

En ce moment, la voix de Jacobus appela :

— Ellen !... Ellen !...

Mlle Delborg tressaillit.

— Restez ici, dit-elle à Flageot, et si le comte appelait...

Il lui fit signe de la tête qu'elle pouvait compter sur lui, et il la regarda s'éloigner, en murmurant, avec un petit sourire sur ses bonnes grosses lèvres...

— Nom d'un pompon ! si elle parle au comte... ce n'est pas seulement au nom de la patrie qu'il consentira... mais au nom de l'amour qu'elle a su lui inspirer.

Jacobus n'était pas seul dans son laboratoire.

Assis sur un tabouret, de l'autre côté du bureau, en face l'inventeur, se trouvait un personnage auquel allèrent tout de suite les regards de la jeune fille.

C'était un homme d'une trentaine d'années, haut de taille et de carrure athlétique ; sous la redingote noire, de coupe mauvaise mais d'allure cérémonieuse, on devinait une charpente de colosse et des muscles d'hercule ; les pieds, chaussés de bottes épaisses, se posaient carrément sur le sol, et les mains, aux doigts courts, carrés du bout et garnis aux phalanges de bouquets de poils rougeâtres, s'étaient appuyés sur les genoux, dans une posture puissante.

Sur les épaules et rattachée au buste par un cou d'apoplectique, la tête se posait, une tête énorme, toute crépue d'une toison de cheveux roux taillés courts et encadrant le front, un front bas et bestial coupé

transversalement par d'épais sourcils ; ceux-ci retombaient en un fouillis sauvage sur les paupières, bordées de cils drus entre lesquels luisait une prunelle noire allumée d'un regard perçant, troublant, mais inquiet et manquant de franchise.

Le nez court et épais s'ouvrait de deux narines larges et mobiles qui lui donnaient une vague ressemblance avec un mufle de bête.



La lèvre supérieure était garnie d'une épaisse moustache rousse qui recouvrait sa bouche et se perdait dans une barbe de même couleur, encadrant le visage.

— Eh bien, cousin Mathias, demanda Ellen en s'avançant, vous êtes-vous mis d'accord avec Jacobus ?

— D'accord, répliqua le personnage... en partie seulement.

La jeune fille tressaillit.

— Eh quoi ! fit-elle avec une surprise inquiète, y aurait-il dans les propositions que vous a faites Jacobus quelque chose qui ne vous plaise pas ?

Le cousin Mathias leva la main, dans un geste de protestation.

— A Dieu ne plaise, cousine ;... répondit-il... tout ce que Jacobus m'a proposé est parfaitement acceptable... je l'accepte

de grand cœur et avec reconnaissance.

— A la bonne heure...

— Voyez-vous, cousine, poursuivit-il, depuis longtemps j'avais idée de faire de la colonisation ;... le vieux continent est trop surchargé de monde et ne peut suffire à la nourriture de ses habitants... et il y a, de par le globe, un tas de terres inhabitées... prêtes à recevoir notre excédent, à le nourrir, à l'enrichir. Malheureusement pour ces tenta-

tives-là, il faut de l'argent... et Mathias Godereck a beau être un des plus gros commerçants en bois du Holstein, il n'a point dans sa caisse les millions nécessaires... Mais du moment que vous me les versez... l'affaire me va comme un gant.

Un éclair de joie brilla dans la prunelle d'Ellen.

— Et quand commencez-vous ? demanda-t-elle vivement.

— Mais aussitôt que sera signé l'acte de société, c'est-à-dire...

Et il interrogea du regard Jacobus.

— J'aurai les fonds après-demain, répondit celui-ci... nous signerons ce jour-là.

— Eh bien, le lendemain même je partirai pour Brême et m'occuperai tout de suite d'acheter le bâtiment nécessaire, d'organiser des docks;... en même temps je ferai paraître dans les journaux des annonces informant le public de la fondation de la nouvelle société de colonisation et lui notifiant le départ du premier transport pour le 2 mars prochain... On ne peut pas aller plus vite.

Ellen et Jacobus approuvèrent de la tête.

— Mais il faut, ajouta le cousin Mathias, que le fret dont m'a parlé Jacobus soit à quai le 25 février... au plus tard.

— J'ai confiance dans mes correspondants, répliqua l'inventeur ; ils seront exacts...

Ellen demanda :

— Avez-vous parlé au cousin Mathias de la question des dépêches ?

— Je n'ai point eu le temps... d'ailleurs, je me réservais de causer de cela avec la personne dont il s'agit... J'espère qu'elle sera à même de m'écouter... après-demain ;.. nous aborderons donc cette question-là, Mathias et moi, en signant le contrat...

La jeune fille regarda alternativement les deux hommes.

— Mais alors, fit-elle avec un timbre de voix joyeux, que disait donc tout à l'heure le cousin Mathias, que vous n'étiez pas entièrement d'accord... ?

Le marchand de bois ne répondit que par un haussement d'épaules

indécis ; quant à Jacobus, il pâlit un peu et son sourcil se fronça légèrement...

— Qu'y a-t-il donc ? interrogea la jeune fille.

— Il y a, répliqua Jacobus d'une voix altérée, que le cousin Mathias m'a adressé une demande à laquelle je n'avais pas qualité pour répondre.



— Parce que ?...

— Parce que le sujet te concernant seule, c'est à toi seule qu'il appartient de faire une réponse.

Intriguée, Ellen se tourna vers Godereck.

— Cette demande, c'est ?... Jacobus étendit la main.

— Pas ici... dit-il, comme suppliant, ... dans la pièce à côté, vous serez plus libres pour causer.

Mathias s'était levé.

— Eh bien, cousine, dit-il, si vous voulez...

Puis tendant la main à l'inventeur :

— Cousin Jacobus, à après-demain, n'est-ce pas... ?

— A après-demain, cousin Mathias.

Et il sortit.

Sur le seuil de la pièce, Ellen se retourna et ne put retenir un mouvement de surprise, en voyant l'inventeur qui, les coudes sur son bureau, se cachait le visage dans les mains...

Elle eut comme un geste pour courir à lui ; puis, se ravisant, elle rejoignit Mathias dans la salle basse où Flageot était assis.

En apercevant le marchand de bois, le Parisien se leva, instinctivement impressionné par la tête hirsute du personnage.

— Quel est donc cet Olibrius ? pensa-t-il en le reniflant, comme un bon chien de chasse qui flaire une piste.

Mais il n'eut pas le temps de poursuivre ses observations physiologiques, car Ellen, s'approchant de lui, murmura à son oreille :

— Monsieur Flageot, vous seriez bien aimable de passer dans la chambre du comte... j'ai à causer avec mon cousin Mathias.

— Hum ! mauvaise figure... le cousin Mathias... grommela le Parisien en refermant la porte sur lui.

Une fois qu'ils furent seuls, la jeune fille regarda Godereck.

— Eh bien ? fit-elle.

Il marcha vers Ellen, lui prit la main et, d'une voix profonde :

— La demande que j'ai adressée à Jacobus, dit-il, vous concerne.

— En vérité !... répliqua-t-elle avec un imperceptible froncement de sourcils.

— Ne devinez-vous pas quelle peut être cette demande ? fit-il en la regardant droit dans les yeux.

Ellen eut un geste qui équivalait à une négation.

Alors, tout bas, en se rapprochant davantage encore de la jeune fille, il lui murmura ces mots :

— J'ai dit à Jacobus que je vous aimais... et je lui ai demandé de vous donner à moi pour femme...

Elle dégagea sa main et, d'un haut-le-corps, se rejeta en arrière..

— Vous m'aimez... encore ! fit-elle... c'était donc sérieux cette déclaration que vous me fîtes, il y a quatre ans, avant que Jacobus et moi nous quittions le Sleswig ?

— Vous le demandez ?... mais n'avons-nous pas été élevés ensemble, Ellen ? n'avons-nous pas, tout petits, partagé les mêmes jeux et, plus grands, nos peines n'ont-elles pas été communes ?... et croyez-vous qu'en vous voyant si belle...

D'un geste, Ellen l'interrompt.

— Cousin Mathias, dit-elle d'une voix ferme, il est inutile de poursuivre; ce langage, je le connais... c'est le même que vous m'avez tenu il y a quatre ans, et, comme il y a quatre ans, je vous répondrai avec la même franchise...

— Que vous ne m'aimez pas, n'est-ce pas? gronda Mathias en serrant les poings.

— Précisément, dit la jeune fille... Or, comme ce n'est pas, — je le suppose du moins, — à cause de mes seules qualités physiques que vous êtes épris de moi... mais aussi pour mes qualités morales, vous me savez femme trop honnête et trop loyale pour mettre ma main dans la main d'un homme que je n'aimerais pas...

— Mais vous êtes donc de marbre! s'écria Godereck, que vous traversez la vie indifférente, impassible, sans que votre cœur se puisse émouvoir?

Un flot de sang empourpra le visage de la jeune fille et, d'une voix vibrante :

— Vous vous trompez, cousin Mathias, répliqua-t-elle, j'ai au cœur une passion profonde qui me possède tout entière et à laquelle, d'ailleurs, je m'abandonne.

Le marchand de bois poussa un rugissement sauvage et, marchant sur la jeune fille :

— Vous avez une passion!... votre cœur est pris!... Et vous me dites cela à moi... à moi qui vous aime... à moi que vous désespérez!... mais vous ne savez donc pas quel homme je suis... pour que vous osiez...

Il s'interrompt et courba la tête sous le regard froid et hautainement railleur de la jeune fille.

— Pardon, balbutia-t-il.

— Si vous m'aimez si profondément que vous le dites, fit Ellen, je vous plains, cousin Mathias, car vous devez souffrir... Cependant, si cela peut adoucir votre souffrance que de savoir...

— Le nom de celui que vous aimez !... s'écria Godereck... oh ! oui ! dites... dites...

Et il ajouta en lui-même :

— Pour que je le haisse jusqu'à la mort.

— Celui que j'aime, répondit la jeune fille dont le visage, à ces mots, sembla s'illuminer d'un rayon descendu d'en haut, celui que j'aime, auquel j'ai donné toutes mes pensées, tout mon cœur, toute ma vie... c'est le Danemark... c'est mon pays, mon pauvre pays que des traîtres ont démembré et pour la reconstitution duquel je mourrai s'il le faut...

Mathias demeura un moment muet et immobile, comme interloqué par ces paroles.

Puis, il eut un ricanement railleur et dit :

— Ah ! si c'est là mon rival... il y a de l'espoir.

Il ajouta sur un autre ton et en dévisageant la jeune fille :

— Figurez-vous, cousine, que je m'étais imaginé une chose absurde : que vous aimiez Jacobus.

Elle sentit un frisson lui courir à fleur de peau et, foudroyant d'un regard Mathias Godereck :

— En quoi donc, demanda-t-elle, serait-ce là chose si absurde ? Jacobus, lui aussi, a été élevé avec moi... il a partagé mes jeux, lui aussi ;... nous avons grandi ensemble, et depuis bien des années, nous avons mené la même existence de travail, d'angoisses et d'espérance...

— Un infirme !...

— Un patriote ! riposta la jeune fille... un patriote qui a donné une partie de son existence à son pays et qui est prêt à lui faire le sacrifice de sa vie... Si le corps est infirme, l'âme est vaillante, et ce sont des âmes comme celles-là qu'il faut pour atteindre le but auquel j'aspire.

Mathias l'avait écoutée parler, sans un geste, sans une exclamation, mais seulement en dardant sur elle son regard aigu, pénétrant et mauvais.

Quand elle eut fini, il hocha la tête et s'inclinant ironiquement devant elle, lui dit d'une voix railleuse :

— Soit donc, belle Jeanne d'Arc, je vous laisse à vos patriotiques amours... mais vous en reviendrez...

Sur ces derniers mots, prononcés d'une voix menaçante, il gagna la porte et sortit.

Elle le regarda partir, demeura un instant soucieuse, puis haussa les épaules.

— Bast ! fit-elle, cela lui passera !

Comme elle se retournait, Flageot apparut sur le seuil de la chambre où se trouvait le comte Petersen.

La jeune fille courut à lui.

— Eh bien ? demanda-t-elle, anxieuse.

— Il vous demande, répondit laconiquement le Parisien.

Elle entra et marcha hâtivement vers le lit sur lequel le comte était étendu. Sa pâleur était telle que c'est à peine si son visage se distinguait de l'oreiller sur lequel reposait sa tête ; il eût semblé mort sans l'éclat fiévreux qui brillait au fond de ses prunelles.

Il voulut presser dans sa main la main de la jeune fille ; mais ses forces le trahirent et ses doigts demeurèrent inertes sur le drap.

— Comme je suis faible ! murmura-t-il.

Puis, après un moment employé à rassembler ses souvenirs :

— J'ai été bien malade, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Mais non, répondit-elle ; lorsque Flageot vous a arraché de votre chambre en flammes, vous étiez à moitié asphyxié par la fumée, il vous a amené ici, et lorsqu'on a réussi à vous rappeler à la vie, on a constaté un léger transport au cerveau.

— Et, demanda le comte avec inquiétude, il y a longtemps que je suis dans cet état ?

— Cinq jours.

— Cinq jours ! exclama-t-il douloureusement... mais alors !... mon serment !

Et son pauvre visage, amaigri par la souffrance, exprima une angoisse profonde.

Ellen lui prit la main.

— Monsieur le comte, dit-elle d'une voix ferme et cependant caressante, c'est Dieu lui-même qui vous a relevé de votre serment en faisant survenir cette catastrophe au milieu de laquelle vous avez failli perdre la vie... On vous croit enseveli sous les ruines de votre château... vous êtes mort au monde... vivez pour la patrie!...

— Mais j'ai juré, fit le comte...

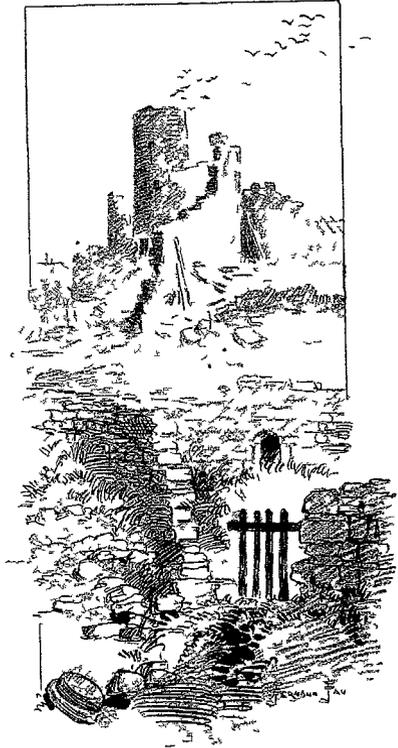
— Vous avez juré d'épouser Mlle Tochter;.. or celle-ci, vous croyant mort, a déjà disposé de sa main en faveur de son nouveau fiancé... et puis, au moment où vous avez conclu avec le ministre d'Allemagne cet affreux marché, vous ne saviez pas que le jour était si proche où vous pourriez enfin espérer.

Le comte se tut; il réfléchissait, et l'on voyait sur son visage les reflets de la lutte poignante qui se livrait dans son âme.

— Et mes amis? demanda-t-il enfin.

— Avant de vous répondre, laissez-moi vous mettre au courant de ce qui a été décidé; après mûr examen, il a été reconnu que nous ne pouvions songer à construire, en Europe, l'engin dont mon cousin vous a soumis le plan et que, d'un autre côté, les opérations nouvelles auxquelles on allait se livrer nécessitaient un centre capable de défier l'espionnage habile que pratiquent vos ennemis.

— Il y a des îles désertes, murmura le comte.



— Bien peu, répliqua la jeune fille, et encore sont-elles tout à coup exposées à recevoir la visite de quelque navire, soit cherchant un refuge contre la tempête, soit poussé par un désir d'exploration... Dans ces conditions, tous vos amis se sont ralliés à la proposition émise par M. Graff.

— Et cette proposition ?...

— ... Est de construire des chantiers sous-marins... Dans l'océan Pacifique, il y a, paraît-il, des régions où la nature a ménagé sous les flots d'immenses cavernes de corail servant de fondations aux îles madréporiques qui fourmillent sous ces latitudes.

— L'océan Pacifique ! s'exclama Petersen, mais c'est aux antipodes !

— C'est l'observation que M. Mauris a faite et à laquelle M. Graff a répondu que, le bateau de Jacobus devant filer vingt-cinq nœuds à l'heure, il ne faudrait pas plus de quinze jours pour franchir les quatre mille lieues qui séparent de l'Europe... la mer de Corail.

Le comte avait clos les paupières pour mieux se repaître du rêve magique dans lequel le faisaient entrer, tout éveillé, les explications d'Ellen ; et puis la voix de la jeune fille avait un charme si pénétrant que le cœur, captivé, empêchait l'esprit de s'étonner et lui faisait accepter comme axiomes les combinaisons hypothétiques sur lesquelles se trouvaient échafaudées les espérances futures.

Enfin, il demanda :

— Mes amis... où sont-ils?... ne puis-je les voir ? les consulter ?

— En ce moment, ils sont loin, éparpillés un peu partout, dans leurs pays respectifs, où ils font la commande des matériaux nécessaires à notre entreprise... Mais dans quelques jours ils seront ici... prêts à s'embarquer pour partir à la découverte.

— Et vous partez aussi ? demanda le comte avec un léger tremblement dans la voix.

— Pensez-vous donc que j'abandonnerai Jacobus, au moment où il aura, plus que jamais, besoin de mes soins et de mes encouragements ?

— C'est vrai, murmura-t-il en courbant la tête.

Puis il dit avec un accent de tristesse profonde :

— C'est singulier ; depuis quelques jours à peine je vous connais... et il me semble que je vous ai toujours connue.

— C'est qu'à notre insu un lien bien fort nous unissait, répondit simplement la jeune fille... l'amour de la patrie !

Elle ajouta à voix basse :

— Mais vous nous accompagnerez !

— Non... répondit-il en secouant la tête, ma place est ici, en Europe... où plusieurs centaines de mille de patriotes attendent anxieusement qu'un mot d'espoir, d'encouragement, s'échappe de mes lèvres ; plus que jamais, dans les circonstances présentes, je dois demeurer fidèle à mon poste et j'y demeurerai... ; d'ailleurs, vous avez besoin de quelqu'un, ici.

— Assurément, et l'un de nos cousins, demeuré au Sleswig, est déjà d'accord avec Jacobus pour recevoir en son nom les communications que nous pourrions avoir à faire en Europe et pour les transmettre à celui que nous lui désignerons.

— Je serai celui-là... Mon infirmité, d'ailleurs, m'empêcherait de vous être d'une grande utilité ;.. mieux vaut donc que tous ces messieurs partent avec vous... ils sont jeunes, valides, actifs... ce sont là les vrais auxiliaires qu'il faut à Jacobus.

Puis, après un moment :

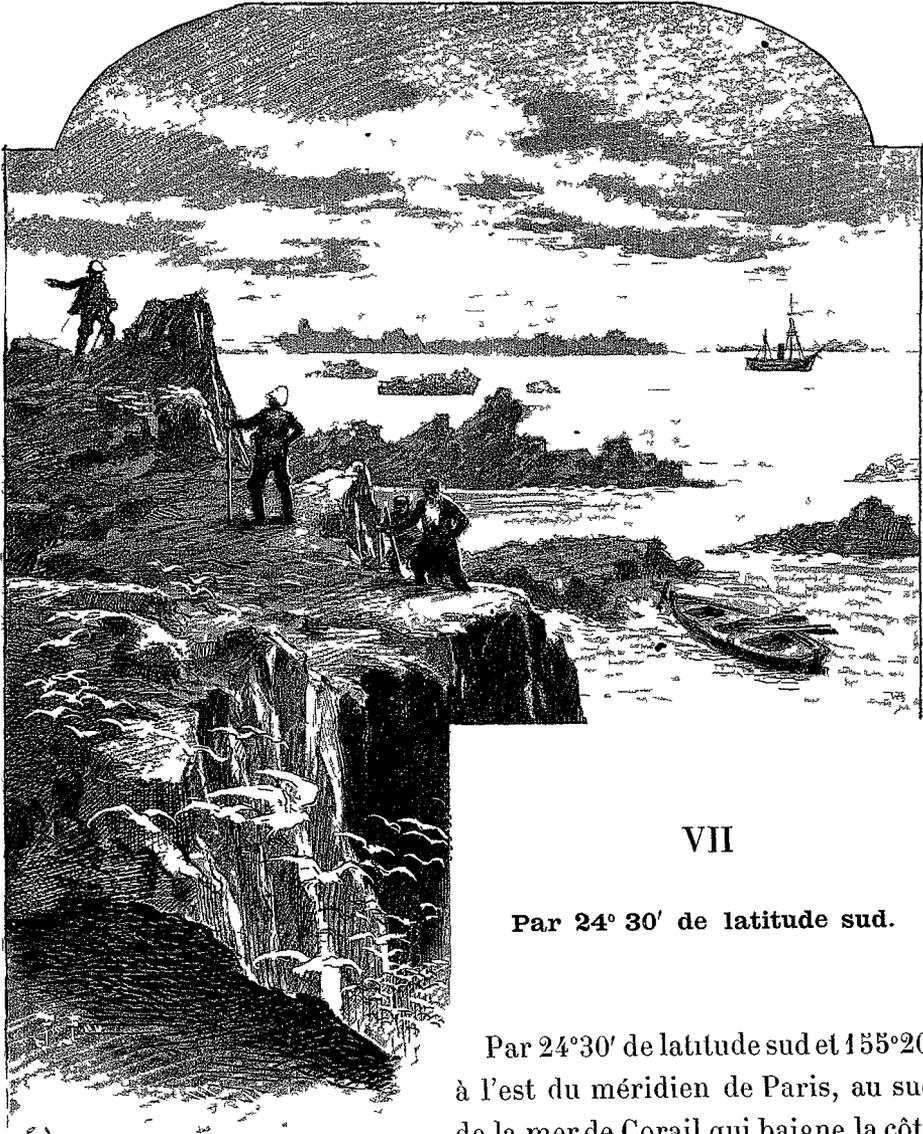
— J'espère, dit-il, que l'incendie n'a point détruit entièrement le château et qu'il est resté une surface de toit suffisante pour abriter ma tête.

— Hélas ! la vieille tour seule est demeurée debout... Mais pourquoi ne vous installeriez-vous pas ici ? l'endroit est écarté, nul n'y passe et ne connaît l'existence de cette pauvre demeure.

— Et tout m'y parlera de vous, dit vivement le comte en attachant ses regards fiévreux sur la jeune fille.

Celle-ci détourna la tête et ajouta d'une voix émue :

— Et de la Patrie !



VII

Par $24^{\circ} 30'$ de latitude sud.

Par $24^{\circ} 30'$ de latitude sud et $155^{\circ} 20'$
à l'est du méridien de Paris, au sud
de la mer de Corail qui baigne la côte

orientale de la grande île australienne, se trouve un point que toutes les cartes marines signalent à l'attention des navigateurs et dont tous les bâtiments s'écartent avec terreur.

C'est une agglomération de récifs, d'autant plus dangereux que la plupart se cachent à fleur d'eau, prêts à percer de leurs crêtes aiguës la coque des bâtiments assez imprudents pour s'aventurer dans ces parages.

Et bien que ce point se trouve situé sur le chemin direct menant de Brisbane à Nouméa, les capitaines font faire à leurs navires des détours considérables, par crainte de courants sous-marins qui, malgré leur prudence, pourraient les jeter sur ces ennemis de pierre, en embuscade sous les flots.

C'est pourquoi, aussi loin que la vue peut s'étendre, la mer est toujours vide de voiles.

De ci, de là, trouant la surface des flots, émergent quelques pointes rocheuses que les cormorans, les mouettes et autres grands voiliers aériens ont choisies pour domicile et où règne un semblant de vie.

Toutes ces roches ne sont point de même forme; les unes s'élèvent en pics, semblables à des fers de lance; d'autres, sur lesquelles la morsure des flots a plus rapidement agi, ont des formes arrondies, ainsi que des coupoles; d'autres enfin affectent la forme d'un anneau dépassant, de quelques pieds à peine, la surface de la mer : on dirait la margelle d'un puits... C'est d'ailleurs là la forme particulière que présentent les formations coralliennes, dans cette partie de l'Océan.

C'est sur l'une de ces roches que, deux mois après les événements que nous avons racontés dans le chapitre précédent, nous retrouvons les principaux personnages de cette histoire.

De Copenhague ils étaient allés directement à Nouméa : là, ils avaient acheté un petit yacht à vapeur qui leur avait servi à venir explorer les récifs madréporiques où Jacobus avait résolu de s'établir; puis, l'emplacement une fois déterminé, on était retourné à Nouméa où Henry Graff avait débarqué.

La mission de l'Autrichien consistait à attendre l'arrivée du *Todten* et à s'y embarquer comme pilote.

Le *Todten*, on s'en souvient, était le bâtiment que le cousin Gode-reck devait expédier en Australie et dont le chargement était destiné à l'aménagement de la cité sous-marine et à la construction du bateau inventé par Jacobus.

Après avoir quitté Henry Graff, on était revenu à l'île de Corail.

Dès le premier jour, Flageot, en sa qualité de nageur émérite, avait été chargé de piquer une tête dans la sorte de cuvette formée par la muraille circulaire madréporique, et il avait rencontré le fond à moins de 15 mètres; puis des plonges successives lui avaient permis d'évaluer à environ un kilomètre le diamètre inférieur de cette cuvette dont la partie supérieure mesurait à peu près le double.

Et Jacobus s'était frotté les mains d'un air satisfait, manifestation extérieure qui était peu dans les allures froides et méthodiques du Danois.

Flageot en avait conclu que ses investigations sous-marines avaient obtenu des résultats concordant avec les désirs de l'inventeur, et en cela il ne se trompait pas. Comme Jacobus eut occasion de le dire à Scheffer qui l'interrogeait, cette île eût été faite sur mesure qu'elle n'eût pu répondre plus exactement au parti qu'en voulait tirer l'inventeur.

Aussi, surexcité par ce premier résultat qui semblait promettre à l'opération une marche rapide et heureuse, tout le monde s'était-il mis à la besogne avec un courage et un entrain qui décuplaient les forces.

En dépit du soleil qui flambait au zénith, versant sur leur tête une pluie de feu, les patriotes travaillaient... travaillaient sans relâche, aménageant à coups de pics, de pioches, de pétards, de dynamite, une anfractuosité rencontrée dans la paroi intérieure de l'île, à deux mètres à peine au-dessus du niveau de la nappe liquide qui emplissait cette gigantesque cuvette.

C'est qu'il ne s'agissait pas de flâner. Ce bâtiment, soi-disant expédié en Australie par la maison Godereck et C^{ie} de Brême, allait arriver et il fallait que tout fût préparé pour le recevoir, équipage et cargaison.

Jacobus, que son infirmité rendait incapable de travailler autrement que du cerveau, avait pris la direction des opérations et s'occupait, entre temps, à préparer les plans de la ville qu'il avait conçue.

A Ellen étaient échus les travaux de couture, car les vêtements des

patriotes s'usaient ferme, en outre elle s'occupait de la préparation des repas, ce qui n'était pas une non moins mince besogne, car, s'ils travaillaient ferme, les patriotes mangeaient en proportion de leurs forces dépensées.



Les quatre autres membres de la petite colonie, Pososki, Scheffer, Richard Mauris et Flageot, maniaient la pelle et la pioche

Cependant, au bout de trois semaines de cette existence-là, Flageot vint un matin trouver Jacobus dans une petite anfractuosité de rocher que l'inventeur avait transformée en cabinet de travail et où tous les

instruments et appareils nécessaires à ses études étaient réunis.

— Monsieur Jacobus, dit le Parisien dont le visage exprimait une certaine inquiétude, je viens de faire un tour au garde-manger, et j'ai constaté que les provisions apportées dans les soutes du yacht s'épuisent rapidement.

— En ce cas, répondit l'inventeur sans même détourner la tête de l'épave à laquelle il travaillait, nous allons nous mettre en demi-ration.

Flageot fit la grimace.

— Chose peu gaie... murmura-t-il laconiquement.. d'autant plus que ce satané soleil vous fait suer comme une éponge, et que les forces s'épuisent aussi rapidement que les provisions.

Jacobus eut un haussement d'épaules qui signifiait « Que veux-tu que j'y fasse? »

Après un moment de silence, Flageot demanda

— Vous ne croyez pas qu'il soit arrivé un accident au *Todten*? Il me semble qu'il est en retard.

— Tu portes donc un bien grand intérêt à ses passagers? repliqua Jacobus en souriant.

— A ses passagers... non; mais au contenu de ses cambuses ..

— Tiens, fit Jacobus d'une voix douce, passe-moi cette carte que tu vois accrochée à la muraille... là... devant toi... je vais te rassurer

Puis, suivant sur la carte, avec son doigt, les explications qu'il donnait au Parisien .

— Le *Todten* est parti d'ici... de Hambourg. . le 2 mars, par la marée d'une heure... Le lendemain, à minuit, il a doublé la pointe du Finistère et a mis le cap sur le Sud-Est... le 15 avril, c'est-à-dire quarante jours après son départ, il a doublé le cap Horn... là... à la pointe inférieure de l'Amérique méridionale .. puis il est entré dans le Pacifique et a relâché à Talcahuano .. ce port que voici sur la côte brésilienne, et où il a renouvelé ses provisions de vivres et de charbon... Il en est reparti le 21 avril, et depuis ce temps, il marche vers nous à toute vapeur .

— ... si le capitaine s'est conformé exactement aux instructions qui lui ont été données... objecta Flageot.

Jacobus étendit la main dans un geste plein d'assurance.

— Je connais Mathias, répondit-il, il a dû choisir un homme de confiance.

— Et croyez-vous qu'ils vont tarder à arriver? demanda le Parisien.

— C'est-à-dire que je les attends d'un moment à l'autre... Le *Todsten* a relâché avant-hier à Nouméa où Graff a certainement réussi à monter à bord... De Nouméa ici, il faut quarante-huit heures...

— Mais ils devraient être en vue! s'écria Flageot.

— Graff s'arrangera certainement de façon à arriver de nuit seulement... La nuit, il échappera au contrôle du capitaine... et puis dans l'obscurité, il sera plus maître du navire.

— Alors vous pensez que cette nuit...

— Ce soir nous allumerons le fanal électrique que vous avez disposé sur le point culminant de l'île; il servira à Graff de point de repère pour amener le bâtiment dans nos filets.

Le soleil s'était couché dans les flots avec toute la majesté féerique des paysages tropicaux, et tout de suite le ciel pur et transparent s'était piqué de mille étoiles qui laissaient tomber sur l'Océan une clarté douce; puis, peu après, la lune avait paru, toute ronde et toute brillante, ainsi qu'un plat d'argent, et les patriotes, armés de lunettes marines, avaient commencé à fouiller l'horizon, avec cette légère angoisse que donne, même à ceux dont les âmes sont le mieux trempées, l'attente d'un événement important.

Pour la vingtième fois au moins, Flageot venait de tirer sa montre et de constater en grommelant que les aiguilles marquaient onze heures, lorsque soudain un éclair fulgurant zébra l'espace, illuminant pendant quelques secondes d'une clarté blanche, aveuglante, la surface sombre des flots; après quoi la nuit se refit, plus épaisse, plus intense.

— Les voici ! dit Jacobus d'une voix calme... c'est le signal convenu avec Graff.

Et, de fait, en dépit de l'obscurité qui régnait, on pouvait apercevoir maintenant, perdus au loin, tout à fait à l'extrême limite de l'horizon. . deux feux, vert et rouge, à peine plus gros que des étoiles, qui trouaient l'ombre.

— Le *Todten* est à peine à quinze kilomètres d'ici... c'est pour lui l'affaire d'une couple d'heures, déclara l'inventeur.

Puis, d'une voix calme, il dit à ses compagnons :

— Voici ce à quoi j'ai pensé et comment les choses vont se passer : Graff va conduire le bâtiment jusqu'à cette roche que nous avons reconnue à une demi-encâblure d'ici... le bâtiment talonnera et s'ouvrira...

— Mais, s'il ne s'ouvrirait pas... interrompit Richard Mauris.

— Alors, répondit Jacobus, comme dans mes prévisions une quarantaine d'hommes seulement me sont nécessaires... nous serions contraints de nous défaire violemment de l'excédent.

— Il vaudrait mieux que la mer se chargeât de cette besogne, murmura Richard Mauris avec un mouvement de répulsion.

— C'est aussi mon avis, répliqua l'inventeur... et je crois que nous n'aurons pas à arriver à cette extrémité... En plein jour, ces gens pourraient se sauver... mais surpris, au milieu de leur sommeil, par les flots qui pénétreront de toutes parts, dans l'entrepont, ils seront certainement noyés, ou écrasés, car tous se précipiteront ensemble vers les panneaux de sortie;... ils se tueront eux-mêmes.

— Ah ! il s'en échappera bien quelques-uns.

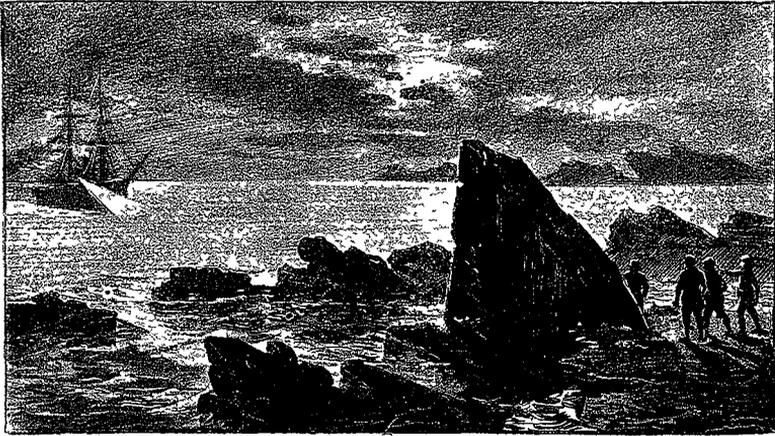
— Je l'espère bien ainsi;... et ces quelques-uns, joints aux hommes de quart, fourniront la brigade de travailleurs qui nous est nécessaire... Au besoin, vous êtes ici quatre, tous bons nageurs, qui pourrez sauver chacun deux ou trois de ces misérables... cela formera l'appoint.

Tout cela, Jacobus l'avait dit de cette voix froide et calme qui lui

était familière toutes les fois que la conversation ne portait pas sur le seul sujet qui lui mit du feu au cœur : le Danemark ; et, à l'entendre ainsi exposer le plan, d'après lequel quarante hommes seulement devaient survivre sur les trois cents qui montaient le *Todten*, les patriotes sentirent un léger frisson leur courir le long de l'échine.

Flageot néanmoins tenta de réagir contre l'effet pénible de cette explication :

— Le *Todten* ! s'écria-t-il ; le diable m'emporte si ne voilà pas un bâtiment bien dénommé !



Personne ne lui répondit ; chacun s'absorbait dans la contemplation des deux feux qui grossissaient à vue d'œil.

Une demi-heure se passa ainsi, muette et silencieuse, dans une attente pleine d'anxiété ; maintenant on apercevait très bien la masse sombre du bâtiment éclairée sur chaque flanc par le feu des machines qui faisait, sur les flots sombres, des traînées lumineuses ; puis apparut la cheminée, empanachée de fumée rougeâtre, et enfin les mâts et les cordages.

Le *Todten* était à peine à cinq cents mètres.

Les patriotes, le buste penché en avant, le cou tendu, le cœur battant avec force, attendaient.

Soudain, du bâtiment, une voix s'éleva, terrifiée, sinistre.

C'était la vigie qui criait :

— Récif à bâbord !

— Barre dessous, toute ! cria une autre voix, celle de l'officier de quart, sans doute.

On entendit la vapeur fuser par les soupapes de la machine ; mais il était trop tard.

Un bruit sourd retentit, suivi bientôt d'un horrible craquement ; c'était le navire qui venait de talonner l'écueil dont les pointes acérées déchiraient sa coque.

— Ça y est ! gronda Flageot.

Le *Todten* oscilla quelques secondes, comme fait un homme ivre sur ses jambes mal équilibrées, puis sa masse commença d'enfoncer dans les flots... lentement... insensiblement... mais sûrement...

Et les patriotes, de l'ombre dans laquelle ils se tenaient tapis, assistaient à la scène d'épouvante qui se passait à bord du bâtiment naufragé.

C'étaient des appels... des commandements... des cris de terreur... des hurlements de désespoir... et aussi de rage.

Ainsi que l'avait prévu Jacobus... ces malheureux se battaient dans les entreponts.

Tout à coup, une détonation retentit : c'étaient les ponts qui, sous la pression de l'air refoulé par les vagues, éclataient ; et le navire s'abîma, soulevant à une hauteur prodigieuse des gerbes liquides.

Jacobus éteignit le phare dont le jet lumineux avait guidé Henry Graff dans la marche mortelle qu'il avait imprimée au bâtiment ; puis, sur ses conseils, les patriotes se tinrent prêts à intervenir, au cas où les prévisions de Jacobus ne se réaliseraient pas.

Mais bientôt ils virent apparaître deux grandes barques surchargées d'hommes, les uns maniant des gaffes... les autres des rames... tous s'employant à faire avancer l'embarcation.

— Au jugé, murmura Flageot à l'oreille de Jacobus, nous avons là les quarante individus dont nous avons besoin.

En ce moment, de l'une des barques, celle qui allait en tête, une voix s'éleva, qui cria en allemand :

— Allons... courage, mes amis. . nagez ferme... j'aperçois là devant nous à quelques encâblures... une terre où nous pourrions aborder

— C'est la voix d'Henry Graff, dit Jacobus... cachons-nous pour ne pas inspirer de méfiance à ces gens... Demain, nous pourrions passer à leurs yeux pour des naufragés... comme eux...

Et ils se retirèrent dans l'anfractuosite aménagée par eux dans la paroi intérieure de l'île.



Dès le lendemain, Richard Mauris dit à Jacobus :

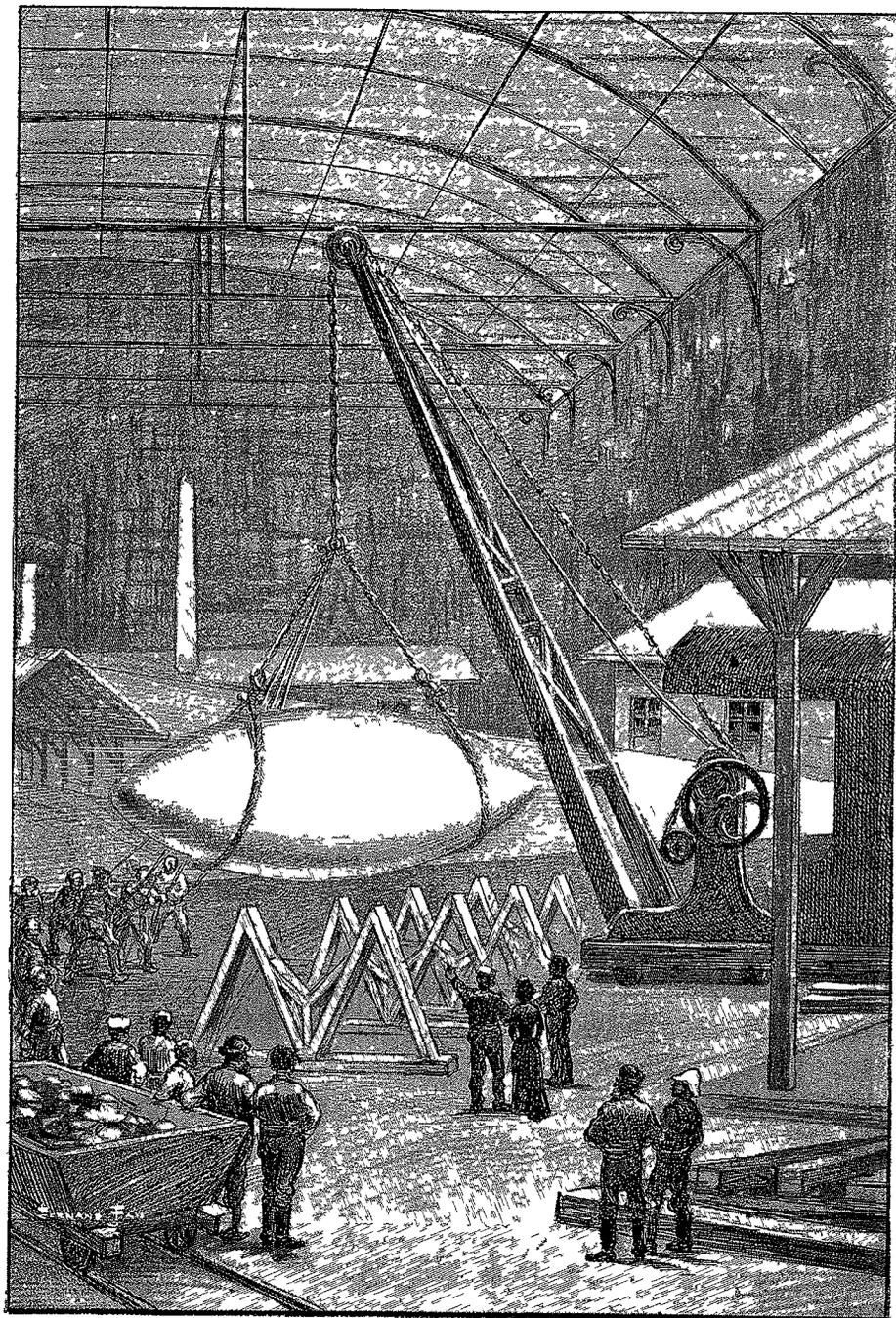
— Pensez-vous que ces gens vont se soumettre si facilement que cela à notre volonté?

— Je ne le pense pas ! répondit avec calme l'inventeur.

— Ils sont quarante... dit alors le Français... et nous... nous ne sommes que cinq ; c'est peu pour tenir en respect ces gaillards-là. .

— N'ayez crainte... je me charge de les rendre souples comme des moutons, répliqua Jacobus en hochant la tête... tandis qu'un sourire mystérieux crispait ses lèvres pâles.

Et, pendant les deux jours qui suivirent, jours employés par les naufragés à surveiller l'horizon dans l'espoir d'apercevoir une voile ou un panache de fumée leur annonçant du secours, Jacobus et Scheffer se livrèrent à une mystérieuse besogne, enfermés dans l'anfractuosite rocheuse qui servait de cabinet de travail à l'inventeur et où Flageot avait porté plusieurs caisses qui jusque-là n'avaient point été déclouées.



LA COQUE APPARUT, RUTILANTE, SOUS LES RAYONS DE LUMIÈRE ÉLECTRIQUE (P 123)

Le soir du deuxième jour, l'inventeur appela Flageot, et lui remettant une petite fiole :

— Tout à l'heure, dit-il, les hommes vont commencer leur repas ; fais en sorte de mettre le contenu de cette bouteille dans le fût de vin que nous avons tiré du navire.

Le Parisien ne put retenir un brusque mouvement.

— Voulez-vous donc les empoisonner ? balbutia-t-il.

— Pas encore... répondit froidement Jacobus ; cette fois-ci, il s'agit simplement de les endormir.

— Vous savez, ajouta Flageot, que certains d'entre eux commencent à murmurer, disant que l'on pourrait avec les canots tenter de gagner quelque'une des îles environnantes...

L'inventeur fronça les sourcils.

— Raison de plus, gronda-t-il, pour agir sans retard... fais ce que je t'ai commandé... habilement... sans que nul puisse avoir un soupçon.

Deux heures plus tard, le campement improvisé sur la crête de l'île de corail retentissait d'un assourdissant ronflement : c'était l'équipage allemand qui dormait d'un énigmatique sommeil. Chaque homme était, pour ainsi dire, tombé en léthargie à l'endroit même où il avait soupé, sans avoir le temps même de gagner sa couche.

— Maintenant, s'écria Scheiffer, à l'ouvrage... nous avons six heures devant nous... avant que ces drôles se réveillent... ; tâchons de les mettre à profit...

Et rapidement, en quelques mots, il expliqua à ses compagnons le plan arrêté entre Jacobus et lui : les travailleurs allaient être divisés en trois équipes, appartenant chacune à un métier différent et se trouvant sous la direction d'un des patriotes : la première, commandée par Henry Graff, serait affectée aux travaux mécaniques ; la seconde, sous la direction de Pososki, s'occuperait des gros travaux de maçonnerie, d'épuisement, etc. ; la troisième serait employée à la fonderie sous la direction de Richard Mauris ; quant à lui, Scheiffer, il se réservait l'atelier de physique et de chimie.

Lorsque l'Alsacien eut terminé, Richard Mauris objecta :

— Tout ce que vous venez de dire, mon cher ami, est très ingénieux et très pratique... en théorie;... mais quant à l'exécution, est-ce que vous croyez que ces gens vont entendre de cette oreille-là ?

— Il le faudra bien, riposta Jacobus.

Et à Flageot :

— Va-t'en chercher, dans la grotte où nous avons travaillé ces deux jours-ci avec M. Scheiffer, une grosse bobine... Si c'est trop lourd, M. Pososki te donnera un coup de main.

Quelques minutes plus tard, les deux hommes revenaient, ployant sous le poids du fardeau en question...

— Ce que vous voyez là, dit alors Scheiffer, est un fil d'acier d'une solidité tout exceptionnelle et qui défie la morsure de la tenaille ou de la lime;... je l'avais fait préparer en Europe, en vue de l'usage auquel je le destinais... Il est divisé en trois morceaux, longs chacun de deux cents mètres, auxquels se trouvent attachés, tous les vingt mètres, des anneaux de fer que nous riverons à nu, au-dessus de la cheville droite de chaque homme... L'homme de chaque extrémité aura, en outre, attaché à cet anneau, un autre fil d'acier, long, celui-là, de cent mètres...

Flageot hocha la tête d'un air entendu.

— C'est ce que, dans l'ancien temps, on appelait en France une chaîne de forçats, dit-il.

— Vous êtes d'avis, n'est-ce pas, poursuivit Scheiffer, que la longueur de ce fil d'acier est suffisante pour laisser aux hommes toute la liberté d'allures nécessitée par les travaux auxquels nous les destinons!... d'ailleurs, nous aurons soin d'établir les différents chantiers les uns à côté des autres.

L'approbation fut générale.

— En ce cas, termina l'Alsacien, à l'ouvrage.

Et aussitôt l'opération commença, opération rapide et facilitée par l'inertie de tous ces corps qui se laissaient remuer, manier, retourner,

sans manifester leur mécontentement autrement que par de sourds grognements.

L'aube paraissait lorsqu'on rivait la dernière attache à la cheville du dernier homme.

— Ce que c'est que de nous, murmura sentencieusement Flageot, voilà des gens qui s'endorment libres et se réveillent prisonniers...

Presque aussitôt il ajouta, gouailleur :



— Nom d'un pompon ! ce qu'ils vont faire une tête en se voyant accommodés de la sorte.

Richard Mauris dit à son tour :

— Et maintenant ?

— Maintenant chacun des chefs d'équipe réunira les deux fils attendant aux derniers hommes à ce petit appareil que voici : c'est un appareil électro-dynamique à haute pression que vous accrocherez à votre ceinture ; le bouton que vous voyez là termine la tige à crémaillère actionnant l'axe des bobines d'induction ; il vous suffira de presser

avec plus ou moins d'énergie le bouton qui donnera une secousse plus ou moins forte aux seize hommes composant l'équipe.

Mais, comme les patriotes considéraient l'appareil d'un air incrédule, Scheiffer leur dit :

— Vous semblez n'avoir dans mon procédé qu'une médiocre confiance... Eh bien ! regardez.

Et en prononçant ces mots, il mettait le doigt sur l'appareil pendu à la ceinture du Français.

Au même instant, il se fit dans l'entassement d'hommes qui dormaient là à quelques mètres, pêle-mêle, un remue-ménage, une bousculade étrange, accompagnés de jurons formidables et d'exclamations furieuses.

Comme s'ils eussent reçu dans les jambes un cinglant coup de fouet, tous ceux qui appartenaient à l'équipe de Richard Mauris s'étaient dressés, roulant autour d'eux des regards furieux.

Mais quand ils se virent ainsi enchaînés, leur fureur se transforma en véritable folie et, poussant de terribles hurlements, ils se précipitèrent vers le groupe de patriotes qui les examinaient curieusement.

Flageot s'était élancé au-devant d'Ellen, ses revolvers à la main, prêt à faire feu pour protéger la jeune fille.

— Inutile, mon brave, fit Scheiffer en enjoignant d'un geste au Parisien de demeurer en repos.

Il appuya du doigt sur l'appareil de Mauris et les seize hommes tombèrent à la renverse.

— Vous le voyez, leur dit alors l'Alsacien avec calme, vous êtes en notre pouvoir... à la moindre velléité de révolte, j'accentue le courant et, au lieu de pouvoir vous relever, comme vous l'allez faire, vous resterez par terre... cette fois, pour tout de bon... Tenez-vous-le pour dit.

Les hommes courbèrent la tête, vaincus, épouvantés par cette force mystérieuse.

Il en fut de même pour les deux autres équipes.

Et en moins d'un quart d'heure, les quarante Allemands étaient aussi doux que des moutons.

Pour la nuit, Scheiffer avait imaginé de relier solidement l'extrémité des six câbles d'acier correspondant aux trois équipes au cadran d'un commutateur : à ce commutateur arrivait le courant d'une batterie de 24 piles actionnant une bobine de Ruhmkorf (12) donnant quarante centimètres d'étincelle, c'est-à-dire un courant capable de foudroyer instantanément un troupeau de bœufs.

Au moindre mouvement suspect, le patriote, de garde auprès du commutateur, rétablissait le courant dans les spires de l'inducteur, poussait de quelques centimètres la manette et envoyait dans l'autre monde les équipes de prisonniers.

Ces dispositions aussitôt prises, on s'occupa de déménager le navire naufragé et de transporter dans les magasins, aménagés par les patriotes, tout ce que contenaient la cale et les soutes du *Todten*.

L'appareil de plonge imaginé par Scheiffer était des plus perfectionnés : il se composait d'une blouse en tissu caoutchouqué, imperméable, soutenu par un fin réseau de ressorts aussi sensibles que des ressorts de montre, dont le but était d'atténuer la pression extérieure et de n'en transmettre qu'une faible fraction au scaphandrier que de lourdes semelles de plomb retenaient au fond de l'eau ; avec ce système, il était permis au scaphandrier de descendre jusqu'à une profondeur de cinq cents mètres et de subir une pression de cinquante atmosphères(13).

Cette blouse faisait corps avec un casque métallique enveloppant la tête et muni d'une épaisse vitre devant le visage ; à ce casque abou-tissait un tuyau correspondant avec l'appareil de respiration, lequel consistait en deux cylindres enfermés dans un cadre que deux bretelles en cuir fixaient sur le dos de l'homme.

L'air était comprimé sous une pression de cinquante atmosphères ; un régulateur et chauffeur, formé d'une chaufferette à acétate, permettait le réchauffement à la température normale de cet air ainsi que

la régularisation de la pression : une soupape d'échappement était disposée sur le côté du casque, pour l'évacuation de l'air vicié.

Une fois le transbordement opéré, les travaux commencèrent au fond de l'eau : il s'agissait d'abord de boucher hermétiquement toutes les fissures de la paroi corallienne et, en moins de huit jours, à l'aide de murs en briques et de ciment hydraulique, la cuvette que formait l'île se trouva transformée en une immense citerne étanche, parfaitement isolée du reste de l'Océan ; un long couloir traversant la paroi et faisant communiquer le fond de l'île avec la mer, fut garni de doubles portes à tambour et l'on ménagea quatre puits d'aération qui, partant du fond même de la cuvette, arrivaient au sommet de la muraille corallienne, c'est-à-dire à air libre.

Cela fait, Jacobus commença l'installation du plafond ; tandis que les ouvriers travaillaient au fond de la mer, pour établir sur le sol même qui formait le fond de la cuvette des pilastres hauts de huit mètres, destinés à supporter le couvercle vitré de la cité sous-marine, des pompes centrifuges actionnées par deux locomobiles, commencèrent à pomper l'eau de la cuvette pour faire baisser le niveau jusqu'à la hauteur souhaitée par l'ingénieur.

Ces deux locomobiles, de la force de 15 chevaux chacune, actionnaient quatre pompes élevant chacune 750 litres d'eau par minute, soit 180 mètres cubes à l'heure, lesquels se déversaient au-delà du récif, dans l'Océan.

Henry Graff, qui surveillait la marche des machines, dit un jour à Jacobus :

— Savez-vous bien que notre provision de charbon sera insuffisante... même pour assécher complètement cette cuvette.

— Tranquillisez-vous, répondit Jacobus, nous allons épuiser seulement jusqu'au point où doit être installé le plafond que nous pourrons construire à air libre, ce qui sera préférable pour souder et sceller les vitres ; ensuite le plafond établi et vérifié, les pompes aspireront l'eau qui remplira la cavité formée entre le sol et le plafond et la verseront

sur celui-ci... en sorte que, si un hasard improbable amenait ici un navire, nul ne pourrait se douter — à moins d'exécuter un sondage, — de l'existence de la ville sous-marine...

— Et l'évaporation solaire ! objecta Richard Mauris. Avec un soleil semblable à celui qui nous rôtit, l'eau que vous allez déverser ne tardera pas...

Jacobus l'arrêta.

— C'est prévu... à cinq mètres au-dessus de la paroi vitrée, existe dans la paroi corallienne, une fissure que nous avons dû boucher pendant la période des travaux et qui fait communiquer l'intérieur de la cuvette avec l'Océan... Il nous suffira de rétablir la communication pour que l'Océan se charge d'alimenter sans discontinuer le petit lac ainsi formé.

— Cela n'empêche pas, dit Henry Graff, que le charbon nous manquera pour nos travaux.

Jacobus haussa doucement les épaules.

— Erreur... car, grâce à la disposition spéciale des chaudières à retour de flammes (14) et à foyer lumineux, non seulement nous ne courons pas le risque d'attirer l'attention du large, même par les nuits les plus obscures, mais encore nous utilisons entièrement le calorique, par la combustion complète des gaz chauds ; nous réalisons, de ce fait, une économie d'un bon tiers sur le charbon.

— C'est logique, murmura Mauris.

— Or, poursuivit l'ingénieur, les deux locomobiles brûlent 40



kilos de houille par heure, ce qui nous donne pour les dix jours de marche consécutive que nécessitera l'abaissement du niveau de l'eau, 9,600 kilos... Les soutes du « Todten » contenaient 200 tonnes (15)... vous voyez donc bien que nous pourrons fondre la coque de notre bateau sous-marin, fabriquer le magnésium des piles, produire la force motrice nécessaire à la mise en marche des machines, outils et même... au besoin... chauffer la ville tout entière!...

Au bout de dix jours, comme l'avait mathématiquement prévu Jacobus, les pompes avaient rejeté au dehors cinquante mille mètres cubes d'eau environ et le niveau avait baissé de près de neuf mètres dans la cuvette.

Alors, en cinq jours, on exécuta la pose du plafond vitré; après quoi, les pompes reprirent leur travail et, en une semaine, la grotte se trouva complètement asséchée.

Cela fait les ouvriers changèrent de métier, et d'hydrauliciens devinrent maçons, charpentiers, serruriers; d'après les plans de Jacobus, des murailles de briques furent élevées sur certains points et, avec la couverture vitrée pour toit, se transformèrent en maisons d'habitation, en magasins, en docks, en ateliers...

Une allée, large de plus de cent mètres, séparait en deux les divers bâtiments et aboutissait au chantier constitué par une large plage de sable fin, à l'extrémité de laquelle une usine rudimentaire fournissait l'électricité nécessaire à l'éclairage et au chauffage de la cité sous-aquatique.

Enfin, après trois semaines d'un travail acharné, on put commencer à préparer la construction de l'engin dû au génie de Jacobus.

Trois ateliers avaient été installés : l'atelier de mécanique avec la forge et la chaudronnerie, l'atelier de chimie ou mieux le laboratoire, l'atelier de fonte et de moulage.

Tous trois fonctionnaient simultanément; tandis que le premier travaillait toutes les pièces brutes fondues en Europe et fabriquait la coupole vitrée du futur sous-marin, l'hélice, les appareils électriques et

des torpilles, le second s'occupait, à l'aide d'acide sulfurique, d'acide chlorhydrique et de bichromate de potasse, de la préparation de l'acide chlorochromique, ou bien obtenait par les réactions en présence d'un courant électrique, du chlorure de magnésium sur le chlorure, une quantité suffisante de tablettes de magnésium métallique; le troisième établissait dans le sable de la plage le moule de la coque du bateau plongeur.

Ce fut un beau jour pour les patriotes que celui où le bronze en fusion, préparé dans des fours spéciaux, coula comme du feu liquide dans ce moule énorme qui ne mesurait pas moins de six mètres de longueur, et l'on juge de leur impatience pendant les deux semaines qu'il leur fallut attendre avant que le métal fût suffisamment durci et refroidi pour permettre le démoulage.

Enfin l'opération eut lieu et la coque, hissée à quelques mètres du sol, au moyen d'une grue, apparut, rutilante sous les jets de lumière électrique, ainsi qu'un œuf d'or gigantesque.

Le reste des travaux marcha rapidement, et moins de deux mois après le jour où avait été fondu le premier lingot de fonte, le *Vindex* — ainsi les patriotes avaient baptisé leur engin de revanche — le *Vindex* fut prêt à prendre la mer.

A ce moment, une discussion assez violente s'éleva parmi les patriotes; tous voulaient accompagner Jacobus, chacun tenant à honneur de partager avec lui les aléas de cette périlleuse tentative.

— Mes amis, leur dit-il d'une voix ferme, il est inutile de risquer des existences aussi précieuses que les vôtres... D'ailleurs un seul d'entre nous est nécessaire... car il est convenu depuis longtemps avec ma cousine Ellen et moi qu'elle assistera aux débuts de ce bateau qui — à vrai dire — est un peu sa chose, à elle aussi.

Flageot l'interrompit en s'écriant d'une voix vibrante :

— En ce cas, il est inutile que ces messieurs se disputent pour une place qui est la mienne... M. le comte Petersen m'a fait passer au service de M. Jacobus, avec la consigne de suivre M. Jacobus et

mademoiselle Ellen partout où il y aurait du danger pour eux... Donc, c'est moi qui dois les accompagner. ; ma consigne... je ne connais que ça !.

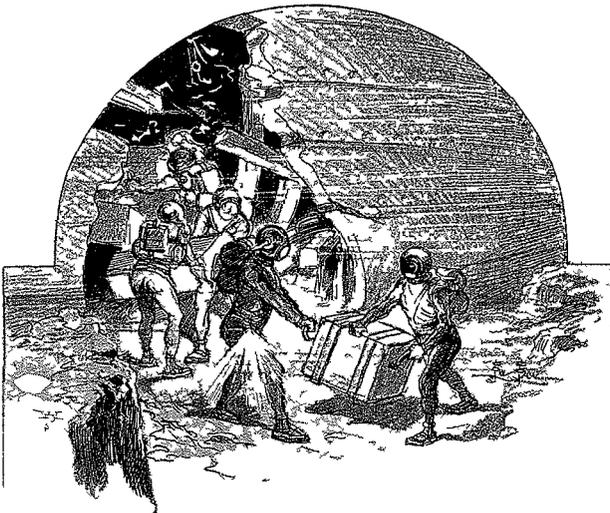
Le couloir de sortie aménagé dans la paroi corallienne était trop étroit pour qu'on pût songer à s'en servir pour le lancement du *Vindex*.

Mais l'un des ateliers, désormais inutile, avait été aménagé dans une sorte de grotte, très haute et fort profonde dont le chevet n'était séparé de la mer que par une muraille granitique mesurant à peine un mètre d'épaisseur.

On y traîna le sous-marin; puis dans cette paroi furent pratiqués des trous de mine où l'on plaça des cartouches de dynamite reliées à un explosif Bréguet (16) situé dans l'île, et que devait faire manœuvrer Scheiffer

Le moment solennel des adieux était arrivé.

Jacobus, Ellen et Flageot serrèrent énergiquement la main de leurs amis, puis ils embarquèrent, et l'on vissa sur eux la plaque du « trou d'homme » communiquant avec l'extérieur





VIII

Ou l'on se met en relations télégraphiques avec le comte Petersen

Pendant que derrière le *Vindex* on élevait rapidement, à l'aide de ciment et de briques, la muraille qui devait séparer la ville des flots du Pacifique, l'inventeur achevait ses derniers préparatifs.

Une fois encore il voulut que devant lui Ellen fit la manœuvre du commutateur commandant au gouvernail; puis il initia Flageot au maniement des leviers et des pompes destinés à emplir et à vider les réservoirs.

Après quoi, il se hissa sur le siège disposé sur le couvercle du coffre contenant les piles électriques.

Il n'y avait plus qu'à attendre.

— Flageot, dit-il en consultant le chronomètre placé devant lui, tu sais qu'il est temps encore.

— Temps ! pour faire quoi, monsieur Jacobus ?

— Pour rejoindre nos amis... la mine ne partira pas avant un grand quart d'heure.

— Tant pis, répliqua le Français... il me hâte de voir manœuvrer cette machine-là.

Ellen qui arrivait dit en souriant :

— Et si elle allait ne pas manœuvrer du tout ?

— Bast ! enfermés comme nous sommes, j'ai toujours cette assurance de ne point servir de pâture aux poissons ; et pour moi, c'est un grand point...

— Oh ! riposta la jeune fille, quand on est mort, qu'importe ce qu'il advient de vous ? après tout nous serions tout aussi bien dans l'estomac d'une baleine que dans ce coffre d'acier.

Flageot se redressa.

— Vous en parlez bien à votre aise, mademoiselle, répliqua-t-il ; on voit que vous n'avez jamais pêché à la ligne... moi, je mets une question d'amour-propre à ne point être mangé par ceux que j'ai mangés jusqu'à présent.

Cette réplique dériva le front grave de Jacobus qui murmura :

— J'espère que tu n'auras pas cette honte, mon brave garçon, et que le *Vindex* se comportera comme j'ai le droit de l'espérer.

Et il ajouta d'une voix ferme :

— Encore cinq minutes.

Puis son regard s'arrêta sur Ellen, l'enveloppa lentement et soudain son cœur s'amollit à la pensée de la mort qui, tout à l'heure peut-être, allait s'emparer de cette radieuse beauté.

Alors, un regret le prit d'avoir attaché la jeune fille à son œuvre vengeresse ; silencieusement il lui ouvrit les bras, et l'attirant sur sa poitrine, il la baisa au front.

C'était la première fois, depuis leur existence commune, qu'une sem-

blable caresse les rapprochait. La jeune fille rougit ; quant à lui, au contraire, il pâlit, éprouvant soudain par tout son être une souffrance aiguë.

Mais, se reconquérant soudain, il la repoussa doucement et murmura :

— Pour le Danemark !

— Pour les provinces perdues ! ajouta-t-elle d'une voix forte.

Un éclair brilla dans le gros œil bleu de Flageot, et levant son chapeau, le Français cria :

— Pour l'Alsace-Lorraine !



En ce moment, à l'avant du bateau, une gerbe de feu jaillit, et presque aussitôt, une sourde commotion ébranla le sol, faisant trembler le *Vindex* ; puis, semblable à un torrent, la mer pénétra dans la galerie et emporta dans son mouvement [de recul l'appareil qui dansait comme un bouchon sur les vagues.

En un instant, le sous-marin, entraîné par ce courant factice, se trouva à près d'un kilomètre de l'île de corail et, comme un flotteur, remonta à la surface.

D'un mouvement instinctif, au moment de l'explosion, les trois passagers s'étaient saisi la main, pour échanger, si la mort devait les prendre, un muet et suprême adieu.

Le premier, Flageot se dégagea de cette étreinte et lançant son chapeau au plafond :

— Vive le *Vindex* !... s'écria-t-il... vive M. Jacobus !

Celui-ci hocha la tête.

— Ne crions pas trop tôt victoire, fit-il, avec ce flegme dont il ne

se départissait jamais; l'appareil est stable, l'appareil flotte à merveille, mais ce n'est pas tout.

Puis d'une voix de commandement il ajouta :

— A vos postes !

Lui-même appuya sur un ressort, et la coupole, glissant sans bruit, prit sa position normale hors de la coque; en même temps il établissait le courant dans les fils du phare, et aussitôt une lumière éclatante brilla à l'avant du bateau.

— En bas! commanda-t-il alors, et, les yeux fixés sur le manomètre (17), il attendit.

Flageot pesa sur le levier commandant les robinets des réservoirs, l'eau s'engouffra avec un ronflement sourd dans les flancs du bateau, qui commença à s'enfoncer lentement, sans une oscillation, comme un bloc, dans les abîmes du Pacifique.

Le visage impassible, mais la gorge étreinte par l'angoisse, le front couvert d'une sueur glacée, la poitrine haletante, Jacobus surveillait la descente.

A quarante mètres, il commanda :

— Halte!... en avant!

Instantanément l'appareil s'arrêta; puis l'hélice, placée à l'arrière, se mit en action, et le *Vindex* prit sa course horizontalement.

Penché en avant, l'œil grand ouvert, la pupille dilatée par l'anxiété, Jacobus étudiait les différents instruments placés à sa portée.

— Onze nœuds trois dixièmes... murmura-t-il... courants de 50 volts et 115 ampères..

Puis, d'une voix vibrante :

— Plus vite... cria-t-il... plus vite!

La moitié de la batterie seulement fonctionnait; quelques éléments furent ajoutés et la vitesse s'accrut notablement.

— Plus vite! cria-t-il encore, plus vite!...

Et, saisi d'une sorte de folie, il balbutia :

— Tout... tout...

Et, ouvrant en grand le commutateur, il mit d'un seul coup sur le moteur dynamo toute la force électrique...

Sous cette poussée formidable, le *Vindex* bondit en avant et se mit à filer à travers l'Océan avec une vitesse vertigineuse.

— Ellen! Ellen! cria Jacobus.

La jeune fille accourut, toute tremblante, croyant à un malheur; mais elle fut vite détrompée en voyant le visage radieux de son cousin.

— Vingt-six nœuds! lui dit-il d'une voix triomphante.

— Nom d'un pompon, s'exclama Flageot, qui, à l'appel de l'inventeur, avait, lui aussi, abandonné son poste, vingt-six nœuds! ça fait, si je ne me trompe, quarante-huit kilomètres à l'heure... Les navires de Sa Majesté Impériale n'ont qu'à bien se tenir!

Il ajouta après un instant de réflexion :

— Mais j'y songe, dit-il, pensez-vous que le *Vindex* manœuvrera aussi bien à la surface?

— C'est ce dont je m'assurerai tout à l'heure; pour l'instant, il y a encore une expérience à faire.

Et à Ellen :

— Au gouvernail, dit-il; nous allons voir si l'appareil est aussi docile que rapide.

Et, pendant un quart d'heure, obéissant aux commandements successifs de son pilote, le *Vindex* évolua sous l'action de son hélice-gouvernail, tournant en cercle, pivotant sur lui-même, virant de bord, s'arrêtant, repartant en avant, puis, quoique lancé, faisant machine en arrière.

Flageot était enthousiasmé.

— Ah! s'écria-t-il, lorsque vous m'avez si rudement bousculé il y a un an, sur le rivage de Christianshavn, j'étais loin de me douter qu'un jour viendrait où je pourrais à mon tour bousculer les vaisseaux de Sa Majesté Germanique.

Et de nouveau saisi par son enthousiasme, il s'écria :

— Hurrah pour le *Vindex*!

— Maintenant, dit Jacobus, en haut !

L'hélice embrayée, toute la force fut mise sur les pompes, et en moins de trois minutes, la coupole émergeait à la surface du Pacifique.

— Monsieur Jacobus, dit alors Flageot en serrant énergiquement les mains de l'inventeur, vous êtes un rude homme.

Puis, avec un soupir, il ajouta :

— Je ne regrette qu'une chose... c'est que vous ne soyez pas Français...

— Si je ne le suis pas de naissance, répondit le Danois, tout ému, je le suis de cœur... ce qui, quelquefois, vaut mieux encore.

Un quart d'heure plus tard, le *Vindex* était amarré dans l'anfractuosité de la paroi coralline de l'île qui, désormais, devait lui servir de port et Jacobus rendait compte à ses compagnons des résultats de l'expérience.

— Quel dommage, murmura Flageot lorsque la joie de tous fut un peu calmée, quel dommage, qu'on ne puisse prévenir tout de suite M. le comte... C'est lui qui serait heureux!... et quand on pense qu'il ne saura à quoi s'en tenir que dans deux mois...

Les autres se regardèrent; aucun d'eux n'avait songé à l'anxiété d'André Petersen.

— Mais, dit tout à coup Richard Mauris, il y aurait peut-être un moyen de l'informer plus tôt, ce brave ami.

— Et ce moyen?...

— ... serait de lui télégraphier de Nouméa... Si je ne me trompe, le câble de Sidney à San Francisco passe bien à Nouméa et à Honolulu?... le *Vindex* transporterait à proximité de la côte l'un de nous...

— ... qui débarquerait tout mouillé, serait appréhendé par les gens du port, interrogé par l'autorité et peut-être incarcéré faute de pouvoir fournir des explications suffisantes.

C'est Flageot qui avait prononcé ces mots d'un ton goguenard.

— Je connais l'administration française, ajouta-t-il, et c'est comme cela assurément que les choses se passeraient.

— Sans compter, dit à son tour Pososki, que cela pourrait attirer l'attention sur nous.

Soudain, Hans Scheiffer releva ses lunettes sur son front, ce qui indiquait, de sa part, une violente tension cérébrale.

— Je crois avoir une idée, dit-il laconiquement.



A ces mots, tous les regards convergèrent vers l'Alsacien, qui [était déjà retombé dans ses méditations.

— Eh bien ! et cette idée, papa Scheiffer ? demanda Flageot après cinq minutes d'attente.

Sans répondre au Français, l'Alsacien se tourna vers Graff.

— Le câble dont vient de parler M. Mauris, dit-il, et qui va de Sidney à San Francisco, passe-t-il loin d'ici ?

L'Autrichien réfléchit quelques secondes et répondit :

— Si mes souvenirs sont exacts... la route suivie par le bâtiment qui a été chargé de poser la section de câble entre Sidney et Nouméa, ne doit pas s'écarter d'ici de plus d'un kilomètre vers le nord.

— C'est bien ce que je pensais, murmura l'Alsacien dont le visage s'éclaira d'un sourire satisfait.

Et alors promenant ses regards sur ceux qui l'entouraient :

— Si vous voulez, dit-il, nous pouvons, avant une couple d'heures d'ici, nous être mis en rapport avec le comte Petersen.

A ces mots, les yeux s'ouvrirent tout grands et les visages exprimèrent une stupéfaction profonde.

— Et non seulement, ajouta Scheiffer jouissant de cette surprise, nous pourrions avertir tout de suite le comte Petersen de l'heureux lancement du *Vindex*, mais nous pourrions encore demeurer en relation constante avec lui.

— Nom d'un pompon, s'écria Flageot, si vous faites cela, papa Scheiffer...

— Je le ferai, répondit l'Alsacien de son même ton placide, et voici comment : je sectionnerai le câble de Sidney et j'établirai une dérivation que j'amènerai jusqu'ici dans un poste établi à cet effet...

A peine avait-il prononcé ces mots que Flageot se précipitait sur lui avec une telle véhémence que l'Alsacien faillit perdre l'équilibre et rouler à terre.

— Ah ! papa Scheiffer... papa Scheiffer, s'écria le brave garçon, n'était le respect que je vous dois, je vous embrasserais...

Et il ajouta en essuyant une larme qui tremblait au bord de sa paupière :

— Je parie, mademoiselle, que monsieur le comte commencera par demander de vos nouvelles.

La jeune fille rougit un peu et baissa la tête.

— Va, va, pensa Flageot qui ne la quittait pas de l'œil, l'amour de la patrie c'est assurément bien beau, mais l'amour d'un bon mari, ça n'est pas vilain non plus.

Cependant, la proposition de Scheiffer une fois acceptée avec enthousiasme, il s'agissait de la mettre à exécution ; il avait été convenu tout d'abord que l'Alsacien partirait avec Mauris et Graff.

Mais sur le point de franchir le seuil de la ville sous-marine, Scheiffer se ravisant soudain, demanda, sans vouloir donner la raison qui lui faisait prendre cette détermination, à emmener avec lui l'un des anciens matelots du *Todten*.

Puis Flageot, qui brûlait d'envie de se joindre à l'expédition, déclara que, du moment que l'on emmenait un prisonnier, il fallait emmener un gendarme pour le surveiller et qu'il demandait à jouer le rôle de gendarme.

Enfin, ils partirent cinq, revêtus de leurs habits de plongeurs et munis des outils nécessaires au travail qu'il s'agissait d'exécuter.

Scheiffer marchait en tête de la petite troupe, tenant d'une main la boussole qui servait à diriger leur marche et de l'autre une lampe électrique destinée à l'éclairer.

Ensuite venaient Flageot et son prisonnier, chargés l'un et l'autre de pioches, de pinces, de pelles, et enfin fermant la marche, Richard Mauris et Henry Graff, avec une énorme bobine sur laquelle se trouvait enroulé un fil métallique de la grosseur du petit doigt.

A peine les explorateurs eurent-ils mis le pied hors de la vaste caverne si ingénieusement organisée pour leur usage, que tous s'arrêtèrent saisis d'admiration devant le spectacle féerique qui s'offrait à eux.

C'était comme une forêt aux arbres titanesques qui aurait pris racine dans le fond rocailleux de l'Océan; seulement ces arbres, tout comme le sol duquel ils émergeaient, étaient de pierre, et en outre aussi blancs que de l'ivoire; de plus, dans leurs troncs fouillés comme le clocher d'une église du moyen âge, ils renfermaient des myriades d'animaux bizarres, enchâssés dans la nacre irisée ou dans la pourpre des coraux.

— Des arbres pétrifiés, pensa Flageot.

Mais lorsqu'il voulut toucher le tronc de l'un de ces géants, son doigt enfonça dans une sorte d'écorce transparente formée par une gelée tremblotante; il chercha alors à atteindre l'un des bourgeons

multicolores qui s'épanouissaient à l'extrémité de ces singuliers rameaux ; mais aussitôt le bourgeon se referma, et déconcerté, notre ami n'eut plus au bout des doigts qu'une chose grisâtre, molle et informe.

— Nom d'un pompon ! grommela-t-il, j'aurais cependant bien voulu rapporter un bouquet à mademoiselle Ellen...

Si Flageot avait été autre chose dans la vie qu'un simple domestique, s'il eût été, comme Richard Mauris par exemple, un préparateur au Muséum de Paris, il eût admiré, sans s'étonner outre mesure, tout ce qui l'entourait.

Il eût reconnu dans ces énormes végétaux de pierre le résultat du travail, plusieurs fois séculaire, de ces animaux informes, généralement connus sous le nom de polypes (18).

Il eût admiré les vues du Créateur qui, pour préparer aux générations futures en excédent sur les vieux continents, des terres nouvelles, emploie en guise d'ouvrier ce polype diaphane et gélatineux dont les seuls matériaux consistent dans les sels de la mer constamment séparés par lui de l'onde qui les tient en dissolution.

S'il avait été dans la science géographique aussi avancé que Hans Scheiffer, il eût reconnu dans ces arbres de corail les fondations de ces terres océaniques qui s'élèvent chaque jour, comme par miracle, au-dessus des flots, et dont la présence se signale trop souvent, hélas ! au monde des navigateurs, par quelque épouvantable sinistre.

Que la brise, passant sur ces îles vierges, y laisse tomber des graines, et ces graines, sous les rayons ardents du soleil des tropiques, fermentent, sortent du sol et croissent en forêts ombreuses et en plantes de toutes espèces.

Il ne savait point tout cela, ce bon Flageot, et son esprit superficiel ne sentait pas la nécessité d'aller si avant dans le fond des choses ; d'ailleurs, le spectacle en lui-même était assez nouveau, assez sublime, pour que son aspect seul le frappât d'admiration.

Et il marchait à la suite de l'Alsacien, ébloui par les nacres qui

scintillaient à la lueur étincelante de la lampe dont les rayons incendiaient les coraux.

A mesure qu'il avançait à travers les tortueuses allées bordées de végétaux d'ivoire, le paysage devenait plus grandiose et changeait d'aspect.

Maintenant on eût dit que l'on circulait au milieu d'une cité antique : au-dessus de la tête des explorateurs, les rameaux se rejoignaient et se courbaient en voûtes audacieuses ; les troncs d'arbres affectaient des formes de colonnes élevées, de piliers colossaux : de tous côtés ce n'étaient que portiques, arceaux, balustrades, sculptés, ciselés, fouillés avec un art, une légèreté, une délicatesse incomparables.

Flageot, qui ne pouvait se douter que ces merveilles d'architecture eussent pour seuls auteurs la patience des polypes et le frôlement des flots, Flageot se croyait transporté par quelque rêve fantastique dans le pays merveilleux des fées.

Soudain, il s'arrêta et poussa une exclamation de surprise que le casque de son scaphandre arrêta : on se trouvait enfin dans une vaste enceinte circulaire, bordée de piliers capricieusement dentelés et contre lesquels on eût dit que se fussent accrochés les échantillons de tout ce que l'Océan indien renferme de curieux en fait de zoophytes (19), d'annélides (20), de mollusques (21).

Ici, semblables à des dahlias dans une coupe, les anémones marines étalaient leurs tentacules aux brillantes couleurs ; là c'étaient les éventails nuancés des gorgones ; un peu plus loin, les lithophytes (22) et les carysophiles (23) formaient, de leurs flexibles rameaux, des bois ombreux, à côté des massifs d'éponges.

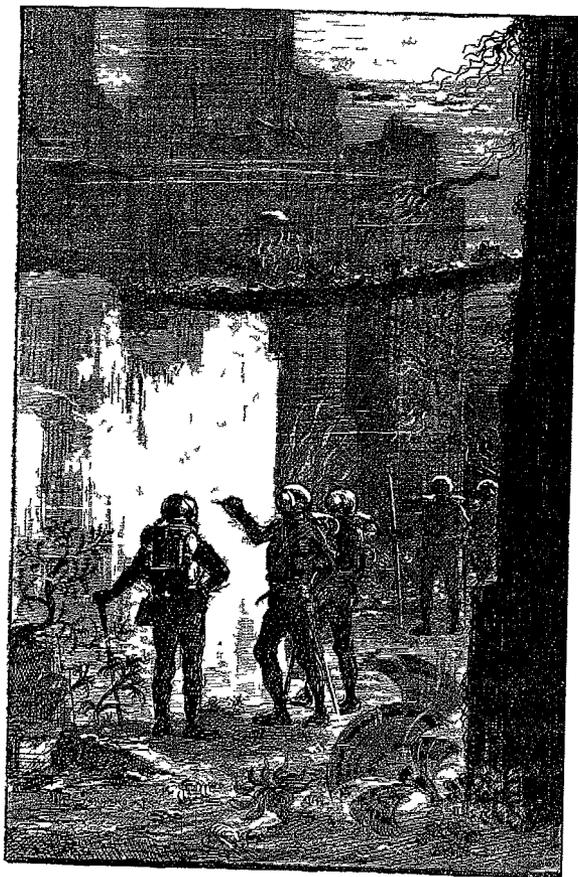
Flageot reconnaissait, sans pouvoir les nommer, bien entendu... tous ces spécimens de la flore animale sous-marine qu'il avait admirés — tout petit — dans les aquariums du Jardin d'acclimatation.

Mais Hans Scheiffer poursuivait sa route et force était à notre ami de mettre des bornes à son admiration pour ne pas perdre les traces de son guide.

Celui-ci tout à coup s'arrêta. et levant son bras en l'air, désigna à ses compagnons une sorte de long serpent noir qui passait au-dessus de leur tête, étendu d'une roche à l'autre.

On était arrivé...

— Ça, un câble! grommela à part lui Flageot, en écarquillant ses



yeux devant cette chose informe que recouvrait un véritable monde animal : huîtres, moules, holothuries, (24) serpules (25)

Il dut se rendre à l'évidence, lorsque Scheiffer l'attira près d'un rocher qui semblait de marbre blanc et sur lequel il écrivit ces mots :

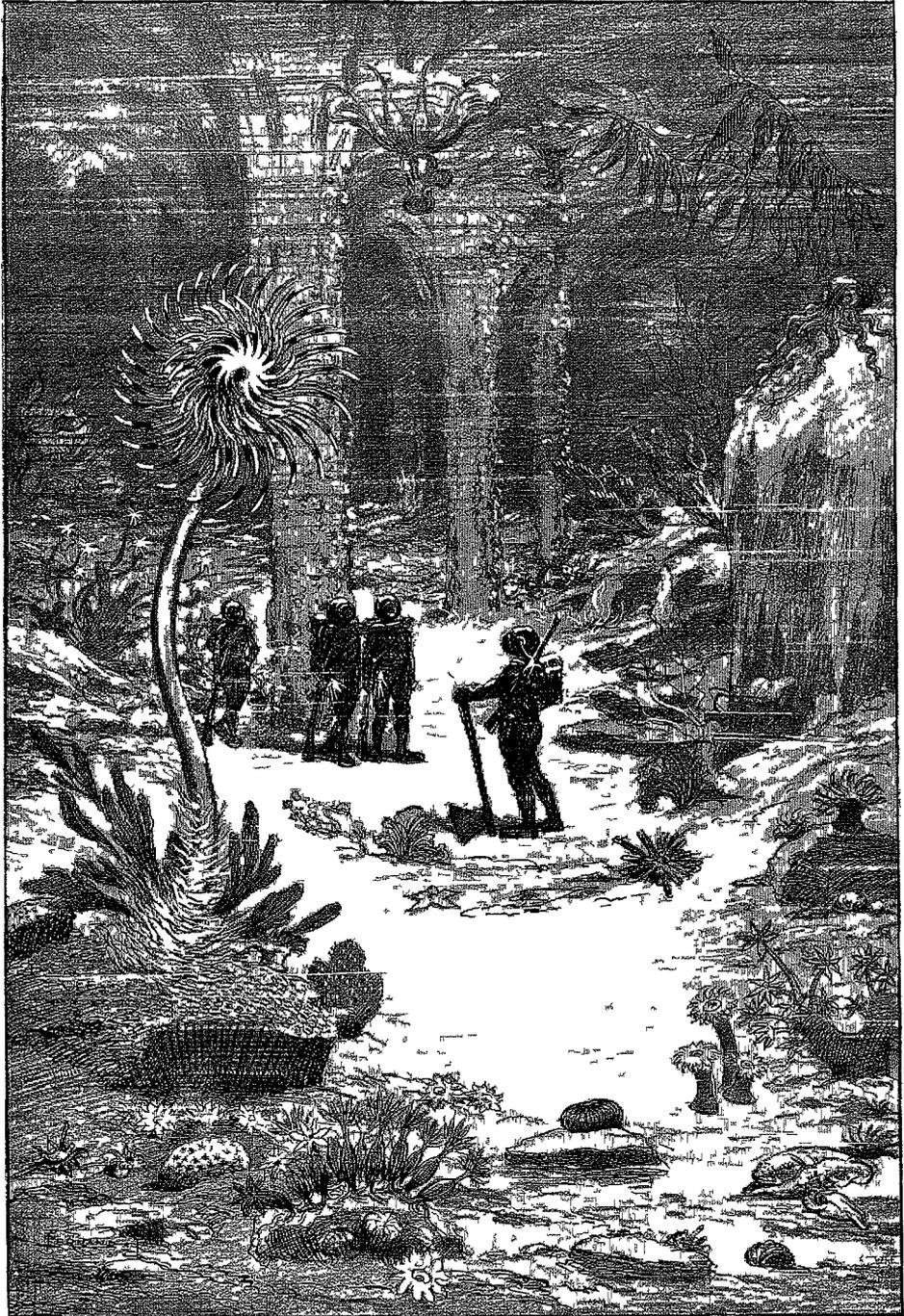
« Appuyez-vous sur cette muraille, au-dessous du câble, l'homme montera sur vos épaules et fera ce que je vais lui dire. »

— En voilà une idée ! maugrea Flageot, me faire servir de marche-pied à ce Teuton...,

j'aurais manié la cisaille aussi bien que lui, il me semble.

Cependant, l'Alsacien avait écrit quelques mots sur le même rocher blanc et les faisait lire à l'Allemand.

« Vous allez monter sur les épaules de Flageot, vous enlèverez avec votre couteau toute la vermine attachée à l'enveloppe isolante, sur



une longueur de trente centimètres... ; après quoi, vous trancherez le câble avec cette cisaille... »

Ce disant, il tendit l'instrument à l'Allemand.

Les autres avaient déposé leurs outils à leurs pieds et regardaient l'Alsacien, semblant lui demander l'explication d'une si singulière conduite.

D'un geste, il leur fit signe de prendre patience, désignant le Teuton qui, juché sur les épaules de Flageot, commençait son travail.

Une fois l'enveloppe extérieure nettoyée, l'homme empoigna à deux mains les cisailles énormes que lui avait remises Scheiffer et, déployant toutes ses forces, mordit le câble qui retomba de chaque côté coupé en deux.

Mais, en même temps, l'ouvrier étendit les bras et bascula, tourbillonnant dans l'onde comme un poisson mort.

Ses compagnons se précipitèrent vers lui, stupéfaits de le voir allongé sur le sol, raide, sans mouvements : Richard Mauris, qui s'était penché vers lui, se releva avec un mouvement de terreur : par les ouvertures vitrées du masque, il venait d'apercevoir le visage du malheureux, entièrement noir, comme si le sang se fût décomposé.

Hans Scheiffer écrivit sur la roche ces mots en gros caractères : « Mort — tué par le courant ; — que Flageot le dépouille du scaphandre. — Un de moins ! »

Puis, s'agenouillant près de l'un des tronçons du câble, il le dépouilla de la gutta-percha qui l'enduisait, et le réseau de fil de cuivre qui conduisait le courant se trouva dénudé de son enveloppe isolante.

Sur ses indications, Mauris et Graff firent de même.

Alors il tira d'un sac qu'il avait jusque-là porté sur son épaule une boîte rectangulaire métallique dans laquelle il introduisit chacun d'un côté, les deux tronçons du câble ; après quoi, il les serra extérieurement avec une pince.

Ensuite, prenant les deux fils enroulés sur la bobine dont s'étaient

chargés ses deux compagnons, il les fit pénétrer dans la boîte, mais par un autre côté que les deux tronçons du câble, et chacun par une ouverture différente.

Ensuite, on reprit le chemin de la ville sous-marine, déroulant sur le sol, derrière soi, les fils en contact maintenant avec le câble de Sidney-San-Francisco.

Jacobus attendait la petite troupe avec une anxiété que l'on peut comprendre.

— Et le cinquième ! s'écria-t-il en voyant le tambour presse-étoupe se refermer derrière Flageot.

Et avec une angoisse terrible, il attendit que les explorateurs se fussent débarrassés de leurs scaphandres.

— Ouf ! dit Flageot qui enleva son casque le premier, ça fait du bien de se délier un peu la langue.

Puis, à Jacobus qui d'un doigt tremblant lui désignait le scaphandre de l'Allemand :

— Oui, dit-il, il est resté là-bas. Oh ! il n'a pas pas dû souffrir ; il est tombé comme une masse.

— Mais qui, malheureux, qui ?...

Flageot haussa les épaules.

— L'Allemand que papa Scheiffer avait amené ; bonne idée qu'il a eue là, papa Scheiffer, de faire monter le citoyen sur mes épaules. — Si le contraire avait eu lieu...

— C'est précisément de peur que le contraire eût lieu que je m'étais adjoint un de ces hommes pour l'opération que nous allions tenter ; il fallait, en effet, prévoir le cas où Sidney et San-Francisco seraient en communication ; auquel cas, le courant devait tuer net celui qui se serait mis en contact avec le fil... C'est ce qui a eu lieu... et le pauvre diable...

— Bast ! riposta Richard Mauris, mourir comme cela ou autrement.

Ellen eut une expression de physionomie apitoyée.

— Allez, mademoiselle, dit Flageot, il serait à souhaiter qu'en 1864 et en 1870 les soldats de Guillaume n'eussent pas fait souffrir les Danois et les Français plus que celui-là n'a souffert...

— Et l'opération ? demanda Jacobus.

— Parfaitement réussie... Il ne nous reste plus qu'à installer les appareils.

Et s'adressant à Flageot :

— Allez dans le magasin, dit-il, chercher une caisse marquée à mes initiales H. S... vous l'apporterez ici.

Tout le monde se trouvait réuni dans un pavillon isolé du reste des habitations et qui, jusqu'à ce jour, avait servi à resserrer les scaphandres.

— Mes amis, dit l'Alsacien, si vous m'en croyez, c'est ici que nous installerons nos appareils... D'abord, parce que l'endroit est écarté et attirera moins l'attention des hommes; ensuite, parce qu'étant placé à l'entrée même du couloir de sortie, les fils y aboutissent directement.

Toutes les têtes s'inclinèrent en signe d'approbation.

— Je ne vous cacherai pas, mon cher Scheiffer, dit alors Henry Graff, que je suis curieux de savoir comment vous allez procéder.

— Mon Dieu ! de la façon la plus simple du monde ; ce double fil qui aboutit à la boîte de jonction, sera serré sur la borne d'un commutateur à trois directions, pouvant envoyer le courant ; soit dans la sonnerie d'avertissement, soit dans l'appareil de transmission, soit enfin dans le fil de retour rétablissant le courant du câble ; en sorte que nous pourrons, à notre gré, ou correspondre avec l'Australie d'un côté et l'Europe, par l'Amérique, de l'autre ; ou recevoir et intercepter toutes les dépêches envoyées à travers le câble ; ou bien encore rétablir à volonté la ligne et laisser passer sans arrêt les télégrammes dans le fil.

Comme l'Alsacien achevait ses explications, Flageot revint, portant sur son épaule une caisse en chêne, soigneusement clouée et ficelée.

On arracha les clous, on coupa les cordes, et Hans Scheiffer se mit à déballer et à grouper les appareils, tout en donnant sur chacun d'eux d'amples détails.

L'appareil transmetteur était un appareil Morse (26) ordinaire à levier frappant les points et les traits du langage télégraphique ; la pile était formée de deux couples de Daniell (27) associés en tension ; quant au récepteur, c'était le galvanomètre de Thomson (28), d'une grande sensibilité



et le seul qui puisse indiquer clairement les signes transmis par les longs câbles sous-marins.

— Vous voyez, dit Scheiffer, ce petit miroir métallique dont est pourvue l'aiguille aimantée de l'appareil à signaux ; ce petit miroir, frappé par la lumière d'une lampe, produit par ses mouvements des espèces d'éclairs qui vont se refléter, considérablement agrandis, sur un écran où l'employé préposé à la réception peut les déchiffrer avec une grande facilité.

Tout en parlant, l'Alsacien mettait la dernière main à l'installation des appareils, pendant que Jacobus s'occupait à rédiger la dépêche que l'on envoyait au comte Petersen.

Cette dépêche écrite au moyen de la clé que l'on connaît était longue ; elle donnait à Petersen les renseignements les plus complets sur le lancement du *Vindex* et l'organisation de la ville sous-marine : en même temps, elle annonçait l'arrivée du bateau pour les premiers jours du mois suivant.

Cette dépêche approuvée, Scheiffer s'assit devant l'appareil disant :
— Attention... nous allons télégraphier à Godereck.

Le commutateur fut mis sur « Ligne Nouméa » et le câble cessa de fonctionner dans sa partie située entre la ville sous-marine et l'Australie. La communication devait être interrompue pendant que le nouveau poste se mettait en ligne.

Bientôt, la sonnerie tinta.

— Le courant est bien parvenu à Nouméa, dit Hans Scheiffer d'un ton satisfait.

Et il télégraphia en anglais la phrase suivante :

— Transmettez câblegramme chiffré à Mathias Godereck-Brème, de Melbourne, midi !

Puis, pendant un long quart d'heure, l'appareil Morse fonctionna transmettant la dépêche de Jacobus à l'employé de Nouméa qui l'enregistrait consciencieusement, comme venant de Melbourne.

— Voilà qui est fait, dit l'Alsacien en se retournant vers ses amis, après que son « collègue » lui eut accusé réception.

Et il tira sa montre.

— Il est six heures, déclara-t-il, mais la différence de longitude fait que la bourse de Berlin marque midi... Godereck recevra le câble-gramme vers deux heures.

— Il me semble, objecta Pososki, que vous comptez bien du temps pour la transmission.

— Non pas, car il faut que la dépêche soit successivement reçue et retransmise par tous les postes échelonnés le long de la ligne télégraphique... et ils ne sont pas moins de douze : Nouméa, Honolulu, San Francisco, Chicago, New-York, Hearts-Content dans l'île de Terre-

Neuve, Valentia, Dublin, Holyhead, Londres, Cromer et Brême.

— Mais... commença Graff.

— Ce n'est pas tout, poursuivit l'Alsacien, si, à cela, vous ajoutez le temps que mettra Godereck pour photographier la dépêche et le temps que mettra l'hirondelle pour la porter à destination... cela fait une heure de plus.

— Alors, s'écria Flageot, monsieur le comte aura de nos nouvelles à trois heures de l'après-midi?

— Pour lui, oui; mais pour nous, il sera neuf heures du soir... eh bien! en comptant pour le retour un laps de temps égal à celui de l'aller... le câblegramme de Petersen parviendra à Nouméa vers minuit... Il nous suffira, à partir de cette heure-là, d'intercepter la communication entre Nouméa et Sidney... si bien que nous recevrons la dépêche que l'employé de Nouméa croira expédier à son collègue d'Australie.

Il était minuit lorsque Hans Scheiffer, après avoir intercepté la communication, mit le poste en ligne.

Jacobus s'était fait transporter dans le pavillon, et, entouré de ses amis, attendait avec une impatience pleine d'angoisse le moment où l'avertisseur ferait entendre sa sonnerie. Mais les instants s'écoulaient, les heures se passaient et le silence le plus profond continuait de régner.

— Trois heures et demie, dit Flageot en étouffant un bâillement.

Drinn!... drinn... drinn...

C'était l'avertisseur qui fonctionnait.

— Éteignez tout.... éteignez tout... cria Hans Scheiffer en se précipitant à l'appareil.

Richard Mauris courut au commutateur, et soudain l'obscurité se fit dans la pièce.

— Graff, commanda l'Alsacien tout en faisant manœuvrer avec

précaution le récepteur, allumez la lampe à réflecteur et posez-la ici... sur cette tablette... devant moi, vous, Flageot, étendez cet écran noir, là... juste en face...

Et toc, toc, toc, le manipulateur marchait, prévenant l'employé de Nouméa que son pseudo « collègue » de Melbourne attendait la dépêche annoncée.

Bientôt l'aiguille aimantée du récepteur se mit en mouvement, et son petit miroir, éclairé par la lampe, raya l'obscurité de légers éclairs qui vinrent se reproduire sur l'écran...

Scheiffer, le visage grave, les lèvres pincées, les yeux étincelants derrière ses lunettes, traduisait d'une main tremblante sur une feuille de papier les signes projetés sur l'écran. Autour de lui, les assistants se pressaient, muets, anxieux, attendant le résultat de cette correspondance mystérieuse.

Enfin, l'appareil cessa de fonctionner, l'Alsacien traduisit rapidement, en caractères connus, les signes transmis par le câblegramme et tendit sa traduction à Pososki.

Celui-ci, usant alors du même procédé dont s'était servi le comte Petersen au début de cette histoire, projeta le cryptogramme sur un écran blanc et appliqua sur la projection la clé que nos lecteurs connaissent déjà.

D'un coup d'œil rapide comme l'éclair, le Polonais déchiffra la dépêche, puis brandissant d'un geste terrible au-dessus de sa tête la toile découpée, il s'écria :

— En route ! sus à l'ennemi !

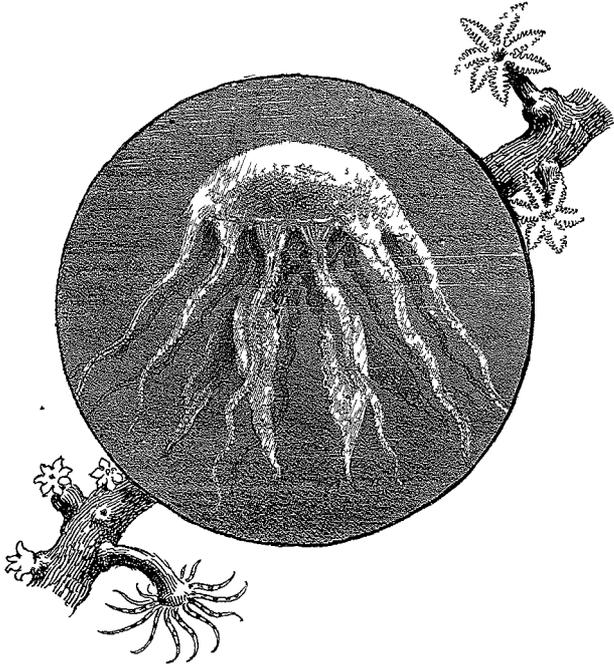
Les autres, tout pâles, le regardaient, ne comprenant rien à ces paroles.

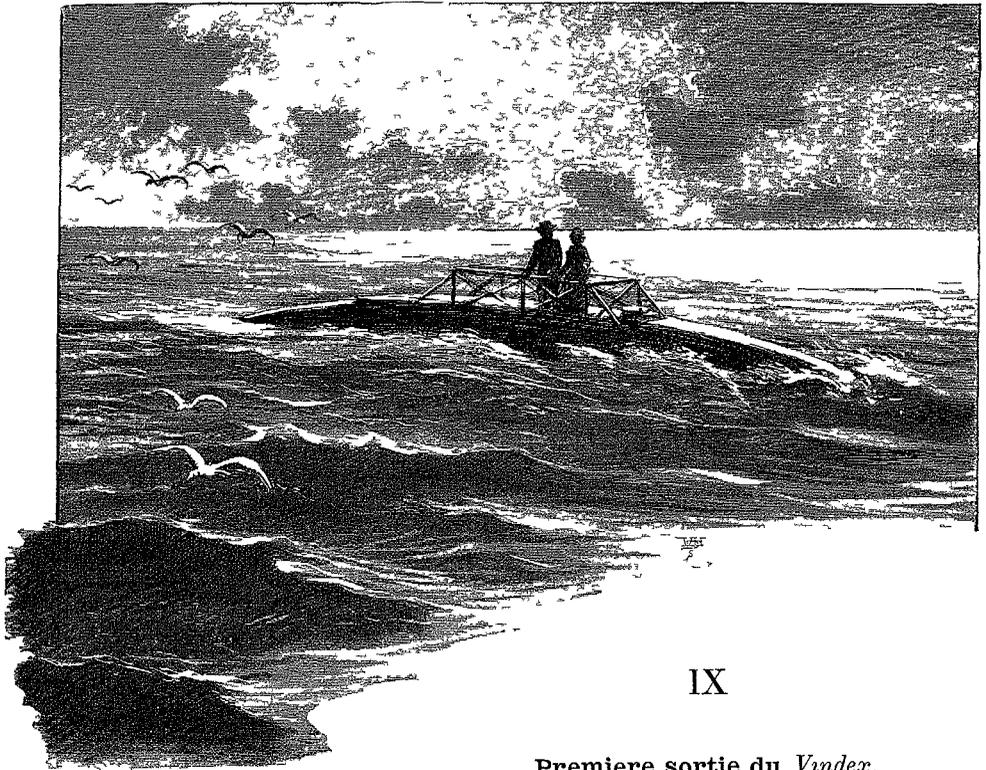
Alors, Pososki dit d'une voix grave :

— Voici le texte de la dépêche : « Bravo pour tous — urgent faire essai du *Vindex* — vapeur allemand *Franconia*, quitté Brême il y a huit jours pour Japon par Suez et Bombay — chargement : marchandises et malle. — Valeur espèces : quinze cent mille francs. — Signé : Spes. »

Les visages de ceux qui étaient présents s'illuminèrent soudain et Flageot s'écria :

— C'est la revanche qui va commencer !





IX

Première sortie du *Vindex*, et aventures sous-marines.

C'était à pointe d'aube que devait se mettre en route le *Vindex* ; si Jacobus n'eût écouté que les conseils enthousiasmés de ses amis, on fût parti sur-le-champ, tellement il tardait à ces braves de commencer enfin la sanglante mais patriotique besogne à laquelle ils s'étaient voués.

Mais outre qu'il fallait tout disposer dans le sous-marin pour l'expédition à laquelle il était destiné, il était indispensable d'examiner les meilleurs moyens de tirer profit des renseignements contenus dans la dépêche du comte Petersen.

Un bâtiment allemand quittait Brème à destination du Japon ; ce bâtiment, on devait l'attaquer en route ; restait à décider l'endroit où le *Vindex* devait aller l'attendre et l'endroit où on pourrait le couler.

Donc, pendant qu'une escouade d'hommes, sous la direction de

Flageot, chargeait les soutes des provisions nécessaires à l'alimentation de l'équipage, un conseil se tenait dans le poste télégraphique, sous la présidence de Jacobus.

— Mes amis, dit enfin celui-ci en relevant la tête que, depuis quelques instants, il tenait penchée sur une carte, je crois que le seul point où nous puissions nous mettre en embuscade est le détroit de Bab-el-Mandeb.

Henry Graff ne put retenir une exclamation.

— Songez-vous bien à ce que vous dites, s'écria-t-il... Bab-el-Mandeb se trouve éloigné d'ici de quelque chose comme 120 degrés.

Jacobus inclina la tête.

— C'est fort exact, murmura-t-il.

— Mais objecta alors Richard Mauris, 120 degrés, cela fait à peu près le tiers du tour du monde.

— Mon Dieu, oui, répartit tranquillement l'inventeur.

— Et le tiers du tour du monde, ajouta Scheiffer, cela représente environ 13 000 kilomètres.

— Effectivement.

Henry Graff regarda Jacobus avec des yeux tout ronds de stupéfaction.

— Mais quand le *Vindex* arrivera dans la mer Rouge, s'exclama-t-il, le navire allemand sera au Japon depuis longtemps.

Jacobus fixa sur l'Autrichien son regard calme et froid.

— C'est à mon tour, fit-il, de vous demander si vous songez à ce que vous dites; de Brême à Périm, en passant par Gibraltar et le canal de Suez, il faudra au *Franconia* environ quinze jours... les 13 000 kilomètres qui vous séparent de Bab-el-Mandeb représentent pour le *Vindex* treize jours de marche... vous voyez donc que vous vous êtes trop hâté de combattre ma proposition.

— Si vous êtes certain de faire 1000 kilomètres par jour... gronda Graff.

— Je l'affirme...

Il se fit un petit silence ; puis Richard Mauris demanda :

— Mais quel intérêt y a-t-il à s'éloigner tellement d'ici?... n'y a-t-il pas sur la route de Brême au Japon quelque point plus rapproché où l'on puisse, tout aussi bien que dans la mer Rouge, attendre ce bâtiment ?

— Non, répliqua Jacobus... ou du moins, à mon sens, le détroit de



Bab-el-Mandeb est le point le plus propice à notre embuscade pour deux raisons : la première, c'est qu'aucun navire ne peut passer par là sans que nous le voyions... la seconde, c'est que c'est au fond de la mer Rouge qu'est déposé le câble télégraphique reliant l'Australie à l'Europe... d'où une grande facilité pour le *Vindex* de se mettre en communication avec ceux d'entre nous qui demeureront ici...

A ces mots les compagnons de l'inventeur se récrièrent.

— Comment! firent-ils tous ensemble, ceux qui resteront ici!... mais tout le monde ne fera-t-il donc pas partie de l'expédition?

Jacobus les regarda...

— Et les travailleurs, dit-il, qui donc les surveillera, qui donc les obligera à pousser la besogne de façon qu'elle soit terminée en temps opportun?

Cette besogne consistait à construire deux chalands destinés à recueillir les dépouilles des riches bâtiments submergés, dépouilles dont le *Vindex* ne pouvait s'encombrer.

Devant naviguer entre deux eaux, à des profondeurs variables, et remonter même les rivières et les fleuves, ces chalands étaient de forme allongée et de peu de hauteur : 10 mètres de long sur 3 mètres de large et 1^m,50 de haut, telles étaient les dimensions de ces magasins flottants.

Destinés à être trainés à la remorque par le sous-marin, ils n'avaient aucun système de moteur ou de propulseur; ils possédaient simplement des réservoirs leur permettant, suivant les besoins, d'atteindre les couches inférieures ou de remonter à la surface.

Ils avaient en outre une étroite chambre dans laquelle devait se tenir l'homme chargé de manœuvrer les pompes commandant aux réservoirs.

— Aussitôt l'Allemand signalé, poursuivit Jacobus, on télégraphie ici pour savoir où en sont les travaux et, sitôt la réponse reçue, nous venons chercher les chalands pour aller nous poster au point arrêté pour la dernière opération, c'est-à-dire l'explosion de la torpille... Ce plan vous paraît-il bon et l'adoptez-vous?

— Adopté... quant à moi, fit Richard Mauris.

— Adopté... firent les autres.

— Reste à savoir, ajouta Pososki, quels sont ceux d'entre nous auxquels incombera le rôle de garde-chiourme?

Ellen qui, jusque-là, était demeurée silencieuse, répliqua :

— Vous avez tort de parler ainsi, monsieur Pososki; dans la tâche

que nous avons juré d'accomplir, il n'y a point de détails mesquins ou déshonorants.. Le but proposé ennoblit tout.

— D'ailleurs, fit Mauris, du moment que l'attaque n'aura pas lieu sans nous, il s'agit simplement de renoncer à une promenade sous-marine et, à défaut d'autre, je me propose pour faire travailler les prisonniers...

Il ajouta, en s'inclinant gracieusement vers Ellen .

— J'espère que notre Jeanne d'Arc me tiendra compte de ma bonne volonté... à défaut de science j'ai de la complaisance...

Pososki s'écria alors :

— Puisqu'il en est ainsi, et pour prouver à mademoiselle que je suis sensible à son observation, je resterai avec M. Mauris...

Ellen les remercia l'un et l'autre d'un sourire.

— En ce cas, déclara Jacobus, Graff et Scheiffer viendront avec nous.

— Et Flageot? demanda Mauris.

— Flageot ne nous quitte pas, répondit l'inventeur... il suit Ellen, en qualité de garde du corps.

Puis s'adressant au Français et au Polonais :

— Voilà donc une chose entendue, dit-il : le treizième jour qui suivra notre départ, l'un de vous restera de faction auprès des appareils, interceptant toutes les dépêches qui viendront d'Australie jusqu'à notre arrivée.

— Mais, objecta Mauris, les rapports de Sidney et de San Francisco ne peuvent pas être interrompus ainsi sans qu'il en résulte une émotion profonde.

— Aussi je ne parle pas de confisquer les dépêches; vous les réexpédiez aussitôt après en avoir pris connaissance.

— Ah ! c'est différent, dit le Français.

En ce moment Flageot entra.

— Monsieur Jacobus, fit-il, le *Vindex* est prêt.

— Eh bien ! messieurs, fit l'inventeur en s'adressant à Scheiffer et à Graff, il ne nous reste plus qu'à embarquer.

Tous s'étaient levés et Flageot, derrière Jacobus, s'apprêtait à pousser hors de la salle son léger véhicule.

Richard Mauris lui tendit la main.

— Au revoir, dit-il d'une voix grave, et si la fatalité...

Ellen l'interrompit d'un geste brusque.

— Là où la Providence veille, s'écria-t-elle, la fatalité n'a que faire ; nous représentons le droit, et lorsque Dieu le veut, c'est le droit qui prime la force.

Płoski attira la jeune fille à lui et la baisant paternellement au front, il lui dit avec émotion :

— Qui oserait dire que Dieu n'est pas avec nous, puisqu'il vous a envoyée, vous, un de ses anges, pour nous encourager et nous guider ?

Ce fut sur ces derniers mots prononcés par le vieux Polonais que tout le monde embarqua.

Depuis plusieurs jours, on travaillait ferme à la grotte sous-marine par laquelle s'était fait le lancement du *Vindex* ; on avait transformé cette grotte en une sorte de vestibule, fermé du côté de la mer par une porte d'aluminium se manœuvrant de bas en haut, ainsi qu'une trappe, à l'aide de chaînes et de poulies.

Une sorte de puisard énorme avait été creusé dans le sol, recouvert d'une plaque d'aluminium, disposée de manière à basculer sous le poids de l'eau.

Cette disposition permettait d'embarquer et de débarquer à pied sec ; car le bateau une fois entré dans le couloir, on fermait la porte donnant sur la mer, on tirait une chaîne et le plancher d'aluminium basculant, toute l'eau entrée avec le bateau s'écoulait dans le puisard.

On faisait la même manœuvre, après le départ du sous-marin.

Une fois en mer, Jacobus fit vider les réservoirs, le *Vindex* remonta à la surface ; alors la route fut donnée au nord-nord-ouest et le navire, à fleur d'eau, fila à toute vitesse, sur le désert liquide, laissant derrière lui un long sillon d'écume.

Vers midi, on passa au large d'îlots, inhabités pour la plupart et

indiqués sur la carte sous le nom d'îles des Sables, et de ce moment jusqu'au lendemain, pas une voile, pas une bande de terre ne tacha l'immensité liquide, radieuse sous les rayons étincelants du tropique.

Flageot, auquel son service auprès de l'inventeur laissait d'amples loisirs, avait résolu d'abord de consacrer ces loisirs à sa passion favorite; il avait, dans ses moments perdus, confectionné des engins de pêche dont il attendait, avait-il affirmé, des résultats merveilleux.

Aussi dès le premier jour de navigation, cramponné à la minuscule rambarde qui courait autour de la coque du sous-marin, avait-il jeté ses lignes et attendu, avec la patience légendaire des pêcheurs, que le poisson voulût bien mordre.

Mais les heures s'écoulaient, les kilomètres disparaissaient à l'arrière du sous-marin et le flotteur ne quittait pas la surface.

De guerre lasse, il abandonna son poste et vint s'approcher de la coupole dont un des hublots, grand ouvert, permettait à Jacobus d'aspirer librement la bonne brise saline.

— Eh bien ! quoi... mon bon Flageot, fit l'inventeur, qui ne put s'empêcher de sourire en voyant la mine navrée du brave garçon... ça ne va donc pas ?

L'autre secoua la tête.

— C'est à croire, fit-il, qu'il n'y a pas plus de poissons dans le fond de l'eau que de bateau à l'horizon.

— Eh ! riposta Jacobus, crois-tu donc que les poissons soient assez friands de tes hameçons pour engager une lutte de vitesse avec eux?... or, tes hameçons courent comme le *Vindex*, c'est-à-dire, à raison de cinquante kilomètres à l'heure... il faudrait qu'ils fussent véritablement bien affamés, pour se payer des courses semblables...

Flageot avait l'air navré.

— Alors, murmura-t-il, c'est fini de la pêche... il n'y faut plus penser ?

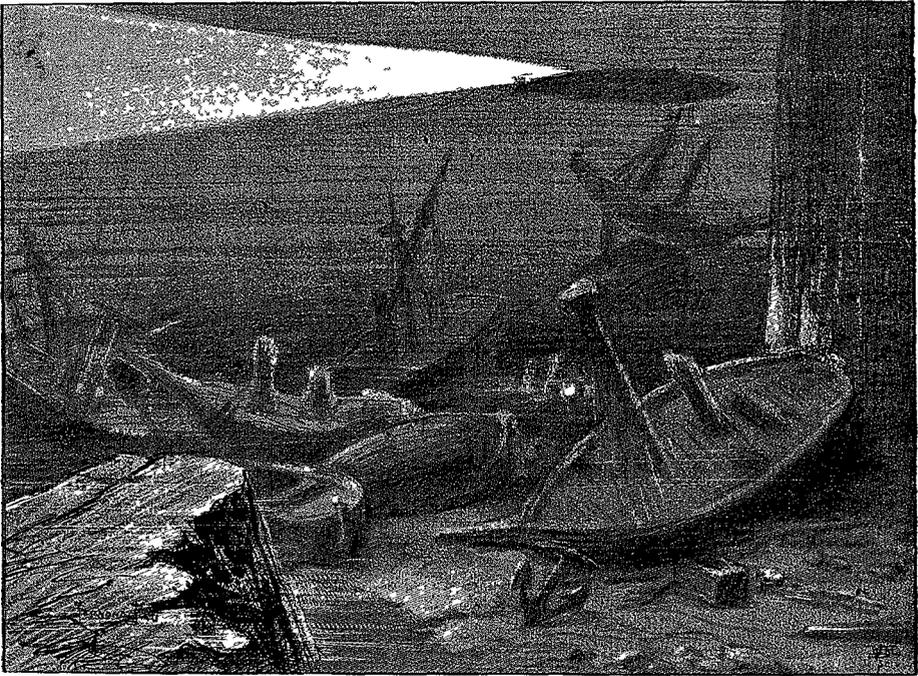
— Je ne dis pas cela, mon brave garçon, répliqua l'inventeur; mais il te faudra attendre un moment où nous serons moins pressés.

Flageot poussa un gros soupir.

— Eh quoi ! dit derrière lui une voix railleuse, ne pouvez-vous faire à la France ce petit sacrifice ?

C'était Ellen qui venait sur la plate-forme respirer l'air pur et frais de la mer.

Flageot murmura quelques mots inintelligibles, puis soudain se



touchant le front — comme l'on fait lorsqu'une idée vous traverse l'esprit — il descendit dans la cabine où Scheiffer et Graff travaillaient : le premier était plongé dans la lecture d'un ouvrage récemment paru sur l'électricité, l'autre se livrait à des études géographiques.

— Que fais-tu là ? demanda l'Alsacien, en voyant Flageot s'installer à côté de lui sur la grande table qui occupait le milieu de la pièce, puis prendre plusieurs feuilles de papier blanc et les plier de façon à en former un petit registre.

— Je vais prendre des notes de voyage, répondit gravement Flageot ; avant d'entrer au service de M. le comte Petersen, j'étais valet de chambre chez un éditeur de Paris... et j'ai réfléchi tout à l'heure que je pourrais, à la prochaine occasion, lui porter des relations de voyage... ; ça intéresserait peut-être le public.

Scheiffer réprima un sourire et inclina approbativement la tête.

— Si j'osais, ajouta Flageot, je prierais par avance monsieur de vouloir bien jeter un coup d'œil sur mon manuscrit, avant que je le propose à l'éditeur.

— Mon cher Flageot, répondit l'Alsacien avec un sérieux merveilleux, je me trouve fort honoré de ta demande... c'est chose convenue... mets-toi au travail.. ; quand tu auras besoin de moi, tu me trouveras.

C'était le douzième jour après le départ de l'île de corail ; là-bas, à l'horizon, en avant du *Vindex*, une côte basse venait de surgir tout à coup.

Flageot qui, pour la cinquième fois au moins, remettait au net les notes prises par lui, demanda à Scheiffer :

— Monsieur, qu'est-ce que c'est que ça ?

— Le cap Guardafui, répondit l'Alsacien, sans lever le nez de dessus son livre.

— Guardafui ! répéta le Parisien... connais pas.

— Entrée de la mer Rouge, fit l'autre laconiquement.

— Alors, nous sommes arrivés ?

— Presque.

Flageot enveloppa Scheiffer d'un regard suppliant.

— Si monsieur était assez bon pour écouter cinq minutes, balbutia-t-il, je lui lirais ce que j'ai déjà fait... Comme ça, si je me suis trompé, je rectifierai tout de suite...

L'Alsacien se renversa sur le dossier de son siège et relevant ses lunettes sur son front :

— J'écoute, fit-il.

Flageot toussa pour s'éclaircir la voix ; puis commença :

« Mardi 11 octobre : passé au large des îles des Sables, rien de remarquable.

« Mercredi 12 : en vue, banc de sable de Mellish, mer déserte.

« Jeudi 13 : franchi le détroit de Torrès ; cet étroit chenal creusé entre l'Australie et la terre des Papous, sépare la grande terre du sud de la Nouvelle-Guinée. Le détroit de Torrès est tristement célèbre par les sinistres maritimes ; très remarqué les innombrables épaves qui encombrent le fond de la mer. »

Flageot s'arrêta et demanda d'un ton assez satisfait :

— C'est bien cela, n'est-ce pas ?

Scheiffer inclina la tête approuvativement.

— Oh ! ce ne sont que des notes hâtives, ajouta le Parisien ; lorsque j'en serai à la rédaction, je ferai mieux que cela... je continue :

« Vendredi 14 : rien.

« Samedi 15 : longé côte septentrionale Nouvelle-Hollande.

« Dimanche 16 : passé au sud de l'île Timor ; entendu conversation entre ces messieurs ; j'ai quelques appréhensions sur les difficultés de la navigation aux environs de Java... essaim inextricable de récifs... bancs de sable... îlots habités... brrr... un coup de barre à faux est bien vite donné...

« Mardi 18 : ouf ! les endroits dangereux sont passés ; je respire... aperçu de loin Java la grande... rien de remarquable. M. Jacobus est décidément un homme ingénieux ; il a l'idée de profiter du courant sous-marin de Malabar pour augmenter la vitesse de *Vindex*.

« Mercredi 19 : nous remontons un peu au nord de Sumatra, c'est la dernière terre que nous verrons d'ici plusieurs jours ; demain nous mettrons le cap sur la côte africaine.

« Dimanche 23 : pendant quatre jours rien, absolument rien : le ciel, l'eau et quelquefois, au large, un navire qui nous oblige à plonger... enfin, aujourd'hui, on signale à l'horizon le cap Garde à vous.

— Non, interrompit Graff en éclatant de rire... Guardafui...

Flageot lui lança un mauvais regard.

— *Errare humanum est*, monsieur, répondit-il avec beaucoup de dignité.

Et il rectifia.

En ce moment la voix de Jacobus se fit entendre dans le tuyau acoustique.

— Préparez-vous à plonger.

Flageot lâcha son cahier de notes, l'Autrichien abandonna son atlas, et tous deux se précipitèrent aux appareils.

Cinq minutes après, l'eau s'engouffrait dans les réservoirs et le *Vindex* disparaissait dans les flots.

A dix mètres, Jacobus commanda :

— Halte !... en avant ! nord-ouest.

Scheiffer qui dirigeait le gouvernail donna un tour de roue, et l'appareil, évoluant, prit sa course dans la direction indiquée.

Le 12, au soir, on fit halte ; puis les réservoirs vidés, le bateau remonta à la surface pour attendre, immobile et invisible presque, le bâtiment allemand.

On n'attendit pas longtemps ; vers minuit, Graff, qui était de quart dans la coupole, fit résonner l'avertisseur, et quelques instants plus tard, l'équipage du *Vindex*, réuni sur la carapace même de l'appareil, examinait un point lumineux qui brillait dans la nuit, à quelques kilomètres en avant.

Ce point lumineux était, à n'en pas douter, un feu de position ; la question était de savoir s'il appartenait au *Franconia*.

— Eh ! fit Scheiffer, il y a une manière bien simple pour s'en assurer : surveillons à peu de profondeur le passage du bateau, de manière à remonter aussitôt son passage pour projeter un rayon électrique sur son arrière : il nous sera facile, à distance, de lire le nom inscrit à la poupe.

Flageot secoua la tête.

— Simple, je ne dis pas, grommela-t-il, mais dangereux ; un jet de

lumière électrique!.. comme vous y allez! croyez-vous donc que les hommes de quart soient aveugles?

— Bast! répliqua Ellen, ils croiront à un phénomène météorologique quelconque...

Le Parisien fit claquer sa langue.

— Eh! s'écria Graff, si vous avez un autre moyen...

— Que diriez-vous, demanda Flageot, si je m'approchais doucement, en nageant entre deux eaux, jusqu'au bâtiment?

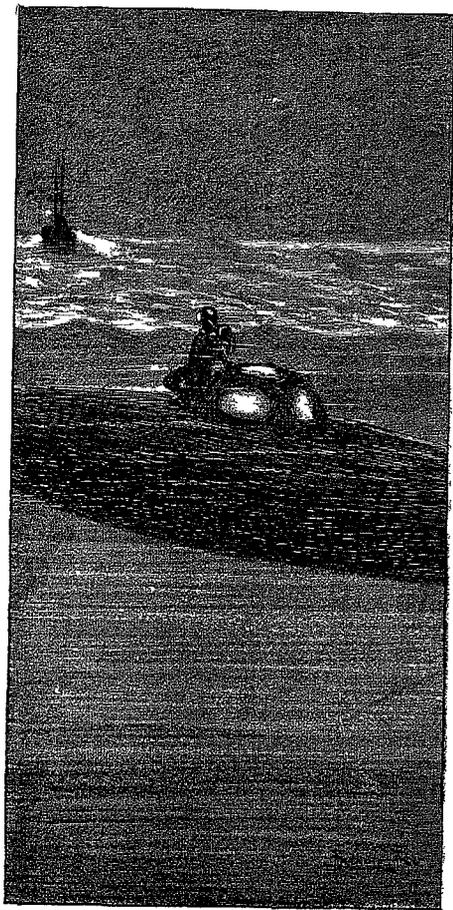
— A moins, riposta Scheiffer, que vous n'ayez comme les chats la propriété d'y voir la nuit, je ne sais trop comment vous vous y prendrez pour lire le nom du bâtiment; sans compter que la poupe est élevée de plusieurs mètres au-dessus de la surface et que vous ne demanderez pas à l'homme de quart de vous jeter une échelle.

Après une courte délibération, on adopta le moyen proposé par l'Alsacien; le *Vindex*

plongea et, se rapprochant de la côte, demeura immobile, ses lumières éteintes, en embuscade.

Deux heures s'écoulèrent, dans une angoisse que l'on peut deviner. Si enfin c'était l'ennemi!

Flageot, vêtu de son scaphandre, se tenant accroupi sur la carapace enfoncée à cinquante centimètres au-dessous du niveau de la mer, fai-



sait sentinelle, les regards fixés sur le point lumineux qui devenait de plus en plus apparent.

Bientôt, dans le brouillard qui flottait à la surface des eaux, une masse sombre apparut qui peu à peu prit la forme et les proportions d'un bâtiment.

Puis les cheminées devinrent distinctes avec leur panache de fumée rougeâtre et le feu des machines ensanglantant l'eau tout autour de la coque.

Avant un quart d'heure, le navire signalé serait sur le *Vindex*.

Flageot frappa la coque du sous-marin avec sa lourde semelle de plomb, et à ce signal, le *Vindex* émergea des flots pour recevoir son passager et plonger aussitôt après.

— Le voici, dit d'une voix émue Flageot en dévissant son casque.

Jacobus, assis sur le coffre des piles, fit manœuvrer le mécanisme commandant la coupole, et celle-ci glissant dans ses rainures s'éleva au-dessus de la coque, emmenant avec elle l'inventeur.

— Attention, fit celui-ci.

Flageot courut aux réservoirs. Graff saisit le levier commandant au gouvernail; quant à Scheiffer, il se tint près du commutateur du phare, prêt à faire jaillir le jet lumineux.

— En haut!

Les hublots de la coupole effleurèrent la crête des vagues.

— Halte!

A une vingtaine de mètres du sous-marin, le bâtiment passa, remplissant le silence de la nuit du ronflement de ses machines et laissant derrière lui un sillage écumeux qu'ensanglantaient ses feux.

— Tout à tribord! commanda Jacobus.

Puis :

— En avant... doucement.

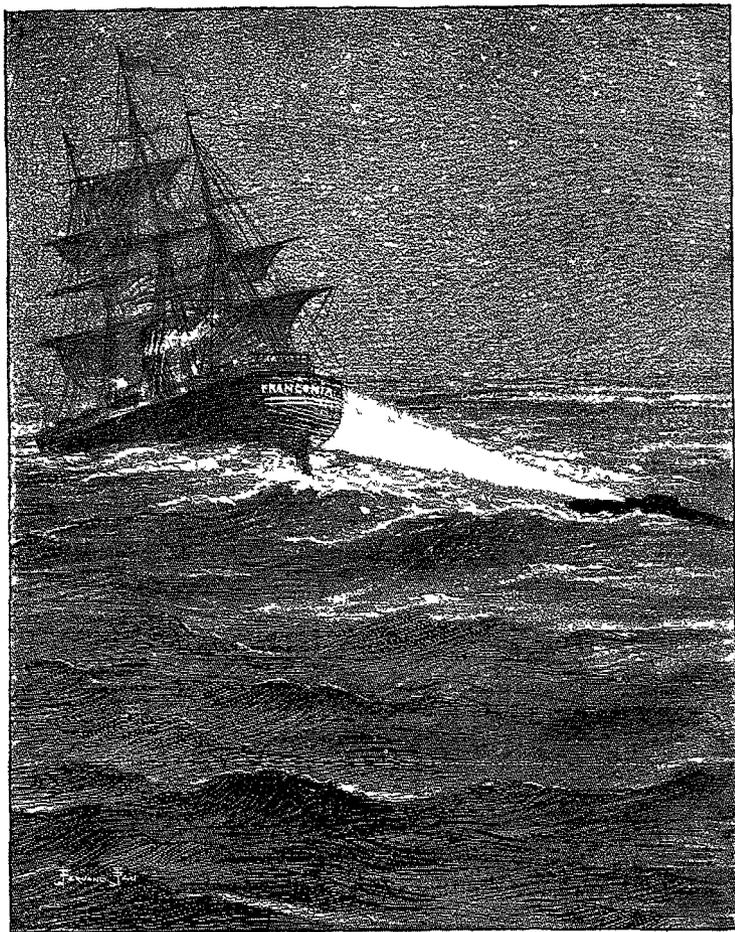
Le *Vindex* évolua et se mit en marche dans le sillon même creusé par l'hélice du navire.

— Quelle distance? demanda Scheiffer.

— Quinze mètres... répondit Jacobus... visez, droit devant vous... nous sommes dans l'axe même du bâtiment... Y êtes-vous?

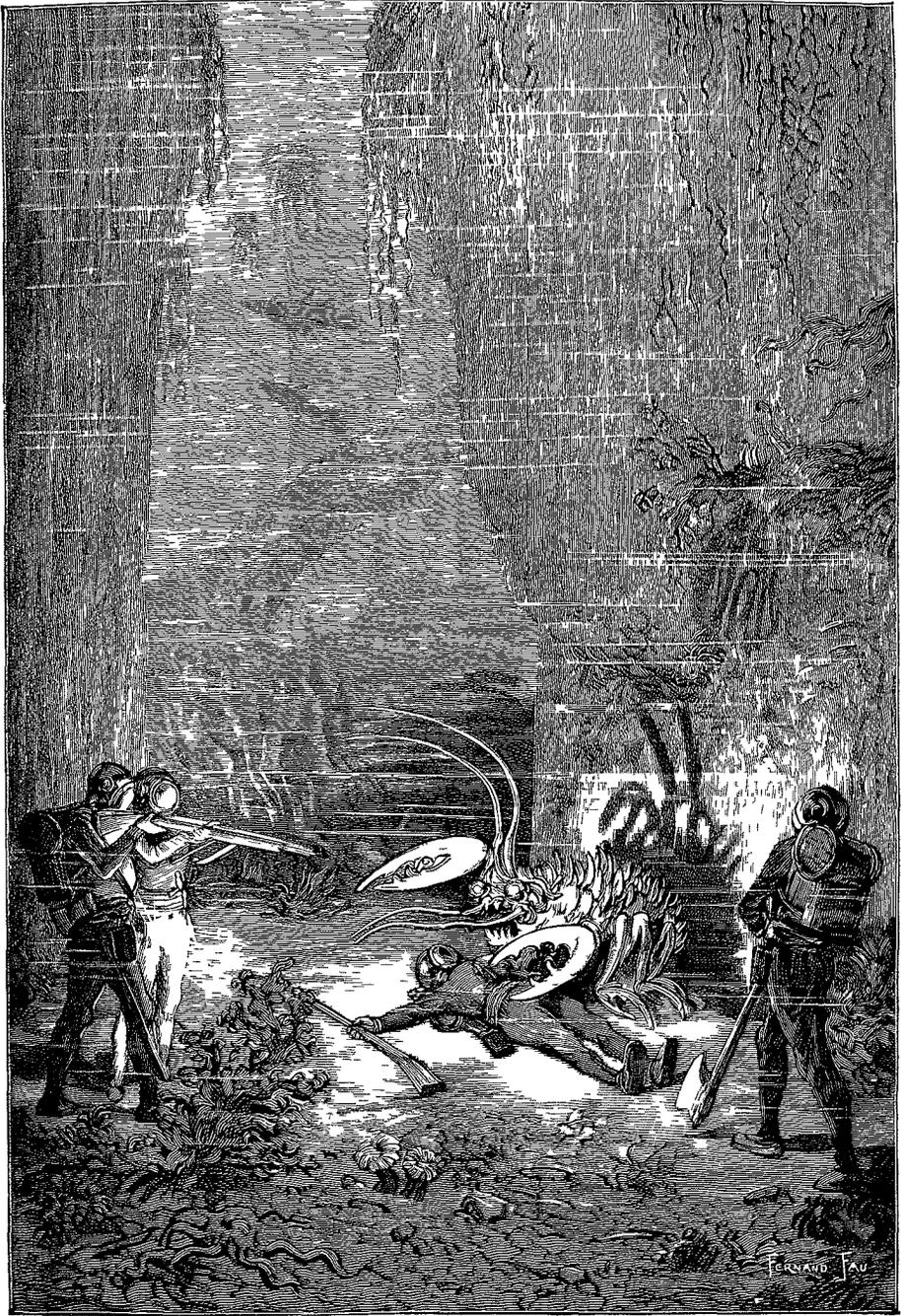
Un silence de quelques secondes; puis la voix de Scheiffer, criant :

— Attention !



Au même instant, un éclair blanchâtre raya l'ombre, jaillissant de l'avant du *Vindex* pour venir, pendant quelques secondes, illuminer la poupe du navire... Puis la nuit se fit plus profonde, plus mystérieuse encore.

— *Franconia* ! s'écria Jacobus.



AU DESSOUS DE CE MONSTRE, ÉTENDU SUR LE SABLE, ENTRE SES PATTES, ÉTAIT LE CORPS
DE LA JEUNE FILLE (P. 163).

Et Flageot, jetant son chapeau en l'air, cria à son tour :
— En chasse!

*
* *

L'équipage du *Vindex* comptait que le navire allemand irait faire son charbon à Aden, suivant l'habitude des paquebots-poste et des navires transatlantiques; mais les soutes de la *Franconia* n'étaient sans doute pas encore vides du combustible embarqué à Suez, car, passant au large d'Aden, il se dirigea en plein sur la péninsule indienne.

— Nom d'un pompon! grommela un jour Flageot qui s'impatientait de toutes ces lenteurs, pourquoi ne lui faisons-nous pas son affaire tout de suite?... J'ai hâte de le bousculer un peu comme m'a bousculé l'année dernière votre petit modèle.

— Patience, ami Flageot, répondit l'inventeur, nous sommes encore trop loin de l'île de Corail... et puis les chalans ne sont pas prêts... et puis... il faut que ce navire disparaisse sans que sa perte puisse faire naître aucun soupçon... Or, dans ces parages... la navigation est aussi assurée que sur le lac de Constance ou de Genève...; pas le moindre récif... pas le plus petit banc de corail... la côte est sûre... la mer superbe, et si par hasard un de ces bandits s'échappait... il pourrait donner l'éveil.

Trois jours plus tard, la *Franconia* entra à Bombay et Henry Graff fut débarqué de nuit pour s'en aller aux renseignements; il était en même temps porteur d'une dépêche à l'adresse de Richard Mauris, demandant des nouvelles des chalans.

Lorsque l'Autrichien revint à bord, il rapporta la réponse de l'île de Corail : « Rien de prêt avant huit jours. »

Quant au bâtiment allemand, il s'en allait bien au Japon, ainsi que l'avait télégraphié le comte Petersen; il devait faire escale à Singapour.

Flageot fit la moue, car tous ces atermoiements l'irritaient; Jacobus, au contraire, se frotta les mains.

— Tant mieux, murmura-t-il, ils reviennent dans les parages de l'île de Corail; les chalans auront moins de chemin à faire...

Il se pencha sur la carte marine étalée devant lui, et après un instant de réflexion, il marqua d'un coup d'ongle un point, disant entre ses dents :

— C'est ici qu'ils mourront.

En ce moment, Scheiffer, qui était de garde dans la coupole, signala la *Franconia* qui sortait de Bombay; le *Vindex* plongea et se mit, à petite vitesse, à suivre le bâtiment.

Pendant sept jours, on longea de la sorte la côte occidentale de l'Hindoustan, sans que rien vint rompre la monotonie du voyage. Scheiffer continuait ses études sur l'électricité et Graff ses études sur le monde sous-marin : Jacobus et Ellen, la plupart du temps réunis dans la coupole, causaient ensemble, en langue danoise, sans doute de leurs espérances patriotiques, et Flageot s'ennuyait mortellement.

La pêche lui était interdite, en raison de la proximité de la *Franconia*; quant à son cahier de notes, les pages en demeuraient d'une blancheur immaculée; il n'y avait rien à signaler.

Le soir du septième jour, Jacobus changea brusquement la direction du *Vindex*, dont la route fut mise hardiment sur le Sud.

— Mais nous perdons la *Franconia* ! s'écria Graff.

— N'ayez crainte, riposta l'inventeur, nous savons où la retrouver... à Singapour, où elle ne sera pas avant douze ou treize jours; pour le moment, il nous faut télégraphier à Mauris; les chalans doivent être prêts.

Puis à Scheiffer :

— Vous qui connaissez, comme les rues de Strasbourg, les fonds sous-marins, indiquez-moi donc sur la ligne du câble australien un point quelconque, pas trop éloigné d'ici, et qui ne soit pas à plus de quatre à cinq cents mètres de fond.

L'Alsacien réfléchit quelques secondes et, après avoir consulté la carte.

— Ici, répondit-il, en posant le doigt sur un point situé au large de Ceylan et de Colombo.

Scheiffer fut mis au gouvernail, et quarante-huit heures après le *Vindex* faisait halte.

Ellen avait demandé à Jacobus de faire partie de cette expédition et Jacobus, qui ne savait rien refuser à sa cousine, y avait consenti.

— N'ayez crainte, avait répondu Flageot aux recommandations presque maternelles de l'inventeur, Mlle Ellen reviendra saine et sauve... ou vous ne me reverrez plus...

Puis on avait commencé à revêtir les scaphandres.

L'appareil de plonge imaginé par Jacobus pouvait permettre à l'homme de parvenir à une profondeur décuple de celle à laquelle on était arrivé jusqu'à ce jour, avec les scaphandres les plus perfectionnés : c'est-à-dire que l'on pouvait descendre jusqu'à cinq cents mètres sous les eaux et résister à une pression de cinquante atmosphères sans être écrasé : ce résultat était obtenu grâce à un réseau élastique soutenant l'étoffe imperméable de l'appareil et à l'insufflation, dans la double enveloppe du vêtement, d'une certaine quantité d'air venant du réservoir attaché sur le dos du plongeur, air dont la pression pouvait être réglée à volonté.

On endossait d'abord ce vêtement dont la partie supérieure était munie d'une collerette d'acier, puis les bottes à semelles épaisses en plomb, le récipient à air comprimé, les armes composées d'un tube lance-torpilles et d'une hache énorme à manche de fer massif, la lanterne électrique avec sa pile étanche et, en dernier lieu, le casque vitré et la ceinture de plomb, équilibrant le plongeur au fond des eaux.

Henry Graff demeurait à bord pour aider Jacobus dans la manœuvre du bateau.

Les trois excursionnistes, qui pesaient chacun plus de trois cents kilogrammes, furent placés dans le cylindre à soupape et passèrent, presque sans transition, dans la mer et sans qu'une seule goutte d'eau pénétrât à l'intérieur du sous-marin.

Presque aussitôt et suivant les conseils que Scheiffer leur donnait au moyen de l'ardoise pendue à sa ceinture, Ellen et Flageot eurent établi l'équilibre de pression : il leur suffit pour cela de laisser pénétrer un peu d'air comprimé dans la doublure de leur vêtement ; ils firent briller la lumière dans le filament de leur lampe à incandescence et se servant, comme d'un bâton, du manche de leur hache, ils partirent à la suite de l'Alsacien qui guidait la marche, Ellen tout de suite derrière lui et Flageot à l'arrière-garde.

Et celui-ci ne pouvait s'empêcher de rire en voyant ceux qui le précédaient devenus, malgré leur poids de trois cents kilog., aussi légers que ces bonshommes en moelle de sureau dont s'amuse les enfants.

Cédant à la pression des eaux, ils oscillaient à droite, à gauche, en avant, en arrière, semblant toujours s'allonger sur le sol, puis se relevant, retenus par leurs chaussures métalliques qui avaient cependant, elles aussi, perdu une partie de leur pesanteur.

Le sol allait en descendant suivant une pente inclinée très accidentée : au bout d'une demi-heure on rencontra une surface plane qui s'étendait à perte de vue, semée cependant, de ci et de là, de masses sombres, forêts sous-marines ou rochers.

Flageot posa la main sur l'épaule de Scheiffer :

— A quelle profondeur sommes-nous ? écrivit-il sur son ardoise. L'Alsacien consulta son manomètre.

— A trois cent cinquante mètres, répondit-il avec son crayon, c'est-à-dire que nous avons sur le dos une charge de trente-cinq atmosphères.

Peu à peu, la lumière solaire était allée s'affaiblissant, le brouillard translucide dans lequel marchaient les voyageurs s'était épaissi au point qu'en dépit de leurs lampes c'eût été la nuit autour d'eux, sans les innombrables animaux phosphorescents qui jetaient dans ces grands fonds sous-marins une lumière douce, indécise, blanchâtre, teintée légèrement par la couleur même des eaux.

— Ma parole d'honneur, pensa Flageot, on se croirait dans les

plaines des environs de Paris, par une belle nuit de printemps.

Et il se promet de se rappeler cette phrase pour la mettre dans son cahier de notes, avec cette remarque — très exacte d'ailleurs — qu'à trois cent cinquante mètres de profondeur, les eaux sont éclairées par quelque chose qui ressemble au clair de lune terrestre.

Depuis un quart d'heure environ l'on marchait et Scheiffer, consulté pour la troisième fois par Flageot, venait de lui répondre qu'avant un kilomètre l'on serait arrivé, lorsque soudain, d'un fourré de plantes marines près duquel ils passaient, une masse sombre s'élança, et renversant l'Alsacien, s'abattit sur Ellen.

Flageot poussa un cri d'angoisse et se jeta en avant, la hache dressée au-dessus de sa tête, prêt à assommer l'ennemi inconnu qui venait de les assaillir.

Mais tout à coup, autour de lui, l'eau se troubla, devint noirâtre, perdit sa transparence, faisant comme un nuage de suie qui s'interposa entre ses compagnons et lui.

Un moment déconcerté, il demeura immobile, ne sachant de quel côté diriger ses pas au milieu de cette nuit qui l'enveloppait.

Puis, aussi subitement qu'il s'était formé, le nuage se dissipa, et Flageot se trouva nez à nez avec Scheiffer qui s'était relevé sans aucun autre mal que l'émotion causée par cette bousculade inattendue.

Quant à Ellen, elle avait disparu.

Les deux hommes levèrent désespérément les bras.

— Morte ! demanda Flageot, toujours par l'intermédiaire de son ardoise.

L'Alsacien hocha la tête.

— Plutôt mourir, moi aussi, que de revenir au bateau sans elle.

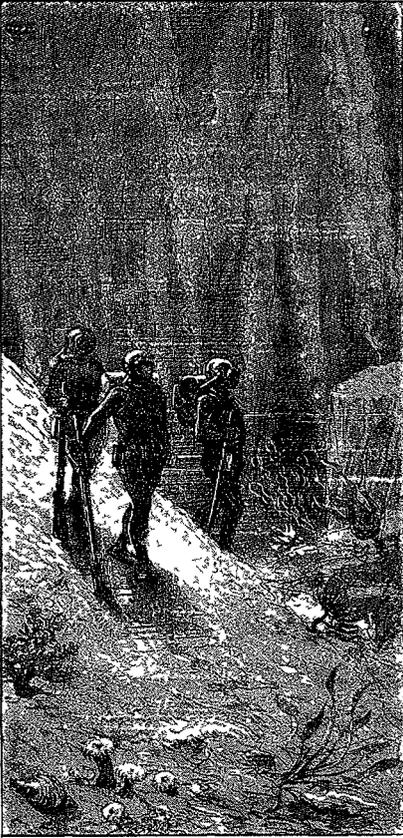
Et il s'assit, désespéré, la tête dans les mains.

Il se redressa, se sentant touché à l'épaule par la main de Scheiffer, qui lui montra son ardoise sur laquelle étaient tracés ces mots :

— L'homme lâche se laisse seul abattre... Mourir pour mourir, risquons notre vie en cherchant Ellen... Ellen est l'âme de Jacobus...

Ellen est l'âme de notre revanche... En avant pour la patrie !
— Marchons, répondit simplement le Parisien.

Et, courbés vers le sol sur lequel ils projetaient la lumière de leurs lampes, les deux hommes se remirent en route, étudiant les empreintes multiples laissées sur le sable par le passage des animaux sous-marins.



Tout à coup, Scheiffer s'arrêta, et de la main indiqua à son compagnon un double sillon assez profond creusé dans le sol.

— Les semelles des bottes, écrivit-il... L'animal qui s'est emparé d'Ellen la tire après lui; nous la retrouverons.

Et avec toute la vélocité dont ils étaient capables, ils s'élançèrent sur cette piste, surexcités par l'espoir de mener à bonne fin cette chasse aventureuse.

Tout en marchant, l'Alsacien consultait sa boussole et la carte crayonnée par lui au revers de son ardoise, car avec son esprit méthodique il ne perdait pas la tête et songeait au retour.

Pendant une heure, ils marchèrent ainsi, suivant le double sillon qui se poursuivait, toujours aussi nettement tracé, mais faisant à travers la plaine sous-marine des circuits capricieux, comme si l'instinct de l'animal lui eût fait pressentir la poursuite qui lui serait donnée.

Tout à coup, à cent mètres d'eux, il leur parut que la nappe liquide s'assombrissait, perdait sa transparence et, en avançant un peu, ils

reconnurent qu'une masse rocheuse, très élevée, formait en cet endroit une barrière infranchissable.

Et, toujours devant eux, se voyait le double sillon creusé par les bottes d'Ellen.

Alors, les deux hommes se mirent à courir; car, si l'animal qui s'était emparé de la jeune fille n'avait pu gravir ces rochers, on allait le trouver là, acculé.

Mais Flageot vit soudain Scheiffer, qui le devançait de quelques pas, s'arrêter, s'étendre à plat ventre derrière un bouquet de fucus et lui faire signe de la main de venir le rejoindre avec précaution.

Quand ils furent côte à côte, l'Alsacien écrivit sur son ardoise :

— Là-bas, à votre droite, crâbe-araignée géant.

Flageot regarda dans la direction indiquée et vit alors un monstre épouvantable dont jamais, dans ses plus terribles cauchemars d'enfant, il n'avait eu la vision.

Une masse verdâtre, sorte de carapace hérissée de toutes parts de pointes aiguës, se tenait dressée sur des pattes grosses comme le bras d'un homme, pointues, longues d'un mètre cinquante environ et terminées par des sortes de pinces crochues qui lui servaient à se cramponner au sol.

Au milieu de la carapace qui, presque ronde, pouvait avoir un diamètre de quatre-vingts centimètres, une ouverture était béante, toute garnie intérieurement de crocs acérés, et au-dessus de cette ouverture des yeux glauques, verdâtres, dans lesquels brillait une lueur phosphorescente.

Au-dessous de ce monstre, entre ses pattes, sur le sable, une forme allongée était étendue, immobile : c'était le corps de la jeune fille.

Scheiffer ayant éteint brusquement sa lampe, Flageot en fit autant, et les regards de la bête devinrent plus lumineux encore.

Puis l'Alsacien passa son ardoise à son compagnon, qui lut ceci :

— Vous vous êtes vanté plusieurs fois d'être bon tireur... nous allons voir... A vous l'œil gauche... moi je prends l'œil droit... ajustez...

comptez trois et tirez... Il faut que nous l'atteignons ensemble.

Le Parisien inclina la tête pour montrer qu'il avait compris, puis saisissant son tube lance-torpille, il le prit ainsi qu'il eût pris un fusil, épaula, et après avoir ajusté, compta : un... deux... trois...

Un petit sifflement se fit entendre, deux sillons écumeux, minces comme des rubans d'argent, zébrèrent l'eau verdâtre et soudain, à vingt pas d'eux, le monstre, mortellement atteint, fit un bond formidable.

— Il en tient !... il en tient !... cria Flageot.

Et sans attendre Scheiffer, il se précipita en avant, la hache levée.

Pendant quelques secondes, l'Alsacien ne vit qu'un tourbillon de sang au milieu duquel s'agitaient deux masses sombres entrelacées, et quand il arriva sur le lieu du combat, pour prêter main-forte à Flageot, il trouva celui-ci se dépêtrant des pattes du monstre qui gisait sur le sol, agité des dernières convulsions de l'agonie.

Tout de suite, alors, Scheiffer courut à la jeune fille, et lui posant la main sur la poitrine, constata que le cœur battait faiblement encore ; la soulevant, il remarqua que le tuyau qui faisait correspondre au réservoir d'air le casque du scaphandre était légèrement faussé.

Avec la lame de sa hache, il le redressa, et presque aussitôt un léger frémissement courut par les membres d'Ellen.

Cinq minutes après, revenue à elle complètement, elle serrait les mains de ses compagnons tout joyeux : à travers les vitres du casque de Flageot, elle vit deux larmes rouler sur les joues du brave garçon.

— Merci pour la patrie, écrivit-elle.

— C'est le comte Pétersen qui me doit une fière chandelle, pensa le parisien.

La jeune fille ajouta :

— En grâce, pas un mot de cela à Jacobus ;... il ne m'autoriserait plus à vous accompagner... Et maintenant au câble ! nos amis doivent être dans une inquiétude...

Une heure plus tard, les trois explorateurs étaient de retour au

Vindex, traînant derrière eux un fil attaché par eux à une entaille pratiquée dans la gutta du câble d'Australie.

Le fil une fois mis en communication avec l'appareil de transmission du bord, on entra en relation avec l'île de Corail par ces simples mots :

« Et les chalans? — urgent accélérer travail. »

Au bout de deux heures, la sonnerie tinta, l'aiguille oscilla devant le miroir et Scheiffer, enregistrant la dépêche au fur et à mesure que les signes se traçaient sur l'écran, traduisit :

« Arrivez sans retard... car nous... »

L'aiguille s'arrêta.

La transmission venait d'être coupée sur le trajet et peut-être non loin de la cité sous-marine.





X

Une révolte dans l'île de Corail.

Puisque, plus heureux que l'équipage du *Vindex*, nous avons le don d'ubiquité, profitons-en pour franchir en quelques secondes les quinze cents kilomètres qui nous séparent de l'île de Corail.

Nous serons ainsi renseignés immédiatement sur les causes de l'énigmatique dépêche dont viennent d'être si profondément troublés Jacobus et ses compagnons.

Nous avons, dans un des précédents chapitres, expliqué quel moyen ingénieux Jacobus avait trouvé de tenir courbés sous sa volonté les quarante et quelques survivants du *Todten*.

Le lecteur n'a donc point dû s'étonner de voir Jacobus et ses amis s'éloigner de l'île de Corail, en laissant Mauris et Pososki seuls en présence des prisonniers; les deux patriotes, et même un seul des deux, étaient, dans de semblables conditions, de force à faire face à toutes les éventualités.

Le bout du doigt appuyé sur la manette du commutateur, et c'en était fait des quarante misérables.

Cependant, par mesure de précaution, le Polonais et le Français avaient décidé de transporter la pile dans le petit poste télégraphique qui, nous l'avons déjà dit, était situé à l'écart des chantiers et, par conséquent, à l'abri d'un coup de main : c'est là qu'ils passaient la nuit, se-relayant à tour de rôle pour veiller sur les précieux appareils desquels dépendaient leur sûreté personnelle et la sécurité de l'île de Corail.

Pendant les premiers jours, tout se passa à merveille : les équipes continuaient de travailler avec activité, si bien que les chalans étaient terminés quarante-huit heures avant que Scheiffer télégraphiât pour la seconde fois, des fonds sous-marins de Colombo.

— Allons, dit un soir Pososki en se frottant les mains avec satisfaction, voilà de la bonne besogne ; les autres n'ont qu'à revenir...

— Il y aurait une autre besogne à faire, qui serait non moins bonne, répliqua Richard Mauris en fixant sur son compagnon un regard singulier.

Le Polonais garda un moment le silence ; puis hochant la tête du côté des travailleurs :

— Ce serait de se débarrasser de tous ces brigands-là, fit-il.

Mauris ne répondit pas, mais ses yeux brillèrent d'une lueur étrange.

— Ah ! poursuivit Pososki, l'idée m'en est venue à moi aussi et, plus d'une fois, en faisant mon quart, j'ai eu de furieuses envies de donner un coup de pouce à la manette.

— Qui donc aurait terminé les chalans ? fit vivement Mauris.

— Et puis, ajouta le Polonais, Jacobus n'aurait peut-être pas été content.

— Il faudra pourtant nettoyer toute cette vermine, grommela le Français, maintenant qu'elle ne nous est plus utile...

— Cela n'est pas dans nos instructions, riposta Pososki, et, pour rien au monde, je ne voudrais désobliger Jacobus... Mais lorsque le

moment sera venu, je réclamerai l'honneur d'envoyer dans l'autre monde ces bandits...

— Part à deux, en ce cas, s'écria Mauris.

Les deux hommes se serrèrent la main énergiquement.

— C'est convenu, part à deux, répliqua le Polonais.

Puis se retournant brusquement :

— N'avez-vous pas entendu du bruit de ce côté? fit-il.

Et il étendait la main vers une fenêtre qui était demeurée entr'ouverte.

— Non, répondit le Français...

— Il m'avait semblé entendre marcher.

— C'est peu vraisemblable... tous les hommes sont couchés et dorment.

— Puissent-ils bientôt dormir leur dernier sommeil! grommela Pososki.

— Amen, fit Mauris.

Et il ajouta :

— En attendant, comme vous prenez le premier quart, je vais dormir, moi aussi.

Et il fut s'étendre sur son cadre : quelques minutes après, un ronflement sonore, emplissant le poste, prouvait que Richard Mauris était parti pour le pays des rêves.

Le Polonais, lui, se leva, alla à la fenêtre, se pencha au dehors, et après avoir constaté que tout était tranquille et silencieux du côté des travailleurs, s'en revint s'asseoir auprès du commutateur : alors, il



alluma sa pipe, trouvant une jouissance ineffable à s'envelopper des volutes de fumée odorante et grisante, et à se laisser bercer par ses rêveries.

Bientôt ce bercement l'assoupit et il s'endormit.



Soudain, il bondit sur ses pieds, réveillé par un fracas épouvantable qui venait de retentir auprès de lui, et de ses yeux tout brouillés encore de sommeil, il vit une forme humaine qui s'enfuyait par la fenêtre.

— Mauris ! cria-t-il, Mauris .

Le Français était debout, son revolver à la main, criant :

— Que se passe-t-il ?

Au lieu de répondre, Pososki poussa un rugissement de rage, en lui montrant, brisées et renversées sur le plancher tout inondé d'acide, les piles correspondant au commutateur.

— Je suis un misérable ! s'écria-t-il, je me suis endormi, et l'un de ces bandits a pénétré ici.

Ce disant, il saisissait son revolver, prêt à se faire justice.

Sautant sur lui, Mauris le désarma.

— Êtes-vous fou ! mon ami, fit-il... votre vie ne vous appartient pas.

— Mais nous sommes perdus, balbutia le Polonais, désespéré, nous et nos amis dont ma négligence brise les patriotiques espérances !

— Non, riposta le Français.. rien n'est perdu encore, si nous avons de la fermeté et du courage... Barricadons-nous ici et tâchons de tenir jusqu'au retour du *Vindex*.

Alors les deux compagnons fermèrent les fenêtres, barricadèrent la porte avec tout ce qu'ils avaient à leur disposition et attendirent.

Leur attente ne fut pas longue : des hurlements furieux éclatèrent et la troupe des prisonniers se précipita vers le poste, armés les uns de pioches, les autres de leviers, ceux-ci de lingots d'acier, ceux-là de roues de machines destinées à battre les murs du fragile abri, comme des catapultes.

Deux coups de feu éclatèrent, un homme roula à terre, un autre poussa un cri de rage ; le reste de la troupe continua d'avancer.

Deux nouveaux coups de feu et deux nouvelles victimes.

Alors, les Allemands reculèrent, comprenant l'inutilité de servir ainsi de cibles à ces deux assiégés dont ils étaient certains de s'emparer avec le temps, et furent se mettre à l'abri, à quelque distance.

Ce fut pendant cette suspension d'armes que, dans le poste, la sonnerie du télégraphe retentit.

— Sauvés ! nous sommes sauvés ! s'écria Mauris en courant aux appareils.

Pososki, dans sa joie, négligea de surveiller les assaillants, en sorte qu'il ne put voir quelques-uns d'entre eux s'approcher en rampant de la porte de sortie par laquelle passait, on s'en souvient, le fil qui faisait dériver jusqu'à la cité sous-marine le courant du câble Sidney-San-Francisco.

Si bien qu'à peine Richard Mauris avait-il commencé d'expédier au *Vindex* la réponse que l'on connaît, l'appareil cessa de fonctionner, en même temps qu'éclatèrent au dehors des cris de triomphe.

D'un coup de hache, le fil venait d'être coupé...

Mauris et Pososki se regardèrent, consternés...

— Cette fois... murmura le Français, en courbant la tête...

— Non, répliqua Pososki avec énergie, ne désespérons pas... Dieu ne peut pas soutenir ces bandits... Dieu nous viendra en aide;... d'ailleurs, les deux premiers mots de votre dépêche ont passé, et ces deux mots sont suffisants pour faire accourir nos amis en toute hâte.

— Mais ils n'arriveront ici que pour se faire massacrer par ces misérables.

Le Polonais hocha la tête.

— Nous avons encore quatre balles chacun dans nos revolvers, cela fait huit hommes de moins;... et puis Jacobus est bien fort et il trouvera certainement un moyen...

— Un moyen! répliqua Mauris, il n'y aurait qu'à ouvrir les portes du couloir et tous ces bandits seraient noyés du coup...

— Oui... mais tout votre travail si péniblement achevé serait anéanti... Non, le mieux, voyez-vous, est d'attendre et de prier Dieu qu'il veille sur nous.

Et pendant cinq jours, les deux champions avaient vaillamment attendu.

On s'imagine facilement l'émotion qui s'empara de l'équipage du *Vindex* lorsque Scheiffer eut traduit la dépêche tronquée, expédiée de l'île de Corail.

Ils se regardèrent tous pendant quelques secondes, silencieux, étreints à la gorge par une inexprimable angoisse, chacun d'eux ayant la soudaine vision de quelque épouvantable catastrophe.

— Il n'y a qu'une chose à faire, s'écria Jacobus, retourner là-bas aussi vite que possible.

— On pourrait attendre encore, suggéra l'Alsacien qui, penché sur les appareils, guettait anxieusement le miroir de l'aiguille aimantée ; il se produit souvent de ces brusques interruptions, et peut-être, dans quelques instants, le courant sera-t-il rétabli.

— Attendre ! fit à son tour Ellen... pourquoi faire?... le commencement de la dépêche n'est-il pas suffisant pour nous dicter notre conduite ? Nos amis nous disent de revenir... Hâtons-nous de les rejoindre...

— Je connais M. Mauris, déclara Flageot, c'est un brave, et s'il nous appelle, c'est que, véritablement, le danger est pressant.

Et il ajouta entre ses dents :

— Je ne sais pourquoi... mais j'ai le pressentiment que ces bandits se sont révoltés.

Scheiffer eut un sourire moqueur.

— Bast ! ricana-t-il, leur révolte ne peut être dangereuse, car nos amis ont de quoi la réprimer à leur gré... Non, ce ne peut être cela... je crains plutôt quelque accident matériel ;... les portes du couloir peuvent s'être rompues sous la poussée des vagues...

— Ou bien encore la pression de l'eau avoir défoncé le plafond vitré, dit Henry Graff.

Une demi-heure plus tard, le fil adducteur était détaché du câble qui lui-même était réparé et le *Vindex* piquait à toute vitesse droit sur l'île de Corail.

En moins de deux jours, après avoir traversé tout l'archipel Malais et celui des Moluques, il atteignit le détroit de Torrès ; là, en raison des écueils et des bancs de sable, il dut ralentir sa marche, et ce ne fut que le lendemain soir qu'il put pénétrer dans la mer de Corail.

Pendant quarante-huit heures encore, le *Vindex* fila à la surface de

l'immensité liquide avec une vitesse de vingt-sept nœuds à l'heure, se dirigeant en droite ligne sur la ville sous-marine, et le cinquième jour au matin, comme le soleil dorait la crête des vagues, il diminua sa vitesse, plongea une dernière fois et fit le tour de l'île, cherchant son port d'attache.

Enfin apparut la porte, peinte en blanc, qui donnait accès dans le couloir servant d'entrée à la cité subaquatique : Flageot et Graff, revêtus de leur scaphandre, se mirent à l'eau, ouvrirent la porte, et le *Vindex* fut porté par la mer qui s'engouffrait dans le couloir, entraînant avec lui suspendus à son hélice les deux plongeurs.

Ceux-ci, aussitôt, refermèrent la porte ; puis halèrent sur la chaîne commandant le couvercle du puisard qui bascula, et le couloir se trouva, comme par enchantement, asséché.

Emporté par son courage, Flageot allait s'élancer pour ouvrir la deuxième porte qui donnait accès dans l'intérieur même des chantiers, lorsque Jacobus lui fit signe ainsi qu'à Graff de venir le rejoindre dans le bateau.

Une fois que les deux plongeurs eurent quitté leur scaphandre, on tint conseil sur la conduite qu'il s'agissait d'adopter.

Ellen soutenait Flageot qui était d'avis de courir, sans tarder, au secours de leurs amis.

Graff, plus circonspect, proposait de remonter à la surface pour plonger dans la cuvette intérieure, afin d'examiner par la toiture vitrée ce qui se passait à l'intérieur de la ville.

Jacobus, tout en partageant la prudence de l'Autrichien, trouvait trop long le moyen proposé par lui et, en cela, il fut approuvé par Scheiffer.

Et tout le monde réfléchissait sur la meilleure décision à prendre, lorsque Flageot s'écria :

— Si vous voulez m'en croire, nous agissons stratégiquement, c'est-à-dire que vous, monsieur Jacobus et mademoiselle Ellen, vous représenterez le gros de l'armée et demeurerez dans le bateau... MM. Graff

et Scheiffer formeront la pointe d'avant-garde et se tiendront à l'entrée du couloir... moi, je serai l'éclaireur et j'irai en reconnaissance.

Et comme l'on se récriait :

— Messieurs, dit-il, j'ai été sergent dans les francs-lireurs, pendant la guerre... et puis, je suis le plus jeune... j'ai donc double raison pour réclamer cette faveur.

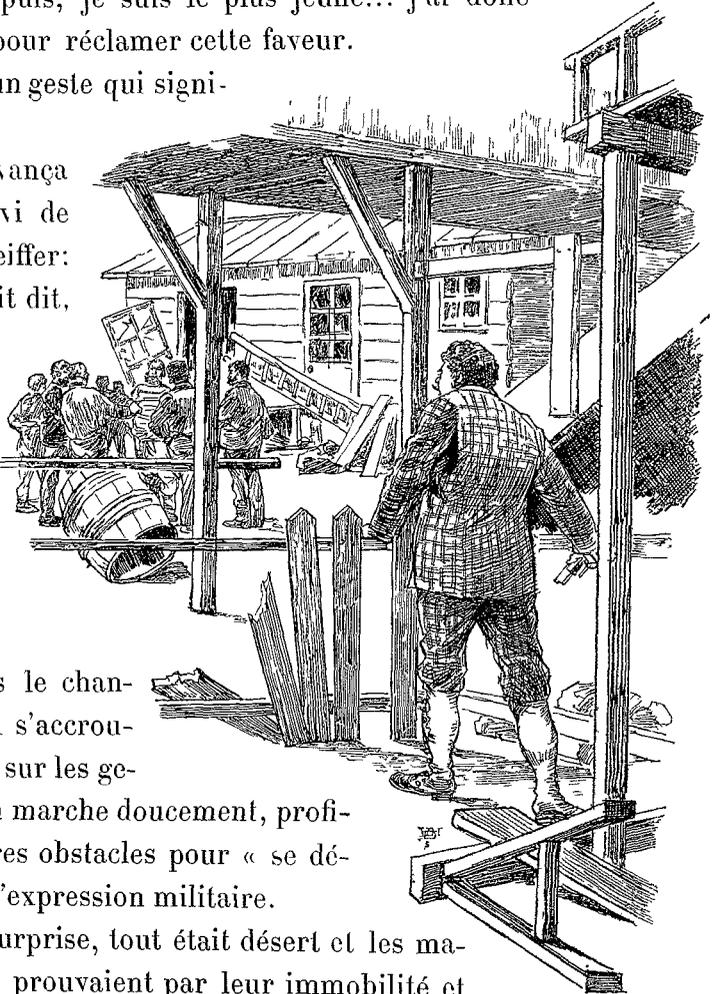
Jacobus eut un geste qui signifiait « soit. »

Flageot s'avança sans bruit, suivi de Graff et de Scheiffer: ainsi qu'il l'avait dit, ceux-ci demeurèrent derrière la seconde porte que le Parisien entre - bâilla juste assez pour lui donner passage.

Une fois dans le chantier intérieur, il s'accroupit et, rampant sur les genoux, il se mit en marche doucement, profitant des moindres obstacles pour « se défilier », suivant l'expression militaire.

A sa grande surprise, tout était désert et les machines, arrêtées, prouvaient par leur immobilité et leur silence que le travail était suspendu.

A cela, il est vrai, il n'y avait rien de bien étonnant, puisque, les chalans terminés, Mauris et Pososki n'avaient plus aucune besogne à donner aux travailleurs.



Mais ce qui surprenait le Parisien c'était de ne rencontrer personne, et de n'entendre aucun bruit.

Alors un frisson le secoua tout entier, à la pensée qu'une catastrophe imprévue pouvait avoir anéanti la colonie tout entière, au moment même où Mauris télégraphiait pour avoir du secours.

Sous l'empire de cette crainte, il fut sur le point d'oublier toute prudence et de se précipiter en avant : mais comme il avait fait, toujours rampant, quelques pas de plus qui l'avaient amené sur le seuil d'un magasin, un murmure confus de voix parvint jusqu'à lui, qui changea le cours de ses idées.

On n'a pas oublié que la cité sous-marine était disposée suivant un cercle assez régulier percé, à chaque extrémité d'un de ses grands axes, d'une ouverture : l'une communiquant avec le couloir servant de bassin au *Vindex* et par laquelle Flageot venait de pénétrer, l'autre située à côté du poste télégraphique et servant de sortie aux scaphandriers.

Il n'y avait donc rien d'étonnant à ce que, tout d'abord, le Parisien n'eût rien vu ni rien entendu de l'émeute.

Mais, lorsque se glissant dans l'ombre portée des murs, se dissimulant derrière les meubles et les machines, Flageot se fut avancé jusqu'au centre même de la ville, il eut tout à coup le sentiment de la situation.

Là-bas, le poste télégraphique se dressait dans le plus lamentable état, et par ses fenêtres arrachées, sa porte éventrée, on voyait une barricade organisée à la hâte par les assiégés avec les premiers objets qui leur étaient tombés sous la main.

À une distance respectueuse du poste, les travailleurs étaient groupés derrière des monceaux de décombres, discutant, paraissant se concerter en vue d'une nouvelle et décisive attaque.

Quelques-uns, plus prudents que les autres, se tenaient en arrière, à quelques pas à peine de l'endroit où Flageot était caché.

Celui-ci, avec la décision d'un homme qui a fait la guerre, vit tout

de suite le parti qu'il pouvait tirer de la situation, et se rappelant le système employé si souvent en 1870 par les Allemands, il pensa que le seul moyen d'arriver à une solution était de faire un prisonnier.

Chez Flageot, l'exécution d'un plan suivait de près son élaboration ; détendant ses jarrets comme des ressorts d'acier, il bondit en avant, saisit entre ses bras l'homme le plus près de lui et s'enfuit à toutes jambes avec son fardeau, sacrant et gesticulant.

Avant que les autres se fussent rendu compte de ce qui se passait, l'ancien franc-tireur et sa proie étaient en sûreté derrière la porte, aussitôt fermée et barricadée solidement par Graff et Scheiffer.

Après quoi, tous les trois revinrent au *Vindex* où Jacobus et Ellen attendaient, en proie à une inquiétude mortelle.

— Voilà un lascar qui va nous donner tous les renseignements nécessaires, grommela Flageot en jetant rudement à terre l'Allemand, à moitié suffoqué par la terrible étreinte du Parisien.

— Nos amis ? interrogea Jacobus.

En deux mots, Flageot raconta ce qu'il avait vu, et il termina en désignant le prisonnier.

— Celui-là va nous dire si M. Mauris et M. Pososki sont vivants... Si oui, ils sont sauvés, car cet otage nous répond d'eux .. Si malheureusement il est trop tard...

Un geste énergique de l'ancien franc-tireur completa sa pensée.

Puis, comme c'était un homme prudent et que les aventures de l'année terrible l'avaient rendu méfiant, il attacha son prisonnier à la membrure métallique du bateau, au moyen du câble de cuivre soudé à l'anneau de sa cheville.

Cependant, l'Allemand, ayant repris son souffle, racontait les événements dont la cité sous-marine avait été le théâtre depuis près de cinq jours, et il termina en disant que plutôt que d'être tués eux-mêmes, ainsi que les en avait menacés Pososki, ils avaient tué Mauris et Pososki... du moins il croyait bien les avoir vus tomber l'un et l'autre derrière leur barricade.

— Misérable ! s'écria Flageot, ta peau va payer cet assassinat !
Et il sauta à la gorge du prisonnier.

Celui-ci, lié par un pied, surpris par cette brusque attaque, et étranglé presque par les doigts du Parisien, oscilla un instant, battit l'air de ses deux bras puis, perdant l'équilibre, tomba à la renverse contre la paroi du bateau.

Une sorte de grésillement étrange se fit entendre et Flageot, desser-



rant soudain les doigts, fit un petit bond en arrière, grommelant entre ses dents un inintelligible juron.

A ses pieds le prisonnier gisait étendu, sans mouvement, sur le plancher du sous-marin.

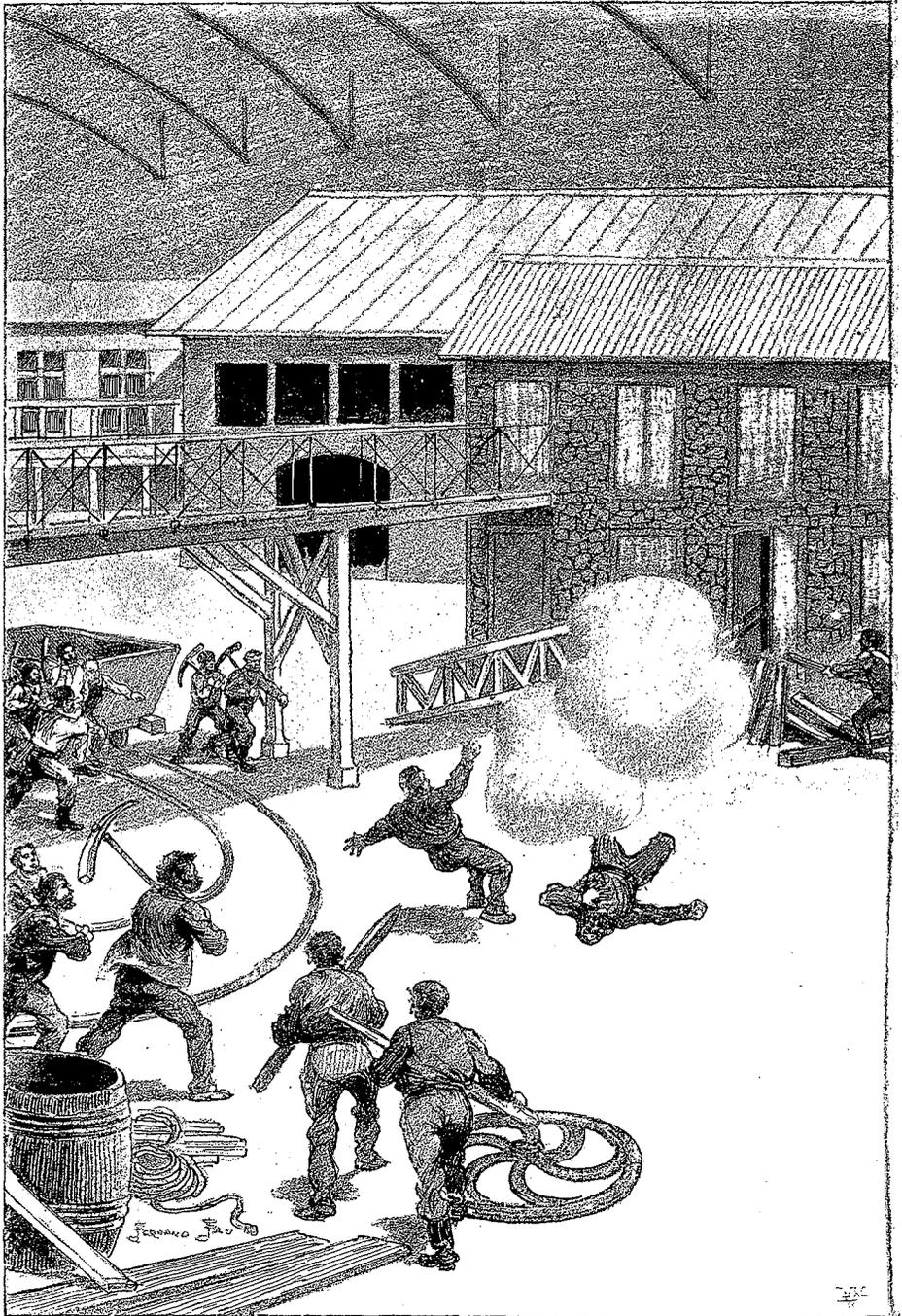
Il se pencha vers lui et, lui voyant le visage décomposé, les yeux grands ouverts, la langue pendante, se redressa, stupéfait.

— Mort ! fit-il...

— Malheureux ! dit Ellen, vous l'avez étranglé...

— Je ne pensais pas avoir serré les doigts assez fort, pour...

Scheiffer, lui coupant la parole, s'écria :



DEUX COUPS DE FEU ÉCLATÈRENT, UN HOMME ROULÀ A TERRE, UN AUTRE POUSSA.
UN CRI DE RAGE (P. 177).

— Et vous pensez juste, ami Flageot, cet homme n'est point mort étranglé, mais foudroyé.

Et désignant du doigt, sur la paroi du *Vindex*, la plaque de laiton d'un commutateur à directions multiples où se réunissaient de nombreux fils arrivant de la pile, il ajouta :

— En tombant, son corps, portant sur ce point, a fermé le circuit électrique, la terre a joué le rôle de fil de retour, comme en télégraphie, et il a reçu par le corps un choc qui équivalait à la décharge brusque d'une force de plus de quinze chevaux-vapeur.

En ce moment, à la porte donnant accès dans la ville, des coups violents furent frappés et des appels retentirent.

— Ce sont eux... ce sont eux ! s'écria Graff en se précipitant, je reconnais la voix de stentor de M. Pososki.

Quelques instants plus tard, Mauris et le Polonais serraient dans leurs bras Jacobus et ses compagnons.

— Ah ! mes amis, dit le Français, je ne pensais guère vous revoir jamais...

— C'est un peu votre faute, dit Scheiffer ; avec la pile du poste vous pouviez exterminer toute cette vermine... Mais vous autres, Français, avec vos idées humanitaires...

— Croyez bien, mon cher, répartit Mauris, que si cela avait été possible ;... mais la pile ne fonctionne plus.

— Par contre, ajouta le Polonais, vous en avez une qui fonctionne à merveille.

— Vous dites ? demanda Ellen.

— Je dis que, pour venir jusqu'ici, il nous a fallu emjamber près de quarante cadavres.

La jeune fille jeta un cri d'horreur ; ses compagnons regardaient, ébahis, Mauris et Pososki.

— Ce n'est pas possible, balbutia Jacobus.

— Pardon, rectifia l'Alsacien, c'est parfaitement possible et même les choses ne pouvaient se passer autrement : le prisonnier ayant fermé

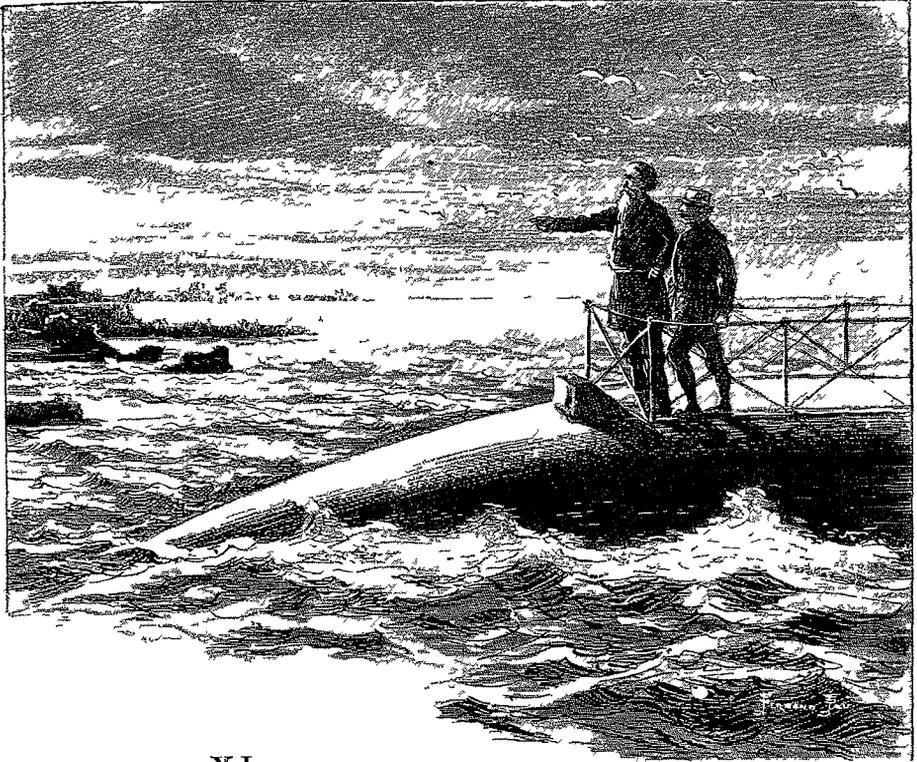
le circuit, sur lequel se trouvaient tous ses compagnons et ceux-ci étant réunis les uns aux autres par les câbles métalliques qu'ils n'ont pu scier, il était fatal qu'ils fussent annéantis par la secousse formidable qui, partie de votre pile, les a tous traversés pour revenir par terre, à son point de départ.

— Et c'est moi qui ai fait cela, dit Flageot.

Au bout de quelques secondes, il murmura, rêveur :

— Il faudra que je songe à employer en grand ce système de destruction... Qui sait, c'est peut-être la clé des guerres futures ?





XI

Dans lequel s'exécute le programme de Jacobus.

C'est à seize cents lieues de l'île de Corail, par 103° 30' de longitude Est et 8° 24' de latitude Nord, sur un écueil émergeant à peine à la surface des flots, que Jacobus avait décidé que la *Francoma* se perdrait corps et biens.

Et, cinq jours après les événements que nous avons racontés dans le chapitre précédent, le *Vindex* stoppait.

— Mes amis, dit l'inventeur, après avoir consulté la carte, le navire allemand sera ici dans quarante-huit heures au plus tard...; tenons-nous sur nos gardes.

— Branle-bas de combat ! s'écria joyeusement Flageot.

— Ces Français, murmura Henry Graff en désignant d'un hoche-

ment de tête le Parisien à Scheiffer, sitôt qu'ils sentent la poudre...

— Oui, répondit en souriant l'Alsacien, ils sont [comme les jolies femmes dont le cœur bat d'aise, rien qu'à entendre accorder les violons...

Flageot, qui avait entendu, riposta :

— Nom d'un pompon ! est-ce qu'une bataille n'est pas un bal comme un autre... plus beau qu'un autre, même ?

Et se frottant les mains.

— Surtout, cette fois-ci, où nous donnons à danser et où les Allemands payent les violons !

Sur les instructions de Jacobus, le chalan qui avait été, depuis l'île de Corail, remorqué par le sous-marin, fut immergé à deux mètres de profondeur et amarré solidement à l'écueil; puis le *Vindex* flottant à fleur d'eau, semblable de loin à une épave, les torpilles furent soigneusement clavetées à leur flotteur; après quoi, on les disposa à l'avant de la coque du bateau retenues par leurs fils conducteurs, enroulés à l'intérieur sur des bobines en rapport avec l'exploseur électrique; celui-ci était placé dans la coupole, à portée de la main du capitaine.

Flageot, pendant tous ces préparatifs, s'arrêtait souvent et, pendant quelques secondes, demeurait immobile les lèvres pincées, se grattant le bout du nez, ce qui était, chez lui, l'indice d'une perplexité profonde; on eût dit qu'une question qu'il n'osait poser lui brûlait la langue.

Enfin, n'y tenant plus :

— Vous savez, monsieur Graff, dit-il à l'Autrichien avec lequel il travaillait à enrouler les fils sur les bobines, vous savez que je ne comprends pas pourquoi nous avons fait tant de chemin, alors qu'il nous était si commode de nous débarrasser bien plus tôt de ce mauvais navire...

Il ajouta, en voyant son compagnon hocher la tête d'un air surpris :

— Vous savez... moi, je n'ai pas fait mes classes et dame je ne suis

pas savant comme vous... j'ai bien une certaine intelligence naturelle, mais cela ne suffit pas toujours...

Le Parisien avait prononcé ces derniers mots avec un accent de fausse modestie si comique que Graff ne put retenir un sourire.

— Le point où nous sommes arrêtés, répondit-il, et où M. Jacobus a fort judicieusement décidé que le bateau se perdrait, est placé sur la ligne du Japon; or...

Flageot, allongeant ses lèvres en forme de moue, interrompit :

— La ligne du Japon ! avec des écueils comme celui-là !... peu sûre, savez-vous, votre ligne du Japon.

— Ces écueils, répliqua l'Autrichien, sont de formation récente et n'ont été relevés encore par aucun navire... c'est pourquoi la *Franconia* va se diriger dessus sans défiance.

— En ce cas, à quoi bon la torpiller?... laissons-la se briser toute seule, ce sera une économie... le picrate de potasse... ça coûte cher...

— D'accord, et si en talonnant sur ces roches, le bâtiment devait sombrer immédiatement et se perdre corps et biens il serait préférable de le charger seul de sa propre perte... mais il est peu probable que les choses se passent ainsi... La *Franconia* donnant contre ces écueils mettra vraisemblablement plusieurs heures à couler... c'est plus qu'il n'en faut pour que l'équipage lance les embarcations à la mer et se sauve avec cet argent qu'il nous faut...

L'Autrichien se tut un moment et ajouta d'une voix farouche :

— En temps de guerre, il est certainement bon de prier Dieu de vous donner la victoire... mais il ne faut pas s'en remettre à la Providence du soin de faire vos affaires..

— « Aide-toi... le ciel t'aidera », déclara sentencieusement Flageot.

— Proverbe français plein de justesse et de philosophie, murmura l'Autrichien.

Et silencieusement, les deux hommes se remirent à la besogne.

Cependant quelques heures plus tard, telle était l'activité déployée par tout le monde, tout était prêt pour l'attaque que l'on préparait et,

suivant les prévisions de Jacobus, le bâtiment que l'on attendait ne se montrerait pas avant une trentaine d'heures

Néanmoins, pour plus de sûreté, les patriotes décidèrent que chacun d'eux se mettrait, à tour de rôle, en vigie sur la pointe de l'écueil auquel étaient amarrés le sous-marin et le chalan.

Richard Mauris demanda à prendre le premier la faction et les autres furent libres de se reposer un peu.



— Bon, pensa Flageot en se frottant les mains avec satisfaction, je vais avoir le temps de mettre nos notes en ordre.

Il descendit dans la grande salle, prit dans un tiroir le petit cahier sur lequel il avait commencé déjà à consigner les incidents de son voyage, et se mit à la besogne

« *Mardi, 3 novembre.* — Midi sonne au chronomètre du bord, lorsque nous quittons l'île de Corail trainant à la remorque l'un des chalans, monté par MM. Mauris et Graff. . M. Mauris aurait bien voulu me prendre avec lui, car je crois que mon genre d'esprit et ma conversation ne lui déplaisent pas; mais M. le comte m'a commis au service de M. Jacobus et à la garde de Mlle Ellen; je reste à mon poste

Nous avons cinquante-cinq degrés à parcourir et M. Jacobus ne veut dépenser pour ce trajet que cinq jours seulement... j'entends dire à M. Scheiffer que le *Vindex* va marcher un train d'enfer... tant pis ! j'aurais assez aimé compléter mes notes par quelques observations sur les côtes que nous longerons et sur les bas-fonds sous-marins...

« *Mercredi 4 novembre.* — Rien de remarquable à signaler ; nous suivons la route prise il y a quelques jours pour aller à Suez . En quarante-huit heures, nous avons laissé derrière nous les îlots des Oiseaux, les bancs de Baring et de Booby et l'île Brou ; nous entrons dans la mer d'Albion qui baigne la côte orientale de la Nouvelle-Guinée.

« *Vendredi, 6 novembre.* — Dépassé la Louisiade, filé entre l'île des Papous et l'île Rook.

« *Vendredi, 6 novembre.* — Ce matin, après un jour et une nuit employés à longer la côte de la Papouasie, nous avons franchi la ligne et remplacé le baptême traditionnel par l'absorption de quelques bouteilles de champagne, dont M. Mauris, homme prévoyant, avait eu soin de garnir les soutes... M. Jacobus paraît fort satisfait, il se frotte les mains, et son visage a une expression que je ne lui connaissais pas encore .

Il paraît que le *Vindex* est un excellent bateau .. Depuis notre départ de l'île de Corail, nous avons franchi 25 degrés .. Nous arriverons à temps au rendez-vous fixé au navire allemand... Même, nous serons en avance.

« *Samedi, 7 novembre.* — Notre route s'incline vers le nord, et nous passons, à dix mètres de profondeur, entre les îles Gilolo et de Mortay, elles appartiennent à la Malaisie, c'est tout ce que j'en ai pu savoir ; car M. Scheiffer, qui me donne très complaisamment des renseignements, est depuis ce matin en grande conférence avec M. Jacobus : d'après quelques mots lancés à haute voix dans le feu de la discussion, il paraît qu'au delà des îles Soulou, après avoir traversé la mer des Moluques, nous avons un endroit dangereux à franchir, à proximité

de la côte nord-est de l'île de Bornéo, entre Tambisang et Taouilavin... M. Scheiffer voudrait que l'on fit un détour pour prendre une route plus longue, il est vrai, mais moins dangereuse... M. Jacobus, au contraire, veut aller tout droit, il a peur d'arriver trop tard... M^{lle} Ellen... consultée, se range de l'avis de son cousin... C'est une brave nature, M^{lle} Ellen... Ah ! si M. le comte avait pu l'entendre tout à l'heure...

« *Dimanche, 8 novembre.* — J'ai passé une nuit épouvantable... Je suis resté dans la coupole à côté de M. Jacobus, le visage collé à l'un des hublots, ne quittant pas des yeux le labyrinthe de récifs, de coraux, d'îles sous marines au milieu desquels, sans rien rabattre de sa vitesse, le *Vindex* filait comme une flèche.. A tous moments, je croyais le voir s'ouvrir sur quelque rocher, ou s'échouer sur un banc de corail... mais le rocher était évité, le banc de corail était franchi... et le *Vindex* continuait sa route... Ah ! le brave bateau ! et surtout... le merveilleux pilote que M. Jacobus!...

« *Lundi, 9 novembre.* — Depuis hier soir, nous sommes dans la mer de Chine et notre route est modifiée franchement vers l'ouest... Nous doublons de près la pointe méridionale de Palouan... Nous apercevons au loin, semblable à une légère vapeur, l'extrémité de Bornéo... Encore quelques heures et nous serons arrivés... »

Flageot allait certainement ajouter quelques considérations philosophiques et humoristiques à ces notes rapides afin de leur donner une couleur plus personnelle, lorsqu'il s'entendit appeler.

Son tour de quart était venu.

Il monta sur l'écueil au sommet duquel Richard Mauris était de faction depuis trois heures, et après une forte poignée de mains échangée entre les deux hommes, le brave garçon demeura seul, accroupi dans une anfractuosité de rocher, l'œil collé à l'oculaire de la lunette braquée sur l'horizon.

Et mentalement, le brave garçon suppliait la Providence de faire en

sorte que le bâtiment allemand arrivât pendant qu'il était de faction ; cela lui aurait causé une joie ineffable de signaler l'ennemi.

Mais, hélas ! les instants s'écoulaient, aucune tache ne paraissait à l'horizon et le moment approchait où Flageot céderait son tour à Graff...

— Nom d'un pompon ! grommela-t-il... c'est l'Autrichien qui va avoir cette chance-là !... et qui sait, ça ne lui fera peut-être pas autant de plaisir que cela m'en eût fait à moi...

En ce moment on l'appela.

Il poussa un soupir, et, avant de redescendre, colla une dernière fois son œil à la lunette, avec l'espoir, bien faible assurément, que le bateau tant désiré surgirait enfin.

Il tressaillit, ses doigts se crispèrent sur l'instrument et il demeura immobile, les sourcils froncés, faisant tous ses efforts pour augmenter l'acuité de sa vue.

Là-bas... tout là-bas... à l'endroit où la mer se confondait avec le ciel, un point noir venait d'apparaître, presque imperceptible et qui eût pu passer pour un nuage aux yeux de tout autre que de Flageot.

C'était lui !... c'était le navire attendu !... il le sentait... il en était certain.

Et, tout de suite, sans plus attendre, il cria :

— Alerte !... Alerte !...

En quelques secondes, tout le monde fut près de lui, sauf Jacobus qui, immobile dans son fauteuil, braqua sa jumelle par l'un des hublots de la coupole.

Le point noir grossissait rapidement et présentait maintenant la silhouette d'un navire ; la pointe de ses mâts était apparente et l'on voyait distinctement le panache de fumée qui surmontait sa cheminée.

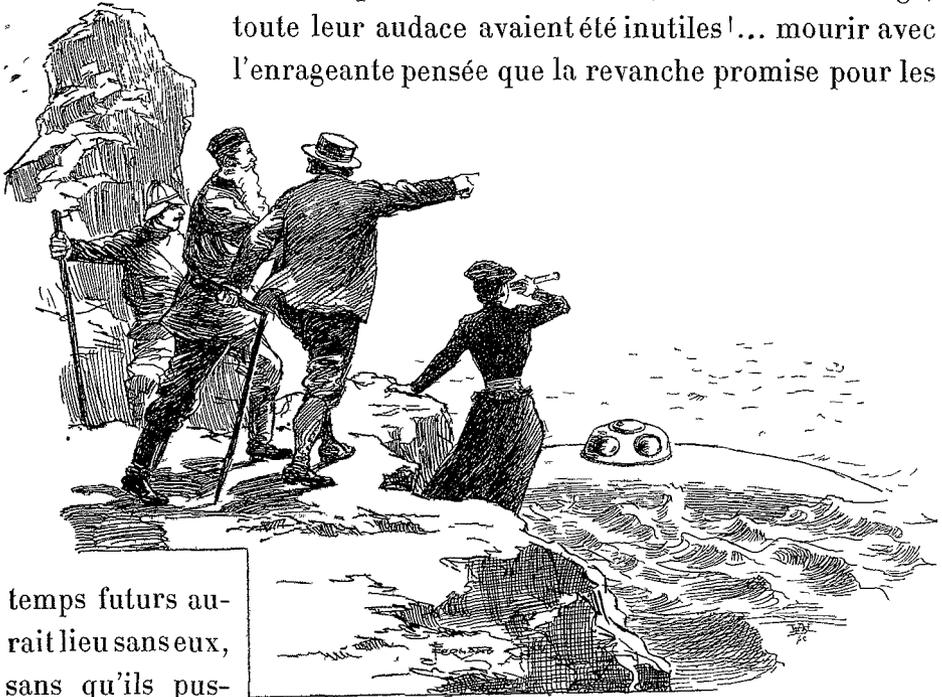
— Avant une heure, il sera ici, déclara Pososki.

— A bord tout le monde ! cria Jacobus... il est inutile de l'attendre, nous allons nous rendre à sa rencontre.

Au moment de se renfermer dans l'engin meurtrier qui, en donnant

la mort à l'ennemi commun, allait peut-être les anéantir eux aussi, ces braves se sentirent l'âme étreinte par un sentiment étrange, inexplicable; ce n'était pas la peur, certes non. Chacun d'entre eux avait plusieurs fois déjà risqué sa vie sur les champs de bataille et la mort n'avait rien d'effrayant pour eux.

Mais mourir sans être vengés!... mourir avec cette désolante persuasion que tous leurs efforts, tout leur courage, toute leur audace avaient été inutiles!... mourir avec l'enrageante pensée que la revanche promise pour les



temps futurs aurait lieu sans eux, sans qu'ils pussent voir, même

frappés à mort, le drapeau détesté fuir devant leurs couleurs nationales!...

D'un mouvement spontané, tous se tendirent la main, et dans une étreinte énergique ils se communiquèrent l'angoisse qui les poignait.

— Nom d'un pompon! cria Flageot pour couper court à l'émotion qui l'envahissait, si j'étais sûr que je visse le soleil pour la dernière fois...

Puis avec un haussement d'épaules :

— Allons donc ! ajouta-t-il d'une voix pleine d'assurance, est-ce qu'un homme comme M. Jacobus peut se tromper !... Non, non, les violons sont accordés... il faut que les autres dansent...

Et sur ces mots, le Parisien envoya un salut amical au soleil qui incendiait de ses rayons brûlants la surface de l'Océan ; après quoi, il descendit lestement se poster à la place que lui-même s'était assignée depuis longtemps, en vue des événements qui se préparaient ; c'est-à-dire qu'il alla se placer aux côtés d'Ellen.

— Au moins, pensait-il, si quelque danger la menace, je serai à même de la sauver ou bien je mourrai avant elle.

Or, la jeune fille s'était assise à côté de Jacobus, dans la coupole ; elle voulait, dans ce moment suprême, que le patriote sentit battre contre sa poitrine ce cœur vaillant et ferme dont la vaillance et la fermeté étaient, depuis de si longues années, les siennes propres...

L'inventeur l'enveloppa d'un regard attendri ; ses lèvres balbutièrent comme si elles allaient prononcer quelques paroles ; mais cette émotion ne dura qu'une seconde : il se reconquit aussitôt et d'une voix ferme :

— Graff, au gouvernail ! commanda-t-il... Pososki, aux pompes des réservoirs !. . vous, Mauris, au commutateur des piles.

Et se tournant vers Scheiffer :

— Vous, mon ami, je vous confie la manette des torpilles... vous savez ce que vous avez à faire...

Il jeta un coup d'œil sur le navire allemand que l'on distinguait parfaitement à l'œil nu et s'écria :

— En avant !

Le *Vindex* partit, doucement, sans hâte aucune, avec une vitesse de cinq à six nœuds à l'heure ; son hélice, à fleur d'eau, ne faisait pas une ride, et sa coupole, émergeant à peine, se confondait avec les flots.

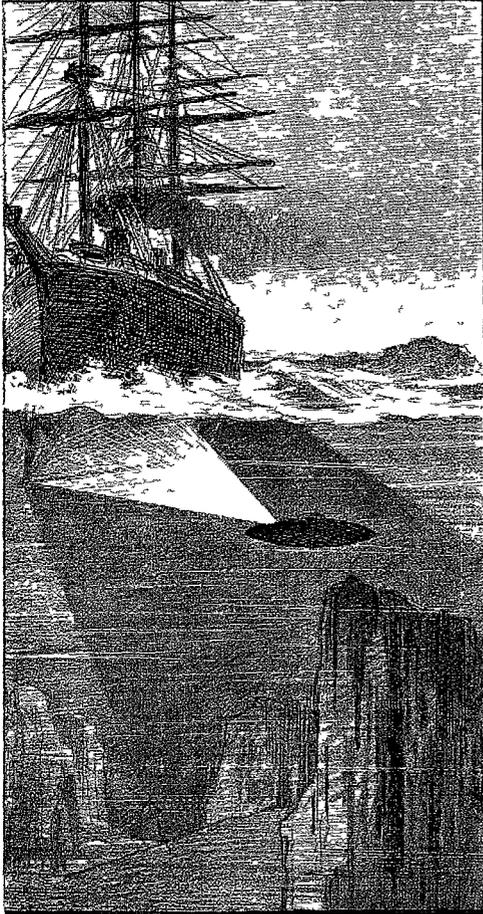
A un kilomètre de l'ennemi, Jacobus fit plonger le sous-marin, de façon à ce que les hublots de la coupole effleurassent l'Océan et l'on continua d'avancer.

— Stoppe! fit-il tout à coup.

On était à une encâblure.

— En bas! ajouta-t-il aussitôt.

Les réservoirs s'emplirent et le bateau descendit lentement.



Jacobus, les yeux sur le manomètre, surveillait attentivement l'opération; à huit mètres, le *Vindex* s'arrêta, puis repartit en avant, doucement, sans bruit, glissant à travers les eaux, comme un gigantesque cétacé!

Soudain, au-dessus de lui, une masse sombre passa, interceptant la lumière du soleil et faisant la nuit dans les eaux.

— Bord pour bord! commanda Jacobus.

Le bateau évolua, tournant sur lui-même comme un tonnon, et prit la même direction que le navire allemand, sur la marche duquel il régla son allure.

Alors l'inventeur appuya le doigt sur un bouton et le

phare de l'avant s'alluma, éclairant, à travers les eaux, la lourde coque suspendue au-dessus du *Vindex*, doublée de cuivre et verdie par les herbes marines qui s'y étaient fixées.

Chacun savait que le moment était arrivé et dans leur poitrine les patriotes sentaient battre leur cœur avec la violence d'un balancier;

tous, ils retenaient leur souffle, les yeux attachés sur Jacobus, épiant sur son visage chacune de ses sensations, cherchant à deviner l'instant où ses lèvres prononceraient un ordre.

Enfin, s'adressant à Scheiffer :

— Allez, dit-il laconiquement.

L'électricien fit jouer un ressort qui déclencha l'une des torpilles et celle-ci, entraînée par son flotteur, monta d'un mouvement lent, suivant une ligne perpendiculaire, pour aller se fixer contre la carène du navire, à quelques mètres de l'hélice.

— Bravo! fit à voix basse Flageot, comme si l'ennemi eût pu entendre.

— En arrière, commanda Jacobus.

Mauris renversa le courant et le *Vindex* se mit à filer, déroulant le fil conducteur qui rattachait la torpille à la pile.

Scheiffer, le doigt sur l'interrupteur magnétique, les regards fixés sur Jacobus, attendait.

Lorsque le sous-marin fut à cent mètres :

— Halte! fit l'inventeur.

Puis il regarda Scheiffer et l'éclair qui jaillit de sa prunelle transmit l'ordre avant que sa langue l'eût formulé.

L'Alsacien rétablit le courant dans la bobine et lança le fluide au centre de la cartouche fulminante.

— En haut! commanda Jacobus.

Les patriotes, abandonnant leurs postes, s'étaient précipités aux hublots, anxieux d'assister à la sinistre catastrophe qu'ils venaient de provoquer.

Quelques secondes s'écoulèrent ; puis, soulevée par une vague monstrueuse, dressée sur son arrière, comme un cheval qui, frappé à mort, se cabre avant de s'abattre, la *Franconia* oscilla un moment, semblant battre l'air de ses vergues.

Des cris de terreur poussés par l'équipage parvenaient jusqu'au *Vindex*, et sur le pont du navire allemand, c'était un fourmillement affolé,

auquel les patriotes assistaient, impassibles comme des juges assistant à l'exécution d'une sentence.

Parmi ces malheureux, sur lesquels pesait déjà la main de la mort, les uns grimpaient aux cordages, pensant échapper ainsi aux flots qui envahissaient le bâtiment, les autres couraient aux embarcations, et cherchaient vainement à les lancer à l'eau; d'autres, enfin, à genoux sur le pont, priaient.

Cette scène terrible ne dura heureusement que quelques minutes à peine; Richard Mauris tortillait sa moustache d'une manière significative, sans doute, car Flageot, qui le regardait, murmura :

— Nom d'un pompon! ce sont des Allemands, c'est vrai mais c'est égal, j'aimerais mieux tenir ces lascars-là au bout de ma baionnette... ce serait plus crâne.

— Patience, ami Flageot, dit Pososki, d'une voix grave .. ce moment-la viendra un jour.

Les dents serrées, Jacobus ajouta :

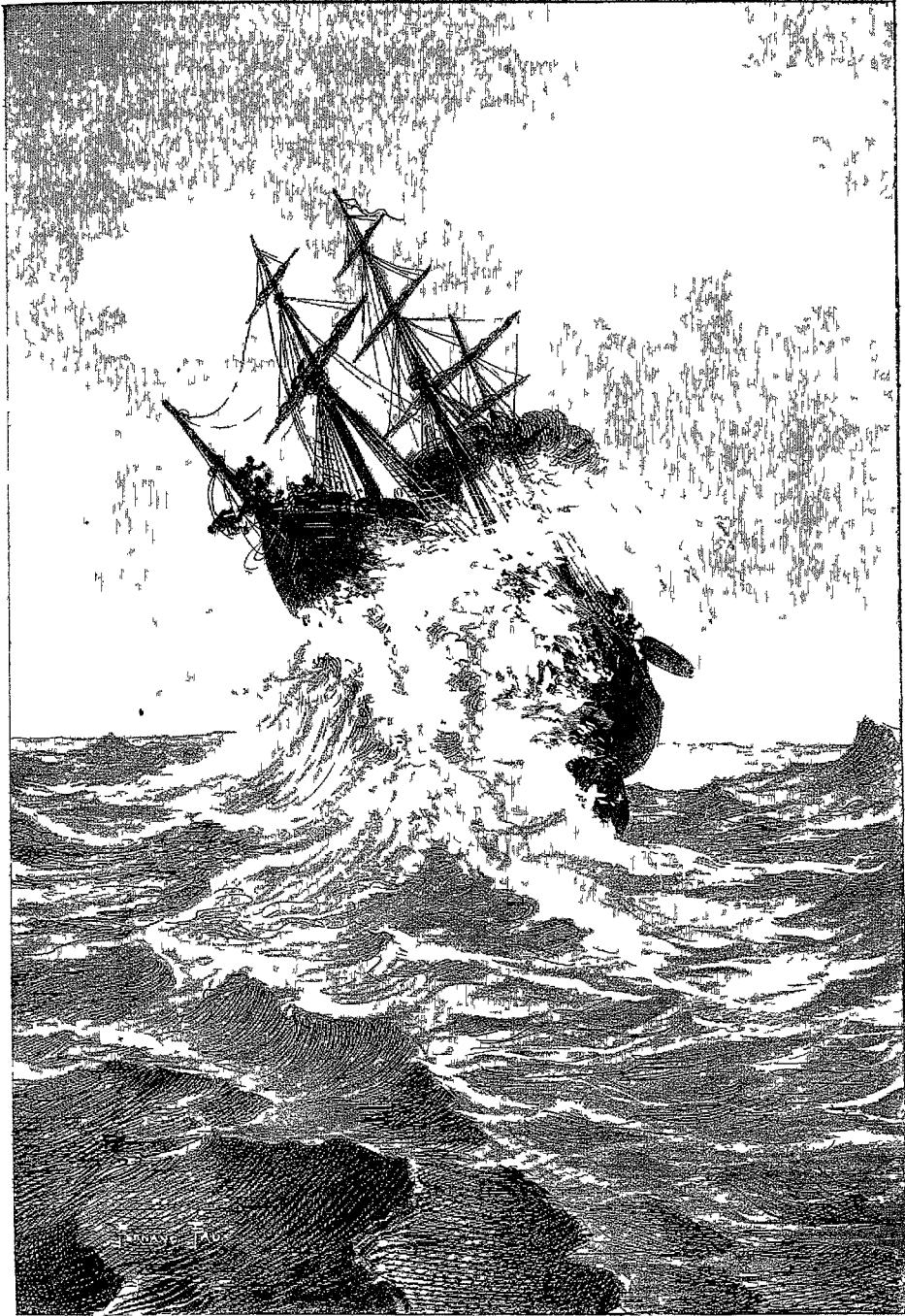
— Et ceux qui, comme moi, n'ont pas l'espérance de voir jamais cette race detestee, face à face, sur un champ de bataille, leur faudrait-il donc renoncer à la vengeance ? .

Ellen s'était agenouillée, et les mains angoisseusement jointes, les yeux levés au ciel, elle priait pour ces condamnés

Patriote, elle l'était; mais elle était chrétienne aussi et maintenant que ceux auxquels elle avait voué une si profonde haine allaient mourir, elle oubliait tout pour ne se souvenir que d'une chose : c'est qu'ils entraient dans l'éternité.

Autour d'elle, ses compagnons, la face grave, immobiles et muets, regardaient

Soudain, une détonation retentit; c'était l'eau qui, s'engouffrant dans la coque par l'ouverture qu'avait pratiquée la torpille, comprimait l'air et faisait sauter les ponts. Puis il y eut dans les flots un énorme remous au milieu duquel le navire coula. Ensuite l'eau redevenant unie et calme, recouvrant de sa surface, ou miroitaient gaïement



LA « FRANCONIA » OSCILLA UN MOMENT, SEMBLANT BATTRE L'AIR DE SES VERGUES (P. 199)

les rayons du soleil, la tombe qu'elle-même venait de creuser.

— Au chalan ! commanda Jacobus.

Chacun courut à son poste et le *Vindex* reprit la direction de l'écueil auquel avait été arrimé le bateau.

— Brrr ! fit Flageot, on a beau être un homme, ça vous cause tout de même une impression désagréable.

Mauris, qui avait repris possession de lui-même, haussa les épaules.

— Bast ! répliqua-t-il, quand ils ont brûlé Bazeilles, crois-tu qu'ils étaient émus ?.. avec le temps tu t'y feras...

Tout à coup, Jacobus poussa un cri, la coupole qui émergeait au-dessus des flots venait de s'assombrir subitement ; un corps était collé extérieurement contre les hublots.

— Sans doute un de ces malheureux qui aura échappé au tourbillon creusé par le navire, murmura Ellen.

Jacobus fronça le sourcil.

— Un ennemi... grommela-t-il... et un traître... En bas.

L'eau commença de s'engouffrer dans les réservoirs : alors contre l'un des hublots des coups violents furent frappés ; c'était le naufragé qui protestait contre l'immersion de l'épave sauveteuse à laquelle il s'était accroché.

— L'infortuné ! fit Richard Mauris.

En ce moment, la partie supérieure de la coupole disparaissait sous l'eau, et les coups contre le hublot se firent plus précipités... plus pressants.

— En voilà un qui est entêté, grommela Flageot qui, poussé par la curiosité, regarda à travers la vitre.

Il fit un bond en arrière, en criant :

— Nom d'un pompon !... mais je connais cette tête-là !

Et tout de suite après, il ajouta :

— Ou bien j'ai la berlue... ou c'est Mathias Godereck qui est là !...

Il avait à peine prononcé ces mots, qu'à son tour Ellen se précipitait au hublot.

— En haut! . en haut!... commanda-t-elle.

Et avant que Jacobus eût pu donner contre-ordre, Pososki manœuvrait machinalement les pompes qui, allégeant le bateau, le firent remonter à la surface.

La première, Ellen s'élança par le trou d'homme : sur la coque du *Vindex*, entourant désespérément de ses bras la coupole, un homme était étendu sans mouvement, les membres raidis, les paupières closes, les lèvres contractées, le visage tout bleui.

Flageot ne s'était pas trompé : cette épave humaine était bien



Mathias Godereck, avec ses longs cheveux et sa grande barbe rousse, et le Parisien, lui, ressaisi tout aussitôt par son antipathie première, regrettait déjà son imprudente exclamation.

Il n'en était pas de même pour Ellen, la jeune fille, en reconnaissant son cousin, avait tout de suite songé au comte Petersen, et une angoisse l'etreignait, à la pensée que la présence de Mathias, à six mille lieues de Brême, se rattachait peut-être à quelque catastrophe dont le comte avait été victime.

Et cette angoisse, si profonde, si cruelle, venait soudain de déchirer un voile dont un coin de son âme était obscurci : le sentiment qui l'animait à l'égard du comte Petersen était plus fort que de l'amitié, plus puissant que de l'affection, c'était

Elle n'osa pas prononcer, même mentalement, le mot qui lui montait du cœur aux lèvres et, toute rougissante, se cacha le visage dans les mains.

Cependant, autour de Mathias, toujours inanimé, l'équipage du *Vindex* faisait cercle

— Voilà un particulier, grommela Flageot, que l'on eût aussi bien fait de laisser rejoindre ses camarades.

Richard Mauris lui lança un coup d'œil sévère.

— Songes-tu seulement à ce que tu dis, fit-il... Godereck est le cousin de Jacobus... c'est un Danois, comme lui... et un patriote, comme nous.

— Hum !... gronda le Parisien.. je ne puis nier qu'il ne soit le cousin de M. Jacobus ; quant à Danois. . il l'est, étant né dans le Danemark... Mais pour ce qui est de patriote... voyez-vous, ce gaillard-la a un regard qui sent l'Allemand d'une lieue ..

Mauris haussa les épaules

— Mon pauvre Flageot, répondit-il, tu vois des espions partout... comme en 1870.

Scheiffer, cependant, frictionnait, avec l'aide de Graff, le noyé qui, lentement, revenait à lui ; un flacon que Pososki lui mit sous le nez rendit complète la résurrection.

Mathias commença par promener ses regards sur ceux qui l'entouraient, ainsi que fait un individu réveillé en sursaut, puis s'élançant vers Jacobus, il lui jeta les bras autour du cou, en murmurant :

— Ah ! cousin !... cousin ! . Que Dieu est bon !

Puis tendant les mains à la jeune fille :

— Ellen ! murmura-t-il, en l'enveloppant d'un regard étincelant.

— Sont-ce de mauvaises nouvelles que vous nous apportez ? demanda-t-elle d'une voix presque inintelligible.

Avant qu'il eût pu répondre, Henry Graff demandait à son tour :

— Par quel miracle êtes-vous ici ?

— Ce n'est point un miracle, répondit Mathias... j'ai quitté l'Europe

pour me mettre à votre recherche... je savais vous trouver dans la mer de Corail...

— Comment saviez-vous cela? demanda Pososki en dardant sur Godereck son petit œil gris, soupçonneux.

— Par le comte Petersen, répondit l'autre.

Il avait mis, à prononcer ces mots, une imperceptible hésitation que Flageot surprit et qui lui fit faire un petit claquement de langue.

— Comment va le comte? demanda vivement Jacobus. J'espère que ce n'est point à son sujet...

Godereck inclina la tête de haut en bas.

Alors, Ellen devint toute pâle et machinalement chercha de la main un appui auquel elle pût se soutenir.

Le bras de Flageot se trouva là, comme par hasard; elle s'y cramponna, le corps agité d'un frisson convulsif, les jambes fléchissantes, comme si elles allaient se dérober sous elle.

— Oui, déclara Godereck, le comte Petersen a disparu.

Ellen poussa un gémissement douloureux qui fut couvert par les exclamations surprises de ses compagnons.

— Disparu! s'écrièrent tous ensemble les passagers du *Vindex*.

— Mais, c'est impossible! ajouta Jacobus.

— Votre petite maison, dans laquelle il habitait depuis votre départ, est déserte, affirma Godereck.

— Depuis quand?

— Trois jours avant le départ de la *Franconia*, je me rendis à Copenhague pour entretenir le comte d'une affaire de détail au sujet de laquelle son conseil m'était indispensable... M. Petersen n'était pas là; je l'attendis pendant quarante-huit heures; c'est alors que je pris la résolution de m'embarquer sur la *Franconia*, décidé à me mettre à votre recherche.

Il ajouta avec un hochement de tête singulier :

— Les circonstances, heureusement, m'ont servi à souhait; car autrement, j'eusse pu passer bien du temps avant de vous découvrir.

Après ces derniers mots, il se tut.

— Mes amis, dit alors Jacobus, la nouvelle attristante que nous apporte mon cousin Mathias ne doit pas nous abattre... Un soldat qui tombe sur le champ de bataille ne doit pas empêcher les autres soldats d'avancer... Continuons donc notre tâche patriotique; dès notre retour en Europe, nous chercherons à connaître la vérité et, sitôt connue, nous vengerons Petersen... s'il doit être vengé.

Un quart d'heure après, le *Vindex* et le chalan accostaient le navire allemand, par cent mètres de fond.

La coque de la *Franconia* avait été éventrée sur une longueur de plusieurs mètres par la déflagration puissante de la dynamite, si bien que pour visiter la cale et les entreponts, les plongeurs n'eurent pas besoin de se hisser sur les ponts; ils pénétrèrent de plain pied par cette brèche béante et le travail commença, à la lueur des lampes à incandescence que chacun des patriotes portait à sa ceinture.

Il ne leur fallut pas moins de deux jours, pour opérer dans les vastes flancs de la péniche sous-marine le transbordement de tout ce que la cale du navire naufragé contenait d'utile aux patriotes: parmi les choses utiles, est-il nécessaire de dire que les provisions figuraient au premier rang? Quant aux caisses contenant le numéraire, elles prirent place dans les soutes du *Vindex*.

Pour le retour, Jacobus avait résolu de descendre par le détroit de Macassar et la mer des Alfourous, chemin moins court et moins hérissé d'écueils que la route suivie à l'aller; aussi, au bout de trois jours, apercevait-on déjà les hautes falaises du cap Kennegans et les côtes des Célèbes.

Mais, subitement la vitesse se ralentit; une avarie était sans doute survenue à la pile motrice, car le courant allait s'affaiblissant sans cesse et les appareils de mesure n'indiquaient plus que 40 ampères de débit au lieu de 120, et 60 volts de tension au lieu de 140.

Jacobus avait beau changer le liquide chlorochromique, l'affaiblissement, non seulement subsistait, mais encore allait croissant.

— Mes amis ! dit-il un soir, il nous sera impossible de regagner l'île de Corail, à moins que nous ne visitions pièce par pièce tout le mécanisme... Je suis donc d'avis de relâcher à la première côte inhabitée.

Le lendemain, on franchit lentement le détroit de Macassar, on traversa plus lentement encore l'agglomération d'îlots de Corail, en voie de formation, appelés Balabalazan ou « petit Pater noster ». Le bateau ne marchait plus qu'à raison de dix nœuds à l'heure en employant toute la batterie.

Néanmoins, comme les rivages bornéens n'inspiraient à l'équipage qu'une confiance des plus médiocres, on parcourut encore quelques centaines de lieues dans la direction du sud-est, traversant les écueils et les bancs de sable de Tonyns, des Postillons, du grand Pater noster, et enfin les îles de Carimen, de Batou, de Kalatoa et de Madou ; ce fut dans une petite crique de cette dernière que le *Vindex* accosta.

On démonta le coffre et l'on sortit l'un après l'autre les 74 éléments de la pile.

— Parbleu ! s'écria Jacobus, les électrodes de magnésium sont usées ! voilà d'où vient l'affaiblissement du courant électrique.

— Il fallait s'y attendre, déclara Hans Scheiffer... après sept cents lieues de marche continue... Mais ce n'est qu'un mince inconvénient... Il suffit de regarnir tous les éléments de plaques de métal neuves... ; si je ne me trompe, il y en a dans les soutes...

Après vérification, on constata que les soutes n'en contenaient qu'un demi-jeu... c'est-à-dire 37 plaques seulement.

Les patriotes consternés regardaient Jacobus qui, la tête baissée et les lèvres pincées, réfléchissait.

— Bast ! dit-il enfin... puisque c'est le magnésium qui manque, nous allons fabriquer du magnésium.

Sur ses indications, Pososki et Flageot, après avoir abattu une demi-douzaine d'arbres, eurent tôt fait d'en transformer le tronc en des cuves, grossières il est vrai, mais rendues absolument imperméables, grâce à une épaisse couche de poix résine fondue.

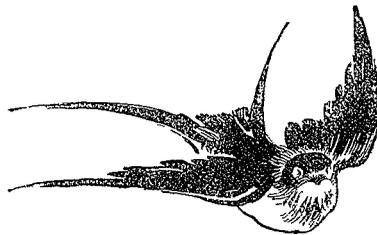
Dans chacune de ces cuves on versa du sel extrait de la mer, puis l'on dressa un vase poreux semblable à ceux dont on se sert comme diaphragme dans les piles de Bunsen; ce vase fut rempli d'une dissolution de chlorure de magnésium retiré de l'eau de mer, au moyen de l'évaporation.

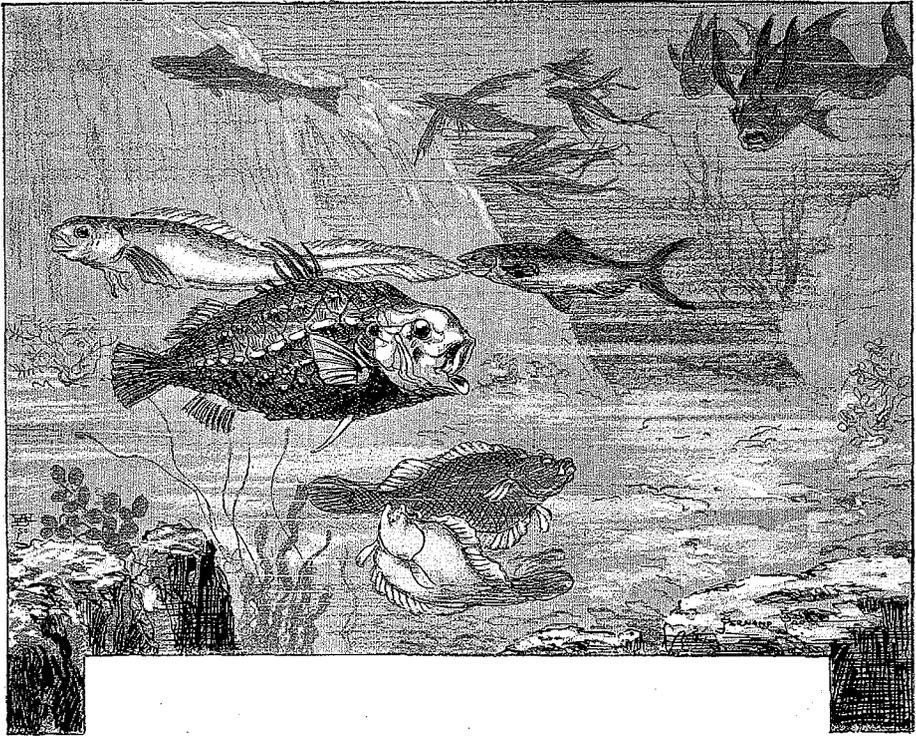
Alors, on fit passer dans ces deux liquides, séparés par la cloison poreuse, un courant électrique de 12 volts plus 5 ampères, provenant d'une batterie de six éléments groupés en tension. Sous l'action du courant, il se forma un chlorure double de sodium et de magnésium, se décomposant au fur et à mesure de sa production, et se portant à l'état métallique sur l'électrode négative que Scheiffer avait composée d'une plaque de cuivre plombagée.

Avec ces instruments grossiers, et en moins de trente heures, Jacobus obtint le nombre de plaques qui lui étaient nécessaires.

Lorsque Mauris et Godereck les eurent limées à la grandeur voulue, Graff souda les tiges de plomb pour la prise du courant; après quoi Scheiffer remonta les 74 éléments, les essaya l'un après l'autre, puis par sections séparées et enfin expérimenta la batterie tout entière.

Les indications de débit et de tension se trouvèrent identiques à ce qu'elles étaient précédemment et le *Vindex*, après quarante-huit heures d'arrêt, ainsi que l'avait prédit Jacobus, reprit, à toute vitesse, la route de l'île de Corail.





XII

A cinq mille mètres au-dessous du niveau de la mer.

— Ouf! ça fait du bien de l'air pur! s'écria maître Flageot en sautant, par le panneau ouvert, sur l'étroite plate-forme de tôle disposée à l'avant du *Vindex*.

Et, à pleins poumons, il aspirait la brise marine qui ridait la surface des flots.

C'est que, depuis six jours, c'est-à-dire depuis que le sous-marin était sorti des eaux de Port-Philip, grande rade naturelle qui sert de port à Melbourne, il avait dû se tenir constamment à quelque vingt mètres de profondeur : ces latitudes sont, en effet, sillonnées continuellement par les vaisseaux de toutes les nations du globe et il importait d'agir avec prudence, autant pour éviter une collision dangereuse que pour fuir les regards curieux et indiscrets.

Si l'on avait écouté une partie de l'équipage, on aurait navigué à découvert, en arborant fièrement le pavillon de la revanche : Mauris, Pososki et Flageot, enivrés par les débuts du *Vindex*, auraient voulu crier leur triomphe et leur espoir par le monde entier.

Heureusement pour les plans des patriotes, Jacobus, Scheiffer et Graff avaient opposé à ces désirs téméraires le bon sens et la froide logique : plus que jamais, il importait d'être prudent, d'être soupçonneux, de se méfier des autres et de soi-même, car maintenant qu'on avait commencé cette campagne préliminaire dans laquelle devaient être préparés les combats de l'avenir, l'ennemi ne tarderait pas à devenir méfiant et bientôt il serait sur un qui-vive non interrompu...

Il avait été décidé que l'on se rendrait en Europe pour consacrer à l'achat immédiat des matières premières indispensables à la fabrication des engins formidables rêvés par Jacobus, les quinze cent mille francs trouvés dans les flancs du *Franconia*.

C'eût été, en vérité, une folie monstrueuse que de laisser soupçonner, même aux vaisseaux des nations amies, l'existence du *Vindex* ; autant aurait valu mettre sous sa carène une des torpilles de picrate destinées aux navires allemands et éparpiller en cent mille morceaux le sous-marin au fond de l'Océan.

D'ailleurs, les promoteurs de cette audacieuse mais folle proposition ne furent pas longs à se ranger à l'opinion de leurs amis, et l'on passa ces six jours de captivité à causer de beaux projets d'avenir.

Flageot, seul, avait fait la moue en voyant écarter l'avis qu'il avait soutenu de naviguer à fleur d'eau ; c'est que chez lui l'orgueil du triomphe remporté sur le *Franconia* se doublait d'une ardente envie de capturer quelques-uns des spécimens de la faune aquatique qu'il apercevait par les hublots.

La première fois que l'un de ces poissons avait passé en vue du sous-marin, notre pêcheur était demeuré en arrêt, la bouche ouverte, les narines renflées, les yeux luisant de convoitise :

— Ce sont les copains du Pont-Neuf qui seraient épatés, avait-il

murmuré à mi-voix... car le diable m'emporte si ces bêtes-là ont la moindre ressemblance avec nos petits goujons parisiens...

Et le fait qu'entre ces habitants de l'Océan Indien et ceux du canal Saint-Martin, il n'y avait aucun rapport : c'étaient des poissons volants, du genre trigle ou exocet, des syngnathes, des diodons épineux aux larges yeux ronds et au corps tout hérissé de dards, puis aussi, des individus du genre amylobacter, surnommés lune des eaux, en raison de leur corps aplati et circulaire et mille encore de genres plus différents les uns que les autres.

— Nom d'un pompon ! grommela-t-il, ce que je vais m'en payer du flotteur et de l'hameçon aussitôt qu'on pourra s'offrir un peu d'air...

Et il surveillait la carte avec une impatience que l'on comprendra, comptant tous les soirs les nœuds filés dans la journée, faisant le décompte des kilomètres qui le séparaient de l'île des Kanguroos, point assigné par Jacobus pour faire remonter le *Vindex* à la surface.

— Ah ! faisait-il en se frottant énergiquement les mains tout en lançant un regard oblique vers les ombres qui striaient les flots verts de l'Océan Indien, comme nous allons jouer de l'hameçon dans quelques heures ! et, cette fois, il faudra bien que j'en capture quelques-uns, quand je devrais user de la torpille.

C'est animé de ces dispositions belliqueuses que Flageot était monté sur la plate-forme du bateau, muni de tous les engins nécessaires à son sport favori.

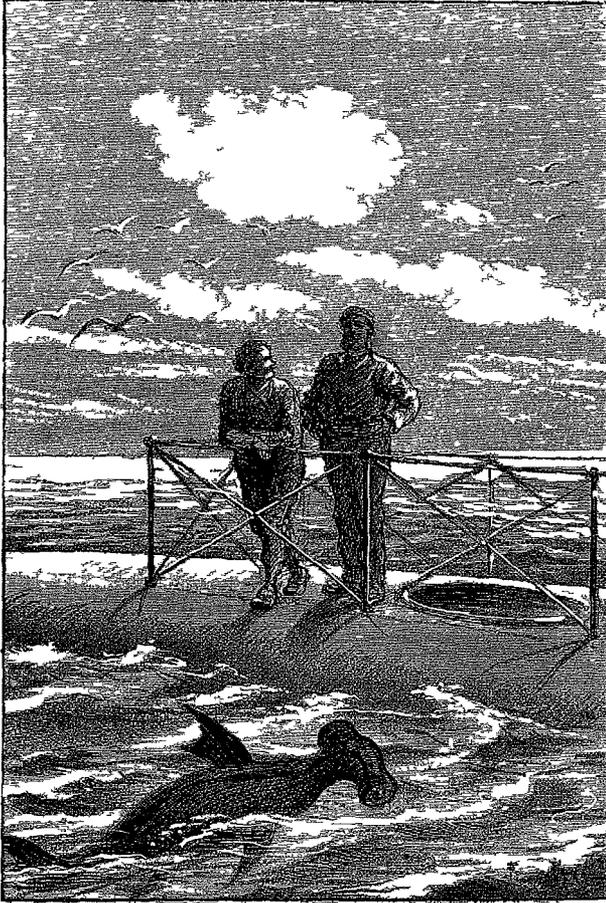
Penché sur la rembarde, il suivait d'un œil avide de grandes silhouettes qui se jouaient, presque à fleur d'eau, dans les remous du sous-marin : cela avait la forme d'un long fuseau, avec une tête munie de chaque côté d'un renflement à l'extrémité duquel se trouvait l'œil, rond et glauque ; en outre, une nageoire tendue comme une voile d'acier se dressait sur le dos.

— Nom d'un pompon ! murmura-t-il, intéressé au plus haut point, qu'est-ce que c'est que ces bêtes-là ?

— Classe des sélaciens, famille des squales, variété dite requin-

marteau, appelée aussi poisson-balance à cause de la forme de la tête.
Ces mots avaient été prononcés derrière Flageot.

Il se retourna vivement et se trouva face à face avec Mathias Godereck.



— Ah ! c'est vous... fit-il sèchement

— Comme vous me dites cela, répliqua l'autre doucement .. il semblerait que ma présence ne vous est pas agréable

Le Parisien ouvrit la bouche pour répondre, mais ses lèvres se refermèrent sans avoir émis aucun son et il garda le silence.

— Pourrais-je savoir, insista l'autre d'un ton un peu sarcastique, en quoi je puis avoir eu le malheur de déplaire à M. Flageot ?

Celui-ci haussa les épaules avec impatience.

— Monsieur Godereck, répondit-il, vous ne me plaisez ni ne me déplaisez... Seulement, si vous aviez tant soi peu le sentiment de la pêche .. vous sauriez que cet exercice reclame la solitude et surtout le silence.

Et après cette réplique qui était un congé significatif, Flageot choisit un filin de la grosseur d'un petit doigt terminé par un hameçon formidable qu'il dissimula sous un appétissant morceau de lard salé.

Après quoi, sans se soucier autrement de la présence de Mathias, il lança sa ligne et attendit, le cœur anxieux, l'œil rivé sur la proie convoitée.

Il n'attendit pas longtemps ; l'appât n'était pas arrivé à deux mètres de profondeur qu'un requin l'avalait et plongeait comme une flèche.

La bouche de Flageot s'ouvrit pour crier victoire, mais le mot se trouva coupé en deux par une secousse effrayante qui renversa le pêcheur sur la plate-forme.

Tout autre eût abandonné sa ligne et la proie qui se trouvait à son extrémité ; mais notre Parisien était trop fier de voir que « ça avait mordu », et pour rien au monde il n'eût consenti à un semblable sacrifice...

Mais la bête prise était de conséquence, car, en dépit de la résistance de Flageot, elle tirait la ligne à elle et, avec la ligne, le pêcheur qui glissait sur la carapace métallique du sous-marin, cherchant, de sa main gauche, à se cramponner à quelque obstacle.

— A moi!... criait-il en même temps... a moi! ..

Mathias Godereck avait assisté, impassible, à la première partie de cette lutte ; quand nous disons impassible, nous ne sommes point dans la vérité, car un observateur attentif eût remarqué sur les lèvres du Danois un sourire sarcastique et dans ses petits yeux gris une lueur de contentement.

Cependant, quand il vit Flageot près de passer par-dessus bord, il s'élança vers lui et le saisit par les épaules; mais chose étrange, ce secours inattendu, loin d'être profitable au Parisien, lui fut fatal, car sa glissade s'accrut et il fit un plongeon.

Mais en tombant ses doigts s'accrochèrent à un anneau qui se trouva à leur portée et il demeura suspendu, faisant de vains efforts pour remonter sur la plate-forme, ses tentatives de bas en haut étant diamétralement contrariées par le poisson qui le tirait de haut en bas.

Pourtant, il eût peut-être réussi, avec l'aide de Godereck; mais celui-ci jouait de malheur décidément, car à peine sa main se fut-elle portée sur l'anneau auquel se cramponnait Flageot que le flotteur, auquel appartenait cet anneau, se détacha de son alvéole et, entraînant sa torpille, glissa à l'eau.

Le Parisien disparut, soulevant autour de lui une gerbe liquide qui vint arroser des pieds à la tête Godereck, accoudé sur la rembarde et regardant d'un œil satisfait la place où avait disparu l'infortuné pêcheur à la ligne.

— Voilà qui lui apprendra à être aussi perspicace, grommela-t-il entre ses dents

Et il suivait avec anxiété la lutte engagée à quelques mètres au-dessous de la surface par Flageot contre sa capture qui cherchait toujours à l'entraîner vers le fond...

— Corbleu! fit Godereck en fronçant les sourcils... est-ce qu'il réussirait à s'en tirer?

Comme il prononçait ces mots, une grande ombre passa dans les flots, plongea au-dessous de Flageot et se retournant sur le dos, se laissa remonter, montrant sa gueule formidable, grande ouverte et armée de trois cents dents triangulaires, tranchantes comme des poignards.

Cette vue réjouit Godereck, au point qu'il se frotta les mains avec énergie.

— Cette fois, grogna-t-il...

Mais il s'arrêta, intéressé et ébahi en même temps par la singulière manœuvre que venait d'exécuter Flageot.

En présence du danger sérieux que présentaient les velléités féroces de ce nouvel ennemi, le Parisien abandonna sa ligne, et saisissant à deux mains la torpille qu'il avait entraînée dans sa chute, il l'enfonça de toutes ses forces dans la gueule du monstre, pensant avec raison qu'il lui serait loisible de se sauver pendant que l'autre s'acharnerait sur l'acier de l'engin destructeur.

Puis d'un vigoureux coup de talon, il remonta à la surface, empoigna un câble dont l'extrémité traînait dans l'eau et sauta sur la

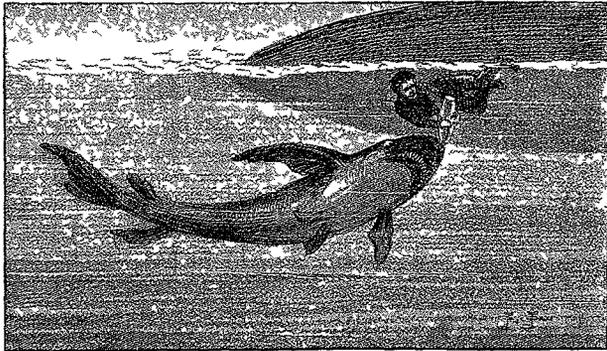


plate-forme au moment où Godereck arrivait, toujours courant, tenant une gaffe destinée à repêcher le pêcheur, selon toutes probabilités.

— Ah ! mon ami, fit le Danois en tendant la main à Flageot, quelles transes vous m'avez données... j'ai cru que vous étiez perdu

Le Parisien le regarda dans le blanc des yeux.

— Cru !... ou espéré ? articula-t-il nettement.

Et laissant le Danois tout interloqué, il tourna les talons pour s'en aller changer de vêtements.

Mais une détonation sourde retentit tout à coup et, à quelques encâblures du *Vindex*, une gerbe d'eau formidable soulevée par une puissance inconnue s'éleva dans les airs pour retomber en pluie jusque sur la plate-forme du sous-marin.

— Un cachalot qui éternue ! fit Flageot stupéfait et écarquillant les yeux pour mieux voir l'endroit où venait d'avoir lieu ce phénomène.

Scheiffer, en ce moment, apparut en riant, sur la dernière marche de l'escalier.

— Hein ! dit-il, comment trouvez-vous la plaisanterie ?

— Quelle plaisanterie ?

— Eh ! parbleu ! celle que je viens de faire au requin qui a failli vous croquer.

— Comprends pas... murmura Flageot.

— Comment ! s'écria l'Alsacien... vous ne comprenez pas que j'ai voulu utiliser la pilule de picrate que vous lui avez administrée ?

Le Parisien leva les bras au ciel.

— Nom d'un pompon ! fit-il, vous l'avez fait sauter !...

— Ni plus ni moins qu'un vulgaire *Franconia*.

Flageot se précipita sur les mains de Scheiffer et les serrant énergiquement :

— Papa Scheiffer ! dit-il d'une voix vibrante... entre nous, c'est à la vie... à la mort.

— Bon... bon... bougonna l'Alsacien, nous avons le temps de reparler de cela.

Et, tournant le dos, il s'en fut reprendre ses chères études électriques, pendant que Mathias Godereck, demeuré seul sur la plate-forme, hochait la tête en grommelant.

— Ce Flageot est dangereux... il se méfie... il va falloir jouer serré, sinon...

De son côté, le Parisien faisait ses réflexions tout en changeant d'habits.

— Le Mathias en a été pour ses frais, pensait-il... il s'agit d'ouvrir l'œil, car sa conduite d'aujourd'hui prouve que mes soupçons sont exacts...

Il ajouta avec un petit rire moqueur :

— Va... va, mon bonhomme... malgré toute ta malice, je te montrerai qu'un Parisien est plus malin que toi.

Cet incident s'était produit au large du cap Comorin.

Le soir même le *Vindex* abandonna les atterrages de l'Australie et, mettant le cap sur l'ouest, piqua droit sur la haute mer.

Pendant deux semaines le sous-marin n'allait voir que le ciel et l'eau, sans jamais, à l'horizon, la moindre terre rompant la désespérante monotonie de ce désert liquide.

Dégoûté de ses tentatives de pêche, Flageot avait remisé ses engins, bien décidé à ne les utiliser que dans des parages peuplés d'espèces moins dangereuses que les requins-marteaux.

Malheureusement, Henry Graff, consulté à ce sujet, avait assuré que le Parisien ne pouvait pas jeter la ligne avant que l'on eût atteint la mer Rouge, et l'infortuné Flageot envisageait avec terreur la perspective de ces journées longues et inoccupées.

Si encore il avait pu griffonner quelques notes ! mais avec un voyage semblable, que dire ? quelles impressions recueillir, quelles réflexions transcrire ?

Tous les nuages se ressemblent et entre tous les flots existe une ressemblance frappante.

Les jours se passaient donc sans qu'aucune occasion se présentât de noircir son cahier de notes et Flageot, tantôt assis sur la plateforme, tantôt étendu sur un divan dans la grande salle commune, employait son temps à dormir et à se décrocher la mâchoire.

Au bout de quelques jours, son ennui était tel qu'il aspirait après quelque accident susceptible de rompre la monotonie énervante de l'existence.

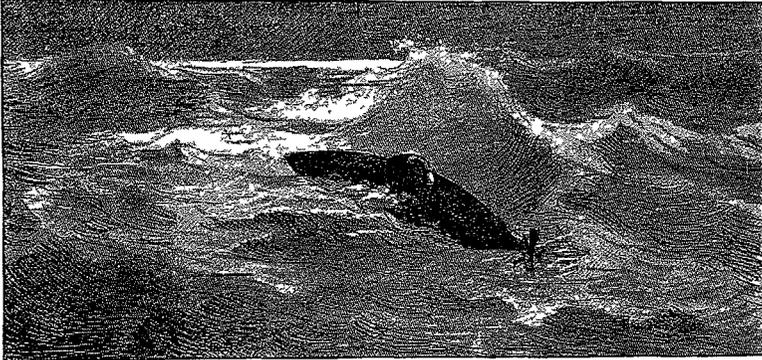
Il sembla que le ciel eût entendu ce souhait, car, au milieu de la nuit suivante, alors que tout le monde dormait à bord, sauf Scheiffer et Graff, qui faisaient le quart, le premier dans la coupole, le second à la barre du gouvernail, la sonnerie d'alarme retentit tout à coup.

En quelques secondes tout l'équipage fut sur pied et réuni dans la coupole.

Un orage épouvantable venait de se déchaîner avec cette soudaineté propre aux pays tropicaux ; le ciel d'un noir d'encre pesait sur la mer comme une calotte de plomb, déchirée à tous moments par de fulgurants éclairs qui, pendant une seconde, illuminaient l'espace.

Les flots soulevés par un vent impétueux s'entrechoquaient avec un horrible fracas, ballottant le *Vindex* qui sautait à la crête des vagues, renvoyé de l'une à l'autre comme fait un volant chassé par des raquettes.

Une pluie mêlée de grêle tombait, faisant sur la plate-forme métallique un bruit assourdissant.



D'un coup d'œil Jacobus, qui s'était hissé sur son siège, envisagea la situation.

— A son poste ! tout le monde ! commanda-t-il.

Puis aussitôt :

--- Halte !... en bas !

Le *Vindex* tomba comme un bloc et en quelques minutes atteignit une cinquantaine de mètres.

Dans ces régions régnait une tranquillité relative qui permit au sous-marin de continuer sa route et aux différents membres de l'équipage de reprendre leurs occupations favorites.

Flageot, heureux de cette diversion, saisit son cahier de notes et

se mit à enregistrer les impressions que lui avaient causées et ce brusque réveil et cette tempête entrevue à la lueur des éclairs.

— Nom d'un pompon ! dit-il tout à coup en déposant son porte-plume et en s'adressant à Scheiffer assis à côté de lui, si je ne trouve pas à placer ce volume dans de superbes conditions, tous les éditeurs de Paris ne sont que des mazettes.

L'Alsacien hocha la tête et ne répondit rien.

Le Parisien poursuivit :

— Il est vrai qu'il me manquera quelque chose d'intéressant...

Puis, après un court silence, s'accoudant sur la table :

— Est-il vrai, papa Scheiffer, demanda-t-il, que le fond de la mer soit peuplé d'animaux et de plantes?... je l'ai entendu dire... mais je ne peux pas le croire... ; on s'est moqué de moi, pas vrai ?

— Nullement, mon garçon, les gens qui t'ont dit cela ont dit la vérité...

— Ce n'est pas possible.

— Tout est possible dans la nature, déclara sentencieusement Henry Graff...

Flageot regarda tour à tour chacun de ses interlocuteurs et fermant l'œil gauche, tandis que sa paupière droite se plissait malicieusement.

— Est-ce qu'on y est allé voir ? répliqua-t-il goguenard.

— Presque, fit Graff... car les dragages opérés par le *Travailleur* et le *Talisman*, deux navires français, maître Flageot, ont établi d'une manière irrécusable l'existence, à cinq mille mètres de fond, d'une faune et d'une flore spéciales.

Le visage du Parisien changea d'expression ; ses yeux s'arrondirent et il murmura :

— Ça, par exemple, je voudrais voir... car je suis un peu comme saint Thomas ;... et puis, en voyant, on se rend mieux compte...

Il ajouta plus bas, avec un accent d'ardente convoitise :

— Si je pouvais joindre à mes notes quelques croquis inédits... c'est ça qui donnerait de la valeur à mon livre.

Puis à Richard Mauris :

— Dites donc, monsieur, poursuivit-il, vous qui êtes un amateur photographe... est-ce que vous ne pourriez pas me tirer des portraits de tout ce qui existe là-dessous...

Et du talon, il frappait le plancher du bateau.

— Nous verrons ça... quand nous y serons, répondit le Français. Quelques instants après, Flageot sortait de la salle et montait auprès de Jacobus.

— Monsieur Jacobus, dit-il, j'aurais une requête à vous adresser.

— Parle, mon brave garçon, fit l'inventeur, de quoi s'agit-il ?

— Vous savez, monsieur Jacobus, que pour utiliser mes loisirs, j'ai songé à rédiger des notes.

Jacobus répondit affirmativement d'un signe de tête.

— Or, je réfléchissais tout à l'heure qu'il ne serait peut-être pas indifférent pour le monde savant de voir contrôler le résultat des études faites par le *Travailleur* et le *Talisman*.

L'inventeur, tout surpris, regarda Flageot.

— D'où connais-tu tout cela ? demanda Jacobus.

Le Parisien se redressa, piqué de cette question.

— Monsieur croit-il donc que l'on ne vous apprend rien à l'école primaire ?

Très amusé, Jacobus répondit avec un sérieux imperturbable :

— Loin de moi cette pensée, mon cher garçon... je sais qu'en France les études sont poussées fort loin... mais laissons cela et venons-en à ta requête ;... de quoi s'agit-il ?

— Je voudrais voir ce qui se passe à quatre mille mètres là-dessous... Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de descendre un peu ?...

L'inventeur ouvrait la bouche pour faire observer que cette curiosité n'était pas un motif suffisant pour retarder le voyage lorsque Godereck, arrivant à cet instant, lui dit :

— Mon Dieu ! mon cher cousin, vous n'avez point encore expérimenté le fonctionnement du *Vindex* pour les grandes plonges... ; peut-

être serait-il bon d'en faire l'essai maintenant, plutôt que d'attendre une circonstance où une non-réussite pourrait devenir dangereuse.

Ces mots prononcés d'une voix douce firent froncer les sourcils de Flageot qui, s'adressant à l'inventeur, dit aussitôt :

— Après tout, vous savez, monsieur Jacobus, je vous ai dit ça, mais ce n'est pas une raison pour que vous le fassiez, si ça n'entre pas dans vos plans... ; même en y réfléchissant .. je crois qu'il est préférable...

L'inventeur l'interrompit.

— Cousin Mathias, dit-il, tu viens m'ouvrir les yeux... ; c'eût été en effet une grande imprudence que d'attendre au dernier moment pour faire cette expérience... aussi, allons-nous la faire sur l'heure.

Flageot fit entendre un petit grognement.

— Triple brute que je suis, pensa-t-il en lançant à Godereck un regard furieux... si mes soupçons sur le personnage sont fondés... c'est un renseignement de plus qu'on va lui fournir.

En ce moment Jacobus commanda :

— Tout le monde à son poste pour la descente.

Quelques secondes après les robinets d'introduction étaient tout grands ouverts, la mer se précipitait avec un long sifflement dans les réservoirs et, alourdi d'un poids de plus de six tonnes, le *Vindex* tomba perpendiculairement dans les abîmes océaniques.

Penché en avant, Jacobus demeurait immobile, le cœur étreint par une légère angoisse, les yeux attachés sur l'aiguille du manomètre qui, de seconde en seconde, courait sur son cadran.

A trois cent cinquante mètres, l'aiguille s'immobilisa ; alors les gouvernails-plans de l'arrière furent inclinés et, Scheiffer ayant poussé le commutateur, le bateau bondit en avant sous l'impulsion de son hélice, descendant suivant un plan incliné de vingt degrés environ.

En dix minutes on fut à mille mètres ; alors les lampes à incandescence éclairant l'intérieur du bateau furent éteintes et, seul, le phare allumé à l'avant du sous-marin illumina de ses puissants rayons la masse sombre des eaux.

L'équipage, réuni sur le coffre des piles, à côté de Jacobus, regardait, à travers les épaisses vitres lenticulaires de la coupole, les créatures étranges qui passaient, ombres fantastiques, dans le rayon éclatant du phare.

— Nom d'un pompon ! s'exclama Flageot, incapable de contenir plus longtemps sa stupéfaction, on dirait que plus on descend et plus les animaux deviennent bizarres.

— Observation juste, dit Henry Graff, et qui plus est, à chaque couche d'eau sont affectées des espèces spéciales et, rien qu'à voir celles-ci, je pourrais vous dire par quelle profondeur nous sommes... ; ainsi, en ce moment, nous atteignons quinze cents mètres.

— Et vous reconnaissez cela ?...

— A ces *calveria*... tenez, ces sortes de petites assiettes... puis à ces *mytilus* que vous voyez là avec ces *byssus* flottants qui leur permettent de s'implanter dans la vase... Voici encore des *arénacées*, des *amphivodes*, des *holothuries*.

Le sous-marin s'enfonçait toujours.

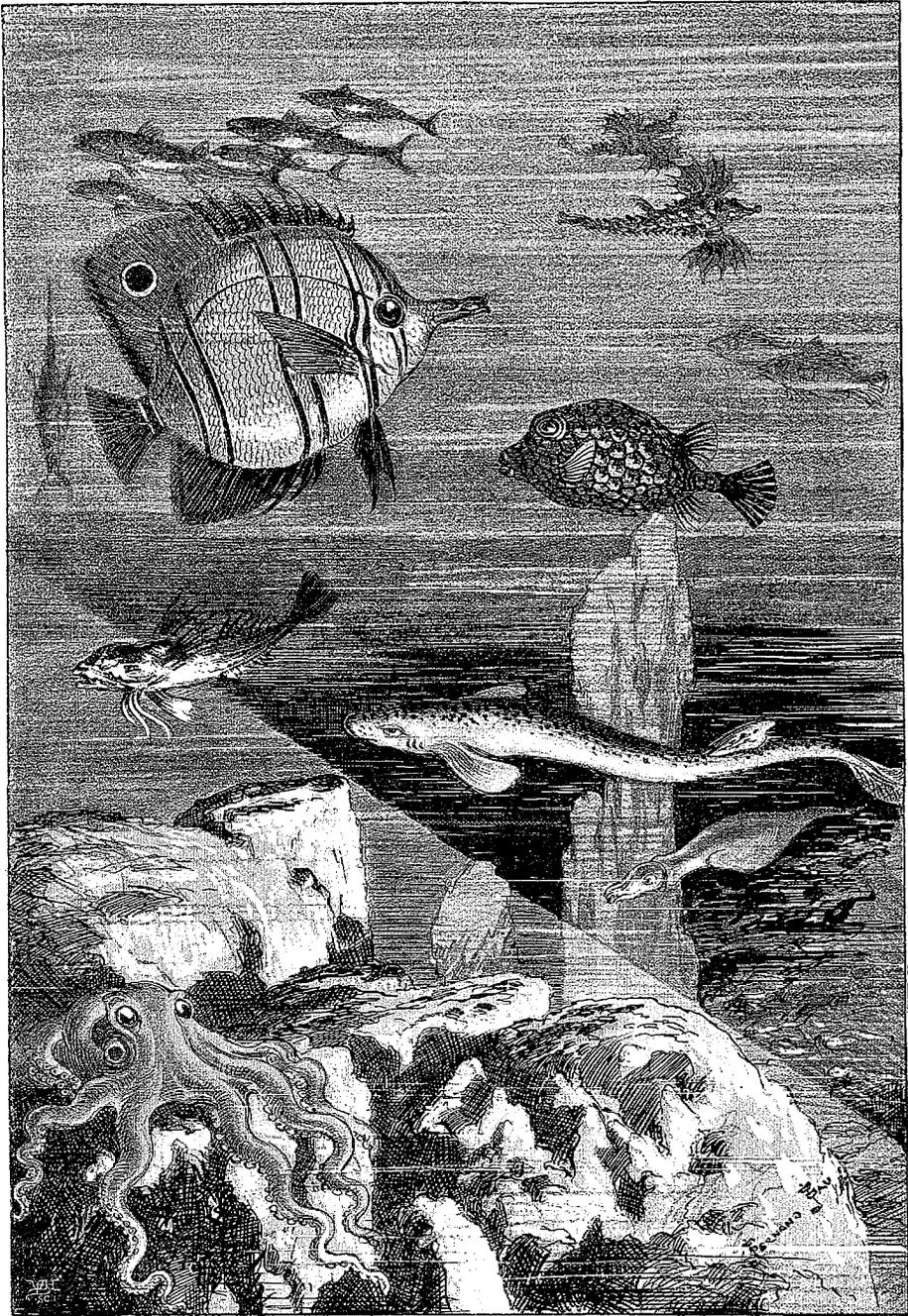
Soudain, Ellen, qui avait le visage curieusement collé à l'un des hublots, poussa un cri et se rejeta en arrière.

Frôlant la vitre, un poisson affreux venait de passer, ouvrant démesurément sa bouche immense au-dessous de laquelle pendait une poche gonflée comme le gosier d'un pélican, dardant sur la jeune fille deux yeux ronds et glauques et hérissant des nageoires acérées.

— *Melanocetus solius omni*, murmura Henry Graff, nommé aussi par les Provençaux « diable de mer », à cause de son apparence diabolique... Nous sommes à deux mille mètres.

— Deux mille mètres, en effet, répéta Jacobus en consultant l'aiguille du manomètre.

Quelques instants plus tard, Flageot signala un autre monstre de forme singulière ; au corps petit et effilé s'adaptait une tête énorme, rappelant l'aspect d'une vulgaire cuiller à pot, au-dessous de laquelle sa gorge pendait semblable à un sac énorme ; sa couleur était d'un beau noir soyeux.



PLUS ON DESCEND ET PLUS LES ANIMAUX DEVIENNENT BIZARRES (p. 224).

— On dirait qu'il est recouvert de velours noir, fit observer Mauris.

— Deux mille cinq cents mètres, déclara Henry Graff... scientifiquement cet animal se nomme *Eurypharynx*.

Encore quelques minutes et le *Vindex* atteignait trois mille mètres ; alors on aperçut, fuyant épouvantés par la lumière du phare, quelques *Brisingas*, merveilleux échinodermes phosphorescents, à la teinte d'un pourpre merveilleux et aux bras épineux, multiples, mesurant de cinquante à soixante centimètres de long.

Puis le *Vindex* continuant de descendre toujours, apparut enfin aux yeux émerveillés des patriotes le fond de la mer avec sa végétation étrange et sa faune fantastique.

— Nom d'un pompon ! s'exclama Flageot, on se croirait à l'Exposition, les soirs de grandes fêtes !

De tous côtés, en effet, apparaissaient des arbustes, des bouquets d'arbres, aux branches desquels des lumières éclatantes semblaient suspendues, éclairant d'une lueur féerique le paysage sombre des eaux et dont le feuillage projetait sur le sol, en place d'ombre, des rayonnements de feu.

Ce sol lui-même, velouté ainsi qu'une peluche irradiante, était couvert de fleurs, mais de fleurs animées, s'épanouissant, se refermant, rétrécissant leurs corolles, allongeant leurs pétales, et passant d'un instant à l'autre, par toutes les gammes de leur couleur naturelle.

Henry Graff les nommait successivement à ses compagnons, en les désignant du doigt : ici, c'étaient des *Adamsia*, des *Actinies*, des *Holothuries* qui semblaient des corbeilles de fleurs émergeant d'une pelouse verte ; là, c'étaient des buissons touffus d'*Euplectella* et d'*Holtenia* ; un peu plus loin, des *Rosella* rappelaient par leurs formes bizarres ces ifs que le caprice des jardiniers d'autrefois s'ingéniait à tailler pour la plus grande joie de nos pères... Plus loin encore, le fond sous-marin offrait l'aspect d'un potager modèle étalant, aux yeux émerveillés des voyageurs, les spécimens les plus stupéfiants des fruits, cucurbitacés, légumes, que jamais imagination de gourmet eût pu enfanter.



— Et tout ça, ce sont des animaux, murmura à mi-voix Flageot ebahi

— Oui, répondit l'Autrichien, et des animaux qui, si fragiles qu'ils vous paraissent, ne supportent pas moins de quatre cents kilogrammes par centimètre carré... Ainsi le pétale de cette rose que vous apercevez... là sur votre gauche, ne perd rien de sa délicatesse et de sa légèreté pour être écrasé sous un poids qui briserait le plus grand chêne terrestre.

— C'est merveilleux ! balbutia Ellen.

— Comme on dit dans la chanson de « l'Invalide à la tête de bois », ajouta plaisamment le Parisien, il faut le voir pour le croire !

En ce moment, une véritable armée d'êtres merveilleux passa, emportée par un courant ; on eût dit que la main d'un joaillier géant venait soudain de semer dans l'océan une pluie de pierres précieuses vivantes.

C'étaient des crustacés, mais si gracieux d'ensemble, si charmants de forme, si diaphanes, que leurs contours ne se révélaient que par les faces de leur carapace auxquelles

les jets lumineux du phare arrachaient des étincellements de diamant, de rubis, de saphir, de topaze.

En poursuivant sa course, le *Vindex* passa au milieu d'un nuage d'émeraudes et de grenats : c'était un banc d'*Annelides* qui s'enfuirent dans toutes les directions, prenant le sous-marin pour l'un de ces monstres acharnés à leur destruction ; puis ce fut un tapis de nacre et de satin, étalé par les mollusques au fond des eaux, que le bateau erailla de sa quille.

— Eh bien, demanda plaisamment Scheiffer à Flageot, eh bien ! avez-vous maintenant une assez ample moisson de documents pour rendre vos notes plus alléchantes ?

Le Parisien secoua la tête.

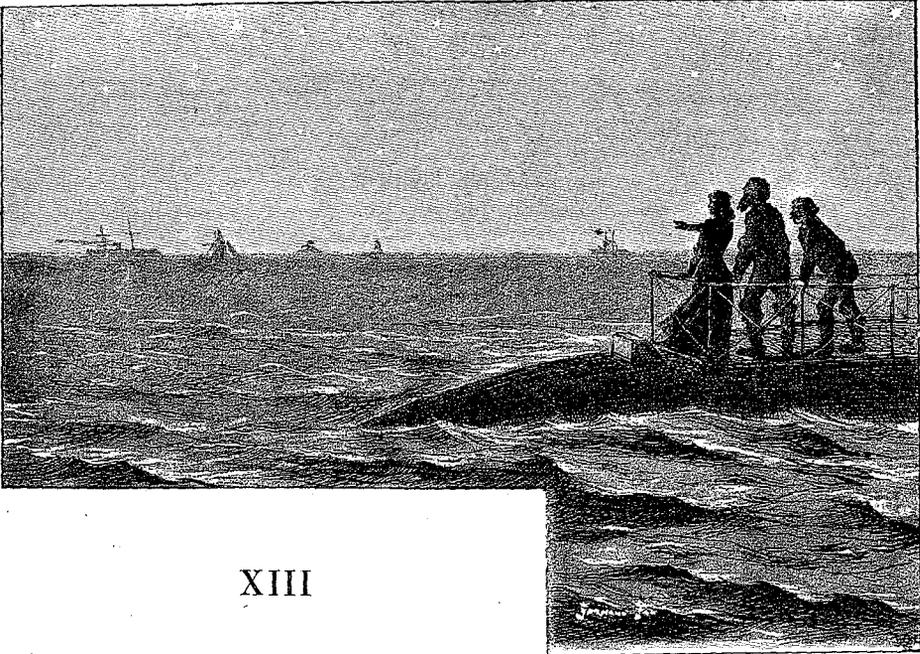
— Hélas ! murmura-t-il, je connais mes compatriotes... ils sont comme moi, très défiants et très sceptiques... Tout cela est si merveilleux, si féérique, si invraisemblable qu'ils n'en voudront pas croire un mot et m'accuseront de renouveler à leur intention les contes des *Mille et une Nuits*.

En ce moment, Jacobus qui, depuis quelques minutes, examinait attentivement ses instruments, déclara que le bateau fatiguait et qu'il était temps de regagner la surface.

— L'expérience, d'ailleurs, est concluante, ajouta-t-il, le *Vindex*, vous l'avez vu, n'a mis aucune hésitation à descendre .. ; il n'en mettra pas davantage pour remonter.

L'hélice fut débrayée, les plans inclinés furent relevés verticalement et, comme un ballon captif qui vient de rompre son câble, le sous-marin s'éleva avec une vertigineuse rapidité à travers les couches d'eau superposées

En moins de six minutes, le chemin que l'on avait mis près d'une heure à parcourir en sens inverse fut franchi, le *Vindex* émergea au milieu d'une nappe d'écume et, emporté par son élan même, bondit comme un animal sous-marin au-dessus des flots dans lesquels il retomba en creusant un véritable maelstrom.



XIII

Où Mathias Godereck file à l'anglaise.

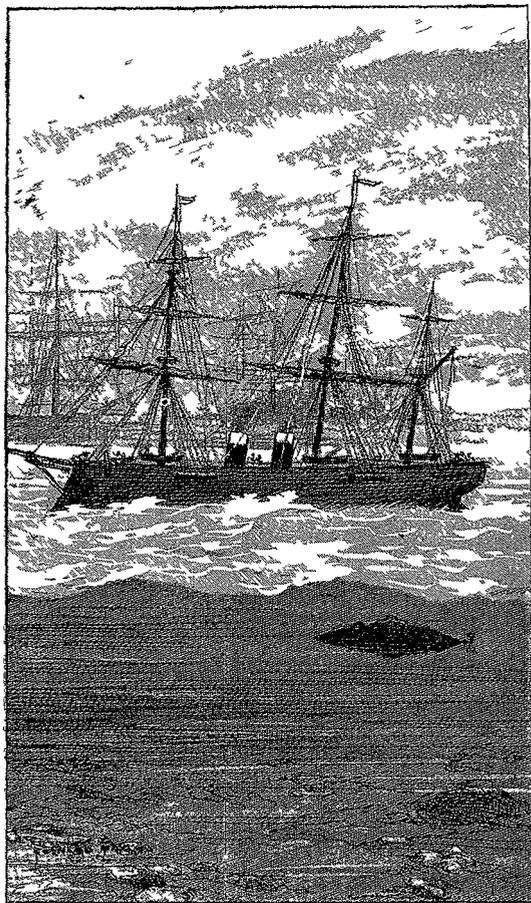
A partir de ce moment, Jacobus accéléra la vitesse qui n'avait pas, jusque-là, dépassé vingt nœuds à l'heure et le *Vindex* fila, à raison de vingt-deux nœuds, presque droit sur le cap Gardafui qui fut signalé le onzième jour de navigation.

Ces parages devenant de plus en plus fréquentés par les nombreux bâtiments de tous pays qui descendent la mer Rouge pour aller en Asie, le *Vindex* dut constamment se maintenir au-dessous des vagues pendant tout le temps qu'il mit à franchir le détroit de Bab-el-Mandeb ; la nuit seulement et tous ses feux éteints, il se hasardait à monter à la surface pour permettre à ses passagers de respirer librement la brise marine, plus fraîche que l'air emmagasiné dans les réservoirs.

C'est ainsi que l'on passa devant les établissements de Périm et d'O-bock fondés, le premier par les Anglais sur la côte asiatique, le second sur la côte africaine par les Français ; tels deux bouledogues, enchaînés

en face l'un de l'autre, se regardent en grondant, attendant le moment où, libres de leurs colliers, ils se sauteront dessus.

A l'aube, on aperçut les toits blancs de la belle ville de Moka : le bateau entra dans la mer Rouge de judaïque mémoire, qu'il mit deux



jours à remonter, passant par cinq mètres de profondeur à proximité de l'île de Massaouah sur laquelle flottait encore le pavillon italien et non loin de Souakim qu'on vit de loin, en remontant à la surface pour faire de l'air; enfin, on s'engagea dans le golfe profond de Suez qui termine la mer Rouge et, par une belle nuit étoilée, on entra en rade de Suez.

L'on fit halte, car la prudence commandait de ne pas s'engager à la légère dans le canal, en raison du trafic considérable qui se fait par cette voie, due au génie persé-

vérant de M. de Lesseps; sans compter, comme le dit Richard Mauris, qu'on n'entre pas dans le canal de Suez comme dans un moulin et qu'il fallait attendre que les écluses s'ouvrissent devant un navire pour pénétrer inaperçu dans les bassins.

Au bout de quelques heures passées à guetter anxieusement les portes, celles-ci s'ouvrirent enfin pour livrer passage à un paquebot

immense, sous la carène duquel le *Vindex* se glissa, passant silencieux et rapide comme une anguille au milieu de tous les navires ancrés, après quoi il embarqua hardiment la passe creusée à travers les sables

Au lever du soleil, il entra dans la région des lacs Amers, traversait le lac de Timsah et, comme midi sonnait au chronomètre du bord, arrivait devant Ismailia.

Il avait crânement marché, le *Vindex*, ayant eu la chance inespérée de trouver inoccupée cette partie du canal, la plus propice d'ailleurs à la navigation.

Mais, en quittant Ismailia, Jacobus avait le front soucieux, car les difficultés allaient commencer

On sait que, depuis peu d'années, des améliorations importantes ont été apportées au canal de Suez qui est devenu l'une des routes les plus fréquentées du globe, il est, pendant les nuits sombres, éclairé à la lumière électrique; des électro-sémaphores indiquent les portions de canal occupées par un navire et des bassins de garage ont été creusés à différents points du parcours.

Pour pouvoir continuer sa route, Jacobus avait fait rentrer la coupole jusqu'à ce que le dôme affleurât la coque : le *Vindex* avait ainsi un tirant d'eau insignifiant qui lui permettait de passer sous la quille des bâtiments montant ou descendant le canal.

Mais au milieu de la nuit — on se trouvait alors entre Kantara et le lac Menzaleh — un choc assez violent se produisit à l'avant on venait de heurter l'étambot d'un vaisseau de fort tonnage

On s'arrêta, car dans les eaux claires, transparentes et peu profondes du canal, les premières lueurs du jour eussent permis à l'équipage de ce bâtiment d'apercevoir le sous-marin qui ne repartit que lorsqu'il se fut laissé suffisamment distancer.

— Nom d'un pompon ! cria soudain Flageot qui, par le hublot supérieur de la coupole examinait, à l'aide d'une longue vue, la silhouette déjà vague du navire... C'en est un !

Et il asséna sur le plancher un violent coup de talon.

— Un !... quoi ? demanderent ensemble Pososki et Godereck.

— Un de ces damnés Allemands, riposta le Parisien en regardant ce dernier dans le blanc des yeux.

Godereck ne broncha pas et répondit avec un grand calme, après avoir, lui aussi, regardé dans la lunette.

— Vous avez raison, monsieur Flageot... le pavillon d'arrière porte bien l'aigle à deux têtes et aux ailes déployées.

— Parbleu ! grommela Flageot, croyez-vous que j'aie besoin d'y regarder à deux fois pour le reconnaître... ce drapeau maudit.

— Il faut le couler ! hurla Pososki en dressant son poing formidable dans la direction du navire.

Richard Mauris et Scheiffer arrivaient en ce moment

— Que s'agit-il de couler ? demanda ce dernier.

— Voyez, papa Scheiffer, dit simplement le Parisien en montrant le hublot.

L'Alsacien haussa les épaules.

— Et comment passerions-nous ensuite ? dit-il ; la masse de ce bâtiment, en travers du canal, nous fermerait la route d'Europe, sans compter que cette imprudence aurait pour nos plans de fâcheuses conséquences... On ne fait pas impunément sauter un navire dans le canal de Suez...

— D'abord, ça fait du bruit, fit Richard Mauris.

— Et puis, ajouta Flageot, nous n'avons pas ici les grands fonds sous-marins, pour engloutir les débris.

— En outre, dit à son tour Scheiffer, le *Vindex* a été créé dans un but absolument déterminé : nous procurer les sommes nécessaires dont nous avons besoin pour préparer les luttes futures... Or, si je ne me trompe, c'est là un aviso de premier rang, cuirassé, à bord duquel nous trouverons des canons et des armes... mais pas le moindre kreutzer... ; donc...

Pososki s'inclina devant ces arguments et le *Vindex* continua sa route, suivant de loin le sillage de l'avisio allemand.

Quelques heures plus tard, le sous-marin naviguait dans les eaux méditerranéennes, en plein archipel grec, après avoir doublé la pointe occidentale de l'île de Candie, à égale distance de Santorin et de Stampalie.

— Que faites-vous donc là ? demanda tout à coup Richard Mauris à Henry Graff qui, depuis qu'on était sorti du canal de Suez, était demeuré dans la coupole, le visage collé au hublot, surveillant la mer avec une curiosité avide.

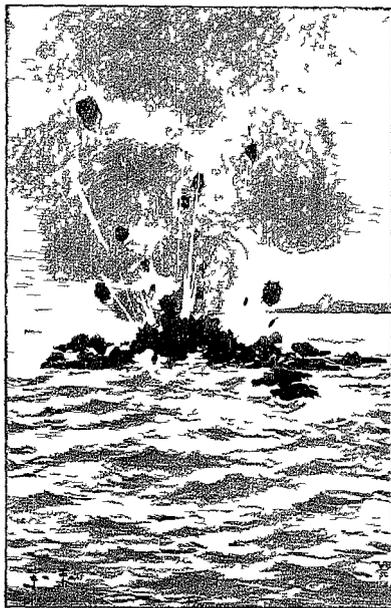
L'Autrichien sans se retourner répondit :

— Je guette une éruption.

Flageot qui passait par là entendit ces mots et s'écria :

— Une éruption !... sous l'eau !...

— Toutes ces terres que vous apercevez sont de nature volcanique et ont été produites par des soulèvements sous-marins... Dans la région méditerranéenne où nous nous trouvons, le sol est en continuel mouvement, soulevé qu'il est par l'action de feux intérieurs. Malgré l'énorme pression des couches d'eau, les volcans sous-marins épanchent au dehors des flots de lave bouillonnante qui se solidifient, s'accumulent jusqu'à ce qu'ils émergent et forment quelque îlot nouveau. Au printemps, sous l'influence de la température, cet îlot se couvre de végétation... et voilà l'archipel doté d'une terre de plus.



Flageot fit la grimace.

— Hum, grommela-t-il, voilà des terres sur lesquelles j'aimerais peu à coloniser... ça ne doit pas être garanti solide...

— Ton bon sens te fait bien juger les choses, répondit Henry Graff ;

qu'un nouveau bouleversement sous-marin se produise, et tout cet agrégat de roches laviques, de scories volcaniques se disloque... et là où la veille encore existait quelque chose, il n'existe plus rien le lendemain... La mer a tout englouti.

Richard Mauris hochâ la tête.

— Savez-vous bien, en ce cas, dit-il, que ce n'est pas très philanthropique de votre part de désirer assister à un cataclysme de ce genre.

L'Autrichien se retourna et dardant sur le Français des regards étincelants d'enthousiasme.

— Cela se peut..., s'écria-t-il d'une voix vibrante... mais songez aussi à ce sublime spectacle de la lutte titanesque des éléments !... l'eau combattant le feu !... le feu combattant l'eau !... la mer se précipitant comme un torrent dans le cratère embrasé pour éteindre l'incendie formidable qui ronge ses assises de granit !... et le volcan triomphant d'elle, malgré ses efforts et la recrachant en colonnes bouillantes... Oh oui ! ce doit être un sublime spectacle et qui vaut bien quelques misérables vies humaines !...

Et il reprit sa faction.

Malheureusement, l'Autrichien en fut pour son attente : le *Vindex* ne releva aucune trace de volcan sous-marin, ancien ou récent, éteint ou en activité, dans sa course à travers toutes ces îles célèbres de l'antiquité : Sèphanto, Milo, Thermia, Syra, Zea, etc.

Aussi, désappointé, Henry Graff céda-t-il avec empressement sa place à Flageot lorsque le tour de quart de celui-ci arriva.

En même temps que le Parisien s'installait dans la coupole, Richard Mauris remplaçait Pososki à la barre du gouvernail et bientôt, sauf les deux Français, tout le monde dormit dans le sous-marin.

Il y avait à peine un quart d'heure que Flageot, assis sur le coffre des piles, regardait attentivement la masse sombre des eaux dans laquelle la lumière du phare faisait une traînée lumineuse, lorsqu'il poussa une exclamation étouffée.

— Nom d'un pompon ! grommela-t-il, c'est encore lui !

— Qui ça... lui? demanda Mauris à voix basse.

— Eh! ce maudit aviso... tenez... le voyez-vous là-bas, devant nous... à trois ou quatre encâblures.

Mauris rejoignit Flageot dans la tourelle et, regardant par l'un des hublots, aperçut en effet un double sillage blanchâtre dont les derniers remous arrivaient jusqu'à l'avant du *Vindex*.

— Et à quoi reconnais-tu que c'est le navire rencontré dans le canal? demanda-t-il.

— A son hélice double, répondit le Parisien avec assurance.

— Crois-tu donc qu'il n'y ait que lui construit de la sorte? répliqua Mauris en haussant les épaules.

— Enfin... je parie, moi, que c'est lui...

— Et puis... quand tu aurais raison, que nous importe? fit le Français en tournant les talons pour rejoindre le gouvernail.

Il s'arrêta, sentant la main de Flageot se poser sur son bras.

— C'est que, fit mystérieusement celui-ci, si c'était l'avis...

Il se pencha contre l'oreille de son compatriote et ajouta tout bas :

— J'ai une idée.

— Au sujet de l'avis?

— Oui, dit Flageot d'un signe de tête... A bord d'un navire de guerre, il y a de la poudre... n'est-ce pas?... beaucoup de poudre.

— Dame! pour charger les canons... ricana Mauris.

— Or, avant de quitter l'Europe, je me rappelle avoir lu dans des



journaux de Copenhague, que plusieurs bâtiments allemands avaient été chargés d'expérimenter la nouvelle poudre sans fumée, à l'étude au grand état-major.

— Tu as raison... je me rappelle cela... mais qu'est-ce que cela a de commun?...

Flageot sursauta.

— Comment ! monsieur Mauris, s'exclama-t-il, vous ne comprenez pas que si cet aviso avait à bord de cette fameuse poudre et que l'on pût s'en procurer un échantillon — si petit fût-il — une simple cartouche...

Richard Mauris fronça les sourcils.

— Couler un navire... exterminer des centaines d'hommes, pour une cartouche, murmura-t-il...

Flageot se croisa les bras.

— Quoi, fit-il, reculerez-vous devant d'aussi misérables considérations?.. Si le sacrifice de quelques centaines d'ennemis peut épargner la vie de plusieurs centaines de mille de nos compatriotes?...

Richard Mauris avait courbé la tête, réfléchissant.

— Jamais Jacobus ne consentira, dit-il... il l'a déclaré très nettement à Pososki... le *Vindex* a été construit dans un but spécial.

— Eh ! interrompit Flageot, qu'est-il besoin d'en parler à M. Jacobus ou aux autres?... Ils dorment ; nous avons devant nous cinq heures de quart ; c'est plus qu'il ne nous en faut pour mener l'affaire à bien.

Mauris semblait ébranlé : tout à coup avait passé devant ses yeux la sombre vision de l'année terrible et subitement son cœur venait de se gonfler de toute sa haine contre l'ennemi héréditaire.

— Est-ce dit ? demanda le Parisien qui lisait sur le visage de son compagnon son indécision.

— C'est dit... répliqua enfin d'une voix sourde Richard Mauris.

Flageot lui prit la main et la serra avec énergie.

— En route, alors, fit-il.

La vitesse fut augmentée ; puis, le phare éteint, le *Vindex* remonta à la surface et s'approcha de l'avisio jusqu'à ce qu'il fût à quelques

encâblures; une fois là, il plongea, passa sous la quille du bâtiment et vint se coller contre la coque, tout près de l'éperon d'acier.

— Eh ! fit tout à coup Mauris, nous avons pensé à tout, excepté à un détail qui a bien son importance.

— Lequel ?

— Comment allons-nous faire pour fixer la torpille dans cette cuirasse métallique ?

Flageot se gratta le bout du nez.

— Diable ! diable ! murmura-t-il.

Mais soudain son visage assombri s'éclaira, et se touchant le front du bout du doigt :

— J'ai mon idée, dit-il... prenez ma place, monsieur Mauris, et attendez un instant.

Stupéfait, le Français vit Flageot revêtir, sans bruit, la partie supérieure de son costume de scaphandre, c'est-à-dire la veste cirée et le casque métallique ; puis endosser le réservoir à air, choisir dans une caisse plusieurs outils qu'il passa à sa ceinture et finalement sortir du bateau par le trou d'homme qui donnait accès sur la plateforme.

— Que va-t-il faire ? se demanda Richard Mauris, de plus en plus intrigué en s'approchant de l'un des hublots.

Il vit alors le Parisien se traîner sur la plateforme et s'approcher des torpilles, toujours à leur place de combat.

Une fois là, il s'occupa à fixer à l'aide de rivets les coffrets de dynamite aux plaques d'acier de l'avis ; après quoi, satisfait de sa besogne, il rejoignit le trou d'homme dans lequel il s'engouffra.

— Là... voilà qui est fait... dit-il en se débarrassant de son casque ; maintenant nous n'avons plus qu'à faire machine en arrière.

Richard Mauris s'approcha du moteur qu'il remit en action, mais en renversant la direction du courant.

Puis le phare fut allumé de nouveau, et lorsque le sous-marin se trouva à une centaine de mètres de l'avis, le Français appuya le doigt sur la détente de l'appareil exploseur.

Le bruit sourd et profond de la déflagration de la dynamite se propagea au loin sous les flots et, presque aussitôt, une lame prodigieuse secouait le *Vindex*, le faisant basculer de bout en bout, jetant brusquement à bas de leur hamac les dormeurs qui roulèrent sur le plancher au milieu des objets arrachés aux parois et se brisant avec un épouvantable fracas.

— Aux armes! aux armes! hurla en se dressant sur ses jambes Pososki qui rêvait sans doute de bataille et qui, réveillé en sursaut, croyait à une attaque imprévue de l'ennemi.

— Qu'y a-t-il? demanda d'une voix émue Jacobus en cherchant à percer l'obscurité qui emplissait le sous-marin, car les lampes s'étaient éteintes, au moment du choc.

— Rien... rien... ce n'est rien... mon cher ami, s'empressa de dire Richard Mauris, tout confus, c'est...

Henry Graff l'interrompit en s'écriant, désespéré :

— Parbleu... nous avons passé à proximité d'un volcan en éruption. Faut-il avoir peu de chance!

Et courant à Flageot qu'il secoua brutalement :

— Pourquoi ne m'avoir pas éveillé, puisque vous saviez mon ardent désir d'assister à ce spectacle?

Mais l'Autrichien se tut brusquement et demeura immobile, la bouche grande ouverte, les yeux écarquillés; il venait d'apercevoir, à travers les hublots, la masse sombre de l'avisio qui, lentement, descendait dans les profondeurs de la mer.

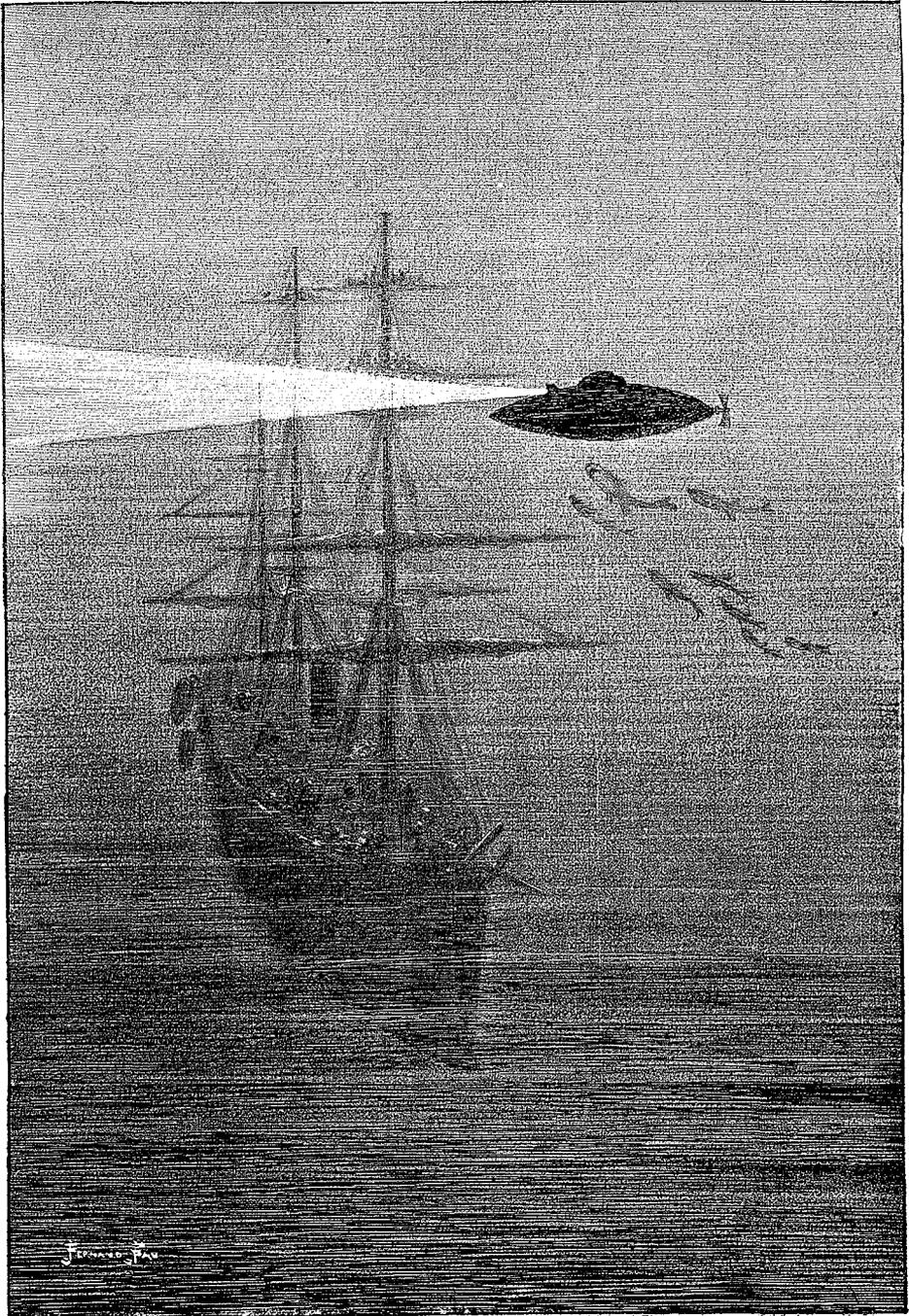
— Là... là... fit-il en étendant le bras dans cette direction.

Ses compagnons se précipitèrent et poussèrent tous ensemble un cri de stupeur.

— Misérable! fit Godereck en mettant son poing fermé sous le nez de Flageot.

Celui-ci saisit le poignet du Danois, et lui plongeant dans les yeux ses regards aigus :

— Pourquoi donc cela, monsieur Mathias? demanda-t-il.



LA MASSE SOMBRE DE L'AVISO QUI LENTEMENT DESCENDAIT DANS LES PROFONDEURS DE LA MER (P. 240).

L'autre comprit aussitôt, qu'il avait lâché un mot imprudent et balbutia :

— Jacobus n'avait-il pas interdit qu'on s'attaquât à ce navire?

— Si monsieur Jacobus a une observation à faire, il la fera lui-même, riposta Flageot goguenard, et je ne vous reconnais pas le droit de m'adresser des épithètes semblables à celle que vous venez d'employer, entendez-vous?...

— Là... là... fit Scheiffer en intervenant, ne vous emportez pas ainsi;... l'amî Godereck n'a pas eu l'intention de vous être désagréable.

— Il n'a pas eu, en tout cas, l'intention de me remercier, répliqua Flageot en appuyant à dessein sur chacun de ses mots, et cependant son rôle de patriote danois aurait dû l'y pousser... Tenez, regardez la mine réjouie de M. Mauris, et les yeux brillants de M. Pososki — et le sourire de Mlle Ellen... Il n'est pas jusqu'à vos verres de lunettes, papa Scheiffer, dans lesquels ne se reflète votre contentement intérieur... Seul, M. Godereck se contriste de la perte de l'avis.

Le cousin Mathias haussa les épaules et tourna les talons en grommelant, non sans avoir gratifié Flageot d'un coup d'œil menaçant.

— Va... va, mon bonhomme, pensa le Parisien en le regardant s'éloigner... je lis dans ton jeu et aussitôt que je pourrai te pincer en flagrant délit...

Il s'interrompt, entendant la voix de Jacobus qui criait d'une voix tremblante :

— Avarie!...

Tout le monde bondit jusqu'à la coupole : l'inventeur tourmentait en vain le commutateur, l'appareil n'obéissait pas, et la machine demeurait immobile.

— Voilà ce que nous coûte votre désobéissance, dit Jacobus sévèrement à Flageot... Vous avez dû lancer trop tôt le courant dans la torpille et la déflagration s'est produite avant que vous fussiez assez éloignés — la secousse a détérioré les piles.

Atterrés, silencieux, les patriotes entouraient l'inventeur.

— Il faudrait pouvoir examiner et vérifier les piles, murmura celui-ci... mais où?... comment?

— Si vous m'en croyez, dit Graff, voici ce que nous ferons : nous allons nous laisser couler le long de cette muraille lavique que vous voyez là, sur notre gauche, et ce sera bien le diable si, dans notre descente, nous ne rencontrons pas une anfractuosité où jeter l'ancre... Deux d'entre nous mettront leur scaphandre et remorqueront le *Vindex*.

— J'autorise cela, fit Jacobus d'une voix résignée.

Les réservoirs se remplirent d'eau et le sous-marin commença de descendre jusqu'à ce que se présentât l'ouverture sombre d'une sorte de tunnel creusé dans la paroi rocheuse le long de laquelle glissait le *Vindex*.

Ainsi que l'avait dit Graff, Pososki et Mauris endossèrent leur scaphandre, et s'attelant à la proue du bateau la tirèrent sans difficulté pendant un kilomètre environ.

Alors on s'arrêta, et le sous-marin, inerte jusqu'à nouvel ordre, reposant sur une couche vaseuse, on procéda à la visite du générateur d'électricité.

Comme l'avait prévu Jacobus, le choc produit par la trombe d'eau qui, soulevée par l'explosion de la torpille, s'était abattue sur le sous-marin, était la seule cause de l'accident et voici pourquoi :

On se rappelle que les piles employées par l'ingénieur pour la mise en marche du moteur dynamo-électrique étaient des auges en bois, doublées intérieurement de gutta-percha pour les rendre imperméables et dans lesquelles se trouvaient, plongeant dans de l'acide chlorochromique, des plaques de magnésium métallique et d'argent platiné, extrêmement mince, formant les électrodes (30).

Des siphons de caoutchouc faisaient correspondre l'un avec l'autre les 74 éléments, de telle façon qu'étant toujours « amorcés » (31), il suffisait d'ouvrir un robinet dont le dernier était pourvu, pour évacuer tout le liquide épuisé et chargé de chlorure de magnésium.

Or, l'examen auquel se livra Jacobus lui montra que plusieurs de ces tuyaux étaient dérangés et que les plaques des éléments, tombées les unes sur les autres, formaient des contacts et établissaient des « courts circuits » (32), d'où empêchement pour le courant de circuler dans toute la batterie.

— Allons, murmura Jacobus en essuyant son front que l'anxiété avait trempé de sueur, c'est moins grave que je ne croyais ; avec quelques heures de travail, il n'y paraîtra plus... Seulement il faut que tout le monde se mette à la besogne.

Mais quand on chercha Flageot, on ne le trouva plus ; on constata seulement que son vêtement de scaphandre n'était plus là.

En effet, pendant que l'inventeur vérifiait la machine du *Vindex* et que les autres patriotes attendaient inquiets les résultats de cette vérification, le Parisien avait quitté le bateau en tapinois.

— Nom d'un pompon ! s'était-il dit, ce serait trop bête d'avoir fait couler cet aviso pour n'en point tirer parti.

Et prévoyant que Jacobus ferait sans doute quelque objection à son départ, il avait filé à l'anglaise, éclairant sa route à l'aide de la petite lampe électrique dont il avait eu la précaution de se munir.

Il marchait depuis un quart d'heure lorsque tout à coup lui apparut la masse formidable de l'avisio ; il était couché sur le flanc, la quille presque enfouie dans un lit épais de vase noirâtre ; les mâts étaient inclinés et les cordages rompus flottaient au gré des courants, semblables à d'énormes serpents se tordant au milieu des flots.

En s'approchant, il ne put retenir un mouvement d'horreur : déjà le ban et l'arrière-ban des carnassiers sous-marins, attirés par l'odeur de la chair humaine, étaient arrivés à la curée, rampant sur les flancs du navire naufragé, se glissant par toutes les ouvertures pour parvenir juqu'au lieu du festin, c'est-à-dire dans les entreponts où dormait de l'éternel sommeil l'équipage de l'avisio.

— Brrr ! fit Flageot en secouant les épaules.

Mais cette impression ne dura qu'une seconde.

— Bast ! pensa-t-il, ces bêtes-là jouent le rôle des corbeaux sur les champs de bataille, et Dieu sait si les corbeaux ont fait ripaille en 1870. . C'est la revanche

Un cordage rompu flottait près de lui, pendant d'une vergue brisée ; il s'en saisit et, s'élevant à la force des poignets, arriva assez rapidement sur le pont.

Là, un spectacle impressionnant frappa sa vue : sur la passerelle, cramponnés à la rambarde, les officiers de quart se tenaient dans la posture où les avait surpris le brusque envahissement des eaux ; un d'eux avait encore à la main le porte-voix qui lui servait à donner des ordres ; le timonnier, penché sur la roue du gouvernail, semblait vivant encore et ses muscles raidis paraissaient prêts à la manœuvre... ; un peu plus loin, les matelots de quart, crispés par leur lutte contre la mort, offraient un visage convulsionné effrayant à voir.

Flageot, légèrement impressionné, murmura en maniere de plaisanterie :

— On se croirait au musée Grévin .

Il marcha droit à l'un des matelots, fouilla dans la cartouchiere accrochee à son flanc et y prit une poignée de cartouches qu'il examina à la clarté de sa lanterne

— Oh ! oh ! fit-il d'un ton satisfait, voilà qui ne ressemble pas aux cartouches du Mauser... Est-ce que je serais tombé juste ? . c'est ça qui me ferait pardonner mon équipée par M. Jacobus ! .

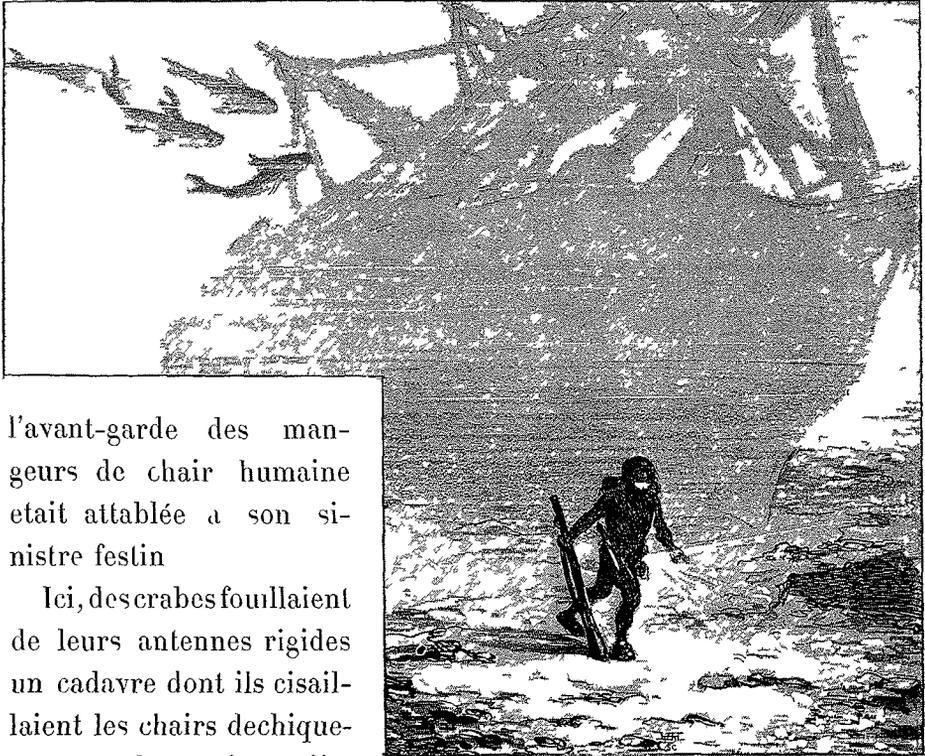
Il allait partir, mais un mouvement de curiosité le poussant, il se glissa par un panneau dans l'entrepont.

L'équipage entier dormait : dans les longues files de hamacs pendus le long du bordage, chaque homme reposait, les membres inertes, le visage calme comme s'il avait, sans transition et sans en avoir conscience même, passé du sommeil à la mort

Et Flageot, obéissant à un instinct bizarre, allait de l'un à l'autre, les examinant sans haine, avec une indifférence curieuse, que lui-même n'eût pu expliquer.

Soudain, il s'arrêta, pétrifié, les yeux agrandis d'horreur par un grouillement terrifiant.

A quelques pas de lui, arrivée dans l'entrepont par la crevasse que la torpille du *Vindex* avait pratiquée à la carène du navire,



l'avant-garde des mangeurs de chair humaine était attablée à son sinistre festin

Ici, des crabes fouillaient de leurs antennes rigides un cadavre dont ils cisailaient les chairs déchiquetées avec leurs pinces d'a-

cier ; là, c'étaient des poulpes qui, attachés de leurs mille ventouses à la poitrine d'un malheureux, pompaient son sang, comme des vampires : un peu plus loin une légion de calmars se ruaient à la curee, suivis de près par une armée de homards dont les affreux yeux glauques, sans orbites, semblaient briller d'affreuse convoitise.

Et il semblait à Flageot entendre craquer sous toutes ces mâchoires, sous toutes ces pinces, sous toutes ces griffes, les cadavres que, lui, avait faits.

— Pouah ! s'écria-t-il.

Et glacé d'horreur il s'enfuit.

Quand il revint à bord du *Vindex*, les patriotes, brisés par l'effort énergique qu'ils venaient, deux heures durant, de déployer pour remettre la pile en état, étaient étendus sur leur cadre, dormant à poings fermés.

En rejoignant son hamac, Flageot passa auprès de Godereck qui était de quart et au bonsoir duquel il répondit par un inintelligible grognement; cinq minutes plus tard le Parisien ronflait à l'unisson de ses compagnons.

Le cousin Mathias l'avait suivi du regard, en hochant la tête.

— Oui, oui, murmura-t-il, mes pressentiments de la première heure ne m'ont pas trompé... Cet homme m'a deviné; cet homme m'épie... comme j'épie les autres, et si le malheur voulait qu'il mit la main sur des preuves... c'en serait fait de moi...

Un petit frisson le secoua et, poursuivant ce soliloque mental, il ajouta :

— Des preuves!... je tremble toujours que ce maudit Parisien, avec son nez qui renifle tout le temps, avec ses yeux qui furètent partout, ne finisse par découvrir l'endroit où j'ai caché mes notes et mes croquis... Si cela arrivait, je crois que le cousin Jacobus me tuerait lui-même...; heureusement...

Il se tut un moment, prêtant l'oreille à la cacophonie formée par les ronflements des patriotes.

— Heureusement, dit-il, ma cachette est bonne;... c'est égal, ce Flageot est bien malin et si le hasard... Maintenant que je n'ai plus rien à faire ici, je donnerais beaucoup pour être loin... mais avec ce diable d'homme qui ne me quitte pas de l'œil, une évasion...

Il s'interrompt; machinalement, il avait levé les yeux et une clarté singulière venait d'apparaître au-dessus de sa tête.

— Tiens... tiens... fit-il.

Il consulta le chronomètre.

— Cinq heures, ajouta-t-il... est-ce que ce serait le jour qui arriverait jusqu'ici?...

Il se leva sans bruit, descendit dans le carré et, sur la pointe des pieds, s'approcha successivement de chacun des cadres où dormaient les patriotes.

Il hocha la tête d'un air satisfait, entra dans la machinerie et embraya les pompes qui se mirent aussitôt à chasser l'eau des réservoirs.

Le sous-marin, allégé, s'éleva comme un ballon et s'arrêta après quelques minutes d'ascension pendant lesquelles Godereck, le visage collé au hublot et le cœur battant avec force, répétait :

— Si c'était le jour !...

Il faillit pousser un cri de joie lorsque le puissant faisceau de lumière projeté par le réflecteur du phare lui eut montré en quel lieu il se trouvait.

On eût dit une immense caverne dont la voûte s'élevait en se rétrécissant jusqu'à perte de vue ; sous les nappes miroitantes de la lumière électrique les eaux d'un véritable lac souterrain étincelaient, tandis que du haut de cette grotte, par une étroite ouverture, découpant un carré de ciel, filtrait un mince et douteux rayon de soleil.

Mathias Godereck, les doigts crispés sur l'encadrement du hublot, demeurait immobile, les yeux attachés sur ce rayon qui, pour lui, représentait la liberté.

A sa mémoire revenaient soudain, avec une précision étonnante, les paroles prononcées la veille par Henry Graff au sujet de la formation des terres de cet archipel. Le *Vindex* se trouvait — pour le Danois, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute — au milieu d'une anfractuosité volcanique, quelque cheminée de volcan éteint, communiquant avec l'extérieur.

— Or, murmura-t-il en forme de conclusion, si la lumière du jour arrive jusqu'ici, pourquoi n'emploierais-je pas le même chemin, mais en sens inverse, pour me glisser au dehors...

Pour la seconde fois, il retourna dans le carré, s'assura que ses compagnons dormaient toujours profondément ; puis il remonta dans

la coupole, défit les vis qui retenaient, à la paroi, le chronomètre et, l'ayant enlevé, tira d'une petite cavité creusée par lui derrière l'instrument un portefeuille qu'il fit disparaître dans la poche de sa vareuse ; après quoi il remit tout en état.

— Là, fit-il, d'une voix sinistre, en frappant sur la poche de sa vareuse, voilà qui forcera bien la hautaine Ellen à m'accorder sa main, sinon...

Son visage prit une effroyable expression de haine et un geste terrible acheva sa pensée.

Puis, ayant déboulonné sans bruit le « trou d'homme » percé dans le plafond même de la coupole pour permettre à l'équipage de communiquer avec l'extérieur, lorsque le *Vindex* flottait à la surface des flots, il se glissa par l'étroite ouverture, et rampant sur le pont, jusqu'à la proue, put promener ses mains sur la paroi rocheuse de la caverne.

— Bon, murmura-t-il satisfait... voilà des anfractuosités qui vont me servir d'escalier naturel pour atteindre l'orifice du cratère... Une fois là-haut, je m'orienterai... Avec une langue et une bourse bien garnie on se tire toujours d'affaire...

Et il allait commencer son escalade, lorsqu'une inspiration subite lui traversant l'esprit, il prit son bonnet et le jeta à l'eau.

— Ils croiront à quelque accident, ricana-t-il, et comme ça leur défiance s'endormira.

Puis, s'élançant, il ne tarda pas à disparaître dans l'obscurité.

Au réveil, ce fut une stupéfaction générale qui ne tarda pas à se changer en consternation lorsque Pososki eût repêché, avec une gaffe, le bonnet de Mathias.

— Le pauvre diable... , fit-il, aura voulu, pour se distraire, manœuvrer le bateau... puis il aura glissé sur la coupole... Sans doute retrouverons-nous son corps au fond de cet entonnoir.

Flageot ne dit rien, mais il hocha la tête, grommelant entre ses dents :

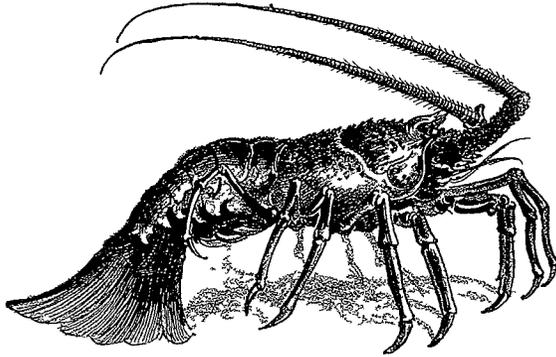
— Le misérable s'est défié de moi et il a joué la fille de l'air...

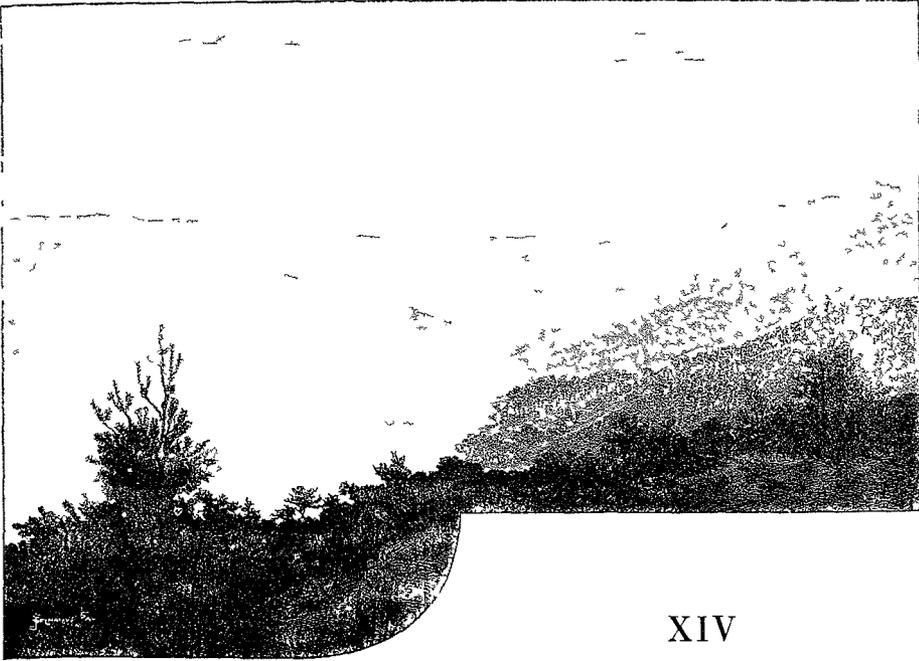
Il ouvrit la bouche pour faire part de ses soupçons à ses compagnons ; mais il haussa les épaules, en disant :

— A quoi bon ? Ils ne me croiront pas.

Et il garda le silence.

Mais à partir de ce moment, le visage du gai Parisien s'assombrit et il passa son temps à consulter l'atlas du bord, étudiant l'itinéraire que devait suivre le *Vindex* pour retourner dans les eaux danoises.





XIV

Flageot affirme ses sentiments russophiles.

Le sous-marin allait doubler le cap Matapan, lorsque Flageot, se redressant, s'adressa au Polonais qui fumait sa pipe, assis en face de lui.

— Monsieur Pososki, demanda-t-il, est-ce que vous connaissez le Danube?

Surpris par cette question, Pososki ne répondit pas tout de suite.

— Dame, fit-il, je sais que le Danube se jette dans la mer Noire.

— Oui, oui, je sais, répliqua le Parisien... Et les montagnes de la Forêt-Noire... elles se trouvent bien en Bavière, n'est-ce pas?...

— Tu n'as qu'à consulter la carte... Mais pourquoi ces questions? Flageot prit un air mystérieux.

— Avant de vous répondre, dit-il, je voudrais que vous me parliez du Danube, mon bon monsieur Pososki.

— Mais je ne puis pas t'en dire autre chose que ce que tout le monde sait... Le Danube prend naissance au milieu de rocs grani-

tiques, dans une région désolée de l'Allemagne; il entre en Autriche à Passau, au confluent de l'Inn, coule du nord-ouest au sud-est jusqu'à Vaitzen, en passant par Vienne; puis il tourne brusquement au sud jusqu'au confluent de la Drave et reprend sa première direction jusqu'à sa sortie de l'Autriche, à Orsova. Son cours, souvent coupé



de grandes îles, est bordé en Hongrie de marécages et de forêts; il a une largeur de 225 mètres à Passau, de 200 à 400 mètres entre Krems et Presbourg; de 650 à Bude, de 1300 à Belgrade et de 80 seulement dans le défilé d'Orsova.

— Aie! dit Flageot que ce dernier chiffre parut contrarier.

— A partir de ce point, poursuivit Pososki, le Danube coule entre la Turquie et la Roumanie, dans une plaine large, maréca-

geuse et malsaine; il se jette dans la mer Noire par trois branches qui sont: au nord, la branche Kilia; au centre, la branche de Soulina, et, au sud, la branche de Saint-Georges.

Puis, avec un sourire, le Polonais ajouta:

— Et c'est tout ce que je puis te dire du Danube...; cela te suffit-il?

Flageot appuya le doigt sur la carte.

— Je vois là, à la source du Danube, le chiffre 650... qu'est-ce que ce chiffre signifie ?

— C'est la cote du lieu, autrement dit son altitude au-dessus du niveau de la mer... Le Danube prend donc sa source à 650 mètres de hauteur et, si ma mémoire me sert bien, par deux ouvertures qui traversent de profondes vallées. Fortement encaissé entre des montagnes très élevées, ramifications des Alpes de Souabe et de Constance, il coule dans un défilé continu jusqu'à Ulm ; à ce point, il a déjà une largeur raisonnable.

Le Parisien écoutait attentivement parler le Polonais ; quand celui-ci eut fini, il ajouta, penché sur la carte :

— Mais là, de l'autre côté de ces montagnes dans lesquelles le Danube prend sa source, je vois d'autres rivières... est-ce que... ?

Il n'eut pas le temps de poursuivre. Pososki s'était dressé et, l'œil brillant, la joue allumée, il s'écria :

— Ami Flageot, tu viens de toucher du doigt un important problème à la solution duquel j'ai passé plusieurs années de ma vie... J'ai écrit un énorme volume que le manque d'argent m'a empêché de publier, sur cette question : Les fleuves qui prennent naissance sur l'un et l'autre versant des montagnes de la Forêt-Noire n'auraient-ils pas une source commune ?

— C'est-à-dire, demanda Flageot d'une voix haletante...

— C'est-à-dire, répliqua le Polonais, que dans les flancs de ces montagnes, pourrait exister un lac intérieur.

Flageot bondit et saisissant les mains de Pososki :

— Monsieur Pososki, fit-il d'une voix basse et haletante, croyez-vous que ce n'en serait pas fait de l'Allemagne, si, au début de la prochaine guerre, on pouvait à l'improviste jeter sur ses derrières une troupe d'hommes hardis ayant fait à l'avance le sacrifice de leur vie pour prendre l'ennemi à revers.

— Songe creux, mon bon Flageot, car l'Autriche est là pour monter la garde sur les derrières de l'Allemagne.

— Supposez cependant que des bateaux dans le genre du *Vindex*, remontant le Danube, remorquent des chalands sous-marins remplis de troupes...

Le Polonais leva les bras au plafond.

— Mais c'est de la folie ! clama-t-il en jetant sur Flageot des regards ahuris

— Il est des circonstances où les folies sont les seules choses raisonnables que l'on puisse faire, dit derrière lui une voix grave.

Pososki se retourna et se trouva nez à nez avec Scheiffer qui avait entendu une partie de cette conversation.

— Comment ! fit le Polonais, vous croyez !...

— Je ne crois rien... repliqua l'Alsacien... je dis seulement que si vos suppositions étaient exactes, si réellement les deux versants des monts de la Forêt-Noire communiquaient souterrainement entre eux, rien n'empêcherait un sous-marin comme le *Vindex*, partant de la mer du Nord avec un chargement de soldats, de remonter le Rhin et, après avoir traversé le lac de Constance, de venir rejoindre la source du Danube.

Et avant que le Polonais eût pu répliquer, Scheiffer sortit de la salle, en proie à une agitation d'autant plus extraordinaire qu'il était généralement calme et impassible.

Quatre à quatre, il gravit l'échelle qui conduisait à la coupole et là eut avec Jacobus un entretien qui ne dura pas moins d'une demi-heure, pendant qu'en bas Flageot et Pososki continuaient de discuter.

Soudain la voix de l'inventeur retentit :

— Vire de bord, commanda-t-il... le cap sur le nord-est !

Ahuri, Henry Graff, qui était au gouvernail, se précipita vers Jacobus, après avoir exécuté la manœuvre :

— Nous allons tenter l'impossible, dit froidement l'inventeur ; . au lieu de passer par Gibraltar, nous allons prendre par les Dardanelles, la mer de Marmara et la mer Noire...

Le visage de Flageot s'éclaira.

— Et comme ça, pensa-t-il, si mes pressentiments sont justes et si cette canaille de Godereck nous a dénoncés à ses amis de Berlin, ceux-ci peuvent faire le pied de grue dans la Manche, en nous attendant;... nous, nous arriverons de l'autre côté...

Puis à Jacobus :



— Monsieur Jacobus, demanda-t-il, combien de temps nous faut-il pour gagner les bouches du Danube ?

— Quarante-huit heures environ, répondit l'inventeur, à condition, toutefois, que rien ne vienne entraver notre marche.

Deux jours plus tard, suivant les prévisions du capitaine, le *Vindex* flottait à la surface de la mer Noire ; à l'arrière du bâtiment, des côtes basses s'estompaient lentement, embrasées par les derniers feux du soleil couchant.

C'étaient les rivages de la Turquie.

Flageot, son cahier de notes à la main, monta sur la plate-forme où Scheiffer fumait rêveusement sa pipe de porcelaine.

— Papa Scheiffer, dit le Parisien en frappant sans façon sur l'épaule du bon Alsacien, puisque vous ne faites rien, voulez-vous que je vous lise mes notes de voyage?... Comme ça, si j'ai écrit quelque bêtise ou fait quelque faute, vous corrigerez...

Scheiffer eut un vague mouvement de tête, et lâchant une bouffée énorme qui l'enveloppa comme un nuage, il répondit :

— Vas-y, mon garçon

Flageot commença

« Mardi, 5 novembre. Aperçu de loin Négrepont; passé en vue du beau port de Syra et du rocher de Hagea Strati .., admiré les hauts sommets de Skalimène et de Ténédos. »

Scheiffer l'interrompt :

— Mentionne que Skalimène est le nom moderne de l'ancienne Lemnos; cela fera plaisir aux classiques

Flageot, ayant fait la rectification, continua :

« Vers le soir, activé le moteur pour profiter de la nuit afin de traverser les passages dangereux du Bosphore et de la mer de Marmara. . Vers minuit, nous remontons à six mètres et embarquons hardiment le détroit des Dardanelles »

Nouvelle interruption de l'Alsacien.

— Note que le détroit des Dardanelles est l'Hellespont des anciens

— Toujours pour faire plaisir aux classiques.

Scheiffer approuva de la tête.

— J'ai ajouté, dit Flageot, que le détroit mesure une soixantaine de kilomètres de long sur une largeur de 2 à 9 kilomètres. . est-ce cela?

— C'est cela.

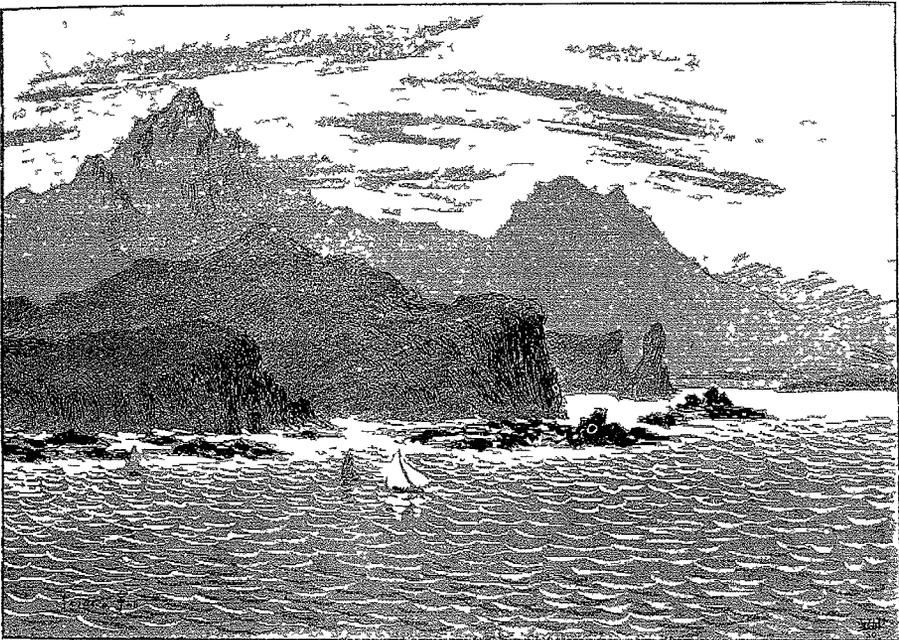
« Les Dardanelles franchies, poursuivit Flageot, traversé à toute vitesse la mer de Marmara. »

— Ancienne Propontide des Grecs, interrompit de nouveau Scheiffer .. 170 kilomètres de longueur.

« Franchi en quelques heures la mer de Marmara, continua le Parisien, et arrivé au matin à l'entrée du détroit de Constantinople, ou ? »

Il s'arrêta interrogeant du regard l'Alsacien qui murmura :

— Ou Bosphore de Thrace. . tu peux le comparer à une sorte de fleuve maritime, long de 27 kilomètres et large de 2, coulant entre les deux continents européen et asiatique. . Ajoute que ce fleuve n'a pas



d'égal au monde pour la profondeur du lit et la limpidité des eaux .

Et, avec un sourire sceptique, Scheiffer prononça ces mots :

— Ces comparaisons et ces réflexions font prendre un ouvrage au sérieux par le public ; sans compter qu'elles font passer l'auteur pour un esprit profond et judicieux. . Cela dit, continue.

« Mercredi, 6 novembre, à 3 heures du matin, la proue du *Vinde* fend les flots du Bosphore, l'aurore entr'ouvre de ses doigts de rose les voiles de la nuit qui obscurcissent l'horizon... Au loin, quelques

voiles blanches... ; nous remontons à la surface pour renouveler la provision d'air et je peux admirer les rives sinueuses, partout bordées de rochers pittoresques, de collines verdoyantes, de riants villages, d'élégantes mosquées. »

Scheiffer hocha la tête.

— Peste, ami Flageot, dit-il gouailleur... savez-vous que c'est presque littéraire, ces notes-là?

— Que voulez-vous? papa Scheiffer, répondit le Parisien, la grande nature, ça inspire... et puis j'ai beaucoup lu.

Et reprenant sa lecture, il ajouta :

« Malheureusement le soleil monte rapidement au-dessus de l'horizon, le nombre des barques augmente, des navires apparaissent... nous plongeons et je perds le spectacle enchanteur de Constantinople... »

Flageot poussa un profond soupir.

— Ce sera une lacune dans mon ouvrage, murmura-t-il.

— Bast, riposta Scheiffer... avec un bon dictionnaire de géographie, c'est là une lacune que tu combleras facilement... Tu ne seras pas en peine pour trouver de très exactes descriptions de Constantinople.

— Et les impressions personnelles! s'écria Flageot...

Sans doute allait-il s'engager dans une dissertation sur la conscience en matière littéraire, lorsque retentit la voix de Jacobus qui appelait tout le monde à la manœuvre.

— Comment! s'écria le Parisien... en bas!... mais il n'y a pas une voile en vue.

— C'est vrai, maître Flageot, dit Richard Mauris... mais c'est un orage qui est en vue.

— Un orage!... mais il fait un temps superbe... Le soleil est d'une chaleur!

— Justement... on étouffe..., il n'y a pas le moindre souffle de vent... Vois, pas même une ride à la surface de la mer... tout cela pronostique une tempête prochaine.

— Cependant..., murmura le Parisien.

— Si tu doutes, ajouta Mauris, tu n'as qu'à regarder le vol des oiseaux de mer... Vois comme ils rasent l'eau; en outre, le soleil est bien rouge à l'horizon et les nuages bien gris.

— Allons! en bas! répéta Jacobus...

Flageot et Mauris s'attelèrent aux pompes et, cinq minutes plus tard, le *Vindex* faisait halte à 100 mètres de profondeur.

Le moteur fut arrêté, et chacun gagna son cadre pour jouir, en toute sécurité, d'un repos bien mérité par les fatigues des jours précédents.

Et pendant que l'équipage du *Vindex* dormait, doucement bercé par la tranquille agitation des couches sous-marines, là-haut, à la surface, la tempête se déchaînait.

À peine le soleil avait-il disparu derrière les nuées qui encombraient l'horizon que ces mêmes nuées, accourant comme une troupe de chevaux sauvages lancés au galop, envahissaient le ciel qu'elles transformaient en une gigantesque calotte de plomb, bientôt zébrée par de fulgurants éclairs.

Puis, un vent impétueux se mit à souffler, fouaillant de ses lanières terribles la surface de la mer qui bondit de colère, se transformant en montagnes liquides, se creusant en gouffres.

Et les quelques navires dont la prudence des capitaines n'avait point devancé le cataclysme dansaient effroyablement, tantôt élevés à la crête des vagues, tantôt plongeant au fond de ces insondables abîmes, mettant tout en œuvre pour échapper à la mort dont les menaçait chaque lame et chaque coup de vent.

Et cela dura toute la nuit, cette lutte des éléments les uns contre les autres, ce hurlement des flots, ce mugissement des vents, cet appel désespéré des machines à vapeur demandant du secours.

Au matin, lorsqu'on s'éveilla à bord du *Vindex*, Jacobus dit en se frottant les mains, après avoir consulté ses instruments :

— Mes prévisions étaient justes... il a dû y avoir cette nuit une épouvantable tempête.

Flageot grommela entre ses dents :

— Mais cela nous fait huit heures de perdues.

— Cela vaut mieux que de nous être perdus nous-mêmes corps et biens, maître Flageot, riposta sévèrement l'inventeur...; la mer n'eût fait qu'une bouchée du *Vindex* et de son équipage.

Le Parisien eut un clignement d'yeux plein de scepticisme.

— La mer Noire! fit-il... une mer pas plus grande que ça... et enfermée de tous côtés... comme le lac d'Enghien.

— Oui... maître Flageot, répliqua Scheiffer, qui arrivait en ce moment, la mer Noire a des révoltes terribles et sa mauvaise réputation date de loin, car du temps des anciens, alors qu'elle s'appelait le Pont-Euxin, elle était fort redoutée des navigateurs...

Le Parisien tira de sa poche son carnet de notes et y inscrivit rapidement quelques lignes.

— Là, dit-il en remettant le carnet dans sa poche, je viens d'inscrire Pont-Euxin, afin de ne pas oublier ce rappel aux temps antiques... Il faut bien faire plaisir aux classiques... n'est-ce pas, papa Scheiffer?...

Cependant Jacobus avait fait vider les réservoirs et le *Vindex* remontait à la surface, mais lentement, prudemment, pendant que l'inventeur surveillait les instruments au moyen desquels il pouvait se rendre un compte exact de l'agitation des flots.

Et, au fur et à mesure que l'on atteignait des couches supérieures, le front de Jacobus devenait plus soucieux, tandis que de sa voix brève il donnait l'ordre de ralentir la marche des pompes.

— Mais si cela continue, dit Richard Mauris, nous allons nous arrêter tout à fait. .

— Cela ne vaut-il pas mieux que de nous faire briser? riposta Graff.

— En haut... tout! commanda Jacobus.

Quelques secondes plus tard, la coupole du *Vindex* émergeait au-dessus des flots.

Le vent soufflait encore avec violence et les vagues, tout écumantes de la lutte qu'elles avaient soutenue durant la nuit, se choquaient

bruyamment, se chevauchant et fuyant toutes vers l'ouest, comme un troupeau de buffles blancs poursuivis par les chasseurs...

Le sous-marin, balancé par la houle, avait un roulis qui parut inquiétant à Flageot, car, s'approchant de Jacobus, il lui demanda :

— Ne croyez-vous pas, monsieur, qu'il serait plus prudent de descendre un peu ?

L'inventeur s'aperçut de la mine blafarde du pauvre garçon et se mit à rire.

— Je crois, maître Flageot, répondit-il, que le souci de votre existence vous fait parler beaucoup plus que celui du bateau... car vous me paraissez avoir moins de courage pour affronter le mal de mer que les balles allemandes...

— Mon Dieu, monsieur Jacobus, il n'y a pas moyen de rien vous cacher ; aussi je vous avouerai que ce maudit mouvement de droite à gauche me gêne... me trouble... et que s'il y avait moyen de donner au *Vindex* un peu plus d'aplomb...

— Soit donc... Allez ouvrir le robinet des réservoirs... mais fort peu et de façon à ce que les hublots émergent... car encore nous faut-il voir à nous diriger.

Pendant ce court dialogue, les patriotes regardaient silencieusement l'immensité liquide qui les entourait, impressionnés malgré eux par l'aspect sinistre de ces lames d'un vert sombre qui couraient à l'horizon, poussées par une main invisible et qui couvraient par moments d'une nappe d'écume la plate-forme du sous-marin.

Et puis sur ce grand désert d'eau, pas la moindre voile, pas le plus petit panache de fumée.

Les bâtiments qui, la veille encore, sillonnaient la mer en tous sens, avaient disparu : sans doute, la plupart d'entre eux avaient-ils réussi à gagner quelque refuge ; mais combien, surpris par la tempête, avaient-ils péri ?

Tout à coup, Ellen qui, plus nerveuse et plus impressionnable, avait peine à retenir ses larmes en pensant à ces drames nocturnes dont les

navires naufragés avaient dû être le théâtre, Ellen poussa une exclamation.

— Là! . là!... un bâtiment!...

Et à travers le hublot auquel son visage était appuyé, elle indiquait, à un kilomètre environ du *Vindex*, une masse sombre, presque perdue dans le brouillard qui couvrait la mer.

Richard Mauris saisit la lunette marine qu'il braqua sur le point indiqué, pendant que les autres couraient à leur poste respectif, prêts à obéir aux ordres que Jacobus allait leur transmettre, suivant la situation.

— Corbleu! fit Mauris après un examen de quelques secondes, voici un navire qui a une singulière allure!.. il tourne sur lui-meme comme une toupie...

Et il ajouta :

— Oh! de ce train-là, il n'en a pas pour longtemps.

— Mon Dieu, gémit Ellen.

— Sans doute, un navire désemparé par l'ouragan de cette nuit, dit l'inventeur.

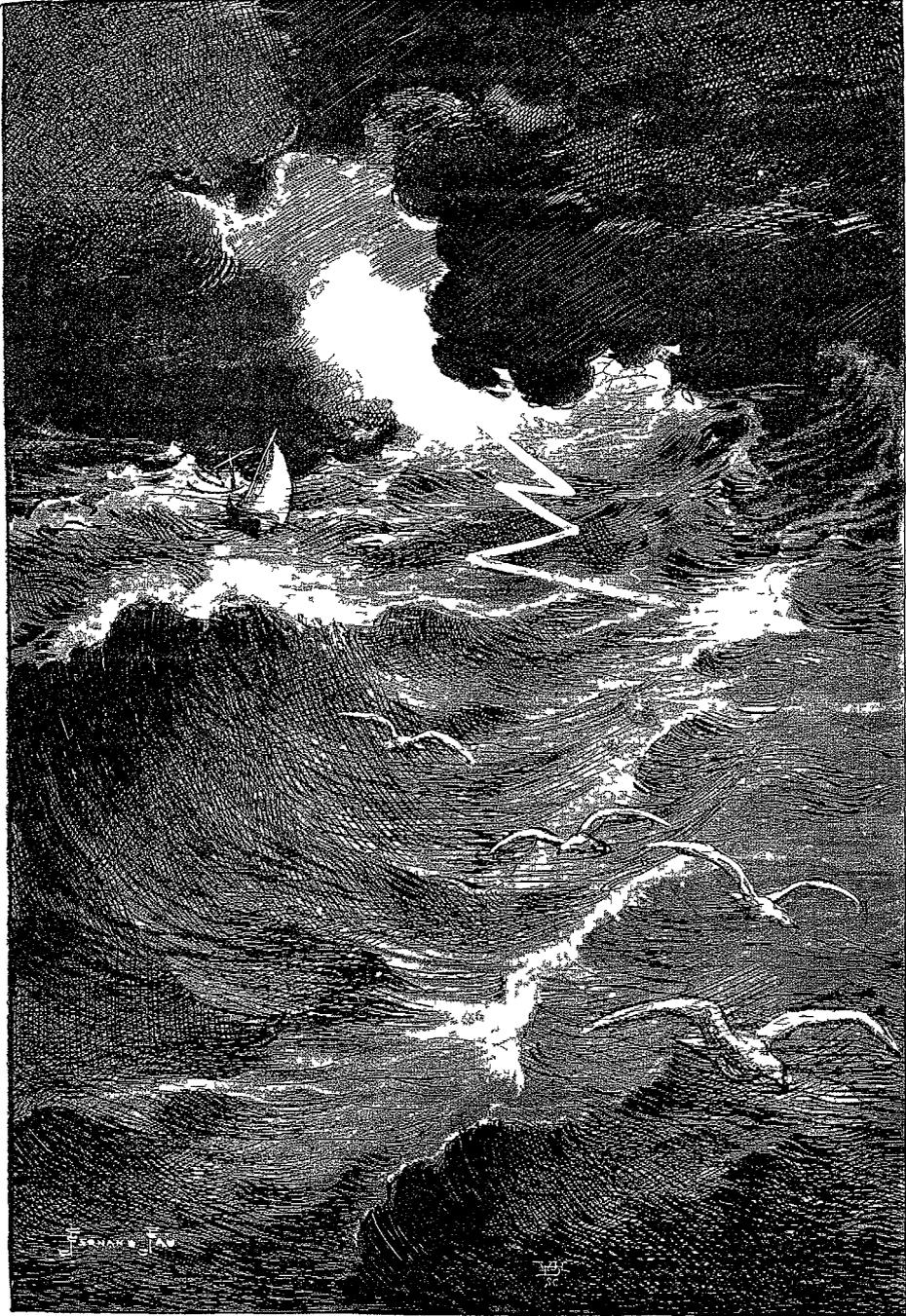
— Ah! mais... attendez donc, répliqua Mauris dont la vue s'habituaît au brouillard et qui parvenait à distinguer le navire plus nettement... j'aperçois le beaupré brisé... et puis la machine ne fonctionne plus. les feux sont éteints... ce n'est plus qu'une épave.

— Ah! les pauvres gens!...

Ces dernières paroles avaient été arrachées au Français par la vue de l'équipage du navire en détresse qui venait de tenter de mettre à la mer une embarcation.

Mais à peine celle-ci avait-elle été descendue des palans qu'une vague furieuse brisait l'amarre et que l'embarcation disparaissait dans le gouffre, comme un fœtus de paille.

— Parbleu! ajouta Richard Mauris, j'aperçois le pavillon russe à la corne d'artimon... et même, si nous étions un peu plus près, je pourrais lire le nom inscrit à l'arrière.



— C'est un des vapeurs qui font le service entre les différents points de la mer Noire, dit Jacobus...

— Qu'il fasse ce qu'il voudra, grommela Flageot, cela n'empêche pas qu'il soit dur pour des Français de laisser périr sous leurs yeux des amis, sans tenter de leur porter secours...

— Eh! mon cher, sauvez-les, riposta Henry Graff avec un peu d'humeur.

— C'est bien ce que je ferai si l'on me laisse libre! s'écria Flageot...

— Vous êtes fou! déclara l'Autrichien.

Flageot le regarda bien en face.

— Fou! répéta-t-il, vous me traitez de fou parce que, voyant à quelques pas de moi des gens qui sont nos amis aujourd'hui et qui peut-être demain seront nos alliés, mon cœur a un élan vers eux et mes mains se tendent instinctivement pour les arracher au gouffre qui va les engloutir; en vérité, monsieur Graff, si c'est là de la folie, je m'estime fort heureux d'être fou...

L'Autrichien allait répliquer; Jacobus intervint :

— Songe, mon cher Flageot, dit-il, que tes amis ne courent point un danger imminent... La mer Noire n'est pas plus grande que la Méditerranée et ce bâtiment l'aurait bientôt traversée si seulement son capitaine avait l'idée d'établir un tourmentin.

— Peut-être avez-vous raison, mon cher Jacobus, dit alors Scheiffer; mais pour que ces gens-là gagnent la côte, il leur faudra au moins une semaine et encore, en admettant que le vent ne change pas et qu'ils puissent raccommo-der la machine... Or, si, chose possible, ils ont une voie d'eau, ils ont dix fois le temps de couler — à moins qu'un navire ne vienne à croiser leur route...

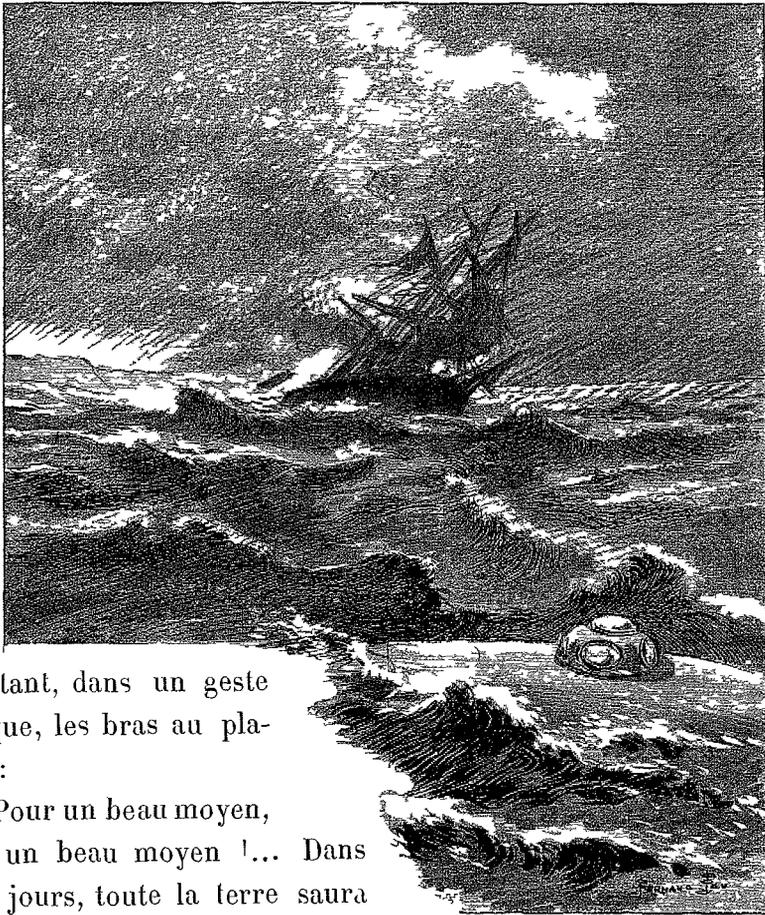
— Alors? demanda Jacobus.

— Alors, je trouve que s'il y avait un moyen de mettre à exécution le désir de Flageot...

Tout le monde se tourna vers le Parisien, l'interrogeant du regard.

— Un moyen !... fit-il — il y en a un bien simple : leur donner la remorque et les traîner jusqu'à proximité de la terre ;.. en vue de la côte ou d'un port, ils sauront bien se débrouiller...

Avant que Jacobus eût pu prendre la parole, Henry Graff s'écria



en jetant, dans un geste tragique, les bras au plafond :

— Pour un beau moyen, voilà un beau moyen !... Dans deux jours, toute la terre saura qu'il existe un bateau sous-marin naviguant dans la mer Noire et, pour le plaisir de sauver quelques douzaines de Russes, vous compromettrez la tâche à laquelle nous nous sommes voués... Nous nous perdrons nous-mêmes, car nous sommes ici dans un cul-de-sac où, pour nous enfermer, il suffirait de surveiller le Bosphore...

— Vous oubliez la porte de derrière qui s'appelle le Danube ! riposta Richard Mauris.

— Et puis, ajouta Pososki, avec nos torpilles, nous sommes à même de couler les flottes du monde entier, en admettant que le monde entier se liguât contre nous

— Cela empêcherait-il, demanda l'Autrichien, que, nous sauvés, notre œuvre ne périclît?... Allez ! c'en serait fait à jamais de nos projets de revanche ;.. je vous en conjure donc, n'allons pas, pour obéir à un sentiment humanitaire...

Flageot, qui depuis quelques instants réfléchissait profondément, s'écria :

— Eh ! monsieur Graff, qui vous parle de dévoiler nos plans et d'exhiber au grand jour le *Vindex* et son équipage ?... Il s'agit tout simplement de jouer le rôle de la Providence .. Or, est-ce qu'on la voit la Providence ?... non, n'est-ce pas... on constate son intervention, et c'est tout... Eh bien ! il en sera de même pour nous... Sauvons-les ! mais sans qu'ils connaissent leurs sauveurs...

L'Autrichien hocha la tête.

— Alors je ne comprends plus, maugréa-t-il

— Vous allez comprendre, monsieur Graff.

Et s'adressant à Jacobus :

— Monsieur Jacobus, dit-il, soyez assez bon pour immerger le bateau et pour mettre le cap sur le bâtiment russe... tout comme s'il était allemand et comme s'il s'agissait de le torpiller ;.. je me charge, moi, d'aller attacher un câble à l'étambot.

— A l'étambot !... mais alors nous le tirerons la poupe en avant ! s'exclama Richard Mauris.

— Comme ils sont désespérés, riposta Jacobus, ils pourront mettre cela sur le compte d'un courant sous-marin.

— Et puis, ajouta Flageot, qu'ils le mettent sur le compte d'un miracle, s'ils le veulent ;.. peu importe, s'ils sont sauvés !...

Pendant que le brave garçon s'en allait revêtir son scaphandre, Ja-

cobus donnait les instructions nécessaires pour que le *Vindex* acostât rapidement et sans secousse aucune contre la quille du bâtiment russe.

Alors, Flageot sortit du sous-marin par le trou d'homme, emportant avec lui un câble métallique qu'il attacha d'abord à l'étambot du *Vindex* ; après quoi il fixa l'autre extrémité au navire russe.

Il rejoignit ensuite ses compagnons, toute la force électrique fut mise sur le moteur et le cap dirigé sur le point de la côte le plus rapproché !

— Nom d'un pompon ! fit le Parisien en retirant le lourd casque métallique qui lui emprisonnait la tête, c'est très fâcheux qu'on ne puisse pas voir ce qui se passe là-haut .. Ce qu'ils doivent être épatés, les bons sujets du Tzar!...

Vers onze heures, la terre fut signalée et, à midi, on aperçut la côte qui s'arrondissait en forme de baie assez étendue.

— Nous devons être en vue du port de Varna, dit Pososki après avoir consulté la carte.

— On pourrait couper l'amarre, proposa Jacobus... ils sont maintenant à six milles de la côte et, au premier signal, on arrivera à leur secours... Quant à nous, si nous voulons pénétrer dans le Danube avant la nuit .. nous n'avons pas de temps à perdre..

Flageot endossa de nouveau son scaphandre et quitta le sous-marin ; lorsqu'il rentra dix minutes plus tard, il avait le visage tout joyeux.

— Cela m'enrageait, dit-il, de penser que nos bons amis les Russes mettraient leur sauvetage sur le compte d'un miracle ; alors j'ai coupé le câble tout près de la proue du *Vindex* et j'ai attaché à son extrémité une ceinture de flanelle tricolore que je portais sous mes vêtements... S'ils sont malins, ils comprendront la carte de visite

Jacobus hocha la tête en riant.

— Grand enfant, murmura-t-il.

Il allait donner l'ordre de virer de bord et de mettre le cap sur l'est, lorsque Graff qui, depuis quelque temps, étudiait attentivement la carte, dit tout à coup :

— Nous pouvons, si vous le voulez, raccourcir notre route de cinquante kilomètres.

— Si nous voulons ! s'exclama Jacobus ; mais, le moyen ?

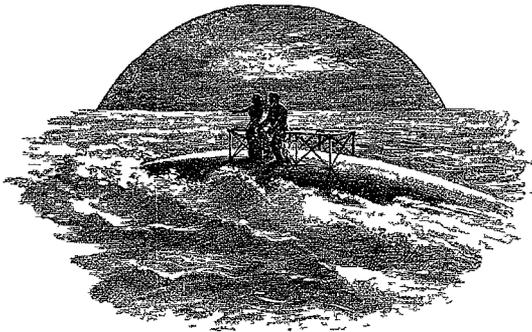
— Il est simple... regardez.

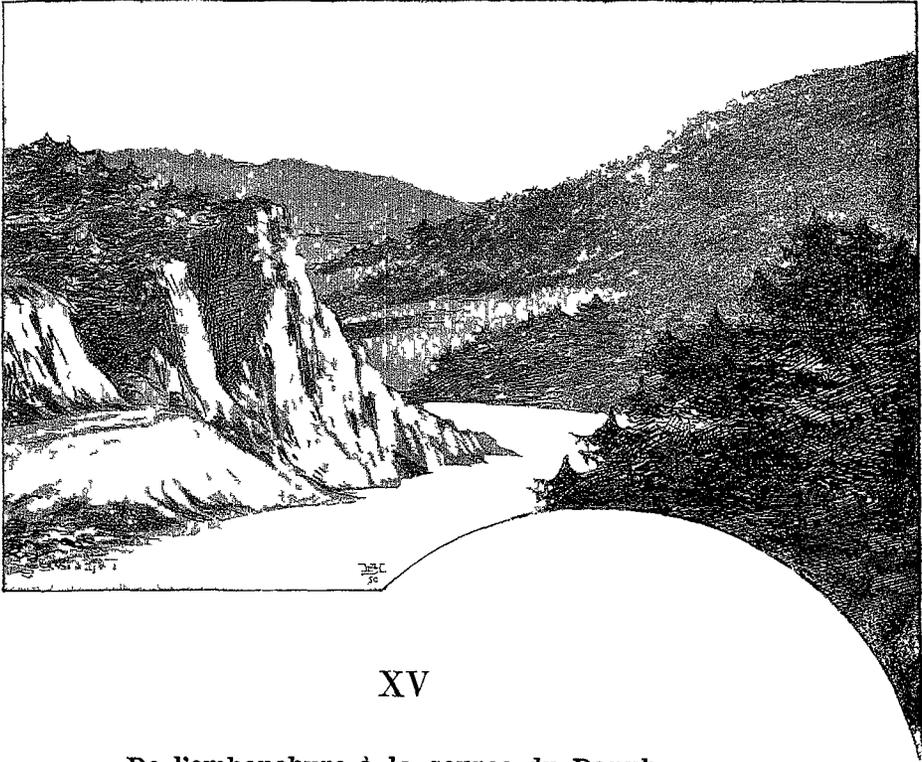
Et l'Autrichien, suivant avec son doigt sur la carte les explications qu'il donnait, poursuivit :

— Vous remarquez que le Danube, avant de se jeter dans la mer, suit parallèlement à la côte une ligne d'environ 200 kilomètres. ., or, nous éviterons, comme je vous le disais tout à l'heure, une navigation longue et difficile de 500 kilomètres, en rejoignant le Danube au moment où, par un brusque coude, il se dirige vers l'ouest... Pour cela, nous n'avons qu'à remonter une petite rivière formée par le trop-plein du lac Takfurgal, lequel se relie au Danube au moyen de marais et de canaux nombreux... ; nous rejoindrons ainsi le fleuve à Thernavada, après avoir gagné quinze heures.

A ces paroles, tout le monde applaudit et Ellen murmura pensivement :

— C'est donc quinze heures plus tôt que nous aurons des nouvelles du comte Petersen.





XV

De l'embouchure à la source du Danube.

C'était dix jours plus tard. L'Autrichien Henri Grafflisait à haute voix pendant que ses compagnons, assis autour de lui, écoutaient attentivement ; Flageot était penché sur une carte et Pososki prenait des notes.

« 1° Galatz... courbe à angle droit du Danube ; largeur 1450 mètres ; profondeur au milieu du thalweg (33) : 38 mètres. Ces dimensions demeurent à peu près les mêmes jusqu'à Widdin, en passant par Thernavada, Braila, Silistrie, Roustchouck, Sistova, Tricopoli et Lam.

« 2° Les Portes de Fer... courbes capricieuses du fleuve, encaissé entre les hautes montagnes des Carpathes. Largeur 300 mètres à peine, profondeur au milieu : 45 mètres... Rapides et tourbillons dangereux en sept endroits différents, de Kladova à Orsova... La navigation rendue très difficile, pendant ce passage long de 130 kilomètres à travers les collines granitiques de Serbie.

« 3° De Belgrade à Vienne, trajet rapide et facile ; mais le Danube diminue peu à peu de largeur et de profondeur. Voici les cotes relevées pendant la route : Belgrade, largeur 1 kilomètre... profondeur 25 mètres ; Kolockza 600 et 18 mètres ; Budapesth 750 et 14 mètres ; Vienne 850 et 14 mètres 60 centimètres.

« 4° De Vienne à Passau, navigation facile... profondeur constante avec un maximum de 9 mètres, à travers les Alpes Noriques (chaîne septentrionale)... largeur variable entre 250 et 1200 mètres... Traversé Ratisbonne et plusieurs petites villes... puis le confluent de la rivière l'Altmühl... Le Danube décrit alors une nouvelle courbe et pénètre en Wurtemberg, dans une grande plaine qui borde d'un côté une immense forêt... A Ulm, relevé 75 mètres de large sur 3 mètres de thalweg au maximum.

« D'Ulm à la Forêt Noire... le fleuve se rétrécit de plus en plus... sa profondeur maximum est de 1^m,80 à 2 mètres et sa largeur ne mesure pas plus de 50 mètres... Il coule dans un véritable défilé, entre les montagnes de Souabe d'un côté et les Alpes de Constance de l'autre.. »

L'Autrichien s'arrêta, ferma son carnet et dit, en promenant sur ses compagnons son regard calme et froid.

— Voilà, mes amis, le compte rendu sténographique de notre voyage ; je me suis acquitté aussi scrupuleusement que possible de la tâche que vous m'aviez confiée, en relevant kilomètre par kilomètre, et à un centimètre près, les différentes profondeurs du fleuve.

Pososki, qui n'avait cessé d'écrire durant que Graff parlait, redressa alors la tête et regardant Richard Mauris :

— Donc, la proposition de l'ami Flageot n'était point si folle que vous aviez bien voulu le dire... Là, où le *Vindex* a passé, un chaland semblable à celui que nous avons laissé à l'île de Corail passera aisément... Or, un chaland de cette dimension peut contenir une cinquantaine d'hommes.

Le Français haussa les épaules.

— Belle affaire ! répliqua-t-il, et si ce sont vos cinquante hommes

que vous vous proposez de jeter dans la balance des guerres futures... la Bavière peut dormir sur ses deux oreilles.

Et il accompagna ces paroles d'un petit rire sardonique.

— Permettez, répliqua le Polonais, un bateau comme le *Vindex* peut parfaitement jouer le rôle de remorqueur, c'est-à-dire traîner à sa suite un train de chalands tous semblables et contenant tous le même nombre d'hommes... En outre, cette guerre que tous nos vœux appellent n'est point encore près d'éclater, nous avons le temps de construire d'autres *Vindex*, lesquels pourront traîner d'autres chalands.

— Combien, à votre idée? demanda Richard Mauris, toujours gouailleur.

— Oh! cela, ce n'est pas mon affaire!... je ne suis ni mathématicien ni constructeur, moi... Graff examinera la question quand il en sera temps... Quant à moi, ce à quoi je m'engage, c'est, lorsque vous aurez possibilisé ce moyen de transport, à vous amener trois milliers de francs-tireurs recrutés parmi les plus braves, les plus déterminés des patriotes polonais.



Il se dressa, l'œil fulgurant, les joues tremblantes et ajouta, légèrement penché en avant comme si déjà passait devant lui la vision de ces choses lointaines :

— A la tête de ces gaillards-là, je fais irruption en Bavière et je vous organise un système d'attaque auprès duquel les guérillas espagnoles et les chouanneries vendéennes ne sont que des jeux d'enfants.

Richard Mauris hocha la tête.

— Fort beau projet, dit-il, et auquel je ne demande pas mieux que de croire; mais, pour le moment, ce n'est point de la guerre plus ou moins prochaine qu'il s'agit... Il s'agit de gagner au plus tôt le Danemark et de nous informer du comte Petersen.

Une légère pâleur envahit le visage d'Ellen qui écoutait.

— Notre voyage de reconnaissance touche à sa fin, dit alors Henry Graff. Avant quelques heures, nous l'aurons terminé et nous pourrions alors faire machine en arrière.

D'un même mouvement Scheiffer et Flageot s'étaient levés.

— Machine en arrière ! s'écrièrent-ils, vous n'y pensez pas !

— Non, vous n'y pensez pas, dit à son tour Pososki.

* L'Autrichien les regarda l'un après l'autre, avec un étonnement dans son œil froid.

— A quoi donc pensez-vous, vous autres ? demanda-t-il.

— A aller de l'avant ! riposta le Polonais.

Graff haussa les épaules.

— Cette folie vous tient donc toujours ? fit-il.

— Pourquoi folie ? répliqua Scheiffer, qu'y a-t-il de fou à supposer dans le massif montagneux des Alpes une source intérieure, commune au système hydrographique de l'un et de l'autre versant ?

L'Autrichien allongea ses lèvres dans une moue dubitative.

— Songez, dit Scheiffer, que si cela était, l'opération à laquelle avait pensé Flageot pourrait se faire simultanément par le Danube et par le Rhin, et si Pososki promet d'ores et déjà trois mille Polonais pour jeter en Bavière, je puis, de mon côté, vous promettre trois mille Alsaciens...

— Et puis, dit à son tour Ellen d'une voix un peu tremblante, si ce chemin existe, il réduira de plusieurs jours notre voyage de retour.

— Nous pouvons être à Copenhague en trente-six heures, déclara hardiment Flageot.

Et il ajouta *in petto* :

— Sans compter que le bon Mathias doit nous avoir tendu des traquenards, et que le seul moyen de les éviter c'est de ne point passer par la route sur laquelle il nous attend.

Graff haussa les épaules.

— Allons, dit-il, si vous êtes en majorité, faites comme vous l'entendrez; moi, je m'en lave les mains.

— Et moi de même, dit Richard Mauris d'un ton sec.

— D'ailleurs, reprit l'Autrichien, au point où nous en sommes, nous n'avons plus longtemps à attendre avant que vous puissiez être convaincus de l'ipanéité de vos combinaisons.

Scheiffer se pencha sur la carte.

— Nous sommes?... murmura-t-il interrogativement.

Un choc violent se produisit, qui faillit coucher tout l'équipage sur les planches.

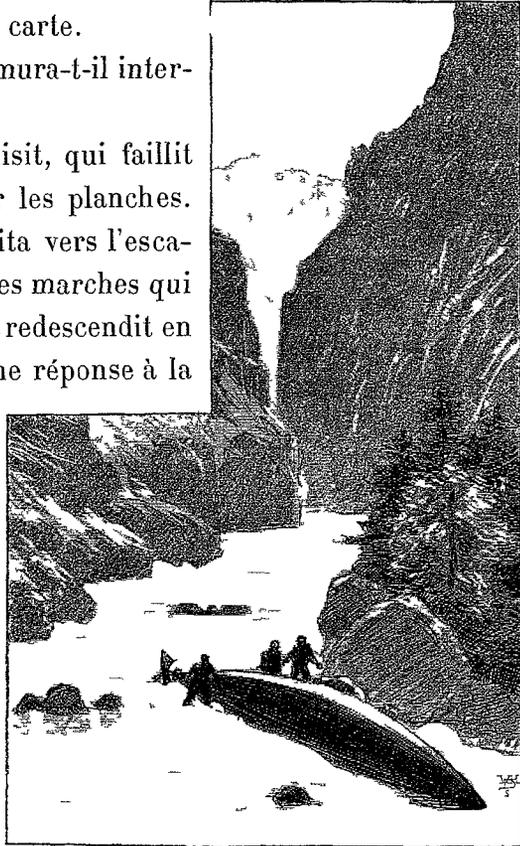
Richard Mauris se précipita vers l'escalier, gravit quatre à quatre les marches qui conduisaient à la coupole et redescendit en criant narquoisement, comme réponse à la question posée par l'Alsacien :

— Nous sommes arrêtés!

Une exclamation de stupeur accueillit ces paroles; puis tout le monde courut à l'escalier pour se convaincre par ses propres yeux de la réalité de la nouvelle apportée par Mauris.

Hélas! ce n'était que trop vrai : le *Vindex* qui depuis plusieurs heures marchait à ciel ouvert, émergeant de plus de la moitié de sa hauteur, tellement était peu profond le lit du fleuve, le *Vindex* était immobile, un peu penché sur le flanc droit, la palette inférieure de son hélice engravée dans la vase.

A droite, le regard rencontrait une rive escarpée, aride, où, de-ci



de-là, sortaient d'entre les interstices des rochers, des pins au feuillage triste, des mélèzes dont les feuilles noirâtres augmentaient l'aspect sinistre du lieu; à gauche, taillé à pic, s'élevait un des contreforts des Alpes, dont la croupe dénudée montait, raide et sauvage, dans le ciel gris.

— Brrr... dit Flageot, on dirait un paysage de mélodrame, septième acte, quinzième tableau.

— Où sommes-nous? demandèrent les patriotes à Jacobus qui, avec un flegme imperturbable, consultait ses cartes et ses instruments.

— Dans le lit de l'un des torrents dont la réunion forme le Danube, le Brégach ou le Brège... Je pencherais cependant pour le premier, répondit l'inventeur.

Et il ajouta :

— Maintenant, qu'allons-nous faire? Nous voici par 650 mètres d'altitude, sur la pente sud-est de la Forêt-Noire, au centre du duché de Bade, au cœur de l'Allemagne... Il s'agit de prendre un parti... nous ne pouvons plus avancer...

— Force nous est donc de reculer, déclara Henry Graff en adressant à Scheiffer un regard triomphant.

Pososki frappa du pied.

— Reculer! s'écria-t-il, reculer alors que nous touchons presque au but! Par la Vierge! il ne sera pas dit que nous aurons fait en pure perte près de trois mille kilomètres! Ce n'est pas en arrière qu'il faut aller, mais en avant.

Jacobus, Graff et Mauris regardèrent le Polonais de l'air dont on regarde un insensé.

— Corbleu! pensa Flageot, voilà le *Vindex* en passe d'être pincé par les amis de Mathias... Pauvre *Vindex*!

— Aller de l'avant! répéta Richard Mauris, c'est fort joli à dire, mon cher Pososki, mais à faire...

— A moins, ajouta Graff, que notre ami n'ait l'intention de charger le bateau sur ses épaules pour le faire passer du bassin du Danube

dans celui du Rhin... je ne vois guère d'autre moyen d'aller de l'avant.

— Il y en aurait bien un autre, dit Jacobus, ce serait de se servir du Ludwigs — canal qui relie l'Altmühl, affluent du Danube, au Mein, affluent du Rhin... Malheureusement, c'est un canal à écluses, et il serait difficile de nous y glisser inaperçus ; sans compter que l'Altmühl et le Mein n'ont guère plus de profondeur que le torrent où nous nous trouvons...

Les patriotes, immobiles, silencieux et navrés, entouraient Jacobus, le considérant anxieusement, semblant attendre qu'il tombât de ses lèvres quelques paroles d'encouragement.

Mais l'inventeur se faisait, le visage sombre, le front plissé, le regard fixe sous son sourcil froncé :

— Hélas ! dit-il d'une voix triste, au bout de quelques instants, il n'y a guère d'autre moyen, en effet, que de revenir sur nos pas. Si ce torrent nous eût permis d'atteindre le massif même d'où il sort, peut-être eût-on pu tenter quelque exploration. Malheureusement...

Richard Mauris prit la parole.

— Écoutez, fit-il, j'ai une proposition à faire.

Il avait dit cela d'une voix tellement étrange que tous tressaillirent et que Pososki sentit un inconscient espoir lui gonfler le cœur.

Mauris poursuivit :

— Bien que je ne partage pas les illusions de ces messieurs et que, dès le premier jour, je me sois opposé à la tentative malheureuse qui échoue ici, au milieu de ce pays désolé, je veux, cependant, n'avoir rien à me reprocher et, pour le repos de ma conscience, je demande à être libre d'agir à ma guise.

Scheiffer lui saisit les mains.

— Croyez-vous donc maintenant à l'existence de cette source commune aux fleuves des deux versants ? fit-il.

— Je ne crois à rien, riposta le Français, mais je sais que le comte André Petersen a disparu et que si nous sommes obligés de retourner en arrière, cela va nous faire cinq jours de perdus, sans compter le

grand detour de Gibraltar . et je songe que si l'on pouvait trouver un moyen qui nous permit de nous mettre rapidement à la recherche de notre ami...

— Parlez .. parlez... firent-ils tous en chœur.

— Or, poursuivit Richard Mauris, vous n'ignorez pas que certaines natures ont la faculté de deviner, à travers l'épaisseur des terrains, la présence de l'eau ; à l'appui, je pourrais vous citer l'histoire de l'abbe Paramelli qui dota de puits et de fontaines un grand nombre de villages français privés d'eau jusque-là ; cet instinct de découvreur de sources, je crois le posséder un peu. Je suis montagnard et les montagnards ont quelque habileté à pressentir, d'après la nature des terrains, la disposition des roches, la présence des nappes liquides, même à plusieurs mètres de profondeur. Dans certains de mes voyages j'ai eu occasion d'expérimenter cette étrange faculté et bien peu de fois j'ai échoué

Flageot saisit les mains de son compatriote

— Ah ! monsieur Mauris, fit-il tout ému, ce que vous dites là est joliment bien, et je vous remercie pour mon pauvre maître ; car si vous réussissez, nous serons à Copenhague une quinzaine de jours plus tôt.

— Et nous, ajouterent Pososki et Scheiffer, nous vous remercions au nom de tous . car si vous réussissez, c'est un atout considérable que vous mettrez dans notre jeu pour le jour de la revanche.

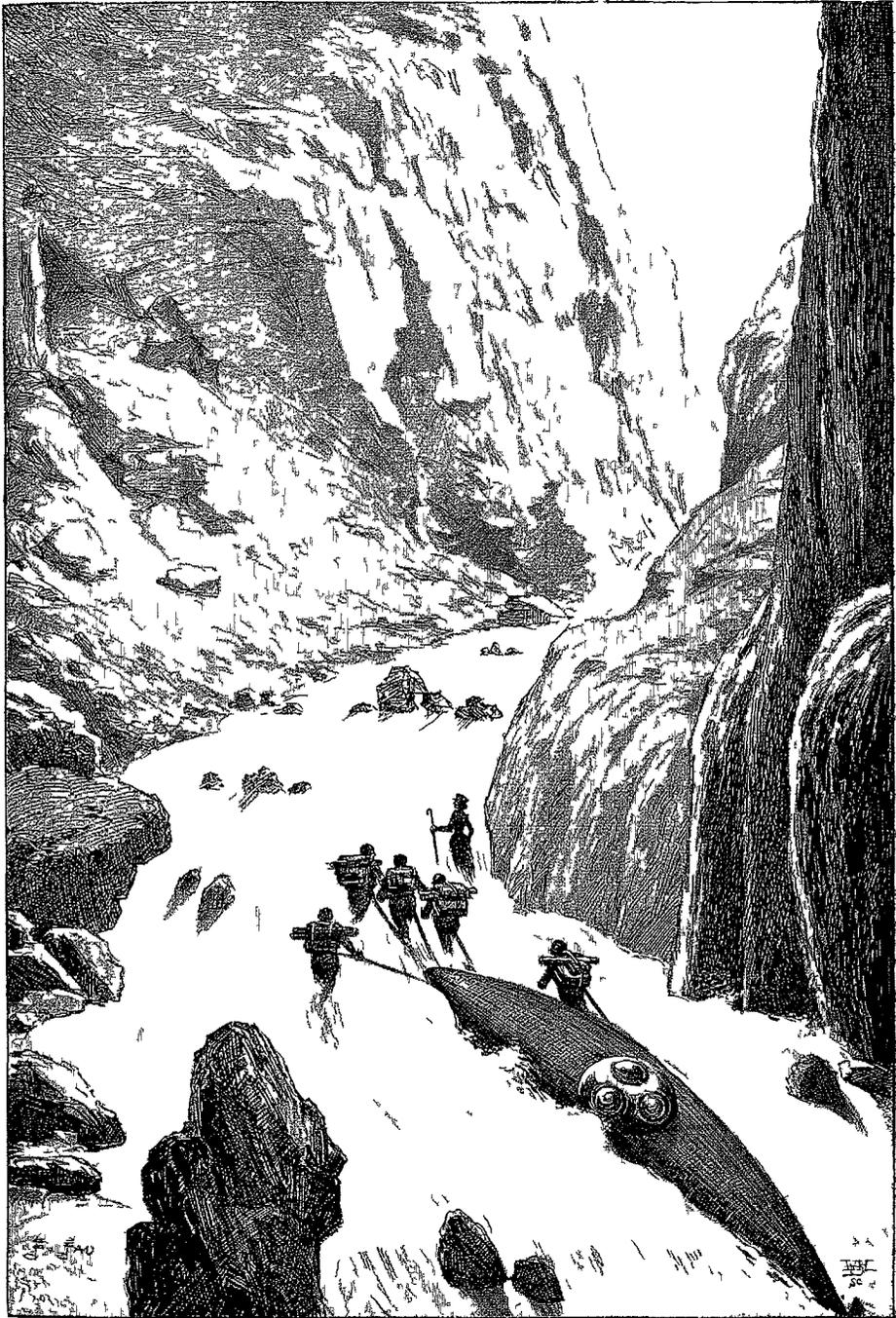
— Merci, mes amis, merci, fit Richard Mauris plus émotionné qu'il ne le voulait paraître je vous demande quelques heures seulement pour venir vous apporter le résultat de mes investigations

— Vous partez seul ? crièrent plusieurs voix.

— Oui... seul, avec Flageot

Un quart d'heure plus tard, les deux hommes chaussés de hautes bottes en caoutchouc et vêtus de culottes imperméables, sautaient dans le torrent dont l'eau leur arrivait jusqu'aux aisselles

Chacun d'eux portait, attaché sur sa tête au moyen de courroies, un



LES PATRIOTES TIRANT DEFFIEIE ELA LI VINDEX (P 285)

sac dans lequel Mauris avait mis les différents objets dont il pensait avoir besoin ; en outre ils avaient en bandoulière une pioche et s'appuyaient, en guise de bâton, sur un pic en acier.

Mauris avait décidé de remonter le torrent jusqu'à sa source en marchant dans le lit même ; de la sorte, il était certain de ne point s'égarer, en même temps qu'il pouvait reconnaître les différences de profondeur.

Quand les deux explorateurs eurent disparu derrière les roches élevées qui encaissaient le torrent, Jacobus dit à ses compagnons :

— Si vous m'en croyez, nous allons utiliser l'absence de nos amis pour tout préparer en vue d'un heureux résultat de leur expédition

— Tout préparer?...

— Il s'agit d'alléger suffisamment le *Vindex*

pour le faire remonter sinon jusqu'à la source même, du moins le plus loin possible ; pour cela nous allons d'abord démonter l'hélice dont les branches nécessitent un plus grand tirant d'eau ; ensuite nous répartirons en colis de 30 kilos une partie du chargement que chacun portera sur ses épaules.

Pososki se récria.

— Trente kilos!... fit-il, quelle plaisanterie! .. c'est le double au moins qu'il me faut.

Sans tarder on se mit à la besogne et, pendant plusieurs heures, on déménagea les soutes du sous-marin, réunissant sur la plate-forme



le contenu que l'on divisait en charges de poids égal, avec un système de courroies permettant de les adapter facilement sur le dos.

— Dites donc, fit tout à coup Scheiffer en cessant de travailler, est-ce une illusion, il me semble que le courant augmente ?

— Non seulement il augmente, dit alors Jacobus, très surpris, mais le torrent grossit.

— Tant mieux ! s'exclama à son tour Ellen, on aura moins de mal à remorquer le bateau.

Le soleil baissait déjà à l'horizon, lorsqu'au tournant du rocher apparurent soudain Richard Mauris et Flageot qui arrivaient à grandes enjambées, en agitant leurs chapeaux à bout de bras.

Scheiffer et Pososki coururent à leur rencontre.

— Victoire ! leur cria de loin Mauris.

— Vous avez trouvé un passage ? demandèrent les autres d'une voix haletante.

Flageot haussa les épaules.

— Un passage... ah bien ! ouiche !... nous avons trouvé bien autre chose que ça !... n'est-ce pas, monsieur Mauris ?

— Des détails... fit Scheiffer impatient, donnez-nous des détails...

— Oh ! ils sont bien simples, les détails... répondit le Français, je n'ai même pas eu besoin de ce flair dont la nature m'a doué... En remontant le cours de ce torrent, nous sommes arrivés, à six kilomètres d'ici environ, devant une grotte de laquelle l'eau jaillissait en bouillonnant. Sans hésiter, après avoir allumé nos lampes, nous nous engageâmes dans la grotte dont nous atteignîmes le fond au bout d'une vingtaine de mètres. Par une fissure du roc, un filet d'eau s'échappait, écumant et grondant, comme si, impatient d'être emprisonné, il voulait manifester sa joie de recouvrer enfin la liberté.

— C'était la source ! s'exclama Ellen, tremblante d'espérance.

— Vous jugez, poursuivit Mauris, si nous avons été longs à percer un trou de mine et à poser deux des cartouches de dynamite dont

nous nous étions précautionnés. Flageot, dans son impatience, ne voulait même pas attendre que nous fussions hors de la grotte pour faire fonctionner l'exploseur Bréguet que j'avais avec moi.

— Imprudent! fit Scheffer.

— J'avais si grande hâte de savoir, murmura le brave garçon.

Et d'une voix vibrante :

— Nom d'un pompon! ajouta-t-il en interrompant le récit de Mauris, si vous aviez entendu cette détonation!... on aurait dit que toute la montagne allait s'écrouler. Et puis... des gerbes d'eau à faire croire à une inondation...

— Lorsque nous sommes arrivés au chevet de la grotte, poursuivit Mauris, nous avons constaté que le pétard de dynamite avait pratiqué une ouverture de plusieurs mètres carrés, par laquelle nous aperçûmes, miroitant à la lueur de nos torches, une nappe d'eau dont l'étendue me parut considérable... et voilà...; maintenant il ne s'agit plus que de se mettre en route...

Une demi-heure plus tard, les patriotes, portant sur leurs épaules le chargement échu à chacun d'eux et attelés aux câbles que l'on avait frappés à l'avant du sous-marin, remontaient le courant, tirant derrière eux le *Vindex*, flottant comme un bouchon, et à bord duquel était resté seul Jacobus.

Jamais tant qu'en cette circonstance, l'inventeur n'avait déploré son infirmité qui le rendait incapable de partager les fatigues de ses compagnons.

Ellen avait voulu marcher, elle aussi, et elle s'avavançait en tête de la petite troupe, encourageant chacun d'un sourire, d'un mot aimable, songeant que chaque difficulté vaincue, que chaque obstacle surmonté la rapprochaient de Copenhague.

Enfin on arriva, brisé, exténué, rompu.

Pendant les derniers mètres, il avait fallu, pour ainsi dire, porter à bras le sous-marin dont la carène écorchait le lit du torrent.

Mais quelle récompense, pour tant de fatigues, pour tant d'angoisses,

que le spectacle mystérieux et sublime de cette mer souterraine dont les eaux noires s'embrasaient aux feux des torches.

Ce fut un cri unanime d'admiration.

Jacobus voulait que l'on se reposât jusqu'au jour ; mais aucun des patriotes ne voulut entendre parler de repos avant que le *Vindex* flottât sur la nappe liquide qui exerçait sur tout le monde une sorte d'attraction magnétique.

¶ Suivant les indications de Graff, on frappa immédiatement sur une arête de rochers un système de palans auquel on accrocha le *Vindex*, qui fut ensuite, comme un vulgaire colis, hissé par les six hommes, jusqu'à l'ouverture souterraine ; cela fait, il ne restait plus qu'à le mettre à flot, et pour cela, après que Jacobus se fût enfermé dans la coupole, on fit glisser le sous-marin peu à peu sur le seuil de l'ouverture.

Soudain l'énorme masse ovoidale bascula et se précipita, la proue en avant, dans le lac dont les flots s'ouvrirent et rejaillirent en gerbes multicolores qui vinrent retomber sur les patriotes immobiles, et penchés curieusement au bord de la nappe liquide.

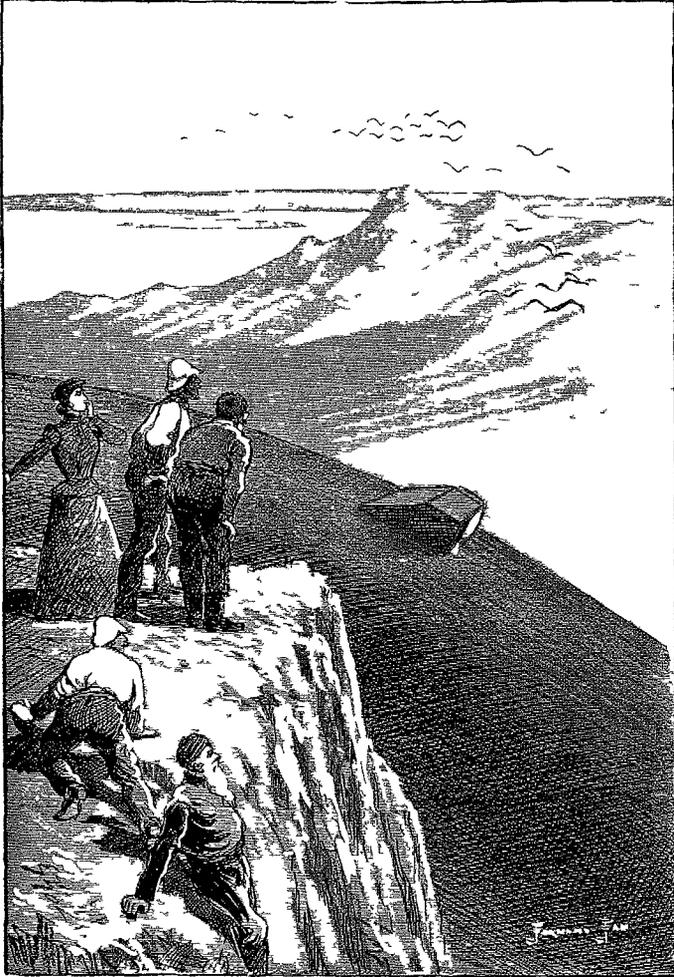
Quelques minutes après, tout l'équipage était à bord et le sous-marin partait, non pas à l'aventure, mais droit vers le sud-est, c'est-à-dire dans la direction de l'Aar sur lequel Pososki comptait pour descendre l'autre versant jusqu'au lac de Constance.

Le *Vindex*, marchant à raison de trois nœuds à l'heure, avançait prudemment sous les arceaux ténébreux de cette étrange caverne dont les parois allaient s'élargissant continuellement ; au-dessus de leur tête la voûte s'élevait comme si le pic montagneux eût été complètement creux et perdu dans une ombre épaisse dont les jets électriques étaient impuissants à triompher.

Le chronomètre du bord marquait six heures du matin ; toute la nuit le bateau avait marché droit devant lui sans rencontrer aucun obstacle, et l'inquiétude commençait à gagner l'équipage, lorsque

Jacobus, qui, depuis près de douze heures, n'avait pas quitté la coupole, cria soudain :

— Halte !



Le *Vindex* s'arrêta et l'inventeur montra à ses compagnons, à quelques mètres en avant, une muraille granitique contre laquelle s'écrasait le faisceau de lumière projeté par le phare électrique.

— Qu'allons-nous faire? demanda Jacobus.

— Dame! répondit Pososki, il me semble que le plus logique est de suivre cette paroi rocheuse jusqu'à ce que l'on trouve une issue... Si ce lac sert de source aux cours d'eau qui serpentent sur le versant occidental, il faut que nous rencontrions la fissure par laquelle l'eau se déverse.

Mais Richard Mauris interrompit le Polonais, et d'un ton un peu narquois :

— Et qui prouve, demanda-t-il, que le dégorgement d'eau se fasse à la surface?

Ces quelques mots furent pour Jacobus un trait de lumière; et il commanda aussitôt :

— En bas!... doucement!... très doucement.

Les réservoirs, progressivement ouverts, emmagasinèrent peu à peu à peu quelques centaines de litres, et le sous-marin, alourdi, commença la descente à travers les couches d'eau désertes que la lumière électrique éclairait violemment.

A cent mètres, le bâtiment s'arrêta avec un petit coup sec; sa carène venait de heurter — mais sans brusquerie, — le fond de cette gigantesque citerne.

Les patriotes se regardèrent fort perplexes, et Jacobus allait donner l'ordre de remonter, lorsque son regard, s'arrêtant machinalement sur la boussole, constata une légère déviation dans la position du sous-marin.

Bientôt cette déviation s'accentua, se transformant en dérivation violente qui entraînait l'appareil comme s'il n'eût été qu'un simple bouchon.

— A la grâce de Dieu! murmura Jacobus.

Et sur ses conseils, Scheiffer abandonna la barre, laissant le *Vindex* aller en toute liberté au courant qui l'emportait.

— Peut-être cela nous conduira-t-il à la fissure que nous cherchons, murmura l'inventeur.

Tout à coup, sous une poussée irrésistible, l'appareil tournoya et

s'engagea avec la rapidité d'une flèche dans un tunnel incliné, sur les parois duquel les rayons du phare se brisaient comme sur autant de facettes de diamant.

Henri Graff avait renversé le sens des courants électriques dans le moteur, si bien que le propulseur, battant les flots à contre-hélice, formait un frein suffisant pour ralentir la chute du sous-marin, mais impuissant à l'immobiliser.

Cette course vertigineuse dura dix minutes, longues comme dix siècles!

— Si cela continue, déclara Scheiffer qui surveillait les instruments, nous finirons par tomber dans le lac de Constance. De 750 mètres d'altitude, nous ne sommes plus qu'à 428; et, avec une rapidité semblable...

Il achevait ces mots lorsqu'un choc formidable se fit sentir, bousculant tout à bord, faisant craquer le sous-marin dans toute sa membrure et heurtant les uns contre les autres les patriotes qu'une terrible angoisse étreignait.

Puis ce fut tout. Le *Vindex* demeura immobile.

Flageot, le premier revenu à lui-même, avait bondi dans la coupole pour juger de la situation.

— Le soleil! s'écria-t-il.

Par les hublots lenticulaires, un flot de lumière inondait l'intérieur du sous-marin.

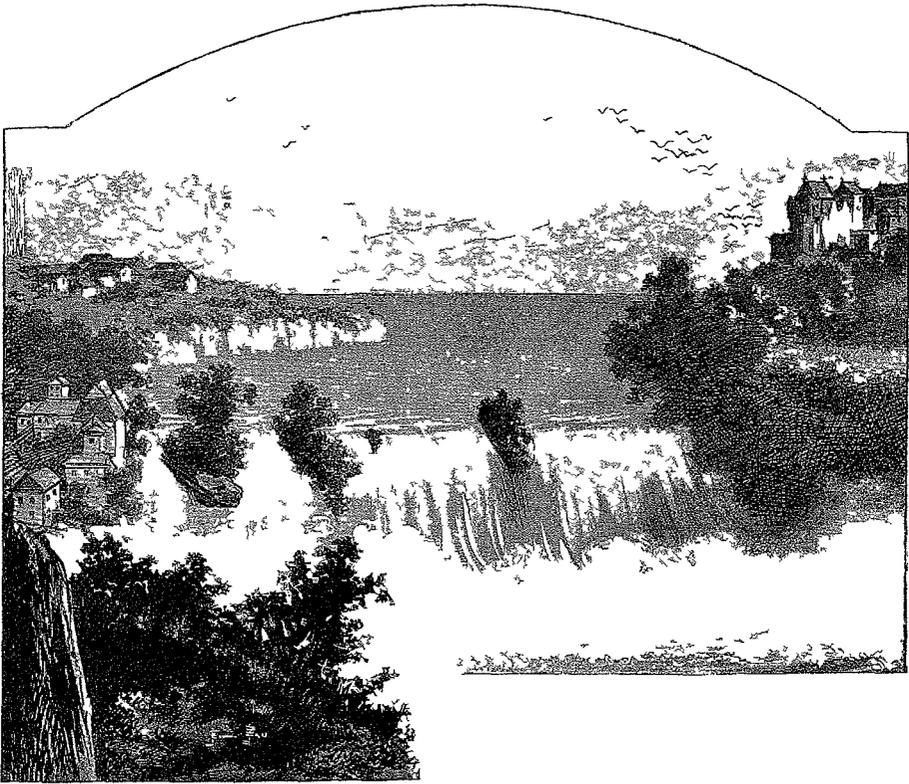
Arrêté dans sa course par un rocher contre lequel avait heurté sa proue, le sous-marin plongeait, légèrement incliné sur le flanc, dans le lit d'un torrent qui descendait en bondissant vers une vallée que l'on surplombait.

Dominant, de chaque côté de ce torrent, des montagnes gigantesques dressaient dans l'air bleu leurs pics, blancs de neiges éternelles; et, à un kilomètre de là, à l'entrée de cette vallée, une nappe d'eau apparaissait, miroitant sous les premiers feux du soleil levant, comme un immense miroir d'argent.

— Le lac de Constance ! s'écria Jacobus en étendant le bras dans un geste inspiré.

Muettement, les patriotes se serrèrent la main, moins emus par la sublimité du panorama qui s'offrait à eux que par le résultat, pour ainsi dire magique, de leurs investigations, qui ouvrait à leur hardiesse patriotique de si vastes horizons.





XVI

Dans lequel se dessine nettement le caractère du cousin Mathias.

— Ce doit être le torrent de l'Aach, dit Jacobus qui, s'arrachant à la contemplation de ce panorama splendide, avait consulté une carte. Et, si nous parvenons à faire disparaître les aspérités qui nous barrent la route, nous arriverons à l'extrémité du lac de Constance.

— Hourra ! s'écria Flageot en lançant en l'air son chapeau.

— Attendez pour chanter victoire que le *Vindex* soit dans les eaux du lac, fit observer Scheiffer... Vous autres Français, vous êtes toujours prêts à vous emballer.

Le Parisien haussa les épaules en étendant les mains vers le lit dans lequel bondissait le torrent.

— Et c'est pour ces quelques roches-la que vous nous jouez ici le rôle de père rabat-joie, grogna-t-il; avec quelques cartouches de dynamite, nous en aurons bien vite raison.

Et, de fait, au bout de quelques heures, le *Vindex*, son hélice embrayée par suite du manque de profondeur, se remettait en marche, au fil de l'eau, suivant le courant rapide de l'Aach qui l'emportait. Puis, brusquement, après trois kilomètres ainsi parcourus, il piquait — suivant l'expression de Flageot — une tête dans les eaux bleues du lac de Constance qu'il quitta bientôt après pour entrer dans le Rhin, dont le courant se fit aussitôt sentir.

— Maintenant, murmura Jacobus, il s'agit de faire attention.

C'était, en effet, la partie la plus difficile de la navigation qui commençait : en cet endroit, et jusqu'à Bâle, le Rhin n'était qu'un torrent impétueux coupé de chutes nombreuses qu'il s'agissait de franchir quand même et que l'on franchit grâce à la prudence et à l'habileté de Jacobus, en dépit du peu de profondeur du fleuve.

La coque du bateau émergeait des deux tiers et le *Vindex* dansait comme un véritable flotteur de liège sur les flots bouillonnants. Heureusement, la région était sauvage et déserte; le Rhin coulait entre les hautes montagnes de Suisse et de la Forêt-Noire.

En arrivant à Schaffhouse, le sous-marin trouva un peu plus d'eau et put passer inaperçu. Mais Jacobus n'était pas tranquille; déjà s'entendait le ronflement de la chute célèbre qui se trouve à quelques kilomètres de la ville et son inquiétude grandissait de minute en minute; bientôt le bruit de la cataracte devint tellement formidable que ceux des patriotes qui dormaient, secoués dans leur hamac comme des grains de blé dans un van, s'éveillèrent, terrifiés.

En vain, Jacobus avait renversé le courant; le *Vindex* emporté par une force aveugle impossible à maîtriser, roulait, tanguait d'une épouvantable façon : après des heurts formidables, il bondissait en tournoyant, puis s'arrêtait brusquement, pour repartir aussitôt avec la raideur d'une flèche décochée par un archer vigoureux.

Tout d'un coup, il sembla aux patriotes que le plancher manquait sous leurs pieds, le bateau parut être projeté dans l'espace et Jacobus dut se cramponner à la barre du gouvernail pour ne pas aller se heurter aux parois, comme le malheureux Flageot que la force de l'impulsion venait de lancer de son hamac au plafond.

Puis, en creusant un véritable maelstrom, le *Vindex* s'engloutit et disparut sous une montagne d'écume blanchissante : la chute de Schaffhouse venait d'être franchie d'un saut.

Pendant tout le restant de la matinée, on eut à éviter les dernières cascades et les flots vaseux dont le cours du fleuve est parsemé et vers midi, on arriva à Bâle.

Là, le Rhin s'élargissait et se creusait pour former une belle masse d'eau coulant à travers une plaine fertile ; il n'y avait qu'à éviter les nombreuses îles qui se rencontraient à tout moment : le *Vindex* eut alors sa vitesse propre augmentée de la force du courant et fila à raison de douze nœuds à l'heure.

A la nuit, le sous-marin entra dans le duché de Bade et après avoir traversé la ville de Spire — le fleuve étant désert — remonta à la surface pour renouveler l'air vicié ; il y avait quinze heures que les patriotes aspiraient l'air emmagasiné dans les réservoirs.

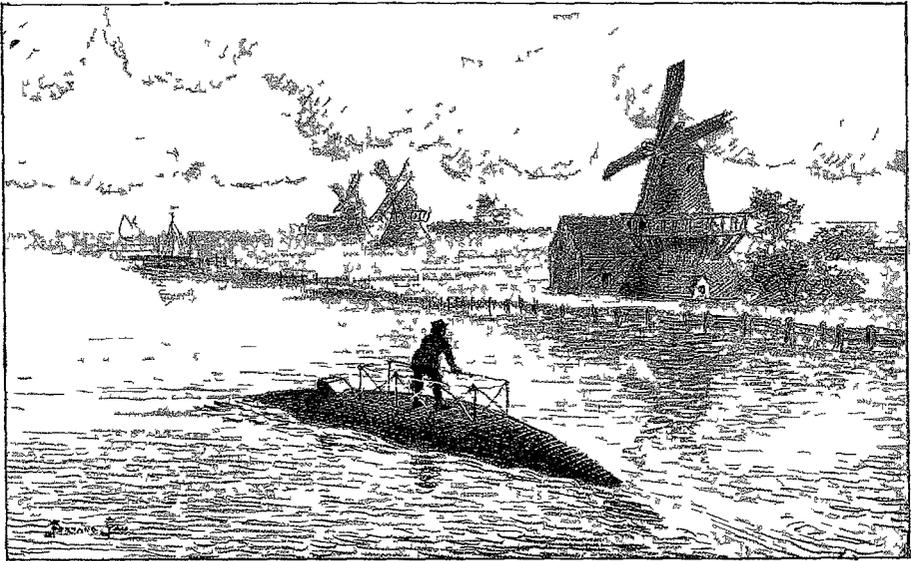
Vers minuit, on arriva à Manheim et Flageot, qui enregistrait scrupuleusement sur son petit cahier les détails de son voyage, ne manqua pas de noter, d'après les renseignements de Scheiffer, que « Manheim est une ville importante, chef-lieu de cercle et de commissariat, au confluent du Rhin et du Necker, et l'une des plus belles cités de l'Allemagne ».



Mais ce qui l'intéressa surtout, ce fut la forteresse bâtie sur les rives du Neckar et dont les imposants donjons reflétaient leur silhouette assombrie dans les eaux calmes du fleuve.

Cette forteresse, ancien château fort du XII^e siècle, devait servir de caserne car, à part un pont demantelé et tombant en ruines, le reste de la construction était en bon état.

Cependant, Flageot fit observer que les fenêtres des tours donnant



au-dessus de l'eau étaient garnies de solides barreaux et de grillages de fer aux mailles serrées.

— Probablement pour empêcher les soldats qui voudraient s'en aller en balade, murmura-t-il.

Ellen, le visage colle au hublot, ne pouvait détacher ses regards de la sombre silhouette qui s'estompait rapidement dans la nuit.

Bientôt, elle poussa un soupir : la forteresse de Manheim venait de disparaître à un tournant du fleuve.

— Je ne sais pourquoi, dit-elle en se retournant vers Jacobus, mais la vue de ces tourelles m'a serré le cœur.

— Dame ! rispota Flageot, une forteresse, ça n'est jamais bien réjouissant à voir.

Cependant le *Vindex* filait maintenant vingt nœuds à l'heure et, après avoir, durant toute la nuit, conservé cette allure, il se trouva avoir traversé Mayence et Coblentz ; alors, avec les premiers rayons du soleil, il lui fallut s'immerger de nouveau pour éviter toute rencontre fâcheuse et dépasser Cologne et Dusseldorf.

Le lendemain matin, Flageot en s'éveillant poussa un cri de surprise : le bateau flottait à la surface d'une masse d'eau bourbeuse encaissée, de droite et de gauche, dans des digues de terre au delà desquelles, en montant sur la coupole, il aperçut un pays d'une platitude désespérante.

— Changement de décors, dit-il.

— Parce que changement de pays, répondit Jacobus ; nous sommes en Hollande ; et maintenant il s'agit de savoir quel chemin nous allons prendre.

— Comment ! quel chemin ? répéta Mauris.

— Oui, répliqua l'ingénieur : deux routes s'ouvrent à nous ; celle de l'ouest par le Vieux Rhin et celle du nord par le Wahal. La première route, celle du Rhin, nous fait faire de nombreux crochets et se partage à Duerstede en deux nouveaux bras : celui du sud se nomme le Lecq et celui du nord garde le nom de Rhin. Le Lecq emporte une masse d'eau considérable, se joint à la Meuse au-dessus de Rotterdam et se jette dans la mer du Nord ; je ne vous parle pas du second bras qui ne pourrait nous soutenir en aucune façon.

— Et la seconde route ? interrogea Mauris.

— Le Wahal arrose Nimegue et se joint à la Meuse, au-dessous de Thielt, en formant de grandes îles ; puis, après s'être séparé de la Meuse, s'y jette de nouveau et définitivement devant Gorkum... Voilà !

— Quelle est votre opinion ? demandèrent ensemble les patriotes.

— Pour moi, la route à prendre est le Lecq, qui a l'avantage de ne traverser que des régions peu peuplées, d'avoir une profondeur plus

grande, de n'être point embarrassé d'îles ni de bancs de sable et de ne pas décrire des lacets continuels. Cette voie nous allonge un peu ; mais c'est un mince inconvénient en comparaison du désastre qui résulterait d'un échouage sur les sables du Zuyderzée.

— Va donc pour le Lecq, dit Flageot.

A trois heures de l'après-midi, le sous-marin arrivait à Rotterdam et diminuait sa vitesse pour éviter de heurter à tout instant les carènes des vaisseaux amarrés dans le port ; et bientôt la mer apparut aux yeux de l'équipage enthousiasmé.

— Cette fois-ci, tu peux crier victoire, mon garçon, dit Jacobus à Flageot, car nous sommes dans la mer du Nord et demain nous naviguerons dans les eaux danoises.

Une irrésistible émotion s'était emparée des patriotes. Sans prononcer une seule parole, ils se serrèrent la main et demeurèrent, durant de longues heures, immobiles, la face collée aux hublots.

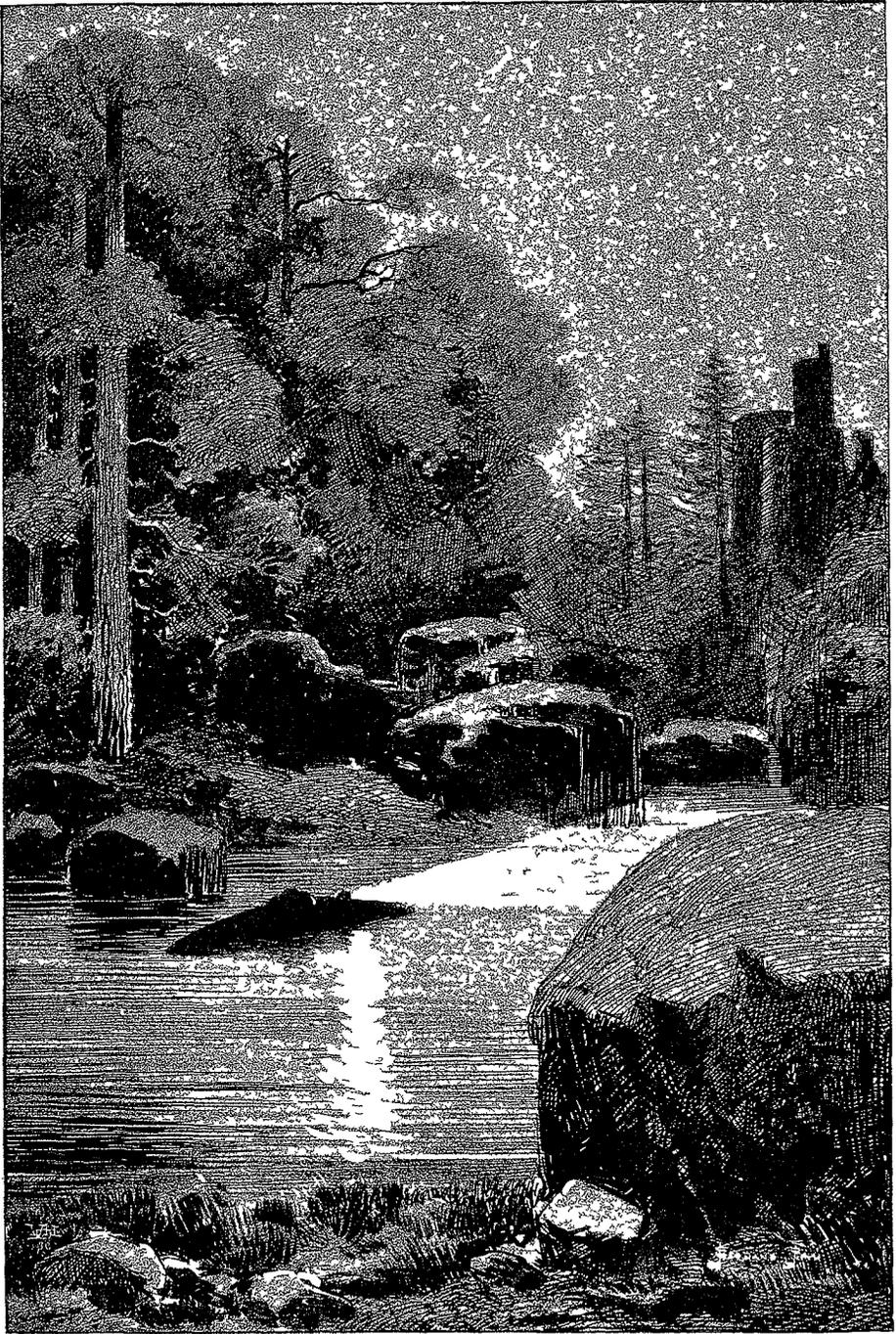
— Mes amis, dit tout à coup Jacobus en relevant la tête de dessus la carte sur laquelle il était courbé, le moment de la séparation approche.

— La séparation ! s'exclama Flageot qui sentit, à ces mots, un grand coup dans la poitrine.

— N'a-t-il pas été convenu, répliqua l'ingénieur, que chacun de nous, aussitôt notre arrivée, s'emploierait à la tâche spéciale qui lui incombe ? Vous, Pososky, vous allez aux forges de Zalinsky, en Russie, faire fondre les tubes qui constitueront nos canons à air comprimé ; Henry Graff, vous allez à Turin, faire fabriquer les munitions chimiques qui remplaceront la poudre et la dynamite dans les engins de guerre de l'avenir ; vous, Mauris, vous allez à Fives-Lille et à Paris faire construire tous les appareils destinés à perfectionner nos ateliers de l'île de Corail.

Puis se retournant vers l'Alsacien ;

— Quant à vous, Scheiffer, dit-il, outre la fabrication de nos obus à acide carbonique, qui doit se faire à Essen et de laquelle vous vous êtes



A LA NUIT, LE SOUS-VALIN REMONTA A LA SURFACE (P 293)

chargé, n'oubliez pas que vous avez réclamé l'honneur de retrouver la trace du comte Petersen.

— Et je tiendrai le serment que je vous ai fait, monsieur Jacobus, dit le petit homme d'une voix ferme.

Au bout d'un instant de silence l'ingénieur reprit :

— Tous ces points étant réglés entre nous, je vous débarquerai demain soir à Friedrichsort, dans le Sleswig, à peu de distance de Kiel ; de là, vous pourrez facilement et rapidement gagner les villes où il faut vous rendre.

— Et vous ? demanda Mauris.

— Moi... ou plutôt nous, car Ellen et Flageot restent avec moi, répondit Jacobus, nous irons nous mettre en un lieu sûr que je connais, non loin de la rade fortifiée de Copenhague, sous le feu même des canons commandant le port ; il y a là des bas-fonds et des anfractuosités qui constitueront pour le *Vindex* un excellent mouillage.

C'était quinze jours après que l'équipage du sous-marin s'était dispersé.

Herr Heinrich von Schwanhauser était fort occupé, dans son bureau de la Wilhemstrasse, à Berlin, à annoter un volumineux dossier, lorsque la sonnerie du téléphone placé sur son bureau résonna soudain.

Il repoussa ses paperasses, attira l'appareil devant lui et d'une voix brève, sèche — la voix d'une personne impatientée d'être dérangée — demanda :

— Qu'y a-t-il ?

— Le numéro 2025 est là.

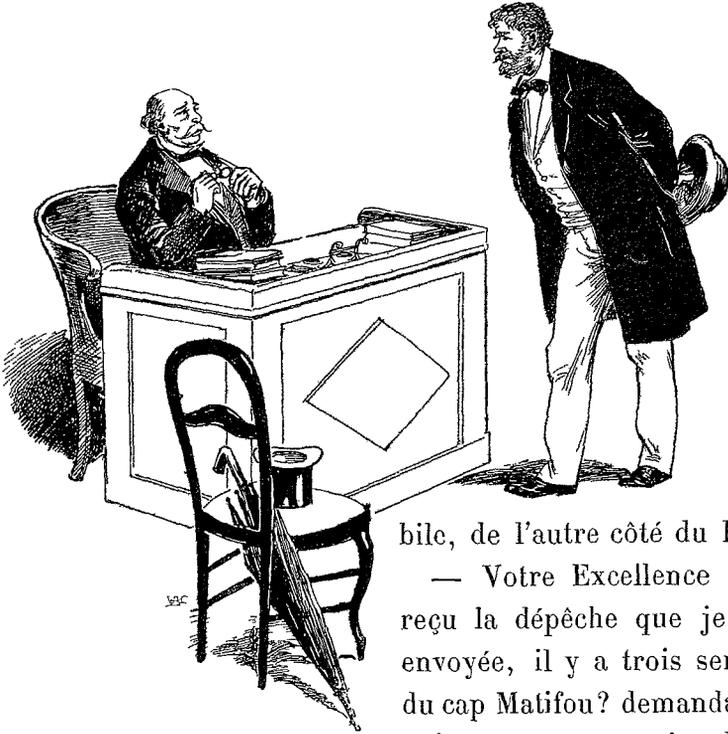
— Qu'il monte ! répondit laconiquement le chef de la police politique.

Et il se remit au travail.

Peu après, la porte s'ouvrit, se referma ; un bruit de pas, assourdi par le haut du tapis qui recouvrait le plancher, se fit entendre ; et la

plume de Herr von Schwanhauser continuait de courir sur le papier.

Enfin l'important fonctionnaire ferma le dossier, posa la plume sur l'encrier, poussa un léger soupir de satisfaction et, se renversant en arrière, après avoir d'un léger coup de doigt relevé ses lunettes sur son front chauve, examina fixement Mathias Godereck, debout, immo-



bile, de l'autre côté du bureau.

— Votre Excellence a-t-elle reçu la dépêche que je lui ai envoyée, il y a trois semaines, du cap Matifou? demanda le Danois avec un accent singulier.

— Oui, répondit le chef de la police un peu surpris.

— Et les instructions que je donnais à Votre Excellence...

— Ont été scrupuleusement suivies : pendant quinze jours les deux points, par lesquels devait fatalement passer le *Vindex* pour revenir dans nos mers du Nord, ont été surveillés. L'escadre, mandée d'Athènes, est demeurée embossée sous les canons de Gibraltar et n'a cessé de faire, nuit et jour, des sondages; durant ce même temps, une escadrille de voiliers, traînant des filets, a surveillé le pas de Calais...

Godereck eut un hochement de tête.

— Alors, le *Vindex*...? fit-il.

Les sourcils de Herr von Schwanhauser se froncèrent.

— Pas plus de *Vindex* que sur ma main.

Il ajouta aussitôt :

— Si, réellement, ce bateau a existé, il a dû se perdre corps et biens ; autrement il serait depuis longtemps en notre pouvoir.

Le Danois haussa les épaules.

— Quelle plaisanterie ! fit-il.

Le chef du service politique tressauta sur son fauteuil de cuir.

— Vous dites ! s'exclama-t-il, indigné du sans-gêne de son interlocuteur.

— Je dis, articula nettement Godereck, je dis deux choses : la première, c'est que je n'admets pas que vous doutiez de l'exactitude des renseignements que je vous ai fait tenir dans ma dépêche chiffrée.

Et avant que Herr von Schwanhauser eût pu protester contre cette liberté de langage, Godereck ajouta :

— La seconde chose, c'est que le *Vindex* ne s'est nullement perdu corps et biens.

— Il s'est envolé, alors ! gronda le chef de police railleusement.

— Je ne prétends pas cela... mais seulement qu'il a pu tromper la surveillance de l'escadre de Gibraltar et celle des voiliers de la Manche.

Ce fut au tour du fonctionnaire de protester.

— Je n'admets pas, moi, gronda-t-il, que vous vous permettiez de douter de la façon dont mes ordres sont exécutés...

— En ce cas, admettons que le *Vindex* a pris la voie des airs... comme Votre Excellence l'insinuait tout à l'heure.

— Vous raillez, je crois, fit Herr von Schwanhauser en fronçant ses gros sourcils broussailleux.

Puis, se contenant, il demanda d'un ton sarcastique :

— Et quelle raison vous pousse à ne pas accepter, comme fondée, ma supposition au sujet de la perte du *Vindex* ?

— Ceci, tout simplement : que ce matin, dans Ludwigstrasse, au cœur même de Berlin, j'ai rencontré l'un des hommes qui montaient ce bateau du diable.

— Vous en êtes bien certain ? demanda le fonctionnaire en pâlisant.

— Aussi sûr que je vous vois là, Herr von Schwanhauser... Vous comprenez que je n'ai pas vécu pendant deux mois avec ces gaillards-là, pour ne pas les reconnaître ; or s'il est ici, celui-là, c'est que le bateau existe toujours, et que les autres complices remplissent leur œuvre ténébreuse.

Le fonctionnaire s'accouda sur son bureau et se penchant vers Godereck, avec une lueur inquiète dans les yeux :

— Leur œuvre ténébreuse ? répéta-t-il.

— Tenez, fit le Danois en tirant de la poche de sa redingote une liasse de papiers, qu'il tendit à Herr von Schwanhauser, voici un long rapport que j'ai rédigé et qui vous dira...

— Fort longuement ce que vous pouvez m'exposer en peu de mots : de quoi s'agit-il ?

— De faire fabriquer dans différents pays et dans des usines spéciales, les pièces détachées d'un armement terrible et dépassant en puissance tout ce qui a été imaginé jusqu'ici. Figurez-vous des canons à air comprimé envoyant sans bruit, à dix ou douze milles, des boîtes métalliques emplies d'un gaz asphyxiant ou corrosif, des mitrailleuses semant quinze cents projectiles par seconde et cela sans arrêt, dans un rayon de plusieurs kilomètres. Pour les armes portatives, ils auront des armes électriques foudroyant à longue distance tous leurs adversaires... Voilà ce que j'entends par l'œuvre ténébreuse de ces gens-là, Herr von Schwanhauser.

Celui-ci, les coudes sur son bureau et la tête dans ses mains, demeura songeur.

— Ah ! je donnerais beaucoup, murmura-t-il enfin, pour savoir par où a pu passer ce *Vindex*...

Une flamme étrange s'alluma dans les prunelles de Godereck qui demanda :

— Beaucoup !... En ce cas combien donneriez vous à celui qui vous le livrerait ?

Le chef de la police tressaillit, releva la tête et regarda fixement le Danois.

— Oui ! répéta le cousin Mathias, et qui vous livrerait non seulement l'équipage du *Vindex*, mais vous livrerait le *Vindex* lui-même.

Herr von Schwanhauser se pencha sur son bureau.

— Comment vous y prendriez-vous ? demanda-t-il.

— En construisant un bateau semblable au sous-marin de ces misérables, et...

Le chef de la police eut un hochement de tête dédaigneux.

— Mais, Herr Godereck, vous-même le dites dans la longue dépêche que vous m'avez adressée du cap Matifou, le *Vindex* est un véritable chef-d'œuvre de construction navale : ce bateau, gros comme une noix, qui défie les tempêtes les plus effrayantes, se moque de la poursuite des plus fins marcheurs et disparaît, des jours entiers, dans les profondeurs de l'Océan ! comment voulez-vous lutter contre lui avec un avantage sérieux, si vous ne lui êtes pas supérieur ?

— Mais, riposta le cousin Mathias, je vous en ai avisé, j'ai les plans.

— Oui, je sais, les plans du *Vindex* ; mais, je vous le répète...

Ce fut au tour du Danois d'interrompre son interlocuteur.

— Herr von Schwanhauser, dit-il d'un ton un peu railleur, je sais combien vos moments sont précieux et je n'en aurais certainement pas abusé, si je n'avais eu à vous faire que la proposition dont vous n'avez écouté qu'une partie. Car, en même temps que ces plans du *Vindex*, j'ai la copie du travail fait par le sieur Jacobus Delborg dans le but d'augmenter la vitesse de son bateau.

Le chef de police parut subitement intéressé.

— Oui, poursuivit le Danois, l'expérience a démontré à mon cousin...

— qui est un véritable savant... — que, pour servir de générateur

d'électricité, on peut trouver mieux que les piles au chlorure de magnésium.

Il reprit sur le bureau la liasse de papiers qu'il avait donnée quelques instants auparavant au fonctionnaire, la défit, l'étala sous le nez de Herr von Schwanhauser et, continuant :

— Suivez-moi bien, dit-il. A l'aide de piles, on ne peut obtenir que dix-huit chevaux de force, soit une puissance qui correspond à une vitesse maximum de 48 kilomètres à l'heure. En allongeant un peu la dimension de bout en bout du bateau, on obtient une cabine plus grande et permettant de loger des machines à vapeur de vingt-cinq chevaux de force, donnait une vitesse de cinquante à soixante kilomètres à l'heure.

— Une machine à vapeur dans le fond de la mer ! s'exclama-t-il, voilà qui me paraît appartenir au domaine de la fiction...

Godereck haussa les épaules.

— Si le cousin Jacobus déclare la chose possible, affirma-t-il, c'est qu'elle l'est ; d'ailleurs, il y a beau temps qu'un Français a inventé une machine à vapeur fonctionnant sans feu. Moi-même, j'ai vu des locomotives sans foyer traînant tout un chapelet de voitures, et cela fonctionne admirablement.

— D'accord ; mais au fond de la mer ?

— Attendez donc : le générateur à vapeur se compose de deux chaudières à tubes entre-croisés fournissant de la vapeur à 12 atmosphères de pression. Dans le système dont je vous parle, ce générateur est fixe à la station de départ et c'est à lui que les locomotives viennent s'approvisionner de vapeur pour plusieurs trajets. Pour son engin nouveau, Jacobus, lui, emporte le générateur avec lui, pour s'en servir à la surface de la mer ; en outre, le réservoir d'eau bouillante dans lequel il dissout la vapeur, l'emmagasine en un mot, pour marcher sans avoir besoin de foyer. Alors, en cas d'alerte, et instantanément si l'on veut plonger, la cheminée de la machine est hermétiquement bouchée, les feux éteints et l'on descend.

L'incrédulité de Herr von Schwanhauser disparaissait peu à peu.

— Alors, poursuivit Godereck, avec la provision de vapeur du réservoir, on marche à toute vitesse pendant plusieurs heures, la vapeur étant condensée dans l'eau, au fur et à mesure de son échappement.

Il se croisa les bras et demanda, gouailleur :

— Eh bien ! Herr von Schwanhauser, qu'en dites-vous ?

— Je dis, Herr Godereck, répondit le fonctionnaire, que si une dotation de deux millions de marks et le titre de baron vous peuvent faire plaisir, je m'engage volontiers...

Tout en parlant, il s'était levé pour indiquer au visiteur que l'audience était terminée : alors, le Danois renégat se précipita vers l'homme de police et, avant que celui-ci eût pu s'en défendre, il s'était penché vers lui et lui avait baisé la main.

Il était sur la porte, prêt à en franchir le seuil, lorsque se retournant :

— Et le comte Petersen ? demanda-t-il, toujours là-bas ?

— Toujours et sous bonne garde, soyez-en sûr : une capture comme celle-là est de celles que l'on surveille.

— Je ne saurais cependant trop vous engager à redoubler de précautions, dit Godereck. Du moment que ces bandits sont en Europe leur premier soin va être de se mettre à la recherche de leur chef.

— Ils peuvent le chercher tant qu'ils voudront, ricana Herr von Schwanhauser, ils ne le trouveront pas ! et le trouveraient-ils je les mets au défi de le faire évader.

— Allons, tant mieux, dit Godereck, en saluant une dernière fois.

Demeuré seul, le haut fonctionnaire fit quelques pas silencieusement à travers son bureau, la tête basse et les bras croisés sur la poitrine ; puis, prenant une brusque décision, il revint vers sa table de travail, remit dans leur dossier les notes que lui avait communiquées Godereck, plaça le dossier sous son bras et sortit en murmurant :

— Communiquons cela sans tarder au chancelier.

Dans le vestibule qui précédait le cabinet du chef de police, un huisier était assis devant une table recouverte d'un tapis vert ; grave et

correct dans un habit noir, plastronné de blanc, cet huissier était de petite taille, avec un visage mince encadré d'énormes favoris blonds filasse et d'énormes lunettes bleu foncé derrière lesquelles le regard aigu et perçant pouvait, tout à son aise, se mettre en embuscade

— Fritz, dit Herr von Schwanhauser en passant, vous congédierez les personnes qui se présenteraient; je vais en audience chez Son Excellence le grand chancelier.

À peine eut-il disparu, que l'huissier se leva, entra vivement dans le cabinet de chef de la police, marcha vers un casier que des papiers en désordre et des livres poussiéreux encombraient, dérangea un énorme in-folio et prit une petite boîte rectangulaire, en acajou, dont le couvercle entr'ouvert laissait apercevoir un cylindre qui semblait être de métal.

Il referma le couvercle, mit la boîte sous son habit noir et sortit du cabinet.

Cinq minutes plus tard, un petit homme, vêtu d'un mauvais paletot noisette et dont le visage tout rasé se dissimulait du mieux possible sous les bords d'un chapeau mou, posé fort avant sur le front, longeait les maisons de la Wilhemstrasse.

Ce petit homme n'était autre que Fritz, l'huissier de Herr von Schwanhauser, portant sous son bras un paquet enveloppé dans un journal et gagnant d'un pas hâtif la gare du Sud.





XVII

Qui prouve une fois de plus l'utilité
du phonographe.

Cependant, depuis quinze jours que le *Vindex* était amarré dans la grotte sous-marine de l'île d'Amack, l'existence se poursuivait à bord, tranquille et monotone.

Jacobus continuait sans interruption ses études sur les engins destructeurs sur lesquels il comptait pour les guerres futures ; Flageot se livrait dans Copenhague à une enquête minutieuse sur la disparition du comte Petersen et Ellen rêvait à celui dont le souvenir emplissait son cœur et dont l'image était sans cesse devant ses yeux.

Plusieurs fois déjà, elle avait prié Flageot de l'accompagner ; la nuit venue, ils s'en allaient tous deux, dans le petit canot du *Vindex*, et à un kilomètre de terre, faisaient halte ; alors, appuyée sur le bordage, la jeune fille contemplait, muette et désolée, la haute silhouette de la tour du Nord qui se profilait mystérieuse sur l'horizon obscurci, tandis que Flageot, emporté par son irrésistible passion, jetait quelques lignes de fond.

Un soir, comme il venait de décrocher de l'hameçon un superbe bar de plusieurs livres qu'il considérait avec une satisfaction évidente, Ellen, sortant brusquement de sa rêverie, lui dit :

— Flageot, sais-tu à quoi je pense ?

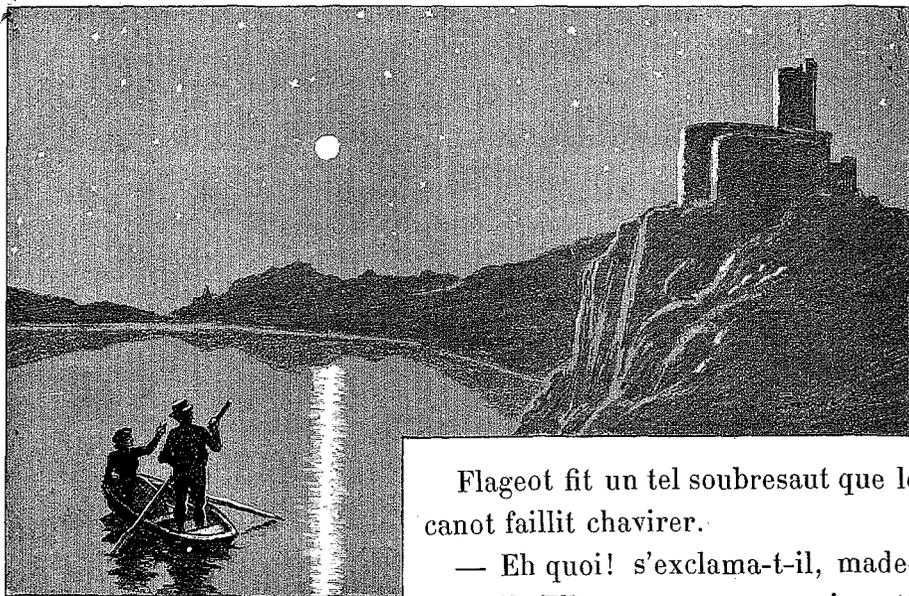
— Non, mademoiselle, répondit-il, mais quand vous me l'aurez dit...

— Eh bien, je pense qu'il est étrange que ni à toi ni à moi ne soit venue certaine idée qui m'est venue tout à l'heure.

— Et cette idée, mademoiselle ? interrogea le Parisien.

La jeune fille étendit les mains vers les ruines du château et dit :

— C'est d'aller là.



Flageot fit un tel soubresaut que le canot faillit chavirer.

— Eh quoi ! s'exclama-t-il, mademoiselle Ellen, pensez-vous vraiment ?

— Oui, répondit-elle ; et que trouves-tu d'étonnant à cela ?

— Ceci tout simplement, mademoiselle ; c'est qu'à moi aussi cette idée-là m'était venue.

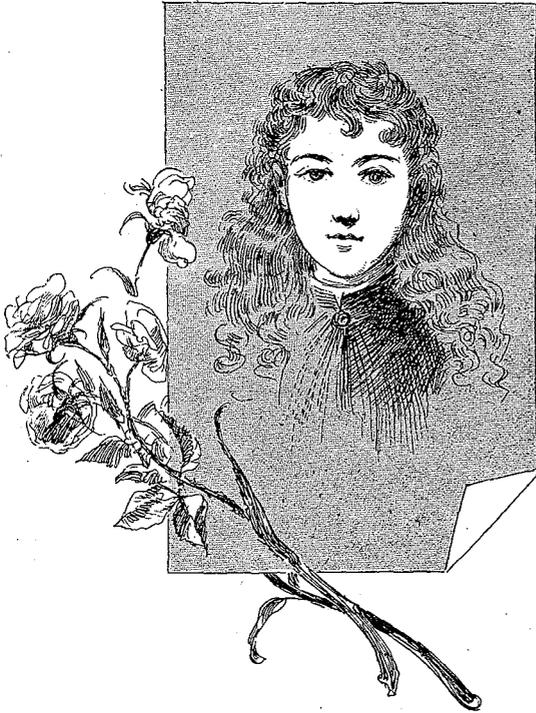
Sans ajouter un mot, il saisit les avirons et l'embarcation fila dans la direction du burg.

Un quart d'heure plus tard, après avoir caché le canot dans l'anfractuosité d'une roche, Flageot et sa compagne s'acheminaient vers le parc du château.

La petite maison qui avait appartenu jadis à Jacobus et dans la-

quelle, depuis le départ des patriotes, avait habité le comte Petersen, se trouvait sur leur chemin ; ils s'en approchèrent et, comme la porte, même pas fermée, avait cédé sous la pression de main de Flageot, ils entrèrent.

Tout de suite un frisson les saisit à l'odeur de moisi et de renfermé qui régnait dans la première pièce ; Ellen, avec une connaissance par-



faite des êtres, se dirigea au milieu de l'obscurité, vers une encoignure dans laquelle, autrefois, se trouvaient des allumettes ; elle en frota une et alluma le bougeoir de poche que Flageot, homme de précaution, portait toujours sur lui.

Cette pièce était dans l'état où l'aurait laissé celui qui l'habitait, partant pour une courte absence : les meubles étaient à leur place ; seul, le grand bahut de chêne avait ses deux portes ouvertes.

Dans la chambre à coucher, le lit défait, ses couvertures rejetées au pied, avec ses malelas portant encore l'empreinte du corps de celui qui était couché, attestait que le comte avait dû partir à l'improviste, au milieu de la nuit.

Sauf ce détail, tout était en ordre ; mais, comme dans la pièce d'entrée, les meubles étaient ouverts et vides.

— Tiens ! tiens ! grommela Flageot, voilà qui est singulier, ne trouvez-vous pas, mademoiselle ?

Mais Ellen ne l'entendit pas, absorbée qu'elle était dans la contemplation d'une photographie trouvée par elle sous le traversin.

Cette photographie était la sienne, à elle, et portait aux dos ces mots écrits par la main du comte :

« A Ellen, mon âme et ma vie ! »

Et tout bas la jeune fille lisait et relisait, sans en pouvoir détacher ses regards ni sa pensée, ces mots qui lui prouvaient la réciprocité de l'affection qui, insensiblement, était née dans son cœur pour André Pétersen.

Des larmes silencieuses coulaient sur ses joues et elle murmurait d'une voix émue.

— Il m'aimait !... il m'aimait !...

— Mademoiselle, dit Flageot, ne sachant ce qui survenait à sa jeune maîtresse et qui se méprit sur la cause de ces pleurs, tout n'est pas perdu... nous retrouverons M. le comte !

Ces mots rappelèrent à Ellen la situation ; elle glissa la photographie dans son corsage et, passant la main sur ses yeux :

— Oui, nous le retrouverons, fit-elle avec énergie, et malheur à ceux qui auront causé sa perte !

Elle sortit, la première, de la chambre à coucher, traversa la pièce d'entrée et pénétra dans le laboratoire : là, par exemple, le plus grand désordre régnait : les cornues, les alambics, gisaient à terre, brisés, en morceaux ; les appareils électriques étaient détruits ; les acides répandus sur le plancher, l'avaient rougi en maint endroit et les herbes folles, sortant de terre, mettaient des teintes verdâtres au milieu de la poussière.

Un meuble placé dans une encoignure était ouvert et la serrure fracturée, pendait par un clou ; les tiroirs du bureau étaient ouverts eux aussi, vides, et des papiers jonchaient le sol, couverts de moisissures.

Un moment après avoir embrassé d'un coup d'œil rapide tout ce désordre, les deux visiteurs se regardèrent, muets, stupéfaits.

Enfin, Flageot s'écria :

— M. le comte a été arrêté...

— C'est mon avis, dit aussitôt Ellen ; tout cela trahit une visite domiciliaire.

Et elle ajouta presque aussitôt.

— Le pauvre ami doit avoir été jeté dans quelque forteresse.

— Où nous saurons bien l'aller trouver, s'exclama Flageot.

La jeune fille secoua la tête en signe de doute.

— Comment savoir où il est ? balbutia-t-elle.

Le Parisien lui posa la main sur l'épaule :

— Laissez faire, mademoiselle, dit-il avec fermeté ; la Providence est là pour un coup.

Et après avoir jeté un dernier coup d'œil sur le laboratoire, ils sortirent de la petite maison, en fermant la porte derrière eux.

Comme ils reprenaient, tout pensifs, le chemin du canot, tout à coup Flageot s'arrêta et dit :

— Si je m'écoutais, j'irais au burg.

— Au burg ! répéta Ellen, il n'y a que des ruines ; qu'y veux-tu faire ?

— Je ne sais ; une idée comme ça qui me passe par la tête...

— Allons ! fit laconiquement la jeune fille.

Ils rebroussèrent chemin et arrivés près de la petite porte du parc, le Parisien donna un fort coup d'épaule qui fit sauter la serrure.

Ils entrèrent alors et, Flageot marchant le premier pour indiquer le chemin à sa compagne, ils gagnèrent les ruines par les allées moussues qu'envahissaient les herbes folles et les branches des fourrées.

Enfin, ils arrivèrent au pied des murs noircis par la fumée et que les plantes parasites commençaient déjà à revêtir de leurs vertes frondaisons. Au milieu des décombres subsistait un morceau de l'escalier conduisant au premier étage ; avec mille précautions ils gravirent les marches chancelantes et se trouvèrent dans ce qui avait

été autrefois le cabinet de travail du comte, ce même cabinet dans lequel, au début de cette histoire, nous avons vu se réunir le conseil des Cinq.

Le plancher était à moitié calciné; aux murailles léchées par les flammes pendaient des lambeaux de vieille et précieuse tapisserie; par les vitres brisées, la brise marine entrait, susurrant doucement et avec elle pénétraient les chauves-souris qui voletaient, effarées par l'arrivée de ces nouveaux venus.

À sa place, le coffre-fort qui servait de communication avec la tour du Nord, avait sa porte entr'ouverte sous l'action du feu.

Cette vue fit hocher la tête de Flageot.

— Pauvres hirondelles, murmura-t-il, elles doivent être mortes de faim.

— Montons! dit Ellen d'une voix décidée.

— Mademoiselle n'y pense pas, répliqua le Parisien. Il n'y a pas d'escalier, il faut s'aider des poutres qui soutiennent les murailles...

— Montons! répéta la jeune fille sur un ton de commandement.

Le Parisien ouvrit toute grande la porte du coffre-fort et s'engagea dans le trou sombre en disant :

— Attention.

L'ascension, longue et pénible, dura près d'un quart d'heure, au bout duquel ils parvinrent à la plate-forme où se trouvait située la petite tourelle transformée en hirondellier par le comte Petersen.

La demeure des gracieux oiseaux était vide : sans doute, chassés par le froid de l'hiver précédent, avaient-ils repris la migration coutumière à leur race : les perchoirs étaient abandonnés, les petites mangeoires étaient vides et les fontaines où les oiseaux venaient tremper leur bec étaient tarées.

Soudain, dans le foin qui remplissait l'une des petites niches, le Parisien crut voir s'agiter une forme sombre sur laquelle il étendit la main.

C'était une hirondelle qui, fidèle sans doute à ses anciennes habi-

tudes, était revenue à l'hirondellier désert et qui, enfermée par le ressort, qui s'était détendu derrière elle, allait mourir faute de nourriture.

— Pauvre petite, murmura tout apitoyée Ellen, à laquelle Flageot avait donné la bestiole et qui passait doucement sa main sur le plumage soyeux de l'oiseau.

Elle poussa un cri en sentant tout à coup sous ses doigts un petit bout de papier attaché par un cordonnet de soie à l'une des plumes de l'hirondelle.

— Vite!... vite!... fit-elle à Flageot, de la lumière!...

Et lorsque le Parisien eut dirigé de son côté la lueur de la lanterne, elle lut d'une voix tremblante d'émotion les mots suivants tracés avec une matière rougeâtre qui paraissait être du sang.

« 20 août 18... — Dénoncé par un traître et enfermé pour raison politique dans la forteresse de Manheim, je confie à ce messager que j'ai pu conserver, ce dernier appel à mes amis. Qu'ils ne s'épuisent pas à une délivrance impossible mais conservent toutes leurs forces pour la revanche. Adieu ; je mourrai en pensant à la patrie et à elle.

« ANDRE, Comte PETERSEN. »

— Elle! répéta Ellen toute émue.

— Elle, c'est vous, mademoiselle, fit Flageot.

La jeune fille porta le billet à ses lèvres qui y déposèrent un pieux baiser.

Puis elle s'écria :

— Dénoncé!... enfermé dans une forteresse! Ah! j'avais en effet le pressentiment qu'il avait été trahi... Quel est le misérable?...

Le Parisien haussa les épaules :

— Peu importe, mademoiselle, pour le moment du moins. Plus tard, nous penserons aux coupables que la Providence saura bien nous faire tomber sous la main. Pour le quart d'heure, c'est à M. le comte qu'il nous faut songer.

— Le délivrer! soupira Ellen. Hélas! cette forteresse de Manheim me paraît bien redoutable...

— Baste! en 70, nous en avons vu d'autres... Et s'il faut, pour arracher M. le comte à ses ennemis, faire sauter la forteresse avec ses geôliers, comme un simple bateau allemand... eh bien! on le fera...

Ce fut sur ces mots pleins d'enthousiasme et de confiance que le Parisien et sa compagne quittèrent l'hirondellier; Ellen avait glissé la vaillante petite messagère dans son corsage et elle sentait battre plus fort le cœur de l'oiseau réchauffé par sa chaleur.

Silencieusement, l'âme remplie d'une inexprimable angoisse, ils traversèrent de nouveau les décombres de ce qui avait été le vieux château féodal des Petersen, coururent à travers les allées désertes et mystérieuses du parc, et, d'un pas hâtif, se dirigèrent vers l'anfractuosité rocheuse où ils avaient caché leur canot.

— Jacobus va être inquiet, murmura la jeune fille en embarquant.

— Possible, répondit Flageot en plongeant les avirons; mais comme il sera dédommagé de son inquiétude quand il saura la bonne nouvelle.

Il était près de minuit : le ciel qui, au départ, était serein et piqué de mille étoiles scintillantes, s'obscurcissait à chaque instant d'avantage, voilé par de gros nuages noirs que poussait une forte brise.

Tout à coup, comme ils longeaient la muraille d'un imposant cuirassé, à l'ancre en cet endroit, un cri bref parti du bord retentit dans la nuit.

— Nous sommes découverts, gronda Flageot qui, se courbant sur les avirons, fit glisser le canot avec une vitesse vertigineuse.

— On nous crie de nous arrêter, fit Ellen.

— Nous arrêter! nous sommes trop bien lancés pour cela! ricana le Parisien. S'ils veulent nous prendre, ils viendront nous chercher... d'ailleurs, avant cinq minutes ils nous auront perdus de vue...

Au même instant le même cri de halte se répéta en allemand et

un jet de lumière électrique, fusant du haut d'un mât, éclaira comme en plein jour la rade et le canot.

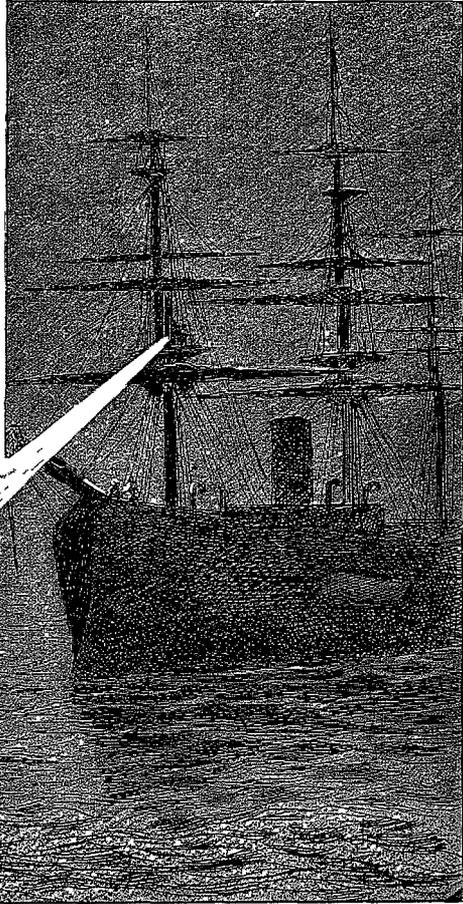
— Ah! les bandits! grogna Flageot qui, un moment surpris, cessa de ramer.

— En avant!... en avant! cria Ellen.

Sous une poussée vigoureuse, le canot bondit en avant.

Mais presque aussitôt un coup de canon retentit et à ce signal, du fond de la rade accoururent à toute vitesse deux barques portant un fanal vert à l'avant.

— Les douaniers! fit Ellen...



on nous prend pour des contrebandiers!... Que faire.

— Quelque chose de bien simple, répondit le Parisien dans la cervelle duquel venait de germer soudainement une idée. Nos scaphandres sont là, sous le banc d'arrière : revêtez le vôtre, durant que je rame, ensuite vous prendrez ma place, durant que je mettrai le mien. Puis nous nous laisserons couler avec le bateau qui se replie et formant parachute, ralentira notre chute.

Aussitôt dit, aussitôt fait : en moins de cinq minutes, Ellen et son compagnon eurent endossé leur costume et Flageot achevait de visser son casque lorsque l'une des barques, à quelques mètres d'eux stoppa; alors un homme se leva et cria :

— Arrêtez, ou nous vous coulons !

Pour toute réponse, le Parisien imprima un balancement au canot qui chavira et lorsque l'embarcation de la douane arriva, la surface de la mer avait déjà repris sa tranquillité, tandis que les deux hardis compagnons, se tenant par la main, descendaient doucement par trente mètres de fond.

A deux kilomètres de là, se trouvait l'anfractuosité qui servait de mouillage au *Vindex*; Flageot et sa compagne se mirent rapidement en marche sur le sable fin, pressés de rendre compte à Jacobus de leur découverte.

Tout à coup, comme il ne leur restait plus qu'une centaine de mètres à parcourir, ils aperçurent devant eux une masse sombre qui s'agitait dans les flots, semblant suivre le même chemin qu'eux.

D'un mouvement brusque, Flageot arrêta sa compagne et, rapidement sur l'ardoise pendue à sa ceinture, il écrivit ces mots : « Attendez-moi là. »

Puis, armé de la barre de fer qui lui servait de canne, il hâta le pas et eut bientôt rejoint le scaphandrier qui, lui, marchait avec précaution, s'éclairant d'une lampe électrique qu'il tenait à la main.

Pour Flageot, que le souvenir de Godereck hantait, l'individu qui le précédait n'était autre qu'un des espions chargés de découvrir la retraite du *Vindex* et il s'apprêtait à l'assommer d'un coup de sa barre de fer, lorsqu'une idée lumineuse lui traversa l'esprit.

L'individu portait sur le dos un magasin à air en caoutchouc; Flageot tira son couteau et en plongea la lame dans l'appareil qui, aussitôt dégonflé, s'aplatit sur le scaphandrier, semblable à une vessie vide.

L'homme se retourna, fit un mouvement pour se précipiter sur le Parisien, mais soudain s'immobilisa, porta les mains à sa gorge et,

chavirant, s'en fut allé à la dérive si le bras de son agresseur ne l'eût retenu.

Flageot avait réfléchi que la barre de fer se fût tordue sur l'épais casque de métal qui protégeait le crâne du scaphandrier et qu'il serait bien plus maître de lui en l'asphyxiant : c'est ce qui était arrivé.

Quant à Ellen, elle n'avait pas attendu l'issue de la lutte pour rejoindre Flageot.

— Vite! écrivit celui-ci sur l'ardoise.

Et tout courant, traînant par une jambe l'individu inerte, il se dirigea vers le bateau.

Cinq minutes plus tard, débarrassé de son scaphandre, il déshabillait à son tour sa victime.

— Godereck! s'exclama-t-il aussitôt que le casque dévissé eût laissé apparaître la tête du cousin Mathias.

Puis il ajouta entre ses dents :

— Ah! le bandit!... comment nous a-t-il dépistés?... Il vient sans doute ici pour nous jouer quelque tour.

Cependant, sur l'invitation d'Ellen, il avait déposé le Danois inanimé sur un hamac. Malheureusement, il n'avait aucune preuve à apporter à l'appui de ses soupçons, et force lui était bien de se taire.

Et il demeurait là, debout, immobile, silencieux, les bras croisés sur la poitrine, les dents serrées, assistant avec rage aux soins empressés que, sur les conseils de Jacobus, Ellen prodiguait au cousin Mathias.

Peu à peu, cependant, celui-ci revenait à lui; il ouvrit les yeux, les referma, les rouvrit de nouveau, puis se souleva sur un coude, promena autour de lui des regards étonnés, reconnut successivement les personnes qui l'entouraient et tendant les mains vers elles.

— Ah! Jacobus! fit-il... Ellen!... et cet excellent Flageot!...

Seul, ce dernier ne répondit pas à cette amicale manifestation du Danois.

— Comment! cousin! s'écria la jeune fille, c'est vous!... c'est bien

vous !... et nous qui vous croyions mort... noyé, là-bas... dans la mer Ionienne.

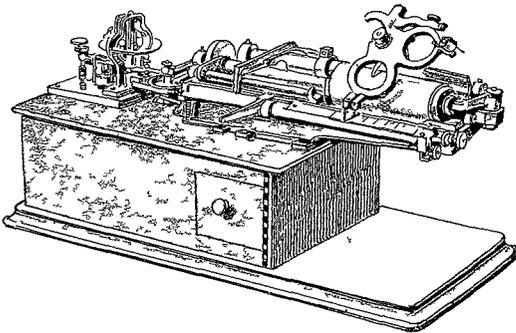
Mathias eut toutes les peines du monde à dissimuler la vilaine grimace que lui firent faire ces paroles ; il pinça les lèvres et murmura, en hochant la tête :

— C'est toute une histoire...

Seulement alors, Flageot desserra les dents et demanda :

— Mais par quel hasard, cher monsieur Godereck, vous promenez-vous dans ces parages ?

Sans doute le Danois prévoyait-il cette question et avait-il, en prévision, préparé sa réponse, car sans hésiter, il dit :



— Ce n'est point un hasard, cher monsieur Flageot, c'est un miracle.

Et il s'appretait à donner les explications qui lui étaient demandées, lorsqu'une sonnerie électrique retentit tout à coup.

— Ah ! s'écria le Parisien, voici l'un de nos amis.

Et il s'élança hors de la pièce ; il y rentra bientôt suivi de Scheiffer qui, à la vue de Godereck, ne put retenir ces mots :

— Ce misérable ! ici !

— Tiens, tiens, pensa Flageot, nous allons rire.

Qui ne riaient pas, par exemple, c'étaient Jacobus et Ellen ; frappés de stupeur par ces paroles, ils attachaient sur l'Alsacien des regards courroucés.

Quant au cousin Mathias, tout d'abord interloqué, il avait repris son assurance et se contenta de dire :

— Papa Scheiffer, voilà des paroles qui demandent une explication.

— Qui va vous être fournie sur l'heure, répliqua l'Alsacien.

Scheiffer dit à Jacobus :

— Mes chers amis, j'ai traité de misérable l'homme que voici, car cet homme est un traître qui a vendu son pays et ses frères... pour satisfaire sa cupidité et son ambition.

Godereck était devenu tout pâle.

— Voilà des choses qu'il faudra prouver, balbutia-t-il.

— Oui! répétèrent ensemble Jacobus et Ellen, prouvez ce que vous avancez là, Scheiffer.

L'Alsacien eut un grand geste de la tête.

— Et quand je pense, s'écria-t-il, que ce bandit a eu l'audace de venir vous apprendre la disparition du comte Petersen, alors que c'est sur sa dénonciation que le comte Petersen a été arrêté!

Flageot poussa un cri de triomphe.

— Vous voyez, dit-il en s'adressant à Ellen, combien mes pressentiments étaient fondés.

Et à Jacobus :

— Oui, le comte a été arrêté et emprisonné dans la forteresse de Manheim.

Le visage de Mathias devint blême; il baissa la tête et ne répondit rien.

Ellen s'élança vers lui.

— Cousin Godereck, fit-elle d'une voix ferme, vous vous taisez!... ce qu'ils disent est donc vrai... Ah! pour l'honneur de notre famille, un mot, un seul mot pour vous disculper.

Le misérable haussa les épaules.

— A quoi bon, répliqua-t-il, se défendre contre d'aussi folles accusations... sur des accusations que ne soutient aucune preuve?

Scheiffer lui lança un coup d'œil terrible.

— Ah! bandit! grommela-t-il, il te faut des preuves! nous verrons si tu renieras l'accusation qui sort de ta propre bouche.

Ce disant, il prenait un petit paquet qu'il avait, en entrant, déposé sur un meuble, et défit l'enveloppe caoutchouquée qui le recouvrait :

c'était la boîte de bois que l'huissier Fritz avait, on s'en souvient, prise dans le cabinet de Herr von Schwanhauser.

Il poussa un petit ressort et dit

— Écoutez...

Alors des flancs de la boîte sortit une petite voix flûtée qui demanda :

« Qu'y a-t-il ? »

Et une autre voix répondit :

« Le n° 2025 est là. »

À ces derniers mots, Godereck poussa une exclamation de terreur : les autres regardèrent, stupéfaits.

Mais leur stupefaction augmenta, lorsqu'une autre voix, aussi flûtée que les précédentes, se fit entendre, sortant toujours de la boîte mystérieuse.

Cette voix, dans laquelle les assistants reconnurent celle de Mathias Godereck demanda :

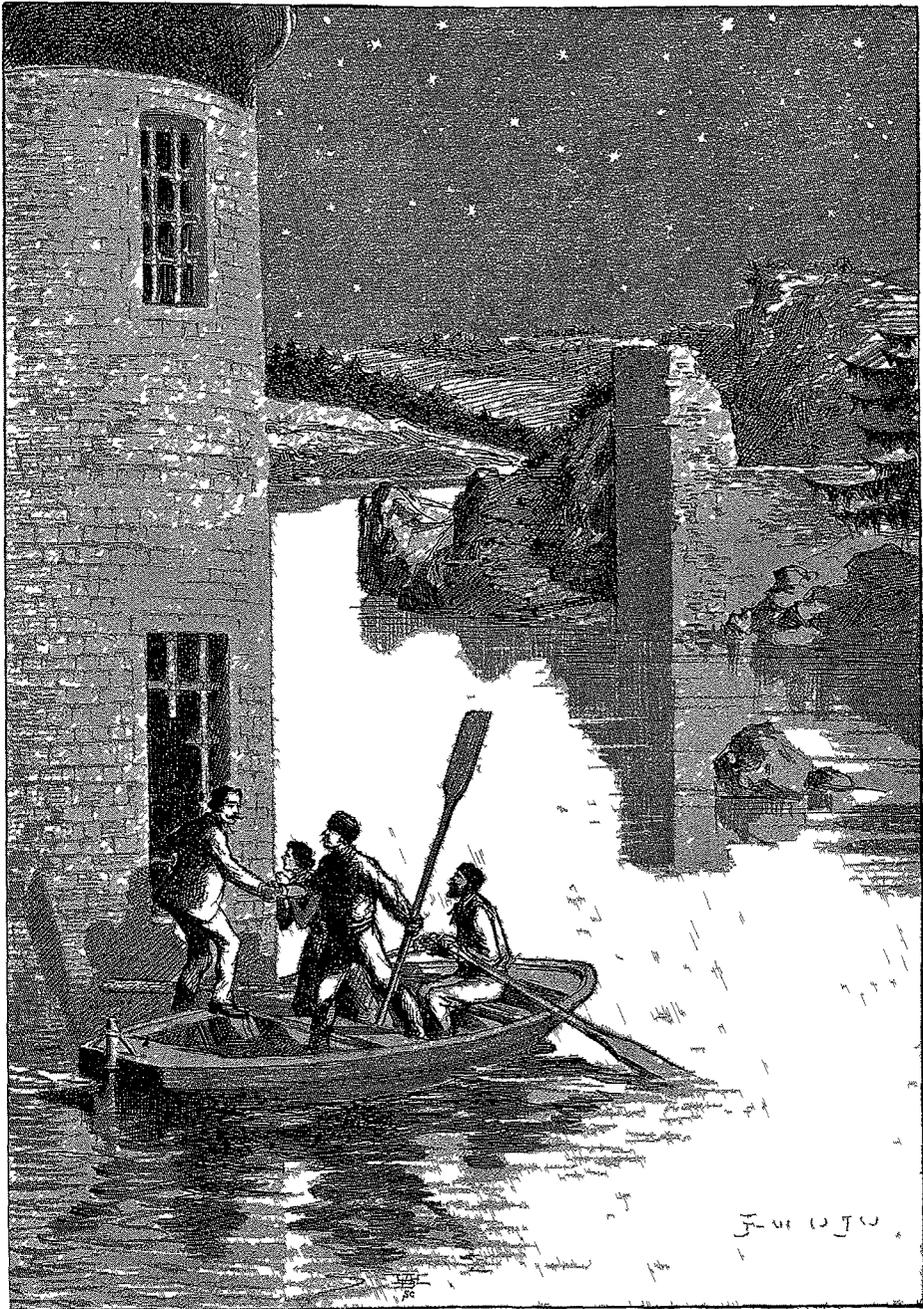
« Votre Excellence a-t-elle reçu la dépêche que je lui ai envoyée, il y a trois semaines, du cap Matifou ? »

Scheiffer poussa de nouveau le petit ressort et, promenant sur ses amis un regard dans lequel luisait un rayon de triomphe :

— Vous m'aviez chargé, dit-il, de m'enquerir des nouvelles du comte Petersen. Or, comme un pressentiment me disait que la police devait être pour quelque chose dans sa disparition, j'avais prié un de mes affiliés, employé comme huissier chez le chef du département de police à Berlin, de me céder sa place pour quelques jours... Je comptais profiter de ses absences pour fouiller dans les cartons... ; mais, il y a quatre jours, j'ai vu arriver Godereck ; le chef de police n'était pas là ; Godereck s'en est allé et est revenu le lendemain, sans plus de résultat. Quand il est revenu la troisième fois, Herr von Schwanhauser était là, mais j'avais pris mes précautions

Et frappant du plat de la main sur la mystérieuse petite boîte

— Ceci est un phonographe qui, caché par moi, dans le bureau du chef de police, a enregistré, plus fidelement que je n'aurais pu le



CINQ MINUTES PLUS TARD, IL PASSAIT DANS LE CANOT (P 326)

faire, la conversation de ce traître avec le fonctionnaire prussien.

Il déclancha de nouveau le ressort et l'appareil reproduisit, au milieu d'un silence de mort, l'entretien que nos lecteurs connaissent.

— Misérable traître ! s'écria Ellen qui sortit la première de la stupeur



profonde où cette révélation avait plongé tous les assistants C'est toi qui l'as vendu !

Godereck, semblable à une bête prise au piège, ne faisait pas un mouvement; seulement ses regards cruels se fixaient tour à tour sur chacun de ceux qui l'entouraient.

Aux mots prononcés par la jeune fille, il répondit avec un mauvais rire :

— Vendu ? . qui ça?... est-ce du Danemark ou de celui que vous aimez que vous parlez ?

Un flot de sang empourpra le

visage d'Ellen qui baissa la tête

Jacobus, lui, était devenu livide, il balbutia .

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Ça signifie, ricana Godereck, que si ma cousine voulait être franche, elle avouerait qu'elle m'en veut bien davantage parce que j'ai dénoncé le comte Petersen qui l'aime et qu'elle aime, que parce que j'ai livré à la police les secrets de votre association

Jacobus devint plus blanc encore, ses regards se tournèrent vers Ellen et s'attachèrent sur elle, comme s'ils contenaient une interrogation.

— Ellen! est-ce vrai? demanda-t-il enfin d'une voix brisée.

Elle s'avança et étendant la main.

— Je vous jure, Jacobus, dit-elle d'une voix qu'elle s'efforçait d'affermir, que mon amour pour la patrie n'est en rien amoindri par l'affection qu'a su m'inspirer le comte Petersen...

Comme elle achevait ces mots, Jacobus poussa un douloureux gémissement et se renversa sur le dossier de son fauteuil.

C'était quatre jours après ces événements.

Le *Vindex* se trouvait dans le Rhin, par quinze pieds de profondeur, en amont de Manheim.

Il avait été décidé qu'il fallait, en toute urgence, s'occuper de délivrer le comte Petersen avant que, surpris par la disparition de Mathias Godereck, le chef du département de la police prussienne s'avisât de transférer le prisonnier dans une autre citadelle.

Quant à Mathias, on avait décidé, après une longue délibération, qu'il devait être jugé par le conseil des Cinq tout entier, présidé par celui qui avait eu le plus à souffrir des trahisons du Danois, c'est-à-dire par le comte Petersen.

Et depuis le jour où le phonographe de Scheiffer avait dévoilé sa trahison, le misérable était enfermé dans une salle du *Vindex*, à la porte de laquelle Flageot s'était chargé de monter la garde.

Huit heures sonnaient au chronomètre du bord, lorsque Scheiffer dit ces simples mots :

— Il est tem ps.

Aussitôt, Jacobus appuya sur un levier, les pompes chassèrent l'eau des réservoirs et tout doucement le bateau remonta; lorsque la coupole effleura la surface du fleuve, Ellen, qui tenait son visage collé à l'un des hublots, s'écria :

— Il fait nuit..

Au-dessus du *Vindex*, en effet, le ciel étendait sa coupole sombre que piquaient des myriades d'étoiles et, à cinq cents mètres environ, la silhouette massive de la citadelle de Manheim se découpait dans la nuit.

— Allons, dit Scheiffer.

Et avec l'aide de Flageot, relevé de sa fonction par Jacobus dont le fauteuil avait été roulé en travers de la porte de Mathias, l'Alsacien mit à l'eau le petit canot de toile dans lequel les deux hommes prirent place en compagnie d'Ellen.

Alors les avirons plongèrent et l'embarcation, quittant le sous-marin, fila sans bruit sur le fleuve.

Assise à l'arrière, Ellen couvrait de baisers l'hirondelle trouvée dans la tour du nord : à son cou, le petit oiseau portait une mince lime d'acier et autour de sa patte un long et léger fil de soie était fixé, dont l'autre extrémité était attachée à une corde à nœuds.

En outre, sous son aile, l'hirondelle portait un billet donnant au prisonnier les instructions nécessaires ; si la cellule dans laquelle il était enfermé était élevée, il devait se servir de la corde pour descendre ; sinon, il n'avait qu'à plonger dans le fleuve.

— Ah ! murmura la jeune fille en embrassant la tête noire de l'oiseau, pourvu qu'elle puisse...

— Laissez faire, mademoiselle, répondit Flageot, ces bêtes-là, c'est plus malin que nous... Quand on songe qu'elles reviennent du Sénégal...

Scheiffer, en ce moment, leva sa rame et désignant à Flageot un saule qui trempait dans l'eau son feuillage argenté, sur la rive opposée à celle où se dressait la citadelle.

— Mettons-nous à couvert, dit-il.

D'un coup d'aviron, le Parisien fit évoluer la barque qui bientôt se trouva cachée.

— Allons, dit Scheiffer... c'est le moment.

Ellen déposa un dernier baiser sur la tête de l'hirondelle et, ouvrant les mains, lui dit :

— Va !

L'oiseau, un moment surpris de cette liberté sur laquelle il ne comptait sans doute plus, hésita ; puis déployant ses ailes s'éleva comme une flèche pour faire soudain un angle brusque et filer dans la direction de Manheim.

— Vous voyez... vous voyez... dit Flageot qui suivait le vol de l'oiseau à travers les feuillages du saule. il ne se trompe pas d'adresse, allez...

Il ajouta, avec un claquement de langue :

— Nom d'un pompon, c'est M. le comte qui va être épaté.

Puis, ce fut tout ; chacun des trois personnages garda le silence, la gorge contractée par l'angoisse de l'attente, les yeux fixés sur cette ombre mystérieuse dans laquelle se noyait la citadelle, l'oreille tendue, prête à saisir le moindre bruit qui traverserait l'espace.

Tout à coup, au milieu du silence de la nuit, un double sifflement se fit entendre : c'était le signal convenu avec le prisonnier pour indiquer que, les barreaux de sa cellule sciés, il était prêt à l'évasion.

Ellen porta la main à sa poitrine.

— En avant ! dit Scheiffer.

Les deux avirons plongèrent dans l'eau et la barque coupa le courant, se dirigeant droit sur la citadelle dont les détails apparaissaient, à chaque instant, plus nettement.

Bientôt, à une fenêtre affleurant presque le niveau du fleuve, une tache blanche trancha sur la masse sombre des tourelles et Ellen, agitant les bras, balbutia, défaillante :

— C'est lui !... c'est lui !...

C'était le comte, en effet ; et, cinq minutes plus tard il passait à pied sec, de l'entablement de la croisée, dans le canot où il prenait place à l'arrière, auprès de la jeune fille.

— Et maintenant, commanda Scheiffer qui, dominant son émotion, coupa court aux épanchements du premier moment, maintenant au *Vindex*... et ferme.

Flageot se courba sur son aviron et le canot, emporté par le courant, se mit à filer comme une flèche.

Tout à coup, à 200 mètres d'eux, une grande lueur s'éleva du fleuve, semblable à une colonne de feu; puis une détonation épouvantable retentit, et presque aussitôt un remous énorme, soulevant l'embarcation, faillit la faire chavirer.

Ensuite, le fleuve reprit sa surface tranquille, l'ombre se fit plus épaisse, et Scheiffer et ses compagnons eussent pu croire qu'ils venaient d'être le jouet d'une hallucination si autour d'eux, remontant le fleuve, des débris de toutes sortes n'étaient venus soudainement flotter.

— Nom d'un pompon! s'exclama Flageot, voilà qui est bizarre, par exemple!

Et avec sa rame, il attira l'une de ces épaves.

Il poussa une exclamation de stupeur en reconnaissant un morceau de la bibliothèque qui se trouvait dans la grande salle du *Vindex*.

Une catastrophe venait de se produire.

— Abordons! cria-t-il... abordons!

Et avec l'énergie du désespoir, Scheiffer et lui poussèrent l'embarcation à la rive, à peu près vers le même endroit où ils avaient laissé le sous-marin.

Là, un spectacle affreux frappa leurs regards; au milieu d'épaves, informes pour tout autre, mais dans chacune desquelles les patriotes reconnaissaient un fragment de ce qui avait été le merveilleux engin sur lequel ils comptaient pour la revanche future, ils aperçurent deux corps enlacés: celui de Godereck et celui de Jacobus. Les doigts du premier étaient incrustés dans la gorge du second avec une si sauvage énergie qu'on eut toutes les peines du monde à leur faire lâcher prise.

— Il vit!... il vit! s'écria Scheiffer en plaçant sa main sur la poitrine de l'inventeur.

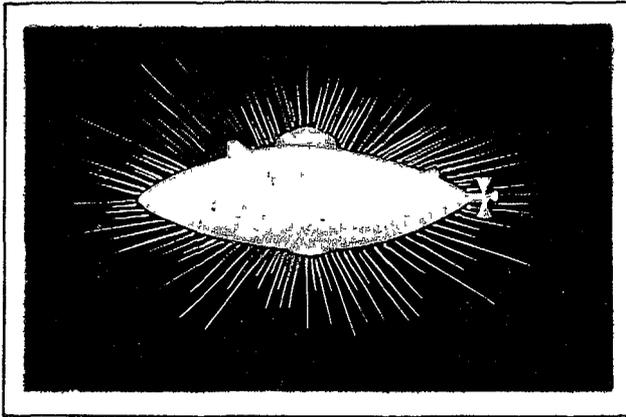
— Celui-là est mort! dit à son tour Flageot en repoussant du pied le corps de Mathias Godereck.

Cependant l'infortuné Jacobus était revenu à lui et ses regards éteints se reposaient alternativement sur Ellen et sur Petersen, agenouillés près de lui.

— Après votre départ... balbutia-t-il d'une voix mourante, ce misérable s'est jeté sur moi ;... sans défense, j'ai eu peur qu'il ne s'enfuît avec le bateau... alors... la torpille... j'ai fait sauter le *Vindex*.

Il s'arrêta un moment, fit un suprême effort pour réunir dans ses mains les mains de Petersen et d'Ellen et ajouta :

— Soyez heureux... mais n'oubliez pas la Patrie... la Revanche !



ANNEXE

(1) **Guerre du Sleswig.** — Depuis la perte de la Norvège, on sentait en Danemark qu'il n'y avait plus d'indépendance politique possible qu'à la condition d'y incorporer, d'une manière ou d'une autre, les riches duchés de Sleswig-Holstein. Or, ces duchés n'avaient été jusqu'alors unis au Danemark, que parce que la famille, régnante dans l'un et l'autre pays, était la même : la famille d'Oldenbourg. En outre, depuis le traité de 1815, les duchés faisaient partie de la confédération germanique qui, jalouse de ses droits, n'a jamais voulu consentir à l'incorporation des duchés au Danemark.

De là, une longue lutte, d'abord toute diplomatique, qui commença — après la mort de Frédéric VI (1839) — sous son successeur Christian VIII, et se continua sous Frédéric VII, couronné roi de Danemark en 1848.

Les deux duchés ayant tenté de se rendre indépendants, durent finalement se soumettre et Frédéric VII leur octroya, après un traité de pacification signé en 1851, une constitution provinciale qui donna lieu en 1857, de la part des puissances signataires du traité de 1815, à des réclamations; comme ces duchés faisaient partie de la confédération germanique, le Danemark fut menacé de l'exécution fédérale. L'affaire traîna en longueur et la Diète de Francfort prononça enfin, avec une grande répugnance et après des lenteurs interminables, l'exécution fédérale.

En 1863, la Prusse et l'Autriche, agissant de concert, envahirent le Sleswig et le Holstein et, à la suite d'une courte, mais sanglante guerre, forcèrent le Danemark à leur céder les duchés. En vertu de la convention de Gastein (14 août 1865) l'Autriche devait gouverner le Holstein et la Prusse le Sleswig. L'Autriche décida que la population de Holstein se prononcerait par ses mandataires sur la question de savoir si elle voulait dépendre de l'Autriche ou du Danemark; mais le gouvernement prussien refusa de s'associer à cette mesure, envoya une armée dans le Sleswig que les Autrichiens durent abandonner (7 juin 1866).

Par l'article 5 du traité de Prague (23 août 1866) il était entendu que la population de Sleswig serait appelée à décider par un vote si elle voulait appartenir à la Prusse ou au Danemark. Mais le gouvernement prussien ne tint aucun compte de cette stipulation et le Sleswig fut purement et simplement annexé à la Prusse (12 janvier 1867).

(2) **Hirondelles.** — C'est à un habitant de Roubaix, M. Jean Desbouvrie, que revient l'honneur d'avoir songé le premier au dressage des hirondelles et voici comment il s'y prit; ayant découvert sous le toit de sa maison un nid d'hirondelles, il attendit que les petits fussent voletter; à ce moment, il les prit avec l'hirondelle mère et les transporta jusqu'au seuil de sa porte où il les lâcha. Bien vite, les prisonniers regagnèrent leur nid.

Plusieurs fois, M. Desbouvrie recommença cette tentative, mais en ayant soin de s'éloigner chaque fois davantage de sa demeure; enfin, trois semaines plus tard, il se rendit à Lille et, sur la place de la République, donna la volée à ses élèves; les intelligents oiseaux furent de retour quatre minutes après. Il alla successivement à Libercourt, à Douai, à Arras, à Amiens. Il vint à Paris, c'est-à-dire à plus de 250 kilomètres de Roubaix, et chaque fois les hirondelles rentrèrent à leur nid dans un espace fort restreint.

Un jour, il tenta une comparaison décisive sur la vitesse des hirondelles et des pigeons; il les lâcha ensemble à Paris et les premières eurent trois quarts d'heure d'avance sur les seconds.

(3) **Système photographique Dagron.** — Pour faciliter l'échange de la correspondance entre Paris et la province, alors que la capitale était investie par les armées allemandes, Dagron avait imaginé de photographier sur des pellicules le texte des correspondances, lesquelles étaient, à l'arrivée, rephotographiées par agrandissement, ce qui permettait de mettre sous un volume minuscule, un nombre considérable de mots.

(4) **Écriture cryptographique.** — Du grec « kruptos », caché, et « grapho », j'écris. Écriture secrète, au moyen d'abréviations ou de signes convenus entre deux personnes qui ne veulent pas que l'on puisse connaître ce qu'elles s'écrivent. Le moyen le plus simple est d'employer des caractères ordinaires auxquels on donne arbitrairement une signification nouvelle, mais convenue d'avance; ou bien l'on se sert de caractères d'une langue étrangère quelconque, de caractères sténographiques, ou encore l'on crée des caractères bizarres, dont le sens ne peut être connu que des initiés, à moins que l'on ait recours à des accouplements spéciaux de lettres ou de chiffres.

(5) **Ampère.** — Unité d'intensité des courants électriques.

(6) **Volt.** — Unité de débit de force électro-motrice.

(7) **Watt.** — Unité de puissance d'une machine électrique; correspond à environ $\frac{1}{736}$ de cheval-vapeur.

(8) **Ampérimètre.** — Instrument qui sert à mesurer l'intensité des courants.

(9) **Voltmètre.** — Instrument au moyen duquel on enregistre le débit de force électro-motrice.

(10) **Commutateur.** — Pièce qui sert à renverser la direction des courants dans l'appareil à induction de Ruhmkorff et dont l'invention est due au physicien Ampère.

(11) **Stuffing-box.** — Boîte remplie de matière compressible, employée pour empêcher les fuites dans les machines où l'on se sert de gaz ou de liquides.

(12) **Pile de Ruhmkorff.** — Pile imaginée en 1851 par Ruhmkorff, constructeur d'instruments de physique, et dans laquelle, pour la première fois, il produisit des courants d'induction, au moyen de deux fils.

(13) **Atmosphère.** — Unité de force particulièrement adoptée pour les machines à vapeur, et égale au poids d'une colonne d'air atmosphérique, à l'état normal, ayant pour base l'unité de superficie, c'est-à-dire 1 kilogramme 0,336 par centimètre carré, ou 10,336 kilogrammes par mètre carré.

(14) **Chaudière à retour de flamme.** — Celle où, pour augmenter la surface de chauffe, sans cependant augmenter le volume de la chaudière, on fait circuler la flamme de l'avant à l'arrière et de l'arrière à l'avant, pour ne l'amener à la cheminée que lorsqu'elle a l'éché et échauffé successivement les « bouilleurs », le fond de la chaudière, les tubes qui mettent en communication les bouilleurs avec la chaudière et enfin les parois de la chaudière.

(15) **Tonne.** — Le rapport du kilogramme à la tonne est de un à mille.

(16) **Exploseur Bréguet.** — Appareil inventé par Bréguet, physicien français, pour enflammer à distance les fourneaux des mines au moyen d'un courant électrique. Cet appareil a été modifié par le capitaine de vaisseau Trève, et employé par lui, pendant le siège de Paris par les Prussiens.

(17) **Manomètre.** — Appareil qui sert à mesurer la tension de la vapeur ou des gaz; la différence qui existe entre le baromètre et le manomètre est que le premier mesure la pression de l'atmosphère et que le second sert à apprécier la force élastique d'un fluide contenu dans un espace fermé.

(18) **Polype.** — Animal rayonné, à tête entourée de tentacules, vivant tantôt isolé, tantôt sur un polypier commun à plusieurs de ces animaux.

(19) **Zoophyte.** — Dernier embranchement du règne animal, comprenant les invertébrés inférieurs, dont la forme se rapproche plus ou moins de celle des plantes.

(20) **Annélides.** — Classe d'animaux articulés, longtemps confondus avec les vers, caractérisés surtout par la couleur rouge de leur sang et par leur système nerveux, formé, comme celui des insectes, d'un double cordon nerveux. Le système nerveux des annélides ne diffère pas essentiellement de celui des insectes et des autres articulés; leur respiration s'opère tantôt

par des branchies, tantôt par des espèces de poches pulmonaires situées sur les deux côtés du corps. Les annélides sont généralement carnassiers.

(21) **Mollusques.** — Animaux mous, invertébrés et par conséquent dépourvus de squelette intérieur, inarticulés et n'ayant rien qui ressemble au squelette extérieur des crustacés. Leur corps est recouvert d'une peau contractile qui forme, le plus souvent, à la partie supérieure du corps un repli particulier, appelé manteau, qui les recouvre en tout ou en partie : dans la plupart des genres, le mollusque possède une coquille qui se forme dans l'épaisseur même du manteau et devient généralement un abri dans lequel l'animal peut rentrer, sinon la totalité, du moins la plus grande partie de son corps.

(22) **Lithophyte.** — Du grec *lithos*, pierre, et *phuton*, plante : polypier qui ressemble à la fois aux pierres par sa consistance et aux plantes par sa forme.

(23) **Caryophyllées.** — Sortes de polypiers presque cylindriques rayonnés, pourvus d'une couronne de tentacules courts sortant de loges étoilées dont l'ensemble constitue un polypier solide, conique, fixe par la base, simple ou à peine agrégée.

(24) **Holothuries.** — Genre d'échinodermes sur lesquelles Blainville donne les explications suivantes : « L'enveloppe de l'holothurie est formée par une peau épaisse, très contractile, et dans laquelle on trouve un derme celluleux fort épais, en dehors duquel est le réseau muqueux coloré, avec son épiderme fort sensible et, en dessous, la couche musculaire qui forme cinq doubles bandes étendues d'une extrémité à l'autre. C'est dans l'intervalle qui sépare ces bandes que se voient les tentacules. À l'extrémité antérieure et ordinairement terminale du corps, se trouve une sorte d'entonnoir dans le fond duquel est la bouche; celle-ci est bordée extérieurement par un cercle de tentacules ramifiés et se déchotomisant d'une manière variable. Le canal intestinal qui suit est fort long et d'un diamètre égal; il fait un assez grand nombre de replis qui sont attachés aux parois de la cavité par une sorte de mésentère fort mince qui se termine au milieu du corps. L'estomac forme un renflement assez peu considérable. »

(25) **Serpule.** — Genre d'annélides tubicoles, type de la famille des serpulées, comprenant un grand nombre d'espèces et qui ont pour caractères distinctifs : une bouche exactement terminale : deux branchies libres, en éventail ou en peigne, à divisions garnies d'un double rang de barbes sur les deux côtés; les divisions postérieures imberbes, presque toujours dissemblables; les rames ventrales portent des soies à crochets jusqu'à la sixième paire inclusivement; les sept premiers pieds disposés sur un écusson membraneux.

Le genre serpule est un de ceux, parmi les annélides tubicoles, qui renferment le plus d'espèces fossiles; on en rencontre des débris parmi les terrains les plus anciens.

(26) **Morse.** — Peintre américain célèbre par l'invention du télégraphe électrique; les circonstances dans lesquelles il en conçut la première idée sont assez singulières pour être rapportées. A bord du paquebot le *Sully* qui le ramenait du Havre à New-York, on parlait un jour devant lui d'une expérience de Franklin qui avait vu l'électricité franchir, dans un instant inappréciable, la distance de deux lieues; l'idée lui vint que, si la présence du fluide pouvait être rendue sensible dans une partie du circuit voltaïque, il ne serait pas impossible de transmettre par ce moyen des dépêches et, en quittant le paquebot, Morse dit au capitaine : « Quand mon télégraphe sera devenu la merveille du monde, souvenez-vous que la découverte en a été faite à bord du *Sully*, le 13 octobre 1832. » Peu après son retour en Amérique, le télégraphe Morse était inventé.

(27) **Daniell.** — Physicien anglais, né à Londres en 1790, mort en 1845, auquel on doit l'invention de la première pile à courant constant ou à deux liquides qui est aujourd'hui la plus parfaite, au point de vue théorique, et qui permet d'obtenir un courant presque invariable, pendant plusieurs heures.

(28) **Galvanomètre.** — Appareil fondé sur la découverte d'Oersted de l'action directrice exercée par les courants sur les aimants et qui sert à constater, par cette action même, l'existence d'un courant, à en fixer le sens et à donner une sorte de mesure de son intensité;

il pourrait se réduire, si le courant essayé était assez fort, à un cadre rectangulaire, formé d'un fil métallique, dans lequel on ferait passer le courant, et dans l'intérieur duquel serait suspendue, parallèlement à deux de ses côtés, l'aiguille sur laquelle devrait agir le courant. Lorsqu'on approche d'une aiguille aimantée un fil métallique par lequel passe un courant, si la plus courte distance du fil à l'aiguille touche sur cette aiguille au point par lequel elle est suspendue, les réactions qu'elle éprouve de la part du courant tendent à la faire tourner autour de son centre, pour lui faire prendre une direction perpendiculaire à celle du courant.

(29) **Travailleur et Talisman.** — Navires mis par le Ministère de la marine à la disposition d'une Commission scientifique qui avait pour but d'étudier, au moyen de drainages, les grands fonds sous-marins. Pour la première fois, au moyen d'engins spéciaux, on put se faire une idée de la richesse merveilleuse de la flore et de la faune subaquatiques, dans la Méditerranée et l'Atlantique. Pour plus amples détails, lire le si intéressant ouvrage du marquis de Folin.

(30) **Electrodes.** — Terme qui sert à désigner les points extrêmes des fils, desquels jaillit l'étincelle électrique; s'emploie surtout à propos de l'expérience de la décomposition de l'eau.

(31) **Court circuit.** — Terme servant à désigner certain accident, qui se produit dans le fonctionnement des machines électriques; lorsque, par exemple, deux fils conducteurs se réunissent fortuitement en un point qui n'est pas celui prévu par l'électricien, il y a « court circuit », et il se produit là chaleur et feu; c'est la cause des incendies à communication directe entre les deux pôles.

(32) **Thalweg.** — De *Thal*, vallée, et *Weg*, chemin, c'est la ligne des eaux entre deux montagnes.

TABLE DES MATIÈRES

I. — Jusqu'où peut entraîner la pêche à la ligne.....	1
II. — Dans lequel on fait connaissance avec le comte André Petersen.....	17
III. — Le conseil des Cinq.....	33
IV. — L'inventeur patriote.....	53
V. — Du singulier bateau qu'avait imaginé le cousin Jacobus.....	67
VI. — Ce qu'était le cousin Mathias Godereck.....	83
VII. — Par 24° 30' de latitude sud.....	104
VIII. — Où l'on se met en relations télégraphiques avec le comte Petersen.....	123
IX. -- Première sortie du <i>Vindex</i> , et aventures sous-marines.....	147
X. — Une révolte dans l'île de Corail.....	173
XI. — Dans lequel s'exécute le programme de Jacobus.....	187
XII. — A cinq mille mètres au-dessous du niveau de la mer.....	211
XIII. — Où Mathias Godereck file à l'anglaise.....	231
XIV. — Flageot affirme ses sentiments russophiles.....	253
XV. — De l'embouchure à la source du Danube.....	273
XVI. — Dans lequel se dessine nettement le caractère du cousin Mathias.....	291
XVII. — Qui prouve une fois de plus l'utilité du phonographe.....	305
Annexe.....	329